

INSTRUCTIONS
FAMILIÈRES
ET
LECTURES DU SOIR

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Colra et Haton

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP. RUE D'ERFURTH, 1

INSTRUCTIONS FAMILIÈRES

ET
LECTURES DU SOIR
SUR
TOUTES LES VÉRITÉS DE LA RELIGION

PAR
M^{GR} DE SÉGUR

TREIZIÈME ÉDITION

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA ET HATON, LIBRAIRES-ÉDITEURS
68, RUE BONAPARTE, 68

1867

Traduction et reproduction expressément réservées

Ces INSTRUCTIONS FAMILIÈRES, au nombre de près de deux cents, forment, si je ne me trompe, un cours complet de doctrine chrétienne et un ensemble de lectures élémentaires très-simples, directement adaptées aux besoins religieux de notre temps.

Je les offre aux familles chrétiennes qui ont l'excellente habitude de faire chaque jour une lecture religieuse en commun après la prière du soir ; aux maitres et maitresses d'école qui ont à cœur d'apprendre à leurs enfants autre chose qu'à lire et à écrire ; aux catéchistes et aux bons prêtres qui cherchent des lectures substantielles, courtes et pratiques pour occuper utilement les réunions de piété.

Elles sont le résultat de quinze années de prédications populaires, et je crois avoir assez l'expérience des besoins

spirituels du peuple en notre temps et en notre pays pour être convaincu que pour un bon nombre d'âmes elles pourront, avec la bénédiction de Notre-Seigneur, porter des fruits de salut. Que la simplicité du fond et de la forme n'offusque personne : je la crois tout à fait nécessaire dans un temps où la folie des lectures de journaux, de romans, de mille publications indigestes, fait bien souvent oublier l'A B C de la foi et du bon sens.

La Sainte Vierge, Mère des pauvres et des petits, daignera, je l'espère, féconder mes pauvres et petites paroles, et bénir tous mes lecteurs, qui seront sans doute, eux aussi, petits et pauvres ! Ce sont eux que le bon DIEU aime le plus, et c'est pour cela que je leur dédie mon humble recueil.

2 juillet 1863, fête de la Visitation de Notre-Dame.

INSTRUCTIONS FAMILIÈRES

ET

LECTURES DU SOIR

PREMIÈRE PARTIE

LA VRAIE SCIENCE

Il y a des gens qui savent beaucoup de choses, et qui cependant sont étrangers à la seule science nécessaire ; il en est d'autres qui savent peu de choses, que l'on regarde comme des ignorants, et qui possèdent en réalité la véritable science. Les premiers sont les hommes, trop nombreux, hélas ! qui ne veulent pas s'instruire de l'unique science nécessaire, de la science qui conduit au salut éternel, de la science de la Religion ; ils savent ce que l'on peut ignorer sans danger, et ils ignorent ce que tout homme doit savoir en ce monde, sous peine de perdre son âme. Les seconds sont les vrais chrétiens, qui mettent avant

tout DIEU et leur salut; ils ont la vraie science, la science que rien ne remplace, et qui permet de se passer de toutes les autres.

Connaître DIEU, s'instruire de la Religion de DIEU, est notre premier devoir à tous. Pourquoi tant de gens y manquent-ils ?

1° « Parce que, dit-on, il faut être savant, il faut avoir des livres et de gros livres pour pouvoir étudier la Religion. C'est bon pour M. le curé qui sait le latin, et pour les riches qui ont reçu de l'éducation; mais le pauvre peuple n'est pas si habile, et l'étude de la Religion n'est pas faite pour lui. »

Ceux qui parlent ainsi ne se doutent pas de ce qu'est la Religion. Le bon DIEU, qui nous donne sa Religion, la donne principalement aux pauvres et aux petits, qui sont ses enfants privilégiés.

Pour le connaître, l'aimer et le servir, il n'est point nécessaire le moins du monde d'être savant, il n'est point nécessaire de savoir le grec et le latin; il n'est pas même nécessaire de savoir lire. Il suffit d'écouter de bon cœur, avec un esprit droit et sincère, les enseignements de l'Église que nous apporte notre curé.

Les prêtres sont chargés par les Évêques, Pasteurs de l'Église catholique et ministres de JÉSUS-CHRIST, d'enseigner à tous les chrétiens, riches et pauvres, savants et ignorants, ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour servir DIEU, pour aller au ciel.

Enseignés eux-mêmes et conduits par le Pape, qui

est le Vicaire de JÉSUS-CHRIST et le Pasteur infailible des Évêques et des fidèles, les Évêques enseignent les prêtres et les peuples. De telle sorte que le moyen de connaître la vraie foi et la vraie morale chrétiennes est d'écouter avec docilité la parole du prêtre catholique.

Quand on est instruit, quand on sait le latin et qu'on peut étudier dans les gros livres, on peut certainement apprendre bien des choses que l'on ignorerait sans cela; mais cette science n'est pas *nécessaire*, et, quoiqu'elle soit souvent très-utile, on peut être un excellent chrétien et un très-bon serviteur de DIEU sans la posséder.

2° « Quand bien même, ajoute-t-on, je pourrais connaître la Religion sans livres, il me faudrait du temps pour aller entendre mon curé, et j'ai bien d'autres choses à faire. Il me faut travailler pour gagner mon pain et celui de ma famille. »

Certes, rien de mieux que la vie laborieuse d'un honnête ouvrier; mais est-ce bien le travail qui vous empêche d'aller le dimanche à la messe et d'y écouter l'instruction religieuse? N'est-ce pas plutôt l'indifférence? Pourquoi ne pourriez-vous pas ce que peuvent tant d'autres qui ont, comme vous, à gagner leur vie par un travail soutenu? Si vous donniez à l'Église et à la parole de DIEU les longues heures que vous dépensez peut-être sans scrupule au cabaret et au café, vous auriez le temps de devenir un grand savant en matière de Religion.

Sachez-le bien : on peut ordinairement ce que l'on *veut*, en pareille matière. On sert Dieu quand on veut le servir d'une volonté forte et sérieuse ; quand on veut, on trouve du temps et plus qu'il n'en faut, non-seulement pour aller le dimanche à la messe et entendre les instructions du prêtre, mais encore pour lire de bons livres et s'instruire à fond de la grande science du salut.

3° « Eh bien, soit ! dit-on encore ; je puis, si je le veux, m'instruire de la Religion, mais je n'en ai guère envie, parce que c'est ennuyeux. La Religion m'enseigne des choses qui me gêneraient, et j'aime autant ne pas les savoir. »

Ce raisonnement, qu'on ne formule pas toujours aussi nettement, mais qu'on fait au dedans de son cœur, n'est pas digne d'un homme raisonnable. Tout n'est pas fini parce qu'on a détourné la tête, et qu'on s'est bouché les oreilles pour ne pas entendre les enseignements de Dieu. C'est imiter ces oiseaux du désert qui se cachent la tête dans les broussailles lorsqu'ils sont serrés de près par les chasseurs, et qui s'imaginent être en sûreté parce qu'ils ne voient plus le péril. Pauvre ami, vous serez pris par le divin chasseur, à la puissance de qui nul ne peut échapper ; si, en ce monde, vous échappez à la poursuite de son amour, dans l'éternité vous tomberez infailliblement sous le coup de sa justice. Ne vaut-il pas mieux aller à lui de bon cœur, et mériter par cette fidélité ses éternelles récompenses ?

Si le service de Dieu vous pèse parfois, souvenez-vous du paradis et de l'enfer, que la foi nous enseigne d'une manière si positive. Souvenez-vous du paradis, qu'il faut gagner à tout prix, de l'enfer qu'à tout prix il faut éviter. Lequel est préférable : se gêner un peu et être heureux pour toujours, ou bien se laisser aller pour un moment à ses caprices, et être malheureux sans remède et sans fin ?

Et puis, est-il bien vrai que la Religion soit si pénible ? Si elle impose quelques sacrifices, n'offre-t-elle pas en échange des consolations, des joies, une paix, une force, un pur bonheur mille fois préférables à tout ce que peuvent nous donner nos caprices et nos passions satisfaites ? Il n'est rien de si vraiment heureux qu'un bon chrétien, ou, pour mieux dire, il n'y a que lui seul qui connaisse le bonheur véritable. Laissez donc de côté, lecteur, mon bon ami, les tours d'esprit et les objections ; soyez bon et simple ; ne cherchez pas à vous tromper vous-même ; on ne trompe pas Dieu, qui jugera tout homme à sa mort. Ayez bonne volonté ; instruisez-vous de votre Religion, aimez-la et pratiquez-la ; son joug est doux et le fardeau qu'elle impose est léger.

CE QUE C'EST QUE LA RELIGION

Bien des gens dans le monde ne veulent pas entendre parler de *Religion*. Son seul nom excite leur

colère; ils en parlent avec une animosité, un dédain, un mépris vraiment étranges.

La connaissent-ils? L'ont-ils étudiée? Y ont-ils découvert ce que d'autres n'y voyaient pas? — Non. Ce sont, le plus souvent, des hommes d'une éducation fort superficielle, qui ont oublié depuis longues années le peu de christianisme qu'on leur a enseigné dans leur enfance, et qui, à mesure que l'âge a développé leurs mauvaises passions, à mesure qu'ils ont fréquenté davantage les cabarets, les cafés, les mauvais lieux, les clubs, les mauvaises compagnies, sont devenus de plus en plus ennemis de la Religion.

Qu'y a-t-il donc en elle qui puisse ainsi exciter leur haine? Pour ma part, j'ai beau chercher, je n'y vois rien que de bon, de grand, de beau, de consolant, rien qui ne soit digne de Dieu, digne d'un homme honnête et raisonnable.

Qu'est-ce, en effet, que *la Religion*? C'est la connaissance, l'amour et le service de Dieu. C'est le lien sacré qui nous unit à notre Créateur et à notre Père. C'est la grande science qui apprend à tous, aux riches comme aux pauvres, aux enfants comme aux hommes faits et aux vieillards, aux savants comme aux ignorants, ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont, pourquoi ils sont sur la terre, quelle destinée les attend après cette vie, quel chemin il faut suivre pour être bons et heureux, quels désordres il faut éviter pour n'être pas mauvais, malheureux, punis... C'est la science et la pratique du devoir. Qu'y a-t-il là, je le de-

mande, qui mérite quelque blâme, quelque invective?

La Religion ne nous fait que du bien. Elle recueille, elle soigne, elle soulage, elle prévient même, autant que possible, toutes les misères humaines. Elle est la protectrice de l'enfance. C'est elle qui, dans sa sainte compassion pour la faiblesse de cet âge, a élevé de toutes parts des asiles pour les enfants abandonnés, pour les enfants malades, pour les enfants convalescents, pour les orphelins; c'est elle qui a fondé des maisons de patronage pour les apprentis et les jeunes ouvriers. C'est elle qui a fondé les hospices, les maisons de refuge, etc., et qui a suscité d'innombrables Congrégations religieuses, d'hommes et de femmes, pour soigner les malheureux, les malades, les prisonniers, les pestiférés; pour recueillir les voyageurs égarés ou harassés de fatigue, pour aider les femmes de mauvaise vie à quitter leurs désordres, etc.

C'est la Religion qui a civilisé nos sociétés modernes; et toutes nos grandes idées de liberté, d'égalité, d'amour fraternel, d'amour des pauvres, d'où nous sont-elles venues? sinon de cette religion chrétienne que des ingrats repoussent et blasphèment.

« Sans la Religion, où en serait le monde? disait *Napoléon* sur son rocher de Sainte-Hélène. Le plus grand service que j'aie rendu à la France a été d'y rétablir la religion catholique. Sans la Religion, les hommes s'égorgeraient pour la plus belle femme ou pour la plus grosse poire! » Et certes *Napoléon* n'était pas un esprit faible ni un *bigot*.

Ce besoin d'égalité qui tourmente si vivement notre société, où se trouve-t-il le plus pleinement et le plus légitimement satisfait si ce n'est dans le sein de la Religion? Voyez dans nos églises, confondus, mêlés ensemble, à côté les uns des autres, le riche et le pauvre, le maître et le serviteur, le fidèle et le pécheur repentant; au pied de la chaire, au baptême, au confessionnal, à la Sainte Table, il n'y a qu'une règle pour tous; c'est le même Dieu, la même messe, la même bénédiction, la même foi, les mêmes espérances, la même éternité ouverte devant tous. Quelle égalité! et comme elle est douce et paisible! Elle élève tout et ne bouleverse et ne rabaisse rien.

La Religion est l'amie de l'homme; elle soigne et bénit son enfance, sa vie tout entière, sa vieillesse, sa mort... Elle le dépose pur et joyeux dans le sein de son Dieu qui, pendant son épreuve sur la terre, l'a rendu bon, pur, heureux, et qui, pendant l'éternité, le récompense de sa fidélité.

Aimons donc, vénérons cette sainte religion chrétienne, instruisons-nous de ses enseignements et pratiquons-les. Plus on connaît la Religion, plus on l'aime; et plus on l'aime, plus on la pratique.

Elle n'a pour ennemis que les vices, les mauvaises passions, l'orgueil, l'ignorance, la débauche. Quand on est bon, on est tout porté vers elle; dès qu'on veut faire le mal, on commence à la rejeter. Elle est donc bonne, puisque le mal est son seul ennemi. Elle est donc bonne, puisqu'elle rend bons tous ceux qui la

pratiquent sincèrement. Elle est donc bonne, puisqu'elle ne fait que du bien.

La plaie la plus profonde de notre siècle (plaie qui, **DIEU** merci, se cicatrise tous les jours de plus en plus), c'est l'ignorance religieuse, l'indifférence religieuse. **La Religion est le salut de la France. Le Français qui repousse la Religion est un insensé qui ne comprend ni ses intérêts, ni les intérêts véritables de son pays.**

SI TOUT FINIT A LA MORT

Oui, répondent sans rougir certains hommes de plaisir. Dans leur pensée, il n'y a d'autre différence entre eux, leur chien et leur chat, que la couleur, la peau et la manière de marcher.

Malgré tout notre amour pour la modestie, nous avouons que nous sommes plus fiers que ces personnes-là, et que nous voyons entre les bêtes et les hommes une différence plus fondamentale.

En quoi consiste-t-elle donc? en ce que l'homme a **UNE ÂME** capable de réfléchir, de vouloir, d'aimer et d'agir librement; une âme créée par le bon **DIEU**, à son image, et qui, pour cette raison, est un esprit *immortel*.

Un *esprit* est un être que nous ne pouvons voir avec nos yeux, entendre avec nos oreilles, toucher avec nos mains; un être, en un mot, qui ne tombe point sous les sens matériels de notre corps et que notre raison seule nous fait connaître.

Notre âme est un être de cette espèce; elle est un pur esprit, uni à notre corps, qui est de la matière. Le corps, la partie grossière et matérielle de nous-mêmes, doit mourir; mais l'âme, la partie spirituelle et principale, n'est point sujette à la mort. Au moment où elle quitte le corps, comme on quitte un habit, l'âme paraît devant le bon Dieu; si elle a été bonne, fidèle au devoir, si elle a aimé et servi Dieu; si elle a été chrétienne, elle est bénie de Dieu qui la fait entrer dans le paradis ou bonheur éternel; si elle a été mauvaise, infidèle à Dieu, si elle a négligé le bien, le service de Dieu, et les autres devoirs qu'elle devait remplir, elle est maudite de Dieu et punie éternellement dans l'enfer.

De toutes les créatures de Dieu, il n'y a que l'Ange et l'homme qui soient ainsi doués d'une âme raisonnable et immortelle. L'Ange est une âme, un pur esprit qui n'est point uni à un corps. L'homme est une âme revêtue d'un corps, un esprit uni à un corps. La bête est un corps sans une âme raisonnable, libre et immortelle.

Donc, dire « quand je serai mort, tout sera mort » (outre que c'est mentir impudemment), c'est dire : « Je suis une bête, une vraie bête brute; je suis un animal comme mon bœuf et comme mon chien. Et même je suis au-dessous de bien des bêtes; car mon chien y voit plus loin, court plus vite, a moins de nécessités, etc. ; mon chat y voit la nuit, grimpe là où je ne peux monter, n'a besoin ni d'habits, ni de

chaussure, ni d'argent pour son loyer, etc., mon serin n'a point de chagrins, de soucis, d'inquiétudes, il est toujours content et chante toujours, etc., etc. Je suis donc la dernière des bêtes et le plus pitoyable des animaux. »

Dites-le si cela vous fait plaisir ; croyez-le si vous le pouvez ; pour nous, nous ne sommes pas de votre force, et nous avons la prétention d'être *des hommes* ; c'est bien le moins. Les *matérialistes*, c'est-à-dire les gens qui prétendent qu'il n'y a point de Dieu et pas d'âme, sont donc *absurdes*. En outre, ce sont d'*effrontés menteurs*.

Ils mentent à leur conscience et ils savent bien qu'il n'en est pas comme ils le disent. Cela est si vrai, qu'au moment redoutable de la mort, où les illusions se dissipent et où l'homme, placé entre la vie qui lui échappe et l'éternité qui va l'engloutir, ne voit plus devant lui que LA VÉRITÉ prête à le juger, la plupart de ces fanfarons changent de langage, crient miséricorde, demandent pardon à Dieu, appellent le prêtre, se confessent, et invitent ceux qui les entourent à ne pas imiter leurs désordres. C'est que, chez eux, ce n'était pas la raison qui parlait, mais la passion, lorsqu'ils blasphémaient la Religion, lorsqu'ils niaient l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. C'était le cœur corrompu qui leur faisait perdre la tête, et qui les faisait déraisonner, comme dans une sorte de folie. Vivons donc en êtres raisonnables, en êtres destinés à une vie immortelle où nous verrons Dieu, où nous le

posséderons sans fin. Préparons-nous à notre grande destinée par une vie pure, chrétienne, excellente. Sachons sacrifier le plaisir au devoir. Remplissons tous nos devoirs envers Dieu, envers notre prochain, envers nous-mêmes. Évitions le péché, tenons toujours notre âme en état de paraître devant son Dieu. De la sorte, nous serons bons et heureux sur la terre, parfaits et heureux dans le paradis éternel.

L'ÂME ET LE CORPS

Attention, lecteur, il s'agit ici de vous-même, de ce qu'il y a de plus intime, de plus fondamental en vous ; écoutez donc et réfléchissez.

Vous et moi, nous avons un corps composé de chair et d'os, et nous semblons, à n'en juger que par les dehors, n'être que des animaux plus perfectionnés que les chiens et les chats. Les bêtes ont, en effet, un corps à peu près organisé comme le nôtre, des yeux qui voient comme nos propres yeux, des oreilles qui entendent tout ce que nous entendons, en un mot, des organes qui font vivre et agir leur corps absolument comme nos organes font vivre le nôtre.

Sommes-nous donc des bêtes ? Hélas ! si l'on s'en tenait aux apparences, et si l'on examinait la vie de beaucoup de gens, on serait tenté de répondre que oui. Quelle différence y a-t-il, en effet, entre une bête et tel ou tel homme qui ne pense, qui n'aime et qui

ne vit que comme une bête, ne s'inquiétant que de boire, de manger et de dormir?

Pour vous, cher lecteur, je sais qu'il n'en est point ainsi; et vous avez sans doute réfléchi souvent à cette autre partie de vous-même que l'on appelle l'âme, et qui fait la seule distinction de l'homme et de la brute. Lorsque vous pensez, c'est votre âme qui pense en vous; lorsque vous aimez, c'est votre âme qui aime en vous; lorsque vous voulez une chose, c'est votre âme qui la veut. L'âme est un *esprit* créé à l'image de Dieu et capable, pour cette raison, de connaître la vérité, d'aimer le bien et d'agir librement.

Votre âme est d'une nature bien plus parfaite que votre corps; aussi, est-ce à votre âme que le bon Dieu se communique quand il vient à vous, en vous éclairant de la double lumière de la raison et de la foi, et en remplissant votre cœur de sa grâce, afin de gagner votre amour. C'est votre âme qui est bonne ou mauvaise, et non point votre corps, selon qu'elle se porte vers le bien ou vers le mal, selon qu'elle se sépare de Jésus-Christ par le péché, ou qu'elle s'unit à lui par l'obéissance et par l'amour. Votre corps tout seul ne serait pas susceptible d'être bon ou mauvais. Cependant l'un et l'autre, le corps et l'âme, sont unis intimement, et tellement unis, que nous ne sommes des *hommes* que par suite de cette union. Notre vie qu'est-elle autre chose, en effet, que l'union de notre corps et de notre âme? Mon âme est l'hôte vivant et invisible de cette demeure visible que j'appelle mon

corps; c'est mon âme qui anime mon corps, qui pense par mon cerveau, qui aime par mon cœur, qui voit, qui entend, qui parle, qui agit, qui souffre, etc., par mes organes et par mes sens.

Mais l'âme à son tour a une vie qui résulte de son union libre et volontaire avec Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et toute la force qu'elle possède pour faire le bien, vient de cette source divine. Elle peut mourir, c'est-à-dire se séparer de DIEU par le péché; et alors elle imite le démon, à la révolte duquel elle s'associe, et si elle persévère dans cette révolte, elle sera, au moment où elle quittera ce monde, condamnée éternellement comme lui et rejetée dans l'enfer.

La Religion, qui nous apprend à connaître le bon DIEU, à l'aimer et à le servir, nous apprend donc à faire *vivre notre âme*; elle nous apprend à être véritablement *hommes*, à nous élever au-dessus des bêtes et à nous préparer dès ce monde à vivre, avec les saints Anges, de la vie éternelle et bienheureuse de JÉSUS-CHRIST. Aussi, la Religion est-elle la plus importante, la plus nécessaire de toutes les sciences; elle est notre guide dans le chemin de la vie; et l'homme qui n'écoute point sa voix, qui se dérobe à sa conduite, est un véritable insensé.

Ces petites réflexions sont plus nécessaires dans notre temps que dans beaucoup d'autres. Combien n'y a-t-il pas d'hommes qui semblent ignorer jusqu'à l'existence de leur âme! Et combien d'autres, en plus grand nombre encore, vivent comme s'ils l'ignoraient! Ils ne

s'inquiètent que de gagner de l'argent pour subvenir aux besoins et aux appétits de leur corps; quand ils ont bien mangé, bien bu, bien dormi; quand ils ont un logement commode, de bons habits et du travail assuré, il semble que tout est dit et qu'ils accomplissent parfaitement leur destinée. Et votre âme? Pauvres gens! et votre éternité? et votre Dieu? Êtes-vous donc des bêtes brutes ou des hommes créés à l'image de Dieu? êtes-vous des chrétiens?

N'imites pas, cher et bon lecteur, la stupidité des hommes dont je parle. Écoutez la voix de la Religion qui vous apporte la vraie vie, et par conséquent la paix et le bonheur possible en ce monde. Avec elle il devient facile de supporter patiemment les misères d'ici-bas, qui sont à la fois l'épreuve de notre fidélité et l'expiation de nos fautes. Il n'y aurait plus d'hommes réellement malheureux sur la terre, si chacun entretenait la vie de son âme comme il entretient la vie de son corps. Le monde serait un véritable paradis terrestre, et la plupart des maux qui nous désolent s'enfuiraient loin de nous.

LA RELIGION

Le bon Dieu nous a mis au monde pour le connaître, pour l'aimer et pour le servir, et pour arriver, par ce moyen, au bonheur éternel du paradis. C'est là notre *fin dernière*, c'est-à-dire le but pour lequel nous sommes sur la terre.

DIEU, en nous destinant à cette fin excellente, nous a donné le moyen de l'atteindre. Ce moyen, c'est la *Religion*; car la Religion, c'est la révélation que notre Père céleste a daigné nous faire de ce qu'il faut connaître, pratiquer et éviter pour faire sa volonté sur la terre et pour mériter par cette fidélité la possession du bonheur éternel.

Il n'y a qu'une vraie Religion. Elle seule nous transmet sans altération l'enseignement divin : c'est la **RELIGION CHRÉTIENNE OU CATHOLIQUE**. Aussi doit-on croire tout ce qu'elle enseigne, et pratiquer tout ce qu'elle commande, sous peine de se révolter contre **DIEU** même. Les autres religions, que l'on a vues et que l'on voit encore sur la terre (idolâtrie, mahométisme, judaïsme, arianisme, protestantisme, etc.), sont des imitations sacrilèges et menteuses de la vraie Religion, comme la fausse monnaie est une imitation coupable et menteuse de la véritable. Aussi n'y a-t-il que la Religion catholique qui ait des preuves sérieuses.

La vraie Religion s'appelle *chrétienne*, du nom de **JÉSUS-CHRIST** son divin fondateur; on l'appelle aussi *catholique* (c'est-à-dire *universelle*), parce que **JÉSUS-CHRIST** l'a donnée pour tous les hommes et pour tous les temps. Elle a commencé avec le monde et durera autant que le monde et jusque dans l'éternité.

Sur la terre, **DIEU** l'a fait passer par *trois* développements et comme par trois âges successifs. La Religion est comme l'homme qui passe par les trois âges de l'enfance, de l'adolescence et de la maturité, tout en

étant un seul et même individu ; et aussi comme DIEU, qui est unique, bien qu'il y ait en lui trois personnes distinctes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. De même la vraie Religion est unique, bien qu'elle se soit développée en trois révélations distinctes et successives.

La première révélation, le premier enseignement que DIEU donna au monde, fut donné à Adam et aux Patriarches (Noé, Abraham, Isaac, Jacob, etc.), et dura jusqu'à Moïse : on l'appelle *religion patriarcale* ; elle dura environ 2,500 ans.

La seconde révélation, qui vint développer la première, fut faite par le Seigneur à Moïse et aux autres Prophètes (David, Salomon, Isaïe, Jérémie, Daniel, Ézéchiël, etc.) ; elle dura jusqu'à l'avènement du Sauveur du monde, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, environ 1,500 ans : on l'appelle *religion juive*.

La troisième et dernière révélation de DIEU, qui est la *Religion chrétienne ou catholique*, développa et compléta les deux précédentes ; elle fut faite par le Fils de DIEU lui-même, JÉSUS-CHRIST, qui apparut au monde il y a 1,863 ans, et dont le règne n'aura point de fin.

JÉSUS-CHRIST, DIEU fait homme, est le centre et le chef de toute la Religion. Comme le soleil en son plein midi remplit tout l'espace, celui qu'il a parcouru déjà, celui qu'il occupe et celui qu'il doit parcourir encore, vivifiant tout par sa bienfaisante lumière, ainsi JÉSUS-CHRIST, Roi éternel des âmes, Rédempteur et salut de l'humanité, remplit de ses divines influences le passé, le présent et l'avenir.

C'est Lui qu'ont, en effet, regardé de loin les saints Patriarches, les Prophètes, les anciens fidèles; c'est Lui qu'ils ont attendu; c'est Lui qu'ils ont aimé; c'est en Lui qu'ils ont cru, qu'ils ont espéré, qu'ils ont été sauvés. — C'est Lui qu'ont regardé, adoré, aimé les Apôtres et les autres élus de son siècle. — C'est Lui que regardent et que regarderont, jusqu'à la fin des siècles, les générations humaines qui doivent venir, et qu'il doit toutes juger.

Ce divin Maître, après avoir donné aux hommes la troisième révélation, et leur avoir appris tout ce qu'il est bon de savoir en cette vie sur la Religion, a poussé son amour jusqu'à mourir sur une croix pour expier nos péchés et satisfaire à la justice de son Père; il nous a purifiés dans son sang, et nous a ouvert les portes du ciel, que le péché nous avait fermées. Ressuscité, glorieux, triomphant, il remonta vers son Père; et là il attend dans la gloire éternelle tous ses vrais disciples, c'est-à-dire tous ceux qui croient à sa parole, qui pratiquent sa Religion, qui imitent ses exemples, et qui emploient les moyens de salut qu'il a institués avant de quitter la terre.

Nous verrons plus loin que, pour conserver pure et intacte sa sainte Religion, et pour la répandre dans tout l'univers, JÉSUS-CHRIST a institué une ÉGLISE, c'est-à-dire un corps de Pasteurs, chefs spirituels des hommes, gardiens de la doctrine, dépositaires de son autorité. Nous verrons que le chef suprême de ces Pasteurs, et par conséquent de tous les disciples de JÉSUS-

CHRIST, est le **PAPE**, Évêque de Rome, successeur de l'Apôtre saint Pierre, Prince des Apôtres; et qu'ainsi la Religion chrétienne est la Religion qu'enseigne le Pape, Vicaire de **JÉSUS-CHRIST**.

Cette Religion divine durera autant que le monde, sans aucun changement dans sa doctrine, sans crainte d'aucune altération par le mélange de l'erreur. Elle est l'œuvre de **DIEU**; celui qui l'a faite, veille sur elle; **JÉSUS-CHRIST** la couvre de sa toute-puissance.

Après le jugement dernier, la Religion chrétienne ne finira point. Arrivée dans le ciel à son perfectionnement absolu, elle durera dans tous les siècles des siècles. Tous ses membres seront saints, dignes de **JÉSUS-CHRIST**, leur divin Chef, qui les fera participer à sa béatitude et à sa gloire admirable. Et ainsi, par la Religion chrétienne, l'humanité sortie de **DIEU**, rattachée à **DIEU** dont elle s'était séparée par le péché, rentre en **DIEU** pour l'éternité.

Dans la Religion chrétienne est la vraie lumière et le vrai bonheur de l'homme en ce monde et dans l'autre. Tout y est grand, simple, bon, digne de **DIEU** et digne de l'homme. Heureux donc celui qui connaît cette sainte Religion; mais bien plus heureux encore celui qui la pratique et en fait la règle de sa vie; il accomplit la volonté de son **DIEU**; il marche dans la droite voie, il connaît son Créateur, il le sert, il l'aime, il en est aimé et béni; et après les épreuves de la vie, il recueille la plus magnifique des récompenses!...

EXPOSITION SOMMAIRE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

La raison pour laquelle, dans notre France, tant de gens, honnêtes et bons d'ailleurs, vivent en dehors de la Religion et demeurent païens au milieu d'une société chrétienne, c'est qu'ils ne connaissent pas la Religion. Ne la connaissant pas ou la connaissant mal, ils ne l'estiment pas ; ne l'estimant pas, ils ne peuvent l'aimer, et ne l'aimant pas, ils ne songent seulement pas à la pratiquer. Or, de l'avis de tous, les désordres qui inondent dans notre siècle notre malheureuse patrie viennent de ce qu'on n'y pratique pas la Religion.

On se fait souvent dans le monde une bien fausse idée de la Religion, et c'est d'après cette fausse idée qu'on la juge, qu'on la critique et qu'on la condamne. C'est là une déplorable légèreté ; et c'est pour vous éviter de tomber dans un défaut si commun que je veux vous exposer sommairement cette grande, magnifique, sainte et bonne Religion chrétienne.

La Religion est le lien qui unit Dieu à sa créature, et qui unit la créature à son Dieu. La Religion, c'est la science sacrée et nécessaire qui nous apprend ce qu'est Dieu, ce qu'il a fait pour nous ; ce que nous sommes, ce que nous devons faire pour Dieu, ce que c'est que la vie, et ce qui nous attend après la vie.

Il y a une religion véritable, puisqu'il y a un vrai

DIEU. Il n'y en a qu'une, puisqu'il n'y a qu'un seul vrai **DIEU**, dont la connaissance, le service et l'amour composent la religion ; et cette unique religion véritable, c'est la religion chrétienne ou catholique, dans laquelle vous et moi, nous avons eu le bonheur de naître. On l'appelle *chrétienne*, parce que le centre divin de tous ses mystères est **JÉSUS-CHRIST**, Fils de **DIEU** fait homme ; *catholique*, c'est-à-dire universelle, parce qu'elle embrasse tous les temps, tous les peuples et tous les lieux.

La Religion, considérée dans son ensemble, se divise en trois grandes parties : La première renferme les vérités que nous devons croire, parce que **DIEU** nous les a révélées ; la seconde renferme les devoirs que nous devons pratiquer, expose les vertus et les vices, et s'appelle la morale chrétienne ; la troisième renferme les moyens de sanctification et de salut que **DIEU** nous présente, et traite des Sacrements, de la prière et du culte divin.

La première partie de ces enseignements s'adresse plus particulièrement à notre intelligence ; la deuxième s'adresse plus particulièrement à notre cœur ; la troisième, plus particulièrement à notre sensibilité, c'est-à-dire à notre âme dans ses rapports avec le monde extérieur.

L'explication du *Credo* ou *Symbole des Apôtres* forme la première partie ; l'explication des commandements de **DIEU** et de l'Église forme la deuxième ; l'explication des sept Sacrements, de l'Oraison dominicale, de la Sa-

lutation angélique et des cérémonies du culte forme la troisième.

Écoutons et profitons de notre mieux !

JE CROIS

La *Religion*, avons-nous dit, est le lien sacré qui unit DIEU à nous et qui nous unit à DIEU ; et comme il n'y a qu'un vrai DIEU, il n'y a qu'une seule vraie religion, qui est la religion chrétienne. Nous avons ajouté que ses enseignements se divisent en trois grandes parties, à savoir : 1° les vérités que nous devons croire, parce que DIEU nous les a révélées ; 2° les devoirs que nous devons pratiquer, parce que DIEU nous les impose ; 3° les moyens de sanctification et de salut que nous devons employer, parce que DIEU nous les propose.

Les vérités que DIEU propose à notre croyance ont été renfermées et résumées dans une sorte de prière ou formule de foi appelée *Symbole des Apôtres*. Ce sont les Apôtres de JÉSUS-CHRIST qui l'ont composée à Jérusalem, avant de se disperser pour répandre dans tout l'univers la lumière de l'Évangile.

Vous connaissez sans doute, bon lecteur, ce *Symbole des Apôtres* ou *Credo* ? Dans le cas néanmoins où vous l'auriez un peu oublié, permettez-moi de le réciter avec vous :

« Je crois en DIEU, Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre,

« Et en JÉSUS-CHRIST, son ^{ch}Fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge MARIE, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité d'entre les morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de DIEU, le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts. »

« Je crois au SAINT-ESPRIT, à la sainte Église catholique, à la communion des Saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle. Ainsi soit-il. »

Pour commencer par le commencement, expliquons d'abord la première parole : JE CROIS, *Credo*.

CROIRE, c'est admettre quelque chose sur le témoignage d'autrui. Lorsqu'un honnête homme nous parle, nous le croyons, n'est-il pas vrai ? parce que nous avons confiance en sa parole. Si nous croyons un honnête homme, c'est bien le moins que nous croyions le bon DIEU, qui a daigné se révéler à nous, dès le commencement du monde, par ses Patriarches et ses Prophètes, puis par son Fils unique, JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, fondateur de la sainte Église catholique, apostolique, romaine, à laquelle il a confié le dépôt de la Religion, lui promettant sa divine assistance jusqu'à la fin des siècles.

La vertu par laquelle nous croyons aux enseignements de DIEU que nous propose l'Église s'appelle la Foi. Sans elle, on ne peut connaître DIEU, et elle est le fondement nécessaire de tout l'édifice de notre religion.

La foi est une disposition sainte de notre âme qui nous fait recevoir docilement la lumière de DIEU et l'enseignement de son Église, par ce motif souverainement raisonnable que DIEU est la vérité même, et que son Église assistée de lui ne peut ni se tromper, ni nous tromper.

La foi nous enseigne des mystères, c'est-à-dire des vérités que nous pouvons connaître, mais non pas comprendre. Nous sommes cependant parfaitement raisonnables en croyant ces mystères que nous ne comprenons pas, parce que nous savons que la voix qui nous les enseigne est la vérité même. De même que l'enfant est raisonnable lorsqu'il croit à la parole de sa bonne mère, qui dirige son inexpérience; de même, nous autres chrétiens, sommes-nous souverainement raisonnables en écoutant docilement les Pasteurs légitimes de l'Église, envoyés de DIEU pour nous faire connaître sa loi, pour nous apprendre la vraie manière de le servir, et sauver éternellement nos âmes. Ainsi que nous le verrons plus loin, ces Pasteurs légitimes, seuls légitimes, du peuple fidèle, sont le PAPE et les Évêques catholiques, successeurs de saint Pierre et des Apôtres de JÉSUS-CHRIST.

Ranimons donc notre foi et répétons avec plus de cœur et de conviction cette grande parole qui mène à DIEU : *Credo* ! Oui, je crois ce qu'ont cru nos pères, ce qu'ont cru les saints Apôtres, les Martyrs, et, après eux, tant de grands génies et de doctes personnages ! Je crois à cette religion divine qui a changé la face de

la terre, qui a civilisé le monde, qui a constitué toutes les sociétés modernes, qui est le seul appui et la seule sauvegarde des nations et des empires ! Je veux vivre et mourir dans sa sainte croyance, chercher auprès d'elle la consolation de tous mes chagrins et de toutes mes misères, apprendre d'elle à être bon et vertueux ; et lorsqu'à mon dernier soupir je serai sur le point de paraître devant Dieu, mon dernier regard et mon espérance suprême seront encore un acte de foi !
CREDO !

S'IL FAUT CROIRE CE QU'ON NE PEUT COMPRENDRE

Le Père Lacordaire se trouvait un jour à dîner à une table d'hôte, dans je ne sais quelle ville de province. Tout le monde sait que le Père Lacordaire était un prédicateur célèbre, Religieux de l'Ordre des Dominicains, et renommé dans toute notre France pour son beau talent et son esprit incomparable. A table d'hôte, tous les convives sont mêlés, les vieux pêle-mêle avec les jeunes, les sots avec les gens d'esprit. Non loin du Religieux qui prenait modestement son repas, sans rien dire, dinait, ou plutôt pérorait, un commis voyageur fort satisfait de lui-même, et manquant complètement de cette réserve honnête que produit la bonne éducation.

C'était un vendredi, un jour maigre ; occasion précieuse pour tous les commis voyageurs qui dînent à

table d'hôte de montrer au public combien ils se mettent au-dessus de tout ce qu'ils appellent les vieux préjugés. Après plusieurs lardons plus ou moins spirituels, contre le maigre d'abord, contre les dévots, contre les superstitions, etc., le bavard, qui du coin de l'œil observait le Religieux inconnu, finit par s'impatienter du peu d'effet que ses paroles semblaient produire sur lui, et l'apostropha directement tout en lui passant un plat d'omelette dont il venait de s'adjuger le plus beau morceau :

« Moi d'abord, monsieur, lui dit-il d'un air goguenard, j'ai pour principe de ne croire que ce que je comprends... N'est-ce pas raisonnable ?

« — Monsieur, répondit poliment le Père Lacordaire en se servant les débris de l'omelette que son interlocuteur avait bien voulu lui laisser, comprenez-vous comment le feu, qui fait fondre le fer et le plomb, a fait durcir ces œufs ?

« — Ma foi, je n'en sais trop rien, repartit le commis voyageur, interloqué par cette question singulière.

« — Et moi non plus, dit finement le Religieux ; mais je vois avec plaisir que cela ne vous empêche pas de croire aux omelettes. »

Et vous, lecteur, pourriez-vous me donner la solution du problème posé par le Père Lacordaire ? Pourriez-vous me dire comment le même feu produit sur le fer et sur l'œuf des effets absolument opposés ? Non, certes, et pas un homme sur la terre, depuis le

plus humble des marmitons jusqu'au plus savant des savants, n'en sait plus long que vous là-dessus. Et cependant, savants et marmitons, tout le monde *croit* aux omelettes.

Souvenez-vous de cette repartie spirituelle, lorsque vous entendrez dire, dans vos ateliers ou autre part, qu'il n'est pas raisonnable de croire aux mystères de la Religion, parce qu'on ne doit *croire* que ce que l'on *comprend*. Rien n'est plus ridicule que cette prétention des ignorants. Les vrais savants, les gens vraiment instruits connaissent par expérience qu'il faut être moins fier, et que dans la nature, aussi bien que dans la Religion, il y a une foule de *mystères*, c'est-à-dire des choses très-certaines, dont il est impossible de douter, et que cependant l'on ne comprend en aucune manière. On les *croit* sans les *comprendre*.

En ce qui vous concerne vous-même, avez-vous jamais réfléchi que vous êtes entouré de *mystères*, de vrais *mystères*, auxquels il vous est impossible de ne pas croire et auxquels cependant vous ne comprenez rien ? Savez-vous, par exemple, *comment* vous m'entendez lorsque je vous parle ? Je remue la langue et les lèvres, j'agite un peu d'air qui entre dans votre oreille et va frapper une petite peau qu'on appelle tympan ; et voici que vous m'entendez et que votre esprit saisit ma pensée ! Comprenez-vous comment cela se fait ? Non : il est bien certain cependant que vous entendez ceux qui vous parlent. Toutes les fois qu'on vous parle, il se passe un *mystère*, c'est-à-dire une chose

incompréhensible, à laquelle vous *croyez* parfaitement.

Qu'est-ce que c'est que la vue? Vous me voyez, n'est-ce pas, quand je suis devant vous? comprenez-vous comment vous pouvez me voir? comprenez-vous comment vos yeux, qui sont deux petites boules, noires et obscures par le dedans, peuvent vous faire connaître ce qui se passe autour de vous et jusqu'à une distance considérable? La vue dont vous vous servez du matin jusqu'au soir, et à la réalité de laquelle vous croyez certainement, la vue est un profond et incompréhensible mystère.

Je pourrais ici multiplier les exemples jusqu'à demain, et vous faire toucher du doigt la vérité de ce que je vous disais tout à l'heure, que les œuvres du bon Dieu sont pleines de mystères. Il est tout simple que la Religion nous présente des mystères à croire, puisque la nature elle-même, qui est plus à notre portée, n'est formée que de mystères.

Et notez bien que les savants ne sont pas, sur ce point, plus avancés que nous autres. Ils font des expériences très-habiles, ils constatent les faits mieux que nous, ils connaissent des détails que nous ignorons; mais la cause, le *comment* de ces faits, ils ne les savent pas plus que nous; c'est le secret de Dieu. Qu'est-ce que le vent? d'où vient-il? pourquoi et où commence-t-il? qui le fait finir? Les savants l'ignorent comme nous. Qu'est-ce que la chaleur? qu'est-ce que la lumière? comment le blé pousse-t-il? comment

viennent les fleurs, les fruits? Qu'est-ce que le soleil? qu'est-ce que les astres? etc., etc.

Le bon DIEU, qui déteste avant tout l'orgueil, veut nous rappeler sans cesse, par les mystères de la nature et de la Religion, que notre esprit dépend de lui aussi bien que tout notre être; qu'il est plus grand que nous, et que par conséquent nous devons nous soumettre humblement à sa parole et à sa volonté. Cette soumission s'appelle la *foi* et le *bon sens*. Un homme qui refuserait de croire aux mystères de la nature serait un fou; un homme qui refuse de croire aux mystères de la foi est non-seulement un fou, mais un impie. Ne soyons ni l'un ni l'autre. Croyons de tout notre cœur à tout ce qui est vrai, aux enseignements de DIEU aussi bien qu'à ses œuvres, malgré que nous ne puissions pas les comprendre. Réjouissons-nous de pouvoir par là témoigner au bon DIEU que nous le reconnaissons volontiers pour notre très-grand et très-admirable Seigneur. Il nous a dit lui-même qu'il y a trois personnes en un seul DIEU; que la seconde de ces personnes, le fils de DIEU, s'est fait homme sous le nom de JÉSUS-CHRIST; que l'Église est l'envoyée de JÉSUS-CHRIST pour sauver les hommes; il nous a dit qu'il y a un paradis et un enfer éternels; croyons-le donc aussi fermement que si nous le voyions de nos yeux, et souvenons-nous de la parole de Notre-Seigneur après sa résurrection : « *Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu !* »

EXISTENCE DE DIEU

Fénelon, ce grand et aimable Archevêque de Cambrai, dont les impies eux-mêmes respectent le nom, Fénelon se promenait un soir avec un enfant confié à ses soins paternels.

Le ciel étincelait de mille feux. L'horizon était encore doré par les derniers reflets du soleil couchant. Tout dans la nature respirait le calme, la grandeur et la majesté... L'enfant demanda à Fénelon quelle heure il était. Celui-ci tira sa montre; elle indiquait huit heures. « O la belle montre, Monseigneur ! dit le jeune élève, voulez-vous me permettre de la regarder ? » Le bon Archevêque la lui remit, et comme l'enfant l'examinait dans tous les sens : — « Chose bien singulière ! mon cher Louis, dit froidement Fénelon, cette montre s'est faite toute seule. — Toute seule ! répéta l'enfant en regardant son maître avec un sourire. — Oui, toute seule. C'est un voyageur qui l'a trouvée dans je ne sais quel désert. Et il est certain qu'elle s'est faite toute seule. — C'est impossible ! dit le jeune Louis ; Monseigneur se moque de moi ? — Non, mon enfant, je ne me moque pas de vous. Que voyez-vous d'impossible en ce que j'ai dit ? — Mais, Monseigneur, jamais une montre ne peut se faire toute seule ! — Et pourquoi donc ? — Parce qu'il faut tant de précision dans l'arrangement de ces mille petites roues qui

composent le mouvement et font marcher également les aiguilles, que non-seulement il faut de l'intelligence pour organiser tout cela, mais qu'il y a peu d'hommes qui y réussissent, malgré leurs soins. Que cela se fasse tout seul, c'est absolument impossible; jamais je ne croirai cela. On vous a trompé, Monseigneur. »

Fénelon embrassa l'enfant, et, lui montrant le beau ciel qui brillait au-dessus de leurs têtes : — « Que dire donc, mon cher Louis, de ceux qui prétendent que toutes ces merveilles se sont faites toutes seules, se conservent toutes seules; et qu'il n'y a pas de Dieu ? — Est-ce qu'il y a des hommes assez bêtes et assez mauvais pour dire cela ? demanda Louis. — Oui, cher enfant. Il y en a qui le disent ; en petit nombre, Dieu merci : mais y en a-t-il qui le croient ? c'est ce que je ne saurais affirmer, tant il faut avoir fait violence à sa raison, à son cœur, à ses instincts, à son bon sens pour tenir un pareil langage. S'il est évident qu'une montre ne peut se faire toute seule, combien cela n'est-il pas plus évident pour l'homme lui-même qui fait les montres ! Il y a eu un premier homme ; car il y a eu un commencement à tout, et l'histoire du genre humain atteste universellement ce commencement. Il faut bien que quelqu'un ait fait le premier homme. — Ce quelqu'un, c'est cet ÊTRE qui a fait tous les êtres et qui n'a lui-même été fait par personne, que nous appelons Dieu. Il est infini, car rien ne borne son être ; il est éternel, c'est-à-dire infini en durée, sans commencement et sans fin ; tout-puissant, juste, bon, saint,

parfait et infini en toutes ses perfections. Il est partout et indivisible, et nul ne peut sonder ses merveilles. C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous existons. Il est notre premier principe et notre fin dernière ; et le bonheur, en ce monde et en l'autre, consiste à le connaître, à le servir et à l'aimer. »

Telle est la belle leçon que l'illustre Archevêque de Cambrai donna à son petit compagnon. C'est à nous aussi qu'il la donne. Et nous pouvons en profiter pour remarquer une fois de plus combien absurdes sont les malheureux qui osent douter de l'existence du bon Dieu.

Un homme qui dit : « Il n'y a pas de Dieu, » est obligé, par là même, de dire : « Tous les hommes de tous les temps, de tous les pays ont eu tort, et moi seul j'ai plus d'esprit qu'eux tous. » En d'autres termes : « Je n'ai pas le *sens commun* ; » car le *sens commun* n'est autre chose que le *sentiment commun* et universel de tout le monde. Un homme qui doute de l'existence de Dieu est donc un homme qui n'a pas le sens commun. Cela ne me tente guère. Et vous ?

C'est un homme qui manque de *bon sens*. Que répondre, en effet, à cette pensée si simple, si naïve de Fénelon ? Aussi est-ce plutôt le cœur que l'esprit qui est malade chez les impies de ce calibre. Presque toujours ce sont des libertins, perdus de mœurs ; ou des gens injustes et malhonnêtes ; ou d'ignorants orgueilleux qui ont lu quelques bribes de mauvais livres, qui

prennent pour argent comptant les niaiseries qu'on leur y débite, et qui s'imaginent être des *esprits forts*. Ce sont des esprits *fort à plaindre*, et pas autrement forts.

L'athéisme véritable, calme, imperturbable, ne se trouve que chez les bêtes. L'homme, doué de la faculté de penser, n'en est pas susceptible. Quand il veut vivre comme les bêtes, il peut bien singer quelque temps leur absence de religion ;

Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et la bête s'évanouit.

Combien d'athées en paroles ont tout à coup changé de ton quand ils ont vu venir la mort ! Aussi, un célèbre anatomiste disait-il : « Donnez-moi la langue d'un chien mort, et je la ferai hurler contre les athées. » Donnez-moi, pourrait-on ajouter, la langue d'un athée, et je ferai voir à son propriétaire, par l'analyse des merveilles qu'elle présente, qu'il est lui-même ou un pauvre insensé ou un impudent menteur.

Le bon moyen de croire en Dieu, c'est de vivre de manière à ne pas craindre ses justes jugements. Et la manière de vivre de la sorte, c'est de pratiquer avec soin tout ce qu'enseigne la Religion ; c'est d'être un bon et fidèle catholique.

DIEU

La première des vérités que renferme le symbole de la foi regarde l'existence et la nature de Dieu, notre Créateur et notre souverain Maître. Nous n'insisterons pas ici sur l'existence de ce grand Dieu, vérité si évidente que tous les peuples, dans tous les temps, l'ont unanimement reconnue, malgré les passions humaines, les erreurs et les préjugés des fausses religions. La raison et la foi sont d'accord sur ce point, et il n'y a peut-être pas sur la terre un véritable athée.

Il y a donc un Dieu, créateur du monde, par qui tout a été fait, et qui n'a été fait par personne. Être infini dans son essence et dans toutes ses perfections ineffables, infini dans sa bonté, infini dans sa sagesse, infini dans sa toute-puissance, infini dans sa science, infini dans sa justice; pur esprit, qui ne peut être vu par les yeux de notre corps, mais par la lumière intérieure de notre intelligence; qui ne peut être entendu par nos oreilles, mais qui parle à notre cœur, que nos mains ne peuvent atteindre, mais à qui nous nous unissons par l'amour. Dieu est la vérité, la vie, la sainteté, la perfection, la beauté, le bien infini. Tout ce que les créatures ont de bon, de beau et de grand, n'est qu'un pâle reflet de sa bonté, de sa beauté et de sa magnificence. Il est le premier principe et la fin de toutes choses; de l'homme en particulier, qui est son fils

adoptif et son temple vivant, et qu'il a créé pour le connaître, l'aimer et le servir en ce monde, et pour le posséder éternellement dans l'autre.

Telle est la grande et sublime idée que la foi chrétienne nous donne du Seigneur. Nul philosophe n'en a jamais conçu une semblable, et il a fallu que DIEU lui-même se révélât par ses Prophètes, et par JÉSUS-CHRIST son Fils unique, pour nous initier ainsi aux secrets de son être.

Il nous a appris également, et c'est pour cette raison que nous le croyons fermement, qu'il y a en lui trois personnes essentiellement distinctes et essentiellement inséparables, égales en tout, n'ayant qu'une même et infinie nature divine, les mêmes perfections adorables, ne formant qu'un seul et même DIEU. Ces trois personnes sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père est DIEU, le Fils est DIEU comme le Père, le Saint-Esprit est DIEU comme le Père et le Fils; et ces trois personnes ne font qu'un seul DIEU et non point trois dieux, un seul Infini et non point trois infinis, un seul Éternel et non point trois éternels.

Le Père est invisible aussi bien que le Fils et le Saint-Esprit. « Personne n'a jamais vu DIEU, » dit l'Évangile, si ce n'est le Fils unique, JÉSUS-CHRIST, Notre Seigneur, qui l'a fait connaître au monde. Le Père engendre éternellement son Fils, qui est la sagesse, la vérité, la lumière; le Père et le Fils produisent éternellement le Saint-Esprit, qui est l'amour et la vie, et l'union ineffable du Père et du Fils.

Tel est le mystère de la nature divine d'un seul Dieu, en trois personnes, et que la foi appelle le mystère de la Sainte-Trinité. Le Père fait tout par son Fils dans son Saint-Esprit; par sa sagesse dans son amour. C'est ainsi qu'il crée le ciel et la terre, par son Fils Jésus-Christ, et dans son saint amour. Tout ce qui existe n'existe que par le bon Dieu et repose sur lui. Avec la première créature ont commencé les siècles au milieu desquels nous vivons et nous passons pour entrer dans l'éternité même de Dieu.

Il y a deux espèces de créatures, les raisonnables, que Dieu destine à le posséder en ce monde et dans l'éternité: et les êtres privés de raison, destinés à servir les autres. Les créatures raisonnables sont les Anges et les hommes, c'est-à-dire les purs esprits, et les esprits unis à des corps; les êtres sans raison sont les animaux, les plantes et tout le reste de la création. L'homme, qui est semblable aux Anges par son âme, et aux êtres matériels par son corps, est le roi du monde, avec Jésus-Christ et à cause de Jésus-Christ, Dieu-homme.

Parmi les Anges, les uns furent fidèles à Dieu et sont bienheureux; les autres se révoltèrent par orgueil, et sont damnés dans l'éternité de l'enfer. Les bons Anges accompagnent l'homme et le soutiennent dans la voie du bien; les mauvais, que l'on appelle démons ou diables, veulent l'attirer dans leur révolte et dans leur condamnation, en le faisant tomber dans le péché. Le premier homme, Adam, notre père à tous, succomba

à la tentation, et encourut, ainsi que ses enfants, le châtiment du péché. Nous verrons plus loin comment le bon Dieu daigna réparer cette grande chute, et comment JÉSUS-CHRIST, Fils de Dieu, fait homme, vint expier le péché d'Adam, et rendre la vie spirituelle et éternelle à l'œuvre de ses mains.

UN EXAMEN DE CATÉCHISME SUR LA SAINTE TRINITÉ

Un vicaire de paroisse, plein de zèle pour le salut des âmes, et dévoué d'une manière spéciale à l'éducation religieuse des enfants, fut mis un jour par son curé à la tête du catéchisme de première communion.

Malgré ses efforts pour instruire les enfants confiés à ses soins, il en restait quelques-uns qui, soit mauvaise volonté, soit bêtise naturelle, ne savaient pas grand'chose. Comme l'époque de la première communion approchait, le bon vicaire redoubla d'efforts, et consacra même à ces retardataires des moments spéciaux.

Depuis trois ou quatre leçons, il leur apprenait ce que Dieu a révélé et ce qu'il faut croire touchant les points fondamentaux de la Religion chrétienne. A l'examen qui suivit et qui fut fait en présence des parents, voici par quelles réponses ses efforts furent couronnés. Nous les donnons dans toute leur naïveté :

Au premier enfant. — Allons, mon enfant, répondez. Combien y a-t-il de dieux ?

Réponse. — Il n'y en a qu'un, et il peut y en avoir plusieurs.

— Qu'est-ce que vous dites là ? Vous dites qu'il peut y avoir plusieurs dieux ?

Rép. — Oui, m'sieur. Puisqu'y en a ben un, peut ben en avoir d'autres.

— Allons, vous êtes une bête. Et vous, le second ?

Rép. — M'sieur, il n'y a qu'un Dieu, et il ne peut pas y en avoir plusieurs.

— Bien, mon enfant ; à la bonne heure. Et pourquoi ne peut-il pas y en avoir plusieurs ?

Rép. — Parce que le premier étant partout, ousque les autres trouveraient de la place pour se mettre ?

— Très-bien, mon garçon. Entendez-vous, là, le premier ? O l'ignorant ! O le vilain ! — Et, mon petit ami (en s'adressant au second), combien y a-t-il de personnes en Dieu ?

Rép. — Oh ça ! j'sais pas, m'sieur.

— Comment, vous ne savez pas ? Je vous l'ai dit tant de fois ! Allons, réfléchissez...

Et l'enfant se met à pleurer, en criant : — J'sais pas !

— Et vous ? dit le pauvre vicaire au troisième garçon. Savez-vous combien il y a de personnes en Dieu ?

Rép. — Oui, m'sieur, il y en a trois, bel et bien.

— Bien, mon enfant. Et comment les appelle-t-on ?

Rép. — On les appelle... on les appelle... la Foi, l'Espérance et la Charité.

— Qu'est-ce que vous dites donc ?

— Non, m'sieur, je m'trompais ; on les appelle le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

— Ah ! très-bien, très-bien ! Et sont-elles égales en toutes choses, ces personnes ?

Rép. — Oui, m'sieur.

— Le père est-il Dieu ?

Rép. — Oui, m'sieur.

— Le Fils est-il Dieu ?

Rép. — Non, m'sieur.

— Comment, non ?

Rép. — Ah ! si, m'sieur ; il est Dieu tout d'même.

— Et le Saint-Esprit, est-il Dieu ?

Rép. — Ah ! pour celui-là, je crois ben qu'non.

— Comment, vous croyez que non ?

Rép. — Ah ! si fait, je m'rappelle à c't'heure ; il est ben Dieu aussi.

— Et cela fait-il trois dieux ?

Rép. — Oui, m'sieur.

— Hein ?

Rép. — Je dis qu'ça fait trois dieux.

— Et tout à l'heure vous disiez qu'il n'y en avait qu'un ?

Et comme le garçon ne répond pas :

— A vous, Paul, dit le vicaire découragé et se tournant vers un enfant de la première division. Répondez à la question.

Rép. — Non, m'sieur ; ça ne fait pas trois dieux, mais un seul Dieu.

— Bon, cela ; bien répondu, mon enfant ; vous

aurez une image. — Et comment appelle-t-on ce mystère ?

Rép. — Le mystère de la Sainte Trinité.

— Et pourquoi y croyez-vous ?

Rép. — Parce que vous me le dites, monsieur le vicaire.

— Mais ne puis-je pas vous tromper, vous en faire accroire ?

Rép. — Oh ! non, monsieur, vous êtes trop brave homme pour ça.

— Soit ; mais du moins je peux me tromper ?

Rép. — Non, monsieur ; car sans ça, Monseigneur l'Évêque vous retirerait de votre place.

— Mais est-ce que Monseigneur lui-même ne peut pas se tromper ?

Rép. — Oh ! guère, monsieur.

— Cependant, il n'est pas infallible.

Rép. — Non, monsieur ; mais Notre Saint-Père le Pape l'est pour lui ; et si Monseigneur se trompait, le Pape le redresserait.

— Mais le Pape lui-même, comment savez-vous qu'il ne peut pas se tromper ?

Rép. — C'est parce que le bon Dieu l'assiste. On est sûr de ne pas se tromper quand on a JÉSUS-CHRIST pour soi !

— Et qui vous a dit que JÉSUS-CHRIST était avec le Pape ?

Rép. — Tiens ! et lui-même donc ! Il a dit à saint Pierre qu'il avait choisi pour son lieutenant : « J'ai

prié pour toi, afin que ta foi soit infaillible. Confirme tes frères.» Ne faut-il pas croire à ce que dit le bon Dieu ?

— Sans doute. Mais allons plus loin. Qui vous dit que JÉSUS-CHRIST est vraiment Dieu ?

Rép. — Eh ! c'est ce qu'il a dit et ce qu'il a fait. Il a dit qu'il était le Fils de Dieu venu pour nous sauver, et il a prouvé qu'il disait vrai en faisant une masse de miracles. Ainsi, il a ressuscité Lazare, mort depuis quatre jours, la fille de Jaïre et plusieurs autres ; il a multiplié cinq pains de manière à nourrir une fois cinq mille hommes, une autre fois sept mille. Et comme ça se faisait au su et vu de tout le monde, il n'y avait pas moyen de le nier, à moins d'être absurde ou de mauvaise foi. Y a rien à dire à des choses comme ça.

— Mais les Apôtres, qui nous ont raconté ces miracles, est-il bien sûr qu'ils ont dit la vérité ?

— Ah ! par exemple, ça, oui, que c'est bien sûr ! car ils avaient vu ce qu'ils racontaient de leurs propres yeux, et il n'y avait pas moyen de se tromper. Ensuite, c'étaient des saints hommes que les Apôtres ; ils haïssaient le mensonge, et puis on leur a fait souffrir toutes sortes de supplices à cause de ces choses qu'ils prêchaient. Quel intérêt auraient-ils pu avoir de le soutenir si ça n'avait pas été vrai ? Des témoins qui meurent dans les tortures pour attester la vérité de ce qu'ils disent, ça ne peut pas se tromper ni tromper le monde ; c'est bien évident.

Le vicaire embrassa l'enfant, tout enchanté de ses

intelligentes réponses. Elles compensaient celles des trois premiers nigauds de l'autre division.

Il donna une belle récompense au petit Paul, qui fit, quelques semaines après, une excellente première communion.

Les autres furent remis à plus tard, pour laisser venir l'esprit.

LA DIVINE PROVIDENCE

La *Providence* est le soin que DIEU prend de toutes ses créatures et surtout de l'homme, sa créature intelligente.

Ceux qui disent que DIEU ne s'occupe pas de nous sont bien étourdis, pour ne pas dire bien absurdes; car il est *impossible* de concevoir DIEU sans Providence. — Il est *impossible* que DIEU tout-puissant, sachant et voyant tout, abdique son souverain empire sur ses créatures, et après les avoir faites, ne les gouverne pas; il est *impossible* que DIEU, saint et juste, voulant nécessairement le bien, détestant nécessairement le mal, demeure indifférent à nos actions, bonnes ou mauvaises. Or, c'est là toute la Providence. DIEU fait pour nous ce que le père de famille fait pour ses enfants; il veille sur nous, il nous apprend ce qui est bien et mal; il nous montre la bonne voie qu'il faut suivre, la mauvaise qu'il faut éviter, il nous punit quand nous lui désobéissons, et nous récompense

quand nous accomplissons sa sainte volonté. — Quoi de plus simple, de plus naturel, je le demande ?

Ce qui nous fait quelquefois douter de la divine Providence, c'est l'ignorance ou plutôt l'oubli de deux ou trois grandes vérités, sans lesquelles le monde où nous vivons est une énigme indéchiffrable.

La première de ces vérités est que, sous l'action de DIEU, nous demeurons *libres* de faire le bien ou le mal ; DIEU ne nous gouverne pas comme il gouverne le monde matériel, les astres, les éléments, les bêtes. Il nous traite en créatures raisonnables, capables d'accepter librement et d'acquérir le trésor du bonheur. Il ne néglige rien pour nous faire choisir le bien : instructions, avertissements, tendres invitations, terribles menaces, il n'épargne rien. Il nous comble de ses grâces ; il nous environne de secours : *mais il ne nous force pas* ; ce serait détruire son ouvrage. Il respecte en nous les dons qu'il nous a faits.

La seconde vérité qu'on oublie souvent, c'est que la vie présente n'est que la préparation à la vie éternelle qui nous attend tous au delà du tombeau.

La troisième est que nous ne sommes plus actuellement dans l'état pur et parfait où DIEU nous avait créés, mais bien dans un état de déchéance, du désordre moral, et dès lors d'expiation, par suite du péché. La grâce de DIEU nous a été, il est vrai, rendue par JÉSUS-CHRIST notre Rédempteur, mais de telle sorte cependant que la justice divine ait encore à exercer ses droits imprescriptibles.

Quiconque a devant les yeux ces trois vérités fondamentales du Christianisme, voit s'évanouir aussitôt toutes les difficultés contre la Providence. Le monde, la vie, tout change d'aspect. Le *bien* n'est plus, pour le chrétien, ce que les gens du monde appellent de ce nom : les plaisirs, les richesses, la gloire humaine ; le bien, c'est ce qui le prépare plus parfaitement à ce bonheur infini, ineffable, éternel, dont la vie présente n'est que la courte préparation ; et il comprend, dès lors, pourquoi JÉSUS-CHRIST a dit dans son Évangile : *Heureux les pauvres ! heureux ceux qui souffrent, heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui sont persécutés pour la justice ; car une grande récompense les attend dans le royaume des cieux.*

Le *mal* change également d'aspect ; et en demandant chaque jour à son DIEU de le délivrer du mal, le chrétien ne demande qu'à être délivré de ce qui peut le priver de ce bonheur éternel, le seul solide, le seul pur, le seul durable. La souffrance, les larmes, les mille douleurs de la vie, ne sont plus pour lui que la juste punition du péché. La Religion lui montre, dans ces peines inévitables, des afflictions passagères, destinées, dans les desseins de son bon Père qui est aux cieux, à éprouver sa fidélité, à le purifier de ses fautes, à le rendre plus semblable à son Sauveur crucifié, à lui faire mériter un plus grand bonheur dans l'éternelle patrie. Elle les lui fait supporter avec patience, quelquefois même avec joie ; elle lui fait aimer la main paternelle qui ne le frappe que pour le sauver.

Soyez chrétien, et vous comprendrez la Providence. Si vous ne l'êtes pas, vous ne pouvez rien comprendre à Dieu, à l'homme, à la vie, à tout ce qui vous entoure. Si parfois, dans vos déceptions et dans vos souffrances, vous sentez s'élever dans votre cœur quelque murmure, quelque doute contre la Providence du bon Dieu ; si vous êtes tenté de demander pourquoi tant d'inégalités dans les conditions de la vie présente ; pourquoi celui-ci est né pauvre et celui-là riche ; pourquoi tant de peines, tant d'afflictions chez les uns, tant de prospérités chez les autres ; pourquoi cet homme mis en cette place et vous en une autre ; pourquoi la rigueur des saisons ; pourquoi les privations de la pauvreté ; pourquoi cet accident de fortune, de santé, quand la santé, la fortune vous seraient si utiles ; pourquoi ce criminel impuni, et ce juste dans la souffrance ; pourquoi cet homme bien-faisant enlevé par la mort, et non pas ce méchant qui demeure, etc. ; rappelez-vous L'ÉTERNITÉ, pensez à JÉSUS-CHRIST crucifié : là est la solution du problème.

Dieu est patient parce qu'il est éternel. Il récompense par les passagères prospérités de la terre le peu de bien que fait ce méchant, ce grand pécheur, que son épouvantable éternité doit punir comme il le mérite. Et ces justes que le monde répute si malheureux, le bon Dieu leur fait expier par de courtes afflictions les fautes inséparables de la faiblesse humaine ; il apprête les couronnes éternelles qui récompenseront à jamais leur vertu ! *L'éternité est la justification de la divine Providence. — C'est à la mesure de l'éternité qu'il faut juger*

tout ce qui nous arrive en ce monde. Hors de là, il est impossible, nous le répétons, de rien comprendre aux desseins de DIEU sur nous.

Ce que DIEU fait est bien fait, et s'il permet le mal, c'est toujours pour un plus grand bien.

Un trait de Providence.

Une pauvre femme (qui vit encore à Paris) recevait tous les jours deux portions d'aliments dans une maison religieuse. C'était son dîner quotidien pour elle et son vieux mari, savetier sans ouvrage.

Pauvre dès l'enfance, la mère Georges avait appris, par une dure expérience, à plaindre les pauvres. Elle compatissait, parce qu'elle les connaissait, aux horreurs de la faim et aux angoisses de l'abandon...

Elle vivait dans une misérable cabane où, malgré sa propre détresse, elle recueillait d'autres malheureux et trouvait encore moyen de les secourir. Entre *ses protégés*, il y avait un pauvre orphelin de huit ans, à qui elle donnait une partie de son chétif repas.

Un jour elle rentrait chez elle, avec son panier et ses vivres accoutumés. L'enfant la vit venir : « Mère Georges, lui dit-il, j'ai bien faim, donne-moi à manger ; je n'ai pas encore mangé aujourd'hui. — Tiens, mon garçon, lui dit la bonne femme en l'embrassant, mange, mais laisse-en un peu, car moi non plus, je n'ai pas encore déjeuné. » L'enfant y allait de si bon cœur, qu'elle n'avait pas le courage de l'interrompre... Et cependant

le panier se vidait, et on commençait à voir le fond des écuelles. Le petit affamé mangea tout, embrassa la mère Georges, et s'en alla en chantant.

La bonne femme, debout sur sa porte, le regardait partir : « Voilà tout de même, pensait-elle, mon dîner qui s'en va ! Et mon pauvre mari, que va-t-il dire. que lui donner ? »

Pendant qu'elle faisait ces tristes réflexions, son attention fut distraite par un petit chien blanc qui, du bout d'un terrain sur lequel la cabane était bâtie, accourait à elle, poursuivi de près par un gros dogue. Le roquet tenait dans sa gueule quelque chose de presque aussi gros que lui... C'était un énorme morceau de pain blanc. Il arrive droit à la pauvre mère, dépose à ses pieds le pain, auquel il n'avait pas touché, et se sauve de côté. Le gros chien s'était arrêté à quelque distance. Stupéfaite, la bonne femme ramasse le pain ; une grosse tranche de viande était au milieu : il y avait de quoi faire un excellent repas !...

Elle rentra à la maison. « O mon Dieu ! s'écria-t-elle en tombant à genoux et en pleurant de joie, voilà donc que vous me rendez vous-même le dîner dont je me suis privée pour vous !... »

Ce fut *le dîner de la Providence*. Jamais le pieux ménage ne mangea de si bon appétit. La bonne femme ne fit que chanter des cantiques toute la soirée et toute la nuit, tant elle était contente de ce trait de la protection du bon Dieu ; et le lendemain, en la racontant, elle avait encore les larmes aux yeux. « *Le bon Dieu,*

me disait-elle en finissant son récit, *est le grand trésor des trésors. Avec lui on ne manque de rien, même quand on a bien de la misère.* »

LE DÉMON

Il est de foi catholique qu'il existe un esprit, que l'on appelle le *démon* ou le *diable*, et qui exerce son action malfaisante dans le monde pour éprouver la patience et la fidélité des chrétiens, et pour punir les péchés des hommes. On serait hérétique si on osait nier ce point de la doctrine chrétienne, et prétendre que le démon n'est pas un être vivant et personnel.

Demême que nous sommes formés de deux éléments, l'un spirituel et invisible qui est notre *âme*, l'autre matériel et visible qui est notre corps ; de même le monde est formé de deux sortes de créatures, les unes spirituelles et invisibles, qui sont les *esprits*, les autres matérielles et visibles, qui sont les corps. Notre âme est la puissance qui anime et fait mouvoir notre corps ; les esprits, bien que d'une manière différente, sont aussi les forces cachées qui font mouvoir les corps matériels, qui leur donnent leurs propriétés, leurs développements et leurs mouvements divers.

Parmi ces esprits, dont le nombre est incalculable, plusieurs se révoltent contre Dieu, luttent contre les bons esprits et tâchent, par toutes sortes de moyens, de bouleverser le monde et d'en troubler l'harmonie.

Les esprits fidèles sont appelés les *Anges*, c'est-à-dire les envoyés de DIEU; les esprits rebelles sont appelés *démons*, d'un mot grec qui veut dire génie malfaisant, ou bien *diabls*, d'un autre mot grec, qui signifie adversaire, ennemi, perturbateur.

Le plus puissant des bons Anges est appelé par l'Église l'Archange saint *Michel*, c'est-à-dire nul n'est semblable à DIEU; le chef des mauvais esprits est appelé *Lucifer*, c'est-à-dire porte-lumière, parce que cet esprit a pour vocation de présider à la lumière; ou encore *Satan*, c'est-à-dire le révolté. On l'appelle vulgairement le démon, le diable, quoiqu'il y ait beaucoup d'autres démons, parce qu'il les représente tous et qu'il est le principal d'entre eux.

Le démon est notre ennemi personnel, parce que nous sommes créés à l'image de JÉSUS-CHRIST, et que nous sommes destinés à être sur la terre et dans le ciel les enfants de ce DIEU dont Satan rejette la sainte autorité. Il nous attaque de toutes sortes de manières et tâche surtout de nous faire pécher, afin que, séparés de JÉSUS-CHRIST, nous soyons privés du bonheur du ciel.

Le démon nous tente directement ou indirectement; *directement*, en nous suggérant lui-même des pensées d'orgueil, des désirs coupables, des sentiments mauvais et pervers, en nous détournant de la prière, de la Sainte Communion, du service de DIEU et des bonnes œuvres; *indirectement*, au moyen de ce que l'Évangile appelle « le monde, » c'est-à-dire les mauvais exemples, les influences corruptrices des mauvaises sociétés,

les mauvais plaisirs, les mauvaises lectures, etc. Par lui-même ou par ses serviteurs, qui sont les pécheurs, Satan travaille incessamment à nous perdre.

Prenons garde aux tentations ; l'ennemi est puissant et rusé ; soyons plus habiles, plus forts que lui. Si nous sommes fidèles à la prière, à la fréquente communion, aux bonnes lectures, à la fuite des occasions, nous n'avons rien à craindre, et notre Sauveur JÉSUS-CHRIST, que nous portons en nous-mêmes, nous dit au fond de notre cœur, comme jadis à ses premiers disciples : *« Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ! demeurez en moi, et moi en vous. »*

Si, au contraire, nous vivons habituellement dans l'indifférence religieuse, si nous négligeons la prière et les sacrements, si nous ne nourrissons notre esprit que de mauvaises lectures, si nous ne fuyons les occasions dangereuses, notre perte est certaine ; DIEU l'a déclaré lui-même : *« Celui qui méprise les petites choses, tombera peu à peu. Celui qui aime le péril y périra. »* Que peut un homme désarmé contre un lion terrible ? Or, dit l'Apôtre saint Pierre à tous les chrétiens, *« le diable, votre adversaire, comme un lion rugissant, rôde sans cesse autour de vous, cherchant à vous dévorer. Soyez donc sobres et prenez garde à vous ; et résistez-lui, fermes dans la foi. »*

Satan est donc l'instigateur du péché ; il est, en outre, l'auteur unique de tout le mal qui arrive sur la terre ; toutes les maladies, tous les désordres de la nature, toutes les épidémies, les sécheresses, les inon-

dations, les famines, toutes les misères, les peines, les souffrances, la mort, en un mot, tout le mal est l'œuvre du démon. Le bon Dieu, en effet, étant la bonté infinie, ne peut être en aucun sens l'auteur du mal ; et l'une des ruses les plus perfides de Satan est de nous faire prendre le change sur ce point, et de nous irriter contre Dieu lorsque nous souffrons, comme si c'était le bon Dieu qui nous faisait du mal. Il fait comme cet habile voleur qui, l'autre jour, faisait empoigner à sa place, par les gendarmes, un innocent qui passait par hasard.

L'Écriture sainte nous montre clairement cette influence désastreuse du démon contre nous, dans la célèbre histoire de Job. Des brigands enlèvent un jour tous les troupeaux et toute la richesse de ce saint homme ; une trombe vient du désert, renverse la maison où demeuraient ses enfants, et le prive ainsi de toute sa famille ; une maladie épouvantable fait tomber sa chair en pourriture, le couvre d'une lèpre hideuse, brûle son sang et dessèche ses os ; enfin la misère vient l'accabler avec ses horribles privations, et le réduit à se réfugier sur le fumier, où ses amis et jusqu'à sa femme viennent l'insulter et l'engagent à maudire Dieu. — Quelle est la cause secrète et réelle de tous ces maux ? Dieu nous l'apprend lui-même : c'est Satan, c'est le démon, qui a obtenu du Seigneur la permission d'éprouver Job.

Dieu, en effet, qui fait tourner à bien le mal lui-même, se sert de la méchanceté de Lucifer et des anges

rebelles pour sanctifier ses serviteurs. Il n'empêche pas cette révolte, pas plus qu'il ne nous empêche nous-mêmes de pécher, parce que les anges sont libres aussi bien que les hommes, et que, leur retirer cette liberté, serait détruire son propre ouvrage; les démons, comme les hommes, ont donc le pouvoir de faire le mal; mais, je le répète, DIEU tire le bien du mal, et se sert de la méchanceté de Satan et des autres démons, d'abord pour nous faire expier nos péchés par diverses sortes de souffrances, puis pour nous faire pratiquer des vertus très-excellentes, qui nous préparent dans le ciel une incomparable augmentation de bonheur.

Une des grandes misères de notre temps est que, du moins en pratique, on ne croit plus au démon. Le monstre a beau jeu avec des victimes qui ne veulent plus croire à l'existence du bourreau.

LA SAINTE VIERGE

Le démon n'a pas de plus redoutable adversaire que la Sainte Vierge MARIE, Mère du Sauveur et Reine de l'Église.

Une erreur assez répandue de nos jours, consiste à ranger la piété envers la Sainte Vierge parmi ces pratiques religieuses, bonnes sans doute, mais pas essentielles au Christianisme. Cette indifférence envers la Mère de DIEU provient d'une indifférence plus déplorable encore et bien commune, hélas! envers le Fils

de DIEU lui-même, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ; et cette dernière indifférence ne vient pas ordinairement de méchanceté ou de mauvais vouloir, mais simplement d'ignorance.

La religion chrétienne est la connaissance, l'amour et le service de DIEU enseignés aux hommes par JÉSUS-CHRIST, DIEU fait homme ; et JÉSUS-CHRIST n'est homme que par le ministère de la Sainte Vierge MARIE, qui est ainsi la voie par laquelle DIEU est descendu jusqu'à nous. Le Fils de DIEU a donc dans le ciel un Père qui est le DIEU tout-puissant, infini, inaccessible, et sur la terre une Mère qui est MARIE, la première, la plus sainte des créatures. Pour que DIEU soit JÉSUS, c'est-à-dire notre Sauveur et notre frère, MARIE est aussi nécessaire que le Père Éternel ; et dans l'auguste mystère de l'Incarnation, fondement de tout le Christianisme, il est impossible de séparer ces trois noms : DIEU, JÉSUS, MARIE.

De même que JÉSUS-CHRIST est venu à nous par sa sainte Mère, c'est encore par elle que nous devons arriver jusqu'à lui. JÉSUS-CHRIST peut être comparé à une fleur odorante ; sa divinité, invisible et toute spirituelle, est le parfum de cette fleur ; son humanité visible et toute pénétrée par la Divinité est la fleur elle-même, et la tige qui supporte cette fleur et qui l'a produite, c'est la Vierge MARIE. Si vous voulez avoir le parfum, il vous faut nécessairement avoir la fleur, et vous ne pouvez prendre cette fleur que par la tige qui la soutient. Ainsi, pour arriver à DIEU il faut absolu-

ment être chrétien, c'est-à-dire connaître et servir JÉSUS-CHRIST; et pour être chrétien, il faut aimer la Sainte Vierge et lui rendre l'honneur qu'elle mérite.

JÉSUS-CHRIST est la tête de l'Église dont nous sommes tous les membres. De cette tête divine découlent la vie et la force qui animent les membres; mais pour y arriver, il faut qu'elles passent par le cou qui supporte la tête et l'unit au reste du corps. Ce cou, ce canal nécessaire par où l'Église reçoit tout ce que lui donne son DIEU, c'est la Sainte Vierge; et comme il est impossible de trancher le cou sans trancher la tête, il est facile de comprendre comment les sectes protestantes qui rejettent la Sainte Vierge, rejettent par là même, sans le vouloir et sans le savoir, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même, c'est-à-dire le bon DIEU.

Nous autres catholiques, nous sommes plus raisonnables et nous demeurons dans la vérité; on pourrait ajouter que nous demeurons par là même dans l'amour et dans la confiance la plus consolante. Que pouvons-nous craindre, en effet? Non-seulement nous avons un DIEU qui s'est fait notre Frère et notre Rédempteur, mais ce Rédempteur lui-même, dont nous pourrions redouter encore la Majesté divine à cause de nos péchés, nous donne pour médiatrice entre lui et nous la douce et très-miséricordieuse Vierge MARIE, sa Mère, une simple créature comme nous, qui, n'ayant point de justice à exercer contre les pécheurs, ne peut leur inspirer que confiance et espoir. Aussi, si nous recourons à Marie, le découragement ne peut nous at-

teindre, et, quelque grands pécheurs que nous soyons, du moment que nous nous repentons sincèrement, nous sommes assurés d'être favorablement accueillis par JÉSUS, notre Père et notre Juge, aux pieds duquel nous amène notre bonne Mère. Que de fois, dans la vie de famille, n'arrive-t-il pas qu'une mère obtient d'un père justement irrité le pardon d'un enfant coupable ! L'Église est la grande famille des enfants de DIEU ; et la Sainte Vierge a été constituée sur le Calvaire Mère et Protectrice de l'Église, ainsi que de chacun de ses membres.

Chers lecteurs, soyons chrétiens, et rendons à la Mère de DIEU les devoirs qui lui sont dus ! Honorons-la profondément, ne prononçons jamais qu'avec respect son nom sacré ; saluons-la souvent par quelques-unes de ces belles prières que le Saint-Esprit a inspirées à l'Église, et dont la plus admirable est aussi la plus simple. Vous la connaissez depuis votre enfance : c'est l'*Ave MARIA*, cette prière si douce et toute céleste que l'Ange Gabriel a prononcée le premier au jour de l'Annonciation.

Portons toujours sur nous un signe de notre piété envers MARIE, la Médaille de l'Immaculée Conception, par exemple, ou bien encore le Scapulaire. Tâchons d'avoir dans notre chambre une statuette ou une image de la Vierge bienheureuse ; et lorsque notre cœur est opprimé par la tristesse, quand les épreuves de la vie nous pèsent trop lourdement, quand les tentations du démon nous assaillent avec plus de violence,

jetons un regard sur cette image protectrice, et prions la Reine toute-puissante des cieux de ne point nous abandonner, et de répandre sur nous les bénédictions de son divin Fils.

Ainsi MARIE nous conservera toujours dans le service de JÉSUS-CHRIST, qui n'est autre que le service de DIEU.

MARIE IMMACULÉE

Le 8 décembre 1854, la ville de Rome était témoin d'un des plus grands faits religieux qui aient jamais ému les âmes chrétiennes depuis la fondation de l'Église. Le Chef suprême de la Religion, le Souverain Pontife, le Vicaire et représentant de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST sur la terre, définissait comme article de foi la Conception Immaculée de la Sainte Vierge MARIE, Mère de DIEU. Méditons un moment cet événement mémorable et le glorieux mystère de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

Notre Saint-Père le Pape, Pie IX, est le deux cent cinquante-huitième successeur de saint Pierre, Chef des Apôtres et premier Pape. Pie IX, comme tous les Pontifes ses prédécesseurs et comme saint Pierre lui-même, est le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, son représentant visible au milieu de nous. Il est le Chef spirituel de tous les Évêques, de tous les prêtres et de tous les chrétiens; il est chargé par le bon DIEU de gouverner

l'Église, de lui enseigner ce qu'il faut croire, et de la conduire dans les voies du salut. Le Pape est un homme comme nous tous ; et cependant, lorsque nous lui obéissons et lorsque nous l'entourons de notre respect et de notre amour, c'est à DIEU même que nous obéissons, c'est l'autorité de DIEU que nous respectons et que nous aimons, parce que, tout homme qu'il est, il est dépositaire de la puissance spirituelle de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Lorsque le Pape enseigne, c'est donc JÉSUS-CHRIST qui enseigne ; lorsque le Pape commande ou défend, c'est JÉSUS-CHRIST qui commande ou qui défend.

En 1854, le Pape Pie IX jugea, dans sa sagesse, que les temps étaient venus de rendre à la Sainte Vierge MARIE le plus éclatant hommage qu'elle ait jamais reçu des chrétiens. Pour cela, après avoir consulté longuement le Seigneur dans la prière, après avoir fait également prier toute l'Église catholique, après avoir interrogé tous les Évêques du monde, il convoqua à Rome, pour le 8 décembre, fête de la Conception de MARIE, tous ceux des Évêques que le soin de leur troupeau laissait libres de répondre à son appel. Cent quatre-vingt-seize Cardinaux, Archevêques et Évêques se rendirent à Rome pour entourer le Souverain Pontife dans cette grande solennité, et pour rendre témoignage de la foi de leurs diocèses et de leurs patries.

Tout secondait cette belle fête. Le temps était calme et serein comme aux plus beaux jours du printemps. Toutes les rues de Rome, toutes les maisons étaient

pavoisées, et l'immense basilique de Saint-Pierre (qui peut contenir plus de quatre-vingt mille hommes), ouvrait, dès l'aube du jour, ses portes à une foule innombrable de fidèles accourus des quatre coins du monde. L'armée française, qui tient une garnison à Rome depuis 1849, pour défendre la souveraineté temporelle du Pape, était rangée dans le plus bel ordre sur la place Saint-Pierre.

Vers neuf heures, le Souverain Pontife sortit du palais du Vatican, précédé d'une longue file de Prélats, d'Évêques, d'Archevêques et de Cardinaux, dans leurs plus beaux habits de fête et marchant deux à deux en récitant les litanies des Saints. Dans leur nombre se trouvaient vingt et un Évêques de notre France, entre autres le pauvre Archevêque de Paris, Mgr Sibour, qui depuis a péri sous la main sacrilège d'un ennemi furieux de la Sainte Vierge. Plusieurs Patriarches et Évêques d'Orient se faisaient remarquer par la forme particulière de leurs mitres et de leurs vêtements sacerdotaux. Le Saint-Père, couvert d'une immense chape blanche brodée d'or, et couronné de la tiare sacrée, était porté, selon l'usage, sur son trône, abrité sous un dais flottant de soie et d'or, et répandait la bénédiction de Dieu sur la foule pieusement agenouillée.

Le Pape célébra lui-même la sainte Messe. Un magnifique calice en or massif, tout resplendissant de diamants, avait été préparé pour offrir le saint sacrifice. Après l'Évangile, le Pape s'assit sur un trône élevé, placé au fond de la basilique, en face de l'autel.

Les Cardinaux et les Évêques étaient rangés à sa droite et à sa gauche, couverts de leurs mitres blanches et de leurs riches ornements de drap d'argent rehaussé d'or. Le plus ancien des Cardinaux, le plus ancien des Évêques, accompagnés du Patriarche catholique de l'Église grecque et de deux autres Évêques orientaux, vinrent s'agenouiller aux pieds du Souverain Pontife, lui demandant, au nom de la sainte Église catholique, de vouloir bien décréter, comme dogme de la foi, que la bienheureuse Vierge MARIE, Mère de Notre-Seigneur, Créateur et Rédempteur JÉSUS-CHRIST, avait été exemptée de la souillure universelle du péché originel, et qu'elle était par conséquent Immaculée en sa Conception. Le Pape se leva. Une émotion profonde remplissait toute l'assistance. Il entonna le *Veni Creator*, pour demander une dernière fois le secours et les lumières du Saint-Esprit, et les voûtes de Saint-Pierre répétèrent l'hymne sainte. Puis, au milieu d'un profond silence qui permettait à tous les fidèles d'entendre distinctement sa voix, le Souverain Pontife lut le décret de foi :

« Par l'autorité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et la Nôtre, nous déclarons et définissons que la Sainte Vierge MARIE a été, dès le premier instant de sa Conception, préservée de toute souillure du péché originel, et que cette doctrine est révélée de DIEU. Si quelqu'un ose penser autrement, qu'il sache qu'il est réprouvé, et qu'il est sorti de la foi catholique. »

Tel était le sens du décret pontifical. L'émotion du

Saint-Père était si grande, qu'à deux ou trois reprises les sanglots étouffèrent sa voix et l'obligèrent à s'interrompre. Des larmes remplissaient tous les yeux, et des personnes peu religieuses, que la curiosité principalement avait conduites à cette grande cérémonie, furent gagnées, comme malgré elles, par cette puissante et chrétienne émotion.

Le monde entier a répondu par une acclamation prolongée de joie et de reconnaissance à la voix infailible du successeur de saint Pierre. De tous côtés, et dans notre France surtout, on célébra la gloire de MARIE. Les fêtes succédèrent aux fêtes, et pendant plus de six mois les journaux religieux furent remplis de leurs touchantes descriptions. Plusieurs villes de France, d'Allemagne, etc., se consacrèrent solennellement à la Vierge Immaculée. Des statues commémoratives s'élevèrent de toutes parts, et une souscription nationale fut ouverte dans toute la France pour élever, au centre même de notre patrie, au haut du rocher qui domine la ville du Puy, une statue colossale de MARIE Immaculée, patronne de la France. L'Empereur a donné, dans ce but, toute la fonte nécessaire, provenant des canons russes pris à Sébastopol.

Pour nous, cher lecteur, nous ne pouvons manifester par d'aussi grandes démonstrations notre piété envers la Mère de DIEU; mais ce que nous pouvons faire pour elle, nous le faisons ou du moins nous le ferons de tout notre cœur. Si nous le pouvons, nous conserverons avec respect son image comme le plus précieux

ornement de notre chambre après le crucifix. Nous porterons sur notre poitrine la médaille qui représente MARIE, conçue sans péché; et nous ne passerons aucun jour sans invoquer cette puissante protectrice et cette Mère miséricordieuse. Aimons la Sainte Vierge comme JÉSUS l'a aimée le premier; nous aurons beau faire, jamais nous ne l'aimerons, jamais nous ne l'honorerons autant qu'il l'a fait. Imitons la sainteté de notre Mère, sa pureté, son humilité, sa douceur, sa vie pauvre et laborieuse, sa fidélité dans les petites choses; imitons surtout son ardent et ineffable amour pour JÉSUS-CHRIST, et vivons de telle sorte qu'à la fin de notre carrière, elle puisse nous reconnaître pour ses enfants et nous introduire dans le repos du Paradis bienheureux.

L'ANNONCIATION ET L'INCARNATION

L'année 4004 depuis la création d'Adam et d'Ève, 2957 ans après le déluge, 1510 ans après Moïse et la délivrance du peuple de DIEU, 1032 ans après la consécration de la royauté de David, 752 ans après la fondation de Rome, le 25 mars, jour anniversaire du passage miraculeux de la mer Rouge, le Seigneur DIEU tout-puissant et tout miséricordieux envoya l'Archange Gabriel à une Vierge, nommée MARIE, dans la petite ville de Nazareth en Galilée, pour lui annoncer l'Incarnation du Fils de DIEU.

MARIE avait alors environ quatorze ans. Elle était

fiancée au très-pur et très-chaste Joseph, son proche parent, issu, comme elle, de la race royale de David et de la tribu de Juda. Immaculée, plus pure que les Anges, douce et humble de cœur, la Sainte Vierge attendait, comme tout le reste d'Israël, le Rédempteur divin, annoncé dès l'origine du monde. Elle ne savait pas qu'elle était choisie pour devenir la Mère de ce Roi éternel des âmes; et, dans son humble amour, elle demandait au bon DIEU la grâce d'être un jour la servante de cette femme bénie entre toutes les femmes.....

Le 25 mars, à midi, selon d'antiques traditions, l'Archange Gabriel, revêtu d'une forme humaine et tout resplendissant de la lumière du ciel, parut devant MARIE, qui était en prières dans une grotte taillée dans le roc vif d'une colline au pied de laquelle était bâtie sa maison, comme toutes celles de Nazareth. Cette grotte se voit et se vénère encore au village de Nazareth, et a été convertie en chapelle. La sainte maison de MARIE et de Joseph, qui formait le devant de cette grotte, a été transportée miraculeusement, par l'ordre de DIEU, à Lorette, en Italie, en l'année 1291, et les pèlerins du monde entier viennent s'agenouiller à l'ombre de ces murs qui, pendant trente années, ont été sanctifiés par la présence du Verbe incarné, de la Sainte Vierge et de saint Joseph.

« Je vous salue, ô pleine de grâce ! dit l'Archange avec un profond respect, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » A l'aspect de cet Ange et à cette salutation si inattendue, la Vierge se

troubla ; et elle se demandait à elle-même ce que cela voulait dire... « *Ne craignez point, MARIE, lui dit l'ambassadeur céleste ; car vous avez trouvé grâce devant DIEU : Voici que vous allez concevoir et enfanter un Fils, et vous l'appellerez Jésus (c'est-à-dire Sauveur). Il sera grand, il sera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur DIEU lui donnera la royauté de David, et il régnera éternellement sur le peuple d'Israël, et son règne n'aura point de fin.* »

MARIE avait, dès son enfance, fait vœu de virginité perpétuelle, Joseph avait fait ce même vœu, et si MARIE avait consenti à l'épouser, c'était uniquement pour donner un protecteur à sa pureté et à sa faiblesse, et pour avoir un guide très-sûr dans la voie de la sanctification. Lorsqu'elle entendit l'Archange Gabriel lui annoncer qu'elle allait devenir mère, MARIE, jalouse de la gloire de sa sainte virginité, lui demanda aussitôt comment ce serait possible, puisqu'elle était pour toujours consacrée au Seigneur.

L'Ange, lui expliquant les desseins de DIEU, la rassura et lui déclara que cette maternité divine, élevée au-dessus de toutes les maternités plus que le ciel n'est élevé au-dessus de la terre, serait le miracle des miracles et laisserait subsister en son intégrité sa pureté. « *C'est le Saint-Esprit, lui dit-il, qui descendra sur vous, et c'est la toute-puissance du Très-Haut qui vous couvrira de son ombre. A cause de cela, l'ÊTRE SAINT qui naîtra de vous aura pour nom le FILS DE DIEU.* » Et, pour lui donner un témoignage de ces opérations divines et

toutes surnaturelles, Gabriel annonça à la Sainte Vierge la conception miraculeuse de saint Jean-Baptiste, qui devait être le Précurseur de ce Fils adorable, de ce Christ, de ce Rédempteur du monde, dont elle allait elle-même devenir la bienheureuse mère. Il ajouta donc : *« Voici que votre parente, Élisabeth, malgré son grand âge, a conçu un fils, et celle que désolait la stérilité, est mère depuis six mois. Rien n'est impossible à Dieu. »*

Alors la Très-Sainte Vierge se recueillant en elle-même, s'anéantissant devant l'adorable volonté de DIEU, remplie d'une joie toute sainte et d'un amour plus ardent que celui des Chérubins et des Séraphins, donna son consentement définitif à la proposition divine, et répondit au Père, au Fils et au Saint-Esprit ces paroles qui sont le salut du monde : *« Me voici, la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole..... »* Et à ce moment-là même le Verbe éternel, égal en toutes choses au Père et au Saint-Esprit, DIEU vivant, seul vrai DIEU avec le Père et le Saint-Esprit, Créateur de tout ce qui existe, Roi et Seigneur des hommes, Maître du ciel et de la terre, *s'incarna* dans le sein de MARIE, c'est-à-dire se forma un corps de la substance même du corps de la Sainte Vierge, créa une âme qu'il *unit* à ce corps; et *unit* tellement sa personne divine et éternelle à cette âme et à ce corps dans le sein de MARIE, que DIEU devint vraiment *homme*, vraiment le Fils de MARIE, et que celle-ci devint vraiment sa mère, vraiment la mère de DIEU.

La Sainte Vierge est, en effet, la mère de Celui qui

est tout ensemble **DIEU** et homme, aussi vrai **DIEU** que vrai homme, et qui réunit d'une manière indivisible, en lui-même, la nature divine et la nature humaine. Ce titre et cette gloire de **MÈRE DE DIEU** dépassent tout ce que **DIEU** a jamais fait et a jamais pu faire pour une simple créature. Ils élèvent la Vierge **MARIE** au-dessus mille fois de tous les Saints, de tous les Anges, de tous les Archanges, de toutes les Puissances célestes, de tous les Chérubins, de tous les Séraphins, qui ne sont, après tout, que les serviteurs de ce même **DIEU** dont **MARIE** est la Mère. Avec son Fils, et grâce à la maternité divine, **MARIE** est devenue la Reine du Ciel, la Reine de l'Église, la Reine des Saints, la Souveraine du monde entier.

Comme l'Ange Gabriel, saluons-la donc chaque jour avec un amour plein de respect, et que les fidèles de la terre, s'unissant ainsi aux fidèles du ciel, disent du fond du cœur, à leur Mère et à leur Reine bien-aimée : « Je
« vous salue, **MARIE**, pleine de grâce ; le Seigneur est
« avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et
« **JÉSUS**, le fruit de vos entrailles est béni. »

Tous les ans, le 25 mars, l'Église célèbre l'anniversaire du jour, à jamais béni, où la Sainte Vierge a consenti au mystère de l'Incarnation, et où elle a donné au monde **JÉSUS-CHRIST**, son Rédempteur.

BETHLÉEM ET L'ENFANT JÉSUS

Depuis le 25 mars, la bienheureuse Vierge **MARIE** por-

tait dans son chaste sein Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, le Fils de DIEU incarné. Vivant ciboire de JÉSUS, MARIE contenait et portait au milieu du monde le corps, le sang, l'âme et la divinité du Sauveur. Elle renfermait le ciel tout entier, le DIEU du ciel, celui qu'adorent éternellement les Séraphins et les Anges...

Neuf mois après, le 25 décembre, Joseph et MARIE se trouvaient dans la petite ville de Bethléem, berceau de la famille de David, pour s'y faire enregistrer selon l'ordre de l'empereur romain César Auguste qui commandait alors à l'univers entier. Les Prophètes, dont Auguste accomplissait ainsi, sans le savoir, les divins oracles, avaient annoncé (et c'était une chose notoire chez les Juifs) que le CHRIST, le *Messie* naîtrait à Bethléem et descendrait du roi David.

En arrivant à Bethléem, le 24 décembre, Joseph et MARIE, qui étaient pauvres, ne trouvèrent point de place dans les hôtelleries ; si bien que, la nuit approchant, ils furent obligés de sortir de la ville et de chercher un abri dans une grotte voisine dans laquelle, depuis de longs siècles, se réfugiaient souvent les bergers avec leurs troupeaux. D'après d'antiques traditions religieuses, David, Abraham, Noé avaient cherché maintes fois un asile dans cette grotte ; et, aux commencements même de la race humaine, Seth, le fils d'Adam, qui avait remplacé Abel, s'y était réfugié pour y prier...

Vers minuit, la Sainte Vierge fut avertie par le bon DIEU que le moment était venu où le Verbe incarné allait enfin apparaître aux yeux de ses créatures. Elle se revêtit

alors de vêtements blancs qu'elle avait apportés dans ce dessein, et prépara, avec saint Joseph, un peu de paille et de foin dans une crèche, et, sur cette paille, des langes et des bandelettes. MARIE s'agenouilla, étendit ses deux bras vers le ciel et entra dans une extase profonde, toute sainte, toute divine, digne d'une vierge mère de DIEU... Une lumière céleste l'environna, et, au milieu de cette lumière, apparut tout à coup à ses regards le saint Enfant JÉSUS, comme suspendu en l'air, lumineux et éclatant de splendeur, qui la regarda et lui tendit avec amour ses petits bras. MARIE, ravie de joie, l'adora comme son DIEU, et, lui tendant les bras à son tour, le prit, le pressa sur son cœur, le couvrit de ses baisers et de ses larmes... Puis elle l'enveloppa de langes et le coucha dans la pauvre crèche. Joseph, d'un côté, MARIE, de l'autre, agenouillés et prosternés devant le Seigneur, étaient là comme les deux Chérubins d'or devant l'Arche d'alliance : les premiers ils adoraient DIEU fait homme; ils l'adoraient au nom du ciel et de la terre, avec une foi, un amour et des ardeurs que rien ne saurait dire.

En même temps un grand et doux miracle s'opérait dans un champ voisin où plusieurs bergers veillaient sur leurs troupeaux durant le silence de la nuit. Une vieille tradition rapporte qu'ils étaient trois : un vieillard, un homme et un enfant. Une vive lumière les enveloppa subitement; un Ange admirable apparut devant eux : « Je viens, leur dit-il, vous annoncer une grande et joyeuse nouvelle, qui remplira tout le peuple d'une sainte allé-

gresse : le Sauveur vient de naître pour nous, le Christ, le Seigneur. Voici à quel signe vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et au même instant se joignit à l'Ange une grande troupe d'Esprits célestes, qui louaient DIEU et disaient : « Gloire à DIEU dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Les bergers revenus de leur stupeur se dirent entre eux : « Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce que le Seigneur a daigné nous annoncer ! » Et ils coururent à la grotte sacrée, et ils trouvèrent Joseph et MARIE, et l'Enfant divin couché dans la crèche. Ils l'adorèrent à leur tour, reçurent ses premières bénédictions et retournèrent bien joyeux à la garde de leurs troupeaux... Ainsi, l'Enfant Jésus choisit d'abord des pauvres pour adorateurs et premiers disciples. Devenu pauvre par amour pour nous, Notre-Seigneur préfère les pauvres aux riches, et console ainsi de leur abandon tous les malheureux qui gémissent au milieu des privations.

Peu de temps après, des riches, des savants, des princes furent néanmoins admis à leur tour à l'honneur d'adorer le saint Enfant de Bethléem. On les appelait *Mages*, et ils habitaient l'Orient. Une étoile, une lumière miraculeuse les avertit de la naissance du Christ-Sauveur. Ils se mirent aussitôt en marche, emportant avec eux de riches présents, et ils arrivèrent, eux aussi, à Bethléem; puis à la grotte; et leur foi vive perçant les voiles qui dérobaient à leurs yeux la divinité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, ils se prosternèrent à ses pieds,

l'adorèrent comme leur Seigneur et lui offrirent de l'or, de l'encens et de précieux parfums.

Riches et pauvres, nous sommes tous appelés à croire et à adorer ainsi l'Enfant Jésus ; le pauvre petit enfant de la grotte de Bethléem est, en effet, le bon Dieu, le seul vrai Dieu, le Dieu vivant et éternel ; qui, par amour pour nous, est descendu sur la terre. Il ne s'est pas contenté d'abaisser ainsi sa majesté infinie jusqu'à ses créatures et de devenir leur Seigneur et leur frère ; il a fait plus : il est devenu leur Sauveur en prenant sur lui l'expiation du péché qui les perdait. Et ainsi, nous tous qui croyons et qui espérons en Jésus-Christ, nous qui l'adorons, nous qui lui rendons amour pour amour et qui obéissons en toutes choses à sa sainte Église, nous sommes sauvés, et, si nous demeurons fidèles jusqu'à la mort, nous sommes assurés d'aller au Paradis.

Jésus-Christ est notre grand Dieu, et, dans ses grandeurs éternelles, il est infiniment digne et de louanges et d'admiration : mais il est en même temps notre très-bon, très-doux et très-petit Sauveur, et, dans ses anéantissements volontaires, il est infiniment digne d'amour.

Et quelle grandeur aussi, quelle élévation sublime que celle de la Sainte Vierge ! Comme Jésus, cependant, MARIE mérite autant notre amour que notre vénération : elle est aussi bonne qu'elle est grande, aussi douce que pure, aussi miséricordieuse que sainte et parfaite.

Jésus, MARIE, JOSEPH ! quels noms de salut et de bénédiction ! combien nous sommes heureux d'avoir le bon Dieu, et, auprès de lui, deux si puissants intercesseurs !

Comme **MARIE** et **Joseph**, vivons paisibles et recueillis dans l'amour de l'Enfant **JÉSUS**, lequel repose en nos cœurs comme dans une seconde crèche, bien souvent, hélas ! froide et pauvre comme celle de Bethléem.

Comme les bergers, allons avec ferveur, avec simplicité, avec joie, et surtout avec une foi vive dans nos églises où nous trouvons toujours le grand et petit Enfant de Bethléem, anéanti et caché là aussi dans les langes et sous les voiles eucharistiques. L'Église catholique, c'est la grande Bethléem qui possède et renferme **JÉSUS-CHRIST**, pour le donner à toutes les âmes fidèles, pour consoler toutes les douleurs de l'humanité et pour sauver le monde en lui faisant connaître, servir et aimer le **SAUVEUR**.

NAZARETH

Après sa naissance à Bethléem, le saint Enfant **JÉSUS** avait été porté, par sa mère et par saint **Joseph**, en Égypte, pour fuir la persécution d'Hérode. Il y resta deux ans et demi, et les traditions de ce pays rapportent que plusieurs grands et touchants miracles signalèrent la présence de l'Enfant-DIEU. On dit entre autres qu'il y guérit de la lèpre un petit enfant que l'on avait baigné dans l'eau dont la Sainte Vierge s'était servie pour laver son divin fils, et que cet enfant qui, en grandissant, s'était perverti, fut le bon larron sauvé une seconde fois par **Jésus**, sur le Calvaire...

Lorsque le tyran Hérode fut mort, la Sainte Famille rentra en Judée et alla se fixer à Nazareth, en Galilée, dans cette même maison où avait eu lieu l'annonciation de l'Ange Gabriel, et où le Fils de Dieu s'était fait homme dans le sein de MARIE. Là, JÉSUS grandit sous les yeux de sa mère et de son père adoptif; là, jusqu'à l'âge de trente ans, il prépara, dans la prière, dans le silence, dans l'humilité la plus profonde, dans la pauvreté, le travail, les larmes et la pénitence, la grande œuvre du salut du monde, qu'il prêcha trois ans et demi avant de la consommer sur la croix et de rentrer triomphant dans la gloire de son éternité.

La *vie cachée* de Notre-Seigneur à Nazareth est un des mystères les plus instructifs et les plus consolants de tout le Christianisme. C'est le remède direct, efficace, tout-puissant de cette vanité qui nous dévore et nous porte sans cesse à chercher la gloire humaine, à vouloir être vus et admirés de tout le monde, et qui nous fait craindre bien plus le regard de l'homme que le regard de Dieu. C'est du fond de la pauvre petite maison de Nazareth que JÉSUS nous dit à tous : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes... Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez à votre tour.* » Disciples de JÉSUS, soyons donc, comme notre Maître et pour l'amour de notre Maître, vraiment humbles de cœur; méprisons, comme lui, le faux éclat de l'amour-propre; réprimons chaque jour notre orgueil qui nous rend fiers et arrogants, qui nous pousse à la rébellion contre nos parents,

contre l'autorité de nos prêtres et de nos autres supérieurs légitimes, qui nous empêche d'avouer tous nos péchés en confession, et qui nous porte à toutes sortes d'excès et de scandales. Humilions-nous, au contraire, doucement et courageusement comme notre très-saint Maître, et sachons demeurer cachés, pauvres, petits, inconnus, au milieu d'un monde qui ne comprend rien aux choses divines, et qui n'estime et ne recherche que ces bulles de savon que l'on appelle *la gloire, les honneurs, les grandeurs, les dignités, les louanges, la richesse*.

Jusqu'à l'âge de trente ans, le Fils de DIEU voulut demeurer absolument et constamment soumis à MARIE et à Joseph. « *Et erat subditus illis* ; et il leur était soumis. » Voilà tout ce que nous en apprend l'Évangile. Quelle leçon pour tous les jeunes gens qui, vrais enfants de ce siècle de progrès, se laissent envahir, dès leurs débuts dans la vie, par l'esprit d'insubordination ; qui s'imaginent qu'à quinze ou seize ans on ne peut plus *décemment* obéir à ses père et mère ; que se confesser, prier, aller à l'église, sont des actions indignes d'un jeune homme ; qui ne rêvent qu'*affranchissement, qu'indépendance, que liberté* ! Pauvres enfants prodiges, qui ne peuvent porter sur leurs débiles consciences les grands exemples de la maison de Nazareth, et qui ne comprennent pas que l'autorité paternelle et l'autorité religieuse, imposées ensemble à la jeunesse, loin de détruire le bonheur et la joie, ne font que les sauvegarder ! Ils rougissent d'obéir

parce que, disent-ils, ils sont « des hommes : » comme si JÉSUS n'était pas L'HOMME par excellence, l'homme-DIEU, l'homme modèle de tous les hommes ! Or ce n'est pas seulement jusqu'à dix et douze ans, ce n'est pas seulement jusqu'à quinze et seize ans que JÉSUS a obéi et a voulu obéir « pour nous donner l'exemple, *exemplum dedi vobis* ; » c'est jusqu'à dix-huit ans, jusqu'à vingt, jusqu'à vingt-cinq, c'est jusqu'à trente ans qu'il a été obéissant et soumis. Hélas ! combien peu de chrétiens aujourd'hui seraient à leur place dans l'humble et sainte maison de Nazareth ! Il nous faudrait tous vivre de telle sorte que l'atmosphère de cette retraite sacrée du Sauveur fût notre atmosphère ordinaire et naturelle. L'atmosphère d'un vrai chrétien, c'est l'humilité, l'obéissance, la douceur, le recueillement ; en un mot, c'est JÉSUS-CHRIST ; JÉSUS-CHRIST connu (et combien de gens le connaissent aujourd'hui !) ; JÉSUS-CHRIST aimé (et combien peu l'aiment véritablement !) ; JÉSUS-CHRIST imité (hélas ! le nombre de ceux qui l'imitent ne rappelle que trop les *dix justes* de Sodome !).

MARIE et Joseph, tout en commandant à leur JÉSUS bien-aimé, ne vivaient à Nazareth que de ses exemples, de ses paroles, de sa vie, qui, tout entière, était pour eux l'école divine de la parfaite sainteté. L'éternité seule nous révélera les progrès ineffables que ces deux âmes privilégiées et souverainement fidèles firent à cette école de DIEU. La vie de JÉSUS, de MARIE et de Joseph n'était que paix et amour, que

simplicité dans la perfection, que sainteté, que pénitence, travail et prière. Ils souffraient avec amour les privations de leur austère pauvreté... JÉSUS n'avait qu'une seule pensée : l'accomplissement parfait de la volonté de son Père céleste, et aussi de la volonté de Joseph et de MARIE, qui, sur la terre, lui représentaient ce Père trois fois saint : MARIE et Joseph vivaient, à son exemple, dans une incomparable sujétion à cette volonté que JÉSUS leur faisait connaître. Tous trois vivaient au jour le jour, appliqués uniquement à bien faire ce qu'ils faisaient ; et la Sainte Vierge et saint Joseph adoraient, dans les ténèbres de la foi la plus profonde et la plus pure, le mystère de l'Incarnation, le mystère du long silence du Verbe fait chair, le mystère de cette vie cachée de Nazareth et de ces longues années qui semblent, à la sagesse humaine, du temps perdu pour la rédemption du monde.

Joseph mourut saintement et paisiblement à Nazareth, au milieu de ces ténèbres lumineuses, dans les bras de JÉSUS et de MARIE, sous les yeux et sous les baisers de Celui qui est « la résurrection et la vie. »

Heureux le fidèle qui s'endort comme Joseph dans l'amour de JÉSUS et de MARIE, après une vie simple et pure passée dans la prière, dans le travail, dans la pénitence et dans l'obscurité ! Saint Joseph, on le comprend facilement, est le patron de la bonne mort.

Pensons à Nazareth quand le travail nous pèse, quand

le joug d'une vie modeste et simple fatigue notre orgueil, quand les bouffées de la vanité mondaine nous montent à la tête, quand l'amour-propre nous pousse à chercher l'éclat, et surtout quand l'esprit d'indépendance murmure à nos oreilles les séduisantes théories de la fausse liberté... O JÉSUS, sauvez-nous dans ces tentations si perfides; et faites-nous comprendre de plus en plus le mystère si sanctifiant de votre vie cachée à Nazareth!

JÉSUS-CHRIST

Nous avons vu, cher lecteur, ce que c'était que la foi, et combien digne de DIEU et de nous-mêmes, est l'idée que le Christianisme nous donne de DIEU, Créateur tout-puissant du monde, Être éternel, suprême et infini, indivisible dans sa nature, en trois personnes distinctes : le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

Mais ce DIEU infini nous serait demeuré inconnu, si, dans son amour, il ne s'était manifesté lui-même à nous. C'est ce qu'il a fait dès le commencement du monde, par le ministère de ses Anges, par l'inspiration des Patriarches et des Prophètes, et surtout par l'apparition de son propre Fils, JÉSUS-CHRIST, Notre-Seigneur, Sauveur et Sanctificateur, qui naquit du sein très-pur de la bienheureuse Vierge MARIE, quarante siècles environ après la chute d'Adam, et qui est le point central auquel viennent aboutir tous les temps,

aussi bien que toutes les espérances du monde passé comme du monde à venir.

Dire ce qu'est JÉSUS-CHRIST est au-dessus de toute parole humaine. C'est le DIEU invisible, devenu visible et apparaissant au milieu de ses créatures; c'est l'Être infini, éternel, tout-puissant, revêtu d'une humanité semblable à la nôtre, et devenu, pour l'amour de nous, mortel, passible, sujet au temps et à toutes nos misères. JÉSUS est le DIEU unique, créateur de toutes choses, créateur des Anges et des hommes, notre premier principe et notre fin dernière, dont la connaissance est la vraie lumière, dont le service est la vraie joie, dont l'amour est le seul vrai bonheur. En JÉSUS-CHRIST, la divinité et l'humanité s'unissent d'une manière parfaite et indivisible, sans toutefois se confondre. Il n'y a en lui qu'une seule et unique personne, qui est la personne du Fils de DIEU, et pour cette raison JÉSUS-CHRIST est éternel, infini, tout-puissant, en un mot DIEU. Mais en même temps il est homme. Il est créé, il naît, il grandit, il souffre, il meurt, aussi parfaitement homme qu'il est parfaitement DIEU. Dans l'éternité il a un père et point de mère; dans le temps il a une mère, la Bienheureuse et Immaculée Vierge MARIE, et point de père. Il tire de son père sa nature divine et infinie, et de sa mère sa nature humaine et mortelle. C'est par lui que nous avons accès auprès de DIEU, son père, et c'est par sa mère que nous avons accès auprès de lui. JÉSUS est le pont mystérieux qui unit ensemble le Créateur et la créature, étant à la fois Créateur et

créature, DIEU et homme ; et l'arche par laquelle ce pont divin arrive à la création est la très-sainte Vierge, qui lui donne son humanité. JÉSUS-CHRIST est aux créatures ce que la tête est à tous les membres du corps ; la tête conduit et dirige tout le corps, lui communiquant la vie, et correspond avec lui par le cou ; de même JÉSUS communique à tous les hommes, qui sont ses membres, la vie divine et éternelle, et la Sainte Vierge est le canal très-pur par où nous arrivent toutes ses grâces. Vous savez, cher lecteur, la touchante histoire de la vie du divin Maître sur la terre. Le 25 mars de la première année de notre ère, il y a 1863 ans, au moment où je vous écris il s'incarna à Nazareth dans le sein virginal de MARIE, descendante de David, de Jacob et d'Abraham.

Le 25 décembre, au jour de Noël, il naquit à Bethléem, près de Jérusalem, dans une pauvreté volontaire, destinée à expier notre amour déréglé pour les biens de ce monde. Il passa son enfance et sa jeunesse dans le travail et dans le silence ; toute sa vie dans la souffrance, dans l'humilité, dans la douceur, dans la pénitence et dans la prière. Pendant les trois années de sa vie publique, il prêcha l'Évangile, c'est-à-dire la connaissance et l'amour de DIEU son Père, prouva sa divinité par une foule de miracles, que ses ennemis mêmes ne purent nier, et il choisit parmi ses nombreux disciples douze pauvres pêcheurs, pour prêcher la vraie Religion dans tout l'univers et pour confondre par là l'orgueil et la vaine sagesse des hommes.

Venu en ce monde pour expier nos péchés, il en prit sur lui la peine, et mourut pour nous librement et volontairement, trahi par Judas, souffleté, bafoué, couronné d'épines, crucifié entre deux voleurs sur le mont Calvaire dans la Judée; et il expira en jetant un cri divin le Vendredi Saint, à trois heures! Ressuscité le dimanche de Pâques, par sa propre puissance, et triomphant pour nous du démon, de la mort et du péché, il se montra pendant quarante jours à ses Apôtres et à beaucoup d'autres disciples qui, incrédules d'abord, furent ensuite obligés de se rendre à l'évidence. Après leur avoir donné ses instructions suprêmes, Jésus ressuscité monte au ciel, en leur présence, sur le mont des Oliviers, où il avait commencé sa Passion, et c'est lui, Dieu-homme, Roi du monde, Juge des Anges et des démons, qui viendra à la fin des temps nous juger tous, selon nos œuvres, rejeter loin de sa face, dans l'enfer, le démon et tous les méchants, et associer à son éternité bienheureuse tous ses fidèles serviteurs.

Nous verrons bientôt comment il nous réunit tous au moyen de son Église, dépositaire de tous les trésors de son amour.

LES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST

I. Un *miracle* est un fait extérieur qui dépasse évidemment les forces de la nature; c'est l'exercice

extraordinaire de la toute-puissance de DIEU dans le monde.

Nier la possibilité des miracles, c'est nier la puissance de DIEU, ou plutôt son existence.

Le miracle étant le cachet de la divinité, si JÉSUS CHRIST est DIEU, JÉSUS-CHRIST *a dû* faire des miracles, des miracles *évidents*, des miracles en son propre nom, par sa puissance propre, comme il convient à DIEU quand il agit; et, comme les Juifs de Capharnaüm, nous avons le droit de lui demander : « Quels miracles faites-vous, afin que nous croyions en vous? »

JÉSUS-CHRIST ne redoute point cette épreuve. Ses faits parlent plus haut encore que ses discours.

II. Dans le second séjour qu'il fit à Jérusalem, pour la fête des Tabernacles, JÉSUS, suivi de ses disciples, rencontra un pauvre mendiant, aveugle de naissance.

« — Maître, lui dirent les Apôtres, quel péché cet homme ou ses parents ont-ils commis pour qu'il soit aveugle? »

« — Ce n'est point parce qu'ils ont péché, répondit le Seigneur, mais c'est afin que les œuvres de DIEU soient manifestées en lui.

« Tant que je suis en ce monde, je suis la lumière du monde. »

Ayant dit ces paroles, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, enduisit de cette boue les yeux de

l'aveugle et lui dit : « Va et lave-toi dans la piscine de Siloë¹. »

L'aveugle s'en alla donc, se lava et revint voyant.

Ses voisins ne voulaient pas le reconnaître : « — Ce n'est point lui, disaient-ils, mais un homme qui lui ressemble. » Et, comme il leur affirmait que c'était bien lui-même : « Comment, lui demandèrent-ils, tes yeux se sont-ils ouverts? »

Il répondit : « Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, en a enduit mes yeux, et m'a dit : Va à la piscine de Siloë et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé et je vois. »

On le conduisit aux Pharisiens réunis dans le Temple, car c'était le jour du Sabbat.

Les Pharisiens demeurèrent interdits. Ils interrogèrent l'aveugle, qui leur raconta naïvement ce qui s'était passé.

« Que dis-tu, lui demandèrent-ils, de celui qui t'a ouvert les yeux? »

Et il répondit : « C'est le Prophète! »

Les Juifs ne crurent point qu'il eût été aveugle, et firent appeler ses parents :

« Est-ce là votre fils qui est né aveugle, leur dirent-ils, et comment voit-il maintenant? »

« — Oui, c'est là notre fils, et il est né aveugle, répondirent les parents, mais nous ne savons comment il voit ni qui lui a ouvert les yeux. Demandez-le à lui-même. »

¹ La *fontaine de Siloë*. en syriaque, la *fontaine du Messie*.

Les Pharisiens se mirent donc à l'interroger de nouveau.

« Rends gloire à DIEU ! nous savons que cet homme est un pécheur. »

Il leur dit : « Si cet homme est un pécheur, je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est que j'étais aveugle et qu'à présent je vois. »

Et, comme il le pressaient de nouvelles questions :

« — Je vous l'ai déjà dit, répondit le mendiant, voulez-vous l'entendre de nouveau ? ou voulez-vous donc vous aussi devenir ses disciples ? »

Ils le chargèrent alors de malédictions en lui disant : « Toi, sois son disciple ; pour nous, nous sommes les disciples de Moïse. Quant à celui-ci, nous ne savons ni qui il est, ni d'où il vient. »

« — C'est une chose étrange, répondit l'aveugle, que vous ne sachiez point d'où il vient, et qu'il ait pu cependant m'ouvrir les yeux. Il est inouï que personne ait jamais rendu la vue à un aveugle-né ; si celui-là n'était point l'homme de DIEU, il n'aurait aucune puissance. »

« — Tu n'es qu'un pécheur, s'écrièrent les Pharisiens, et tu veux nous faire la leçon ? » Et ils le chassèrent et le jetèrent hors du Temple.

JÉSUS, l'ayant rencontré, lui dit :

« — Crois-tu au Fils de DIEU ? »

« — Et qui est-ce, Maître, afin que je croie en lui ? »

JÉSUS répondit : « *Celui qui te parle, c'est lui-même.* »

« — Je crois, Seigneur, » s'écria le bienheureux mendiant; et, se prosternant, il l'adora.

III. Il arriva dans la suite que Jésus entra dans une ville qu'on appelait Naïm; il était accompagné de ses disciples et d'une grande multitude.

Comme il approchait des portes de la ville, il rencontra un cortège funèbre. C'était un jeune homme, fils unique d'une pauvre veuve, et tout le peuple de la ville accompagnait le cadavre.

A la vue de la mère désolée, Jésus fut touché de compassion et lui dit : « Ne pleurez point; » et, s'approchant du cercueil, il le toucha, et les porteurs s'arrêtèrent.

Selon l'usage juif, le cadavre avait la face découverte. Et Jésus dit : « Jeune homme, lève-toi, je te l'ordonne. »

Aussitôt le mort se leva et se mit à parler, et Jésus le rendit à sa mère.

Tous furent saisis de crainte et s'écrièrent :

« — Le grand Prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. » — Le bruit de ce prodige se répandit dans toute la Judée et dans les pays voisins.

A la fin du premier siècle, un disciple immédiat des Apôtres, nommé Quadratus, dans une apologie du Christianisme adressée à l'empereur, citait comme témoins irrécusables des miracles de JÉSUS-CHRIST plusieurs de ceux que le Sauveur avait ainsi miraculeuse-

ment guéris ou ressuscités, et qui vivaient encore au moment où il écrivait.

IV. Un autre miracle de Jésus-Christ eut des témoins plus nombreux encore.

Comme il s'était retiré dans la Décapole, non loin de la mer de Galilée, une foule de peuple accourut de toutes les villes voisines, et, après trois jours de recherches, le découvrit sur une montagne solitaire, entouré de ses douze disciples et leur parlant du royaume de Dieu.

Touché de compassion à la vue de cette multitude épuisée de faim et de fatigue, et voyant le jour décliner, Jésus se tourna vers l'Apôtre Philippe, et lui dit : « Où acheter du pain pour nourrir tout ce monde ? »

« — Deux cents deniers ne suffiraient pas, lui répondit Philippe, même en en donnant peu à chacun. »

André, frère de Simon Pierre, lui dit : « Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ? »

Jésus dit : « Faites asseoir tout ce peuple. » — Or ils étaient environ cinq mille, sans compter les femmes et les enfants.

Jésus prit les pains ; levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit et les donna à ses Apôtres pour qu'ils les distribuassent à la foule. Il fit également distribuer les poissons, et tous mangèrent et furent rassasiés.

Après le repas, Jésus dit à ses disciples : « Recueillez les morceaux qui sont restés ; » et ils en remplirent douze corbeilles.

De même que, sous l'action invisible et créatrice de DIEU, le froment germe dans la terre et nourrit les hommes ; ainsi, dans la main adorable de ce même DIEU créateur, rendu visible dans son humanité, le pain se multipliait et suffisait à chacun.

A la vue de ce prodige incomparable, la foule s'écriait : « C'est là vraiment le Prophète qui doit apparaître au monde. »

Par « *le Prophète qui doit venir*, » les Juifs entendaient le Messie ; aussi se levèrent-ils tous et voulurent-ils prendre Jésus pour le faire roi ; car toutes les prophéties relatives au Messie annonçaient qu'il serait *Roi d'Israël*.

Mais le Sauveur, voyant leur dessein, se retira seul sur la montagne et s'y mit en prière.

V. Jésus avait ordonné à ses Apôtres de descendre jusqu'au rivage de Bethsaïda, de prendre une barque et d'aller l'attendre lui-même à Capharnaüm, où il devait aller les rejoindre.

Mais un vent furieux s'éleva bientôt, et, à la pointe du jour, ils avaient, malgré leurs efforts, parcouru à peine l'espace de trente stades, c'est-à-dire trois lieues. Vers la quatrième heure, ils virent Jésus marchant sur la mer et s'approchant de la barque. Ils le prirent pour un fantôme et poussèrent des cris d'effroi.

Mais lui, leur adressant aussitôt la parole, leur dit :

« Ayez confiance, c'est moi, ne craignez point. »

Alors Simon Pierre lui dit :

« — Seigneur, si c'est vous, ordonnez-moi de venir à vous.

« — Viens, » lui dit JÉSUS.

Pierre alors descendit de la barque et fit quelques pas sur les flots.

Mais, voyant la violence des vagues, il eut peur, et, comme il se sentait enfoncer, il s'écria : « SEIGNEUR, SEIGNEUR, sauvez-moi ! »

JÉSUS lui tendit aussitôt la main et lui dit :

« Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

Ils entrèrent tous deux dans la barque; aussitôt la tempête s'apaisa, et ils se trouvèrent au rivage.

Saisis d'étonnement et d'admiration, les disciples qui étaient dans la barque se prosternèrent aux pieds de JÉSUS et s'écrièrent : « Maître, vous êtes vraiment le Fils de DIEU ! »

DIEU, en effet, demeure, au milieu même des abaissements de son incarnation, le maître tout-puissant de la nature; par une seule parole, il en apaise les désordres, symboles de ces autres désordres bien plus profonds et plus déplorables qu'il vient également guérir en nous.

VI. Il faudrait citer encore ici tant de miracles touchants que le Sauveur semble semer sur son passage, et dont le divin ensemble forme les Évangiles : la gué-

raison subite de l'aveugle de Jéricho, à qui le **CHRIST** dit : « Vois ! » et il vit ; celle de la pauvre femme courbée en deux depuis dix-huit ans par d'affreuses souffrances, et que le simple attouchement des vêtements du **CHRIST** redressa sur-le-champ ; et tant d'autres manifestations de la divinité et à la fois de l'amour du bon **JÉSUS**.

Mais, entre tous les autres, il est un miracle plus important et plus solennel peut-être, qui fut pour les Pharisiens le prétexte de leurs derniers complots . c'est la résurrection de Lazare.

Lazare était un homme riche, fort aimé de **JÉSUS**, et frère de Marthe et de Marie Madeleine.

Il habitait à Béthanie, à quatre lieues de Jérusalem, et donnait souvent l'hospitalité au Sauveur et à ses Apôtres.

Lazare tomba gravement malade, et, comme ses sœurs le virent en danger, elles envoyèrent avertir **JÉSUS**, qui était alors en Galilée, et lui dirent : « **SEIGNEUR**, celui que vous aimez est malade. »

JÉSUS répondit : « Cette maladie n'est point pour la mort, mais afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. »

Malgré l'amour que le **CHRIST** portait à Lazare et à ses sœurs, il resta encore deux jours au lieu où il était, puis il dit à ses disciples : « Maintenant, allons en Judée. Lazare, notre ami, dort, et je vais pour l'éveiller.

« — Mais, s'il dort, il est donc guéri? » dirent les Apôtres.

Et **JÉSUS** répondit : « Lazare est mort, et je me réjouis

à cause de vous de n'avoir point été là, afin que votre foi soit confirmée. »

Ils se mirent donc en marche, et, lorsque Jésus arriva à Béthanie, Lazare était mort depuis quatre jours, et son corps, déjà putréfié, avait été déposé dans le tombeau.

Marthe et Marie étaient assises dans leur maison, plongées dans la douleur et les larmes. Leurs parents et leurs amis étaient encore auprès d'elles pour les plaindre et les consoler.

Marthe, ayant appris que Jésus approchait, se leva aussitôt, courut à sa rencontre et s'écria :

« -- SEIGNEUR, si vous aviez été présent, mon frère ne serait point mort ! »

Et Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera.

« — Je sais, répondit Marthe, qu'il ressuscitera au dernier jour.

« — *C'est moi*, dit le CHRIST, *qui suis la Résurrection et la Vie*. Celui qui croit en moi vivra même après la mort, et celui qui croit en moi ne mourra point éternellement. Crois-tu cela ? »

Et la fidèle Marthe : « Oui, SEIGNEUR, s'écria-t-elle, je crois que vous êtes le CHRIST, Fils du DIEU vivant, qui êtes venu en ce monde ! »

Et elle le quitta pour appeler sa sœur.

Marie, se levant aussitôt, accourut à son tour, et se jetant aux pieds de Jésus :

« Oh ! SEIGNEUR ! lui dit-elle aussi, mon frère ne serait point mort si vous eussiez été là ! »

Jésus, la voyant pleurer, ainsi que les Juifs qui l'avaient suivie, s'attendrit en lui-même, et, le cœur tout ému, leur dit :

« Où l'avez-vous déposé? »

Ils répondirent : « SEIGNEUR, venez et voyez. »

Et Jésus pleura...

Les Juifs dirent alors : « Voyez comme il l'aimait! » Et d'autres ajoutaient en murmurant : « Ne pouvait-il pas, lui qui a rendu la vue à un aveugle-né, empêcher Lazare de mourir? »

JÉSUS-CHRIST, frémissant une seconde fois, arriva au tombeau. C'était un caveau creusé dans le roc, et une large pierre en fermait l'entrée.

« Enlevez cette pierre, » dit Jésus.

Mais Marthe répondit : « SEIGNEUR, il sent déjà mauvais ; voici quatre jours qu'il est mort.

« — Ne t'ai-je pas dit, répliqua le Sauveur, que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu? »

Et, la pierre ayant été enlevée, il s'écria : « Lazare, sors du tombeau ! »

Le mort sortit aussitôt, les pieds et les mains encore enveloppés des bandelettes funéraires, et le visage couvert du suaire.

Et Jésus dit : « Déliez-le, afin qu'il puisse marcher. »

Un grand nombre de Juifs qui étaient là présents crurent en JÉSUS-CHRIST, et bientôt le bruit de la résurrection de Lazare se répandit à Jérusalem et par toute la Judée.

A cette nouvelle, les ennemis du SEIGNEUR furent

saisis de rage, et ils s'assemblèrent à Jérusalem chez le Grand Prêtre Caïphe, disant : « Il faut prendre une résolution, *car cet homme fait des miracles et nous ne pouvons le nier !* »

VII. Les Juifs, en effet, non plus que les païens des premiers siècles, n'ont jamais pensé à nier les miracles de JÉSUS-CHRIST. S'ils avaient pu le faire, ils n'y auraient certes pas manqué, et c'eût été là le moyen le plus simple de ruiner par la base la nouvelle croyance. Mais comment nier des faits accomplis au grand jour, dans les murs mêmes de Jérusalem ou des principales villes de Judée, en face d'un peuple immense, sous les yeux mêmes des ennemis du Sauveur ?

Il fallait cependant expliquer ces miracles sur lesquels reposait toute la prédication des Apôtres. Ne pouvant les nier, ils les dénaturèrent, les attribuant tantôt à une puissance diabolique, tantôt aux pratiques de la magie, tantôt à un prétendu vol du nom incommunicable de Jéhovah, que Jésus aurait dérobé dans le Temple; fables ridicules qu'il est inutile de réfuter.

L'orgueil, la fausse justice, l'intérêt personnel et mille autres passions s'élevaient entre les Pharisiens et JÉSUS-CHRIST; aussi leur adressait-il cette parole effrayante que la résurrection de Lazare n'a que trop justifiée : « Lors même que vous verriez ressusciter un mort, vous ne croiriez point !

Il ressort pour tous une grande leçon de cette in-

crédulité d'une partie des Juifs; c'est que pour croire il ne suffit pas de voir même des miracles, mais qu'il faut en outre aimer la vérité, la chercher de bonne foi, avoir le cœur simple et pur.

VIII. — JÉSUS-CHRIST a dit qu'il était DIEU; première preuve sans réplique; nous l'avons vu tout à l'heure.

Il a confirmé sa parole par des miracles; seconde preuve, tout aussi lumineuse que la première.

Il n'est pas besoin de longs raisonnements pour faire comprendre la puissance absolue de cette preuve des miracles. Ceux de NOTRE-SEIGNEUR ont un caractère unique et propre à lui seul. Il les opérait par sa propre puissance et sans invoquer un autre pouvoir que le sien. « Je le veux; sois guéri. — Lazare, sors du tombeau. — Jeune homme, lève-toi, je te l'ordonne, etc... » Les Saints, les Prophètes ont fait des miracles, et de grands miracles; mais c'était toujours au nom du SEIGNEUR leur DIEU : « Au nom de NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, disait saint Pierre à l'estropié qu'il guérit en entrant dans le Temple, lève-toi et marche. » Les Apôtres, les Martyrs, et tous les Saints, depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours, n'ont opéré et n'ont pu opérer des miracles qu'au nom de JÉSUS-CHRIST, et par une puissance qui ne venait point d'eux.

On ne peut nier les miracles divins de JÉSUS; ce serait se montrer plus difficile que Caïphe et les Phari-siens, ces ennemis si clairvoyants et si acharnés du Sauveur. Nous avons recueilli tout à l'heure leur pré-

cieux témoignage : *Cet homme fait des miracles, et nous ne pouvons le nier.* » Puisant dans la droiture de notre cœur un amour de la vérité que la passion enlevait à ces Juifs, tirons la conséquence logique et évidente des miracles de JÉSUS, et prosternons-nous à ses pieds sacrés, lui répétant du fond de notre âme la parole de l'aveugle-né : « Credo, Domine ; — Je crois, Seigneur. »

JÉSUS CRUCIFIÉ

Après les trois années de sa vie publique, le Fils de DIEU fait homme voulut consommer par la mort, et par la mort de la croix, l'œuvre miséricordieuse de notre rédemption. En péchant, nous avons mérité la mort : JÉSUS prit cette mort sur lui, et rendit la vie éternelle en échange à tous les pécheurs qui s'unissent à lui par une foi vive, un véritable amour, une obéissance et une pénitence sincères. Innocent et plus qu'innocent, JÉSUS paya pour les coupables, et son divin Père daigna accepter cette transaction ineffable et pleine d'amour.

Le Fils de DIEU et de MARIE était arrivé à l'âge de trente-trois ans et demi. Il avait tout dit et tout préparé pour le salut du monde ; il avait choisi ses ambassadeurs, ses Apôtres, les ministres de sa miséricorde, et il les avait formés lui-même à son école ; à leur tête, il avait constitué Simon Pierre en qualité de chef, de Vicaire de DIEU ; pour accomplir les prophéties, il ne

lui restait plus qu'à souffrir et à mourir... Ces souffrances suprêmes, qui commencèrent au cénacle par le sacrilège et la trahison de l'Apôtre Judas, et qui se consommèrent sur la croix du Calvaire et dans le sépulcre, s'appellent la Passion.

La Passion du Sauveur est un ensemble redoutable et mystérieux de douleurs de toutes sortes, d'amertumes de cœur, de ténèbres d'esprit, d'angoisses, de tristesses, d'humiliations, de déboires, de déchirements, d'opprobres et d'outrages sans nom, de souffrances corporelles, d'anéantissements, qui sont, avec la mort, la juste et très-juste punition de nos péchés, en même temps que leur expiation surabondante.

Chacun de nous, pour peu qu'il soit chrétien, a lu et médité souvent tous les détails de cette passion douloureuse : l'agonie de trois heures au jardin des Oliviers, avec la sueur de sang, avec la lâcheté des Apôtres, avec le baiser du traître Judas; les coups, les insultes et les liens ignominieux, depuis Gethsémani jusqu'aux palais des grands-prêtres Anne et Caïphe; le soufflet du valet du grand-prêtre et la sainte douceur du divin souffleté; les faux témoignages, les colères, les imprécations, les crachats et les blasphèmes de Caïphe et de ces misérables juges qui devenaient bourreaux; le triple reniement du pauvre saint Pierre; les trois ou quatre heures de moqueries sacrilèges et de brutalités, et de soufflets, et d'infamies dans la prison du palais de Caïphe, pendant la nuit; la condamnation définitive et solennelle, après que Jésus, traîné une

seconde fois devant le sanhédrin, eut affirmé de nouveau qu'il était « le Christ, Fils du Dieu vivant ; » l'interrogatoire du lâche Pilate ; les railleries du roi Hérode, le philosophe et le bel esprit, et le manteau de fou et le sceptre de roseau ; le silence du Christ au second interrogatoire de Pilate ; Barabbas ; la flagellation sanglante par les soldats romains, la couronne d'épines, le vieux manteau d'écarlate et *l'Ecce Homo* ; le *crucifige* de tout le peuple juif et la condamnation à la mort ; le portement de croix, la voie douloureuse avec ses quatorze stations ; enfin le Calvaire, où JÉSUS, l'Agneau divin, le doux et innocent Sauveur, fut crucifié sous les yeux de sa mère, entre deux voleurs, et demeura suspendu entre le ciel et la terre comme l'étendard du salut, jusqu'à trois heures de l'après-midi, où il s'écria : *Tout est consommé*, et où il remit son âme sainte entre les mains de son Père...

Jésus crucifié ! quel mystère ! Il est là, lui qui tout à la fois règne au plus haut des cieux sur les Anges ; lui qui crée et soutient le monde ; lui qui, d'une seule parole, pouvait foudroyer tous ces scélérats, tous ces Pilates, ces mauvais prêtres, ces blasphémateurs, ces juges iniques, ces détestables bourreaux !... Il se contente de prier et de souffrir pour eux, puisqu'il est leur Rédempteur comme le nôtre ; et il dit à son Père céleste : « *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* »

A sa droite est crucifié comme lui et avec lui un voleur, un coupable ; mais ce coupable, touché de re-

pentir croit en JÉSUS-CHRIST, espère en lui, se tourne vers lui avec une humilité profonde et un courageux amour : « *Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi dans votre royaume!* » Et JÉSUS lui répond avec une miséricorde et une puissance toutes divines : « *Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis...* » Le bon larron, le coupable repentant et converti, le pécheur qui confesse sa faute, qui espère, qui implore et obtient miséricorde, qui expie son péché jusqu'à la mort en s'unissant aux souffrances et à la mort du Fils de DIEU, est le représentant de tous les élus, c'est-à-dire, de nous tous, pauvres pécheurs, qui souffrons ici-bas et portons la croix comme juste châtiment de nos péchés, mais qui puisons le salut, le pardon et la vie éternelle dans l'amour de notre Rédempteur.

L'autre larron, l'autre coupable crucifié, qui blasphème JÉSUS-CHRIST, qui ne croit pas en lui, qui ne lui demande point pardon, et qui meurt sans espérance sur sa terrible croix, c'est l'homme pécheur qui ne croit pas, qui n'espère pas en JÉSUS-CHRIST, qui n'aime pas le DIEU du Calvaire, qui souffre inutilement sur la terre parce qu'il n'unit point ses souffrances à celles de son Sauveur ; c'est le réprouvé, pour qui JÉSUS-CHRIST souffre et meurt, mais qui ne profite pas du salut qui lui est offert.

Au pied de la croix se tient la Vierge MARIE, comme le prêtre devant l'autel et la victime ; saint Jean, représentant de l'Église, du sacerdoce et de tous les disciples fidèles ; sainte Marie Madeleine et les

autres saintes femmes, symbolisant, l'une, l'amour pénitent, les autres, l'amour innocent...

Adorons, avec la Sainte Vierge, saint Jean, sainte Madeleine, les saintes femmes et le bon larron, avec tous les Saints et avec tous les Anges, JÉSUS-CHRIST, notre Seigneur éternel, très-saint et bien-aimé! Que sa croix nous rappelle sans cesse son amour, et que la réception fréquente du sacrement d'Eucharistie, où il réside tout entier, fasse pénétrer jusqu'au plus profond de notre âme son sang divin, avec tous les mérites de son adorable Rédemption!

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

Quatorze fois dans le cours de ses prédications, JÉSUS-CHRIST avait annoncé qu'après ses souffrances et sa mort il ressusciterait le troisième jour, et il indiquait d'avance cette résurrection comme le signe définitif auquel non-seulement ses Apôtres, mais les Juifs infidèles eux-mêmes pourraient reconnaître un jour qu'il était le Fils de DIEU : « Cette génération pervertie et adultère, disait-il, demande un signe, et il ne lui en sera point donné d'autre que celui de Jonas. De même que Jonas fut englouti pendant trois jours dans les entrailles d'un monstre, ainsi le Fils de l'Homme, après avoir été trahi, bafoué et crucifié, sera déposé dans le tombeau et *ressuscitera le troisième jour.* »

Les ennemis de Jésus connaissaient si bien cette pro-

phétie et en comprenaient tellement l'importance, que leur premier soin, après la descente de croix, fut de surveiller le saint sépulcre, d'y faire mettre des gardes, et d'apposer le sceau public sur la porte du tombeau.

Cette prévoyance haineuse, l'incrédulité des Apôtres et surtout de Thomas ont tourné au profit de notre foi, cependant, la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-CHRIST étant pour nous le miracle des miracles, la preuve des preuves, il est d'une extrême importance d'en connaître les détails et d'appuyer notre croyance sur l'évidence.

La Providence divine y a pourvu en entourant la résurrection du Sauveur de circonstances précises qui doivent frapper et convaincre tout homme de bonne foi.

Après la mort de Jésus, saint Pierre et saint Jean avaient rejoint MARIE et s'étaient cachés avec elle pour pleurer et prier. Saint Jean avoue lui-même dans son Évangile qu'ils avaient tous oublié la parole prophétique du Sauveur, touchant la résurrection. La Sainte Vierge seule, initiée au mystère du Christ, connaissait ce qui devait arriver, mais conservait ces lumières dans son cœur.

Quant aux Apôtres, ils s'étaient dispersés depuis le jeudi soir, après la trahison de Judas au jardin des Oliviers ; ils avaient passé le jour du Sabbat et le jour de Pâques dans l'abattement, sous l'impression d'un sentiment unique, la crainte des Juifs : il paraît cepen-

dant qu'ils avaient fini par se rassembler pendant la nuit qui précéda la résurrection. Thomas Didyme, saisi d'une terreur panique, s'était enfui au loin.

Depuis le vendredi soir, les gardes s'étaient succédé auprès du tombeau du Seigneur, envoyés par les princes des prêtres ; ce qu'ignoraient les saintes femmes, qui, rentrées dans Jérusalem, n'avaient pu sortir le jour du Sabbat.

Au moment où le jour commençait à luire, le tombeau divin fut ébranlé tout à coup. Un Ange brillant comme l'éclair apparut au milieu des gardes qui tombèrent à la renverse ; la porte scellée se brisa et fut jetée au loin, le Christ était ressuscité !...

Il venait d'accomplir sa parole : « Je quitte ma vie pour la reprendre, personne ne me la ravit ; c'est par ma propre volonté que je l'abandonne ; j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre. C'est le commandement que j'ai reçu de mon Père. »

Lorsque les gardes furent revenus de leur épouvante, ils s'enfuirent vers la ville et allèrent raconter à Caïphe et aux princes des prêtres ce qui venait de se passer ; ceux-ci, persévérant dans leur mauvaise foi et endurcis par la haine, donnèrent aux soldats une somme considérable, afin qu'ils répandissent, comme ils le firent en effet, le bruit que, pendant la nuit, profitant de leur sommeil, les disciples étaient venus et avaient enlevé le corps du crucifié. Fable ridicule qui tomba d'elle-même ! Aussi les Apôtres n'étaient pas démentis,

lorsque, sur les places de Jérusalem, et jusque dans le Temple, ils dévoilaient ouvertement le grossier mensonge des ennemis du Seigneur.

Marie Madeleine, la pauvre pécheresse convertie, la fidèle et courageuse chrétienne du Calvaire, sortit de Jérusalem le dimanche matin avant même le lever du soleil : elle voulait aller pleurer auprès du tombeau de son bon Maître. Lorsque Madeleine arriva au petit jardin qui, selon l'usage des Juifs, entourait le sépulcre, le Christ était déjà ressuscité, les gardes s'étaient enfuis, et elle vit avec stupéfaction la porte ouverte et la pierre brisée... Le tombeau était vide.

Elle courut aussitôt avertir Pierre et Jean, qui s'acheminèrent sans retard vers le tombeau. Madeleine les suivait de loin.

La Sainte Vierge était seule dans sa demeure ; ce fut alors que, suivant la tradition, son Fils adorable lui apparut, comme à la plus digne de toutes les créatures.

Saint Jean, qui était plus jeune, arriva le premier, mais n'osa entrer avant Pierre, que Jésus avait désigné d'avance pour Chef de l'Eglise. Pierre descendit donc les quelques marches qui conduisaient au caveau funéraire et s'assura de la vérité. Le suaire était encore là, et les linges qui avaient enveloppé la tête du Fils de Dieu étaient pliés et déposés à part.

Les deux Apôtres, troublés, coururent raconter aux autres disciples ce qui était arrivé.

Marie Madeleine, restée après leur départ, s'age-

houilla auprès du tombeau et se mit à fondre en larmes ; puis elle s'avança de nouveau jusqu'à l'ouverture du sépulcre et elle aperçut, de chaque côté de la pierre sur laquelle avait été déposé le corps divin, deux Anges sous l'apparence de deux jeunes hommes vêtus de blanc : « Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleures-tu ? — Je pleure, répondit-elle, parce qu'on a enlevé mon Seigneur et que j'ignore où on l'a mis. »

Et pendant qu'elle parlait encore, elle entrevit auprès d'elle, un peu en arrière, un homme qu'elle prit pour le jardinier chargé du soin de ces lieux funèbres. Sans se retourner, la pauvre Madeleine lui adressa la parole en pleurant : « Si c'est vous qui l'avez emporté, dites-le-moi, et indiquez-moi où il est. » Mais au son d'une voix bien connue, et qui l'appela par son nom, *Marie*, elle tressaillit, et, levant les yeux, elle reconnut Jésus, aux pieds duquel elle se prosterna, dans le premier moment de sa joie. « Ne me touche pas, lui dit Jésus : je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais va trouver mes frères et dis-leur que je vais à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu. »...

Peu de temps après cette première apparition de Jésus, trois autres saintes femmes, Jeanne, Marie, mère de saint Jacques, et Salomé se rendirent au sépulcre, portant des aromates pour terminer l'œuvre de piété qu'elles avaient commencée le soir du Vendredi Saint. Ignorant ce qui s'était passé, elle se demandaient avec inquiétude comment elles pourraient

pénétrer dans le caveau, à cause de la lourde pierre qu'elles avaient vu placer devant l'entrée.

Lorsqu'elles approchèrent, elles virent, avec non moins d'étonnement que Madeleine, l'entrée ouverte et la pierre gisant auprès; et comme elles étaient effrayées, un Ange, qui se tenait auprès de l'endroit où avait reposé la tête du Seigneur, les rassura par ces douces paroles : « Ne craignez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié : il est ressuscité, il n'est plus ici ; ne cherchez pas parmi les morts celui qui est vivant ! Souvenez-vous de ce qu'il vous disait en Galilée : Le Fils de l'Homme sera livré entre les mains des pécheurs et crucifié, mais il ressuscitera le troisième jour. Allez donc, et annoncez ces choses à ses disciples et en particulier à Pierre. »

Se souvenant alors de cette prophétie, pleines d'une terreur religieuse, elles s'enfuirent sans oser même se parler entre elles ; mais voici que sur le chemin elles aperçurent le divin Maître qui, s'avancant vers elles, leur dit : « Je vous salue ; » elles se prosternèrent, et, selon l'usage de l'Orient, embrassèrent ses genoux et ses pieds, et Jésus leur dit : Ne craignez point, allez et annoncez tout ceci à mes frères ; qu'ils aillent en Galilée ; c'est là qu'ils me verront. » Et il disparut...

Les Apôtres et les disciples, à qui Madeleine et les saintes femmes rapportèrent le récit de ce qui s'était passé, n'y ajoutèrent pas foi.

Dans l'après-midi du jour de la résurrection, deux disciples se rendaient à un bourg nommé *Emmaüs*,

s'entretenant de la venue du Messie, lorsque Jésus, voilé sous une apparence étrangère, s'approcha d'eux et leur demanda le sujet de leur entretien. « Nous attendions de notre Maître, dirent-ils, le salut d'Israël ; mais voici le troisième jour, et rien n'arrive. — Oh ! insensés, répondit le Seigneur, est-ce que vous refusez de croire à tout ce qu'ont dit les Prophètes ? ne fallait-il pas que le Christ souffrit de la sorte pour entrer dans sa gloire ? » Et le divin voyageur dévoilait à ses compagnons le mystère des Écritures et leur expliquait comment elles sont pleines du Christ.

Arrivés à Emmaüs, ils le prièrent de s'arrêter avec eux dans l'hôtellerie et de partager leur repas ; et Jésus, ayant pris le pain, le bénit comme à la sainte Cène, le rompit, le consacra en son corps adorable et communia ses deux disciples. Aussitôt leurs yeux s'ouvrirent, ils reconnurent le Seigneur, mais celui-ci disparut... Pendant qu'ils retournaient à Jérusalem, ils se disaient l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas brûlant pendant qu'il nous parlait dans le chemin ? »

JÉSUS-CRIST ressuscité voulut dans deux circonstances décisives triompher d'abord de l'incrédulité des Apôtres, ensuite de l'obstination plus grande encore de Thomas.

Un jour que les disciples étaient réunis, les portes étant fermées, il parut debout au milieu d'eux, et leur dit : « Que la paix soit avec vous ! c'est moi, ne craignez rien. » Et il leur montrait ses mains et ses

pieds, où il avait conservé les stigmates de la rédemption. « Voyez et touchez, ajouta-t-il, c'est bien moi ; un fantôme n'a ni chair ni os : avez-vous quelque chose à manger ? » Et après qu'ils lui eurent offert un poisson grillé et un rayon de miel, il mangea devant eux et leur distribua le reste. Enfin les Apôtres, convaincus, se prosternèrent devant le Fils de Dieu et l'adorèrent, mais il leur reprocha leur lenteur à croire, et leur dit : « Tout ce qui est arrivé était écrit ; il fallait que le Christ souffrit et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et maintenant il faut que la pénitence et la rémission des péchés soient prêchées en son nom par toute la terre, en commençant par Jérusalem. De même que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. » Puis soufflant sur eux : « Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Admirable accord de la résurrection du Christ et de la résurrection de l'humanité pécheresse ! Le jour même de Pâques, le Dieu Sauveur institue la confession, et triomphe ainsi de la mort du péché dans tous les hommes.

Thomas, rentré dans Jérusalem, était seul à ne pas croire à tant de témoignages. » Si je ne mets la main dans l'ouverture de son côté, disait-il ; si je ne touche du doigt les plaies de ses pieds et de ses mains, je ne croirai point. »

Or, le huitième jour après Pâques, les Apôtres, et cette fois Thomas avec eux, étant réunis dans le cé-

nacle pour la prière, les portes et les fenêtres de la salle étant closes, JÉSUS se trouva tout à coup au milieu d'eux, et, se tournant vers Thomas : « Donne-moi ta main, lui dit-il, et approche-la de mon côté ; mets ton doigt dans mes plaies et ne sois plus incrédule, mais fidèle. » L'apôtre, vaincu à son tour, se prosterna, et, plein de repentir et de foi, s'écria : « Mon Seigneur et mon DIEU. » JÉSUS lui dit sévèrement : « Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru ; heureux ceux qui n'ont pas vu et qui cependant ont cru. »

Voilà le dernier trait de l'évidence, et, comme le dit saint Grégoire, c'est pour la confirmation de notre foi que DIEU permet ce prodige d'incroyance ; si l'on refusait encore de croire aux Apôtres, comment refuser de croire à l'affirmation de saint Thomas ?

Donc JÉSUS-CHRIST, le Fils de DIEU fait homme, mort sur la croix pour expier nos fautes, est véritablement ressuscité d'entre les morts par sa propre puissance ; donc la foi chrétienne est divine et absolument certaine ; donc l'Église catholique qui nous apporte cette foi est la Mère de nos âmes et le port du salut. Plus fidèles que Thomas Didyme, croyons, sans voir, ce qui nous est affirmé par l'Évangile, les saints Apôtres et les martyrs ; espérons, aimons et adorons : celui qui croira sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné.

INSTRUCTIONS FAMILIÈRES.

L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Le quarantième jour après Pâques, Notre-Seigneur apparut une dernière fois à ses disciples, près de Jérusalem. Les onze Apôtres et plus de cinq cents disciples étaient présents. Il était midi. Le Christ conduisit cette foule pieuse sur la montagne des Oliviers, à un endroit dont la tradition des Lieux-Saints conserve le souvenir.

« Voici, dit-il aux Apôtres, que je vais vous envoyer du ciel le Promis de mon Père, et vous allez être régénérés dans le Saint-Esprit. Vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée et jusqu'aux extrémités de la terre. » Puis, élevant les mains pour les bénir, il ajouta : « La toute-puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc et prêchez l'Évangile à toute créature; enseignez toutes les nations, et apprenez-leur à observer ma loi. Baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Et voici que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. »

Et pendant que Dieu fait homme adressait à ses Apôtres ce solennel adieu, il s'éleva majestueusement en présence de toute la foule prosternée, et bientôt une nuée lumineuse le cacha à tous les regards.

Depuis lors, le corps glorifié de JÉSUS-CHRIST, devenu le centre du ciel, est dans un état surnaturel et ineffable, dont rien sur la terre ne saurait nous donner une idée. Tout en étant un véritable corps humain, il

est invisible à nos yeux terrestres ; nos mains ne sauraient le toucher ; nos sens ne peuvent l'atteindre. Là où il est, là est le ciel. Il daigne dans son amour continuer à habiter parmi nous, au moyen du saint sacrement de l'autel, où il est présent, bien que voilé sous les apparences du pain et du vin.

Jésus nous attend au ciel ; et ceux-là qui le servent fidèlement, qui détestent le péché, qui obéissent à l'Église, qui fréquentent les sacrements, sont assurés de le rejoindre après le pèlerinage de cette vie.

Son ascension glorieuse est le gage de notre entrée au Paradis. Elle est le dernier et le plus merveilleux des miracles par lesquels il a daigné confirmer notre foi et nous rendre absolument certains de la divinité de la Religion chrétienne. Cette ascension, en plein midi, au grand jour, en présence de plus de cinq cents témoins, est un fait que personne ne peut nier sans folie. Les incrédules, quand ils le rejettent, sont obligés de rompre ouvertement avec les règles les plus élémentaires de la logique, du raisonnement, du bon sens, de la certitude, de la conscience. Tandis que nous autres catholiques, nous appuyons notre foi sur les raisons les plus péfemptoires, et sur l'évidence de preuves sans réplique, ils en sont réduits à nier sans rime ni raison ; et, à défaut d'arguments, ils se réfugient dans des railleries grossières, dans d'impuisantes colères, qui ne prouvent que leur mauvaise foi, leur orgueil et la faiblesse de leur esprit. •

DIEU soit donc béni, qui a basé toute notre foi et

toutes nos espérances, non sur des raisonnements métaphysiques, mais sur des faits à la portée de tout le monde, sur des faits très-simples, très-évidents, dont la conséquence immédiate et nécessaire est la divinité de JÉSUS-CHRIST, l'infailibilité de son Église et la nécessité pour tout homme qui veut faire son salut de croire en DIEU, en JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU vivant, d'obéir au Pape et aux Évêques, et de pratiquer la Religion telle que le Pape et les Évêques la leur présentent au nom de JÉSUS-CHRIST et au nom du Père céleste. Rien n'est raisonnable et raisonné comme la foi catholique qui repose sur la vérité comme sur un roc inébranlable. Prenons garde de la perdre, au milieu d'un monde qui la blasphème parce qu'il ne la connaît pas, ou bien, ce qui est plus dangereux encore, au milieu de demi-chrétiens lâches et inconséquents, qui n'ont pas le courage de rester fidèles aux saints engagements de leur baptême.

LA PENTECOTE ET LE SAINT-ESPRIT

Avant de remonter au ciel, le Verbe incarné avait promis à saint Pierre et aux Apôtres de leur envoyer le Saint-Esprit, pour que cet Esprit de vérité, de sainteté, de justice et d'amour devint comme l'âme de l'Église. Il leur avait ordonné, en outre, d'attendre à Jérusalem, dans la retraite et la prière, cette descente miraculeuse du Saint-Esprit.

En conséquence de cet ordre et de cette promesse, saint Pierre et les Apôtres, ainsi que les soixante-douze disciples et les saintes femmes, s'étaient retirés dans le Cénacle, et là, groupés autour de la Sainte Vierge, Mère et Reine de l'Église naissante, ils persévéraient dans le jeûne et la prière.... Neuf jours s'écoulèrent ainsi. Le dixième, qui était le cinquantième après Pâques et l'anniversaire de la promulgation du Décalogue par le Seigneur au milieu des foudres du Sinaï, vers les neuf heures du matin, toute la maison trembla, et la salle où se trouvaient la Sainte-Vierge et les Apôtres fut remplie d'une flamme surnaturelle, symbole du Saint-Esprit, dont MARIE était le temple vivant. Il descendit sur chacun des Apôtres sous la forme de langues de feu, qui les remplirent et les métamorphosèrent. Ils reçurent en ce moment, avec la plénitude des dons célestes, l'effet de toutes les promesses du Sauveur; l'Église catholique reçut sa confirmation et sa mission officielle; et, suivant les traditions les plus vénérables, saint Pierre, le premier Pape, entouré de tous ses frères, célébra pour la première fois le divin sacrifice de la messe.

Toute la ville de Jérusalem avait entendu un grand bruit, et plusieurs milliers de Juifs étaient accourus vers la montagne de Sion, sur laquelle était situé le Cénacle. Saint Pierre, voyant cette multitude, eut pitié de leurs âmes, et, sortant avec les Apôtres, il se mit à leur prêcher la résurrection et la divinité de JÉSUS-CHRIST. Les Apôtres célébraient également les louanges

et les miséricordes du Sauveur. Un grand miracle eut lieu alors : les Apôtres ne prêchaient que dans une seule langue, et chacun des étrangers qui étaient là présents, et qui ne comprenaient point l'hébreu, les comprenait cependant et croyait les entendre parler en sa propre langue. Le bon Dieu voulait faire voir par là, non-seulement qu'il assistait bien réellement ses Apôtres, mais encore que l'Église est la société universelle de tous les peuples, et qu'elle les réunit tous dans une même foi, dans une même vérité, et dans l'amour du même Seigneur Jésus.

Voyant ce grand prodige, que personne ne pouvait nier, presque tous les assistants adorèrent sans hésiter le Dieu de saint Pierre et des Apôtres, et ils s'écrièrent : « Que faut-il que nous fassions ? » Alors Pierre les instruisit brièvement du mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, les prépara au baptême, et, assisté de ses frères, il en baptisa le jour même près de cinq mille. Le dimanche suivant, trois mille autres devinrent également chrétiens. Ce fut là le noyau de cette immense et impérissable société catholique qui, depuis lors, s'est étendue dans le monde entier pour y faire régner, avec JÉSUS-CHRIST, la sainteté et la paix, le dévouement et la charité, la pureté des mœurs, le respect de l'homme, en un mot, tout ce qui est bon, grand et vrai sur la terre.

Le Saint-Esprit est, je le répète, l'âme de l'Église. C'est lui qui l'anime, qui la vivifie, qui la féconde, qui la soutient et la protège ; c'est lui qui la venge contre

les outrages et les violences ; c'est lui qui la maintient dans la vraie foi et qui assiste toujours le Pape, chef de cette Église. Le Saint-Esprit est l'Esprit de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, et il réside en plénitude dans le cœur sacré du Sauveur, comme dans un foyer d'amour et de vie. Il *procède*, en effet, du Fils aussi bien que du Père, et il n'arrive aux fidèles que par le divin canal du cœur de JÉSUS-CHRIST. Notre Seigneur, qui est tout et qui fait tout dans son Église, n'opère rien que par son Esprit-Saint qu'il répand comme une céleste rosée dans les âmes. Ainsi, c'est le Saint-Esprit qui donne aux Sacrements toute leur vertu ; qui donne au Pape son infailibilité ; qui confère aux Évêques et aux Prêtres leurs pouvoirs-sacrés ; qui gouverne et dirige l'Église ; c'est lui qui sanctifie les Saints, qui fortifie les martyrs, qui féconde les institutions catholiques, qui inspire les grandes choses ; en un mot, c'est lui qui fait tout, comme JÉSUS-CHRIST fait tout, comme DIEU le Père fait tout. DIEU ne fait rien que par son Fils JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST à son tour ne fait rien que par l'Esprit-Saint, qui est sa toute-puissance, sa toute-bonté, l'Amour infini et la Vie éternelle.

C'est aussi le Saint-Esprit qui, avec le Père et le Fils, crée le ciel et la terre, les Anges et les hommes, les animaux, les plantes, les éléments, les astres, en un mot, le monde entier. Rien n'existe et ne peut exister sans l'action du Saint-Esprit, c'est-à-dire du bon DIEU. Le Saint-Esprit est, en effet, avec JÉSUS-CHRIST et avec le Père, le seul vrai DIEU vivant, Créateur et Maître de

toutes choses. Les mauvais Anges et les hommes mauvais le chassent de leur cœur, où il veut reposer, ainsi que JÉSUS et son Père. Nous autres, au contraire, fidèles enfants de DIEU et de l'Église, nous le gardons en nous-mêmes comme le trésor des trésors, comme la source de toute grâce, et comme le germe de notre bonheur et de notre gloire à venir.

Chaque année, cinquante jours après Pâques, l'Église célèbre très-solennellement le souvenir du Saint-Esprit par la belle fête de la *Pentecôte*, la plus grande de l'année après Pâques et Noël.

L'ÉVANGILE

Bien des gens parlent de l'*Évangile* sans le connaître. Plusieurs ne l'ont jamais lu ; quelques-uns même seraient bien embarrassés de dire nettement ce que c'est. Aussi leur persuade-t-on sur JÉSUS-CHRIST, sur le Christianisme, sur la Religion, etc., tout ce que l'on veut ; et de nos jours, comme au temps de Luther et de Calvin, combien voit-on de ces pauvres égarés, fanatisés par des chefs détestables, qui haïssent leurs frères et blasphèment les choses les plus sacrées, au nom de l'Évangile !

L'*Évangile* est un livre. C'est l'histoire abrégée de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, Fils de DIEU fait homme, et notre Sauveur.

Cette sainte histoire a été écrite par quatre témoins oculaires ou contemporains de JÉSUS-CHRIST. Ils ont

écrit ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux, entendu de leurs propres oreilles. Deux d'entre eux étaient du nombre des douze Apôtres; ce furent saint *Matthieu* et saint *Jean*. Les deux autres, saint *Luc* et saint *Marc*, étaient seulement disciples et compagnons des Apôtres, et écrivaient sous leur dictée.

Il y a donc, à proprement parler, *quatre Évangiles* ou histoires de JÉSUS-CHRIST. Comme leur but est le même, faire connaître, aimer et adorer le Sauveur JÉSUS, on les réunit toujours en un seul volume appelé l'*Évangile*, c'est-à-dire la *bonne nouvelle*, la nouvelle du salut.

Ces quatre livres sont tous inspirés par le Saint-Esprit, écrits sous sa dictée. Ils rapportent les actions et paroles principales de JÉSUS-CHRIST. Chaque Évangile explique et développe l'autre, l'un supplée à l'autre.

Le premier Évangile qui ait été écrit est celui de saint Matthieu. On l'appelle, pour cette raison, *Évangile selon saint Matthieu*. Il fut écrit à Jérusalem, environ quinze ans après la Résurrection et l'Ascension de JÉSUS-CHRIST. Pendant ces quinze années, les Apôtres, sous la conduite de saint Pierre, leur Chef suprême, Vicaire de JÉSUS-CHRIST, avaient prêché la doctrine de leur divin Maître; ils l'avaient fait connaître; ils avaient raconté ses miracles, répété ses adorables paroles; mais ils n'avaient rien écrit. Comme JÉSUS-CHRIST lui-même, ils n'étaient pas envoyés pour *écrire*, mais pour *prêcher*. C'était leur enseignement, et leur enseignement seul, qui était la règle de la foi des chrétiens. « *Allez*, leur

avait dit le Seigneur ; DE LA MÊME MANIÈRE *que mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie. Allez donc; ENSEIGNEZ toutes les nations; PRÊCHEZ la nouvelle du salut à toute créature; APPRENEZ-LEUR à observer les commandements. que je vous ai donnés, et voici que moi-même, je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la fin du monde. QUI VOUS ÉCOUTE, M'ÉCOUTE ; QUI VOUS MÉPRISE, ME MÉPRISE. »* Le ministère des Apôtres était donc le ministère de la parole ; ils prêchaient et administraient les sacrements, baptisaient, confessaient, confirmaient, ordonnaient des diacres, des prêtres et des Évêques, célébraient chaque jour le sacrifice de l'Eucharistie, donnaient la sainte Communion aux fidèles, et l'Extrême-Onction aux malades.

Mais le temps arriva où il fallut se disperser dans le monde pour conquérir au vrai DIEU tout l'univers. Avant de se séparer, les Apôtres, émus par les prières des Juifs convertis de Jérusalem, chargèrent l'Apôtre saint Matthieu de leur laisser par écrit, pour leur consolation et pour qu'ils en gardassent un plus fidèle souvenir, les principaux enseignements et les faits les plus remarquables de la vie du Sauveur, que ce même Apôtre leur avait si souvent prêchés. Il écrivit donc la première histoire de JÉSUS-CHRIST, qui fut appelée *Évangile*, selon l'expression du Seigneur lui-même : « *Prêchez L'ÉVANGILE à toute créature.* » — L'Évangile de saint Matthieu est écrit en hébreu ou syriaque, langue vulgaire des Juifs de ce temps-là. Il s'attache principalement à montrer, par les faits et les

paroles de JÉSUS-CHRIST, qu'il est le Messie, le Rédempteur attendu par les Juifs, le Fils de DIEU fait homme ; qu'il a réalisé en lui les prophéties relatives au Messie, et qu'il est réellement ressuscité le troisième jour, selon les Écritures, et monta au Ciel pour nous en ouvrir le chemin.

Saint *Marc*, qui écrivit le second Évangile, n'était pas un des douze Apôtres ; il était le disciple du Prince des Apôtres, saint Pierre, son compagnon dans ses courses apostoliques, et son secrétaire. Il le suivit à Rome, et c'est là qu'il écrivit son Évangile, mettant par écrit, pour la consolation des fidèles de Rome, l'abrégé de ce que son maître, saint Pierre, leur avait prêché. Cette histoire de JÉSUS-CHRIST, inspirée aussi par le Saint-Esprit, fut approuvée par le Prince des Apôtres, et dès lors se répandit dans toute l'Église chrétienne. Elle fut écrite en latin, langue vulgaire des Romains. — Saint Marc fut fait Évêque par saint Pierre ; il évangélisa l'Égypte et le nord de l'Afrique, et mourut martyr.

Saint *Luc*, troisième historien de JÉSUS-CHRIST, était Grec. Il était médecin et peintre. Il fut l'ami et le compagnon fidèle du grand Apôtre saint Paul, qui avait appris, par révélation directe de JÉSUS-CHRIST, tous les mystères du Christianisme. Saint Luc écrivit, en grec, ce que saint Paul prêchait en Grèce et en Asie. Son but principal fut de rectifier plusieurs faits et plusieurs paroles importantes de JÉSUS-CHRIST, altérées par des hommes ignorants ou malintentionnés (car,

du temps même des Apôtres, il y eut des *hérétiques*, c'est-à-dire des gens qui altèrent la Religion chrétienne). Pour cela, ainsi qu'il le dit lui-même, saint Luc prend les choses dès l'origine; il parle du précurseur du Messie, saint Jean-Baptiste; il raconte les circonstances détaillées de l'Incarnation du Fils de DIEU dans le sein de la Sainte-Vierge. Il dit l'Annonciation de MARIE à Nazareth, son enfantement divin à Bethléem, ainsi que les premiers faits de la vie du Sauveur. Il consulta les Apôtres et les disciples, probablement la Sainte-Vierge elle-même; car il prêcha avec saint Paul, à Éphèse et à Jérusalem, où MARIE était comme la mère et le conseil de l'Église naissante. Saint Luc écrivit, comme saint Matthieu et saint Marc, sous l'inspiration du Saint-Esprit, qui garda de toute erreur les historiens de JÉSUS-CHRIST.

Enfin, le quatrième Évangile est celui de l'Apôtre saint Jean, disciple bien-aimé de JÉSUS-CHRIST, qui, seul entre tous les Apôtres, vit mourir JÉSUS crucifié, qui fut donné par JÉSUS mourant à MARIE, pour le remplacer et pour prendre soin d'elle... Un intervalle de près de cinquante ans sépare les trois premiers Évangiles de celui de saint Jean. L'Apôtre était en Asie, à Éphèse, âgé de près de cent ans. De nouvelles hérésies s'élevaient, plus hardies, à mesure que les Apôtres mouraient. Seul, saint Jean survivait. En vain les premiers chrétiens montraient à ces hérétiques l'opposition de leurs nouvelles doctrines avec celle des Apôtres, consignée dans les trois Évangiles et prêchée

par les Évêques, successeurs légitimes des Apôtres : ces novateurs détournaient (comme font de nos jours encore, vis-à-vis de l'Église, les ministres protestants) le sens des paroles sacrées qu'on leur opposait, et s'obstinaient dans leurs erreurs. On eut recours au vieil Apôtre, qui consulta DIEU et ordonna des jeûnes et des prières publiques dans toute l'Église, pour obtenir les lumières nécessaires ; et, à la suite d'une longue extase où le Seigneur lui révéla ses sublimes secrets, il écrivit les premières paroles de son Évangile qui semblent puisées dans le sein éternel de DIEU.

L'Évangile de saint Jean fut écrit en grec, langue parlée, dans ce temps-là, à Éphèse. Il est inspiré par le Saint-Esprit, comme les trois autres, et plus rempli encore de la sainte onction et de l'amour de ce divin Esprit. Saint Jean insiste surtout sur les paroles et sur les miracles de JÉSUS-CHRIST, qui prouvent d'une manière plus évidente la divinité du Verbe, seconde personne de la Sainte-Trinité, et son égalité parfaite avec le Père et le Saint-Esprit.

Tels sont les quatre auteurs de l'*Histoire de JÉSUS-CHRIST*, la plus grande, la plus sacrée, la plus authentique des histoires.

L'Évangile est, avec l'Eucharistie, le plus précieux trésor de l'Église et des chrétiens ; il est le manuel portatif des fidèles, le miroir de leur vie, le modèle qu'ils doivent suivre sans cesse. N'en lisons jamais les saintes pages qu'avec foi, respect, amour, et avec le

désir de devenir chaque jour meilleurs en nous conformant plus exactement à JÉSUS-CHRIST, notre divin Maître et modèle.

L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE-VIERGE

ASSOMPTION veut dire *élévation au ciel, enlèvement de la terre au ciel*. L'Assomption de la Sainte-Vierge est le mystère de la bienheureuse mort de la Mère de DIEU, de sa résurrection miraculeuse et de son enlèvement dans le Paradis, où elle règne sur le ciel et sur la terre, revêtue de la gloire de JÉSUS-CHRIST.

Simple et pauvre vierge, MARIE était née à Nazareth, 4000 ans après le péché d'Ève, et environ quinze ans avant l'Incarnation du Sauveur. Elle vécut d'abord renfermée dans le temple de Jérusalem, avec les saintes femmes consacrées à DIEU ; sa vie se passait dans la prière, le travail et l'innocence. Mariée à saint Joseph, son parent, descendant comme elle de David, d'Abraham et de Noé, elle vécut dans la continence parfaite ainsi que son saint époux ; tous deux avaient fait vœu de perpétuelle virginité. Comme nous l'avons déjà dit, l'Archange Gabriel lui apparut à Nazareth, le 25 mars, neuf mois avant la naissance du Sauveur, et lui annonça de la part de DIEU qu'elle était la femme bénie entre toutes les femmes, choisie pour réparer la prévarication d'Ève, et destinée dès l'éternité à être la Mère très-sainte du Fils de DIEU fait homme. Par un

miracle ineffable du Saint-Esprit, MARIE devint mère en demeurant Vierge, et le 25 décembre de la première année de l'ère chrétienne, elle mit au monde, à Bethléem, dans une pauvre étable, JÉSUS, son fils et son DIEU. Elle passa avec lui et saint Joseph trente années dans la prière et dans l'humble travail d'une famille indigente. Modèle des âmes intérieures, MARIE ne parut jamais au dehors; toute sa vie, toute sa gloire était cachée en JÉSUS-CHRIST. Elle passait ses jours et ses nuits à l'entendre, à l'écouter, à converser avec lui, et surtout à l'aimer. Elle le suivit dans ses courses évangéliques pendant trois ans, et elle l'accompagna dans toutes les phases de sa douloureuse passion, jusqu'au Calvaire, où elle reçut son dernier soupir.

Avant de mourir, JÉSUS la laissa à saint Jean, son Apôtre bien-aimé, comme le trésor de son cœur et comme le plus magnifique des héritages. « *Voici ta mère,* » lui dit-il en indiquant MARIE de ses regards mourants. Tous les chrétiens véritables, eux aussi disciples bien-aimés de JÉSUS, étaient représentés sur le Calvaire par saint Jean; ils reçurent, en ce moment suprême, la Sainte-Vierge pour leur mère, et MARIE les aime tous comme ses fils adoptifs, à cause de l'amour qu'elle porte à JÉSUS-CHRIST qui vit en eux.

MARIE fut, suivant le sentiment des docteurs, la première à qui JÉSUS ressuscité apparut. Elle le suivit jusqu'à la montagne des Oliviers, où elle le vit monter au ciel. Elle se retira dans le Cénacle, à Jérusalem, avec les Apôtres, et, dix jours après, le Saint-Esprit

qui habitait déjà pleinement en elle comme dans son plus pur sanctuaire, se répandit avec l'éclat de la majesté divine sur les premiers Pasteurs de l'Église, pour leur donner les grâces nécessaires à leur mission apostolique.

MARIE assista ainsi, comme Reine et comme mère, à la fondation de l'Église, à la première prédication du Prince des Apôtres, aux premiers efforts du zèle des envoyés de son Fils. Elle encouragea ces efforts et soutint de ses prières, de ses exemples et de ses conseils, l'Église naissante.

Elle suivit saint Jean, son fils d'adoption, à Éphèse, puis elle revint avec lui à Jérusalem. Et là, âgée de soixante-treize ans, disent quelques-uns, de soixante-trois, disent la plupart des autres, quatorze ans (ou vingt-quatre) après la Passion, la Résurrection et l'Ascension de son fils JÉSUS, la Vierge MARIE, entourée des Apôtres que la divine Providence avait réunis à Jérusalem, s'endormit du sommeil des justes, le 15 août de l'année 48 (ou 58) de l'ère chrétienne. Son âme, plus sainte que toutes les créatures, entra aussitôt dans la gloire du ciel; son corps sacré fut enseveli et déposé dans le sépulcre par saint Pierre et les autres Apôtres, avec tous les respects et les tendres regrets que l'on peut penser. Ils gardèrent ses vêtements, et entre autres son voile, dont plusieurs églises possèdent encore quelques parcelles, et dont une partie notable est, dit-on, à l'église de Chartres, en France.

Suivant une pieuse tradition, DIEU, pour manifester

la gloire de sa Mère, avait permis que l'Apôtre saint Thomas fût absent à la mort de MARIE. Averti de ce grand événement par une inspiration divine, il accourut à Jérusalem, mais il arriva trop tard ; depuis trois jours le corps sacré reposait dans le tombeau. Inconsolable, Thomas voulut absolument contempler une dernière fois le visage chéri de la Mère de son Sauveur. Les Apôtres cédèrent à sa prière, et la troupe sainte, accompagnée de la foule des chrétiens de Jérusalem, alla au sépulcre, chantant des hymnes et des psaumes. On ouvrit le tombeau ; mais quelles ne furent pas la surprise, l'admiration, la joie sainte des assistants, lorsqu'au lieu du corps de MARIE ils virent le tombeau rempli de fleurs et les suaires pliés avec respect !

Quoi qu'il en soit, la tradition constante de l'Église enseigne que les Anges avaient été envoyés par JÉSUS-CHRIST pour enlever au ciel et ressusciter la dépouille mortelle de cette incomparable Vierge, devenue leur Reine par la gloire de sa maternité divine. Autant, en effet, la mère d'un roi est au-dessus de tous ses serviteurs, autant MARIE, Mère de DIEU, est au-dessus de tous les Saints, de tous les Anges, de tous les Archanges, de tous les Chérubins, de tous les Séraphins du ciel. Immédiatement au-dessous de JÉSUS-CHRIST, elle règne avec lui et par lui sur toutes les créatures.

L'Assomption est le couronnement des grandeurs de la Mère de DIEU. Les chrétiens en célèbrent la mémoire par une fête solennelle qui est devenue la fête de notre France, depuis le vœu de Louis XIII. Ce jour

est un jour de joie, car c'est le jour de la mort de la Reine des chrétiens, et pour les vrais chrétiens, la mort n'est plus la fin lugubre de tout, mais la délivrance des misères de la vie et l'entrée en jouissance de tous les grands biens dont ils n'avaient sur la terre que la promesse et l'espérance. C'est le jour du triomphe de MARIE sur la mort; c'est le jour du couronnement éternel de notre Mère! Heureux serons-nous, si nous sommes les vrais enfants de cette Mère bienheureuse, et si, par une imitation fidèle de JÉSUS-CHRIST, nous méritons qu'elle nous regarde comme ses fils! Prions-la de nous bénir, de nous obtenir une bonne mort, et, après les peines de la vie, de daigner nous introduire dans la bienheureuse patrie où elle règne avec JÉSUS-CHRIST dans tous les siècles des siècles.

L'ÉGLISE

DIEU nous est connu par JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST nous est connu par l'Église. L'Église nous conduit au Fils de DIEU, notre Sauveur, comme celui-ci nous conduit à DIEU son Père. Sans JÉSUS-CHRIST, pas de vrai DIEU; sans l'Église, pas de véritable Christianisme.

Par Église, on entend trois choses distinctes, quoiqu'elles rentrent les unes dans les autres : 1° La société de toutes les créatures raisonnables qui connaissent le vrai DIEU, et sont en rapport avec lui par

la religion, soit au ciel, soit sur la terre, soit dans le purgatoire. En ce sens nous sommes tous membres de l'Église. 2° Le gouvernement établi par JÉSUS-CHRIST pour conserver parmi ses enfants la véritable foi, l'unité, la concorde et la vraie sainteté; en ce sens, l'Église signifie le Pape et les Évêques, assistés des coopérateurs qu'ils se donnent. 3° Enfin le temple matériel, où les membres de l'Église se réunissent à certains jours, sous la direction de leurs Pasteurs légitimes, pour honorer DIEU par un culte public, et pour entendre des instructions religieuses. Nous ne parlons pas ici de ce troisième point de vue.

L'Église est donc une grande société et comme la famille de DIEU sur la terre. Le Père de cette grande et sainte famille est dans le ciel; c'est DIEU lui-même, Père de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, lequel s'étant fait notre frère, de serviteurs de DIEU nous a fait ses enfants. Notre Mère est la Sainte Vierge MARIE, Mère de JÉSUS notre Frère aîné. Notre Père et notre Frère célestes, aussi bien que notre bonne Mère, nous attendent tous trois dans notre véritable maison paternelle qui est le Paradis. L'Église est donc la société de la paix, de la concorde et du bonheur sur la terre et dans l'éternité.

Pour nous conduire sûrement dans la voie qui mène à ce bonheur, JÉSUS-CHRIST nous a donné en ce monde un Père de famille visible, dépositaire de toute sa puissance et de toute sa miséricorde. C'est le Pape, successeur de saint Pierre. Vicairé de JÉSUS-CHRIST, Pas-

teur du peuple chrétien, Docteur de la vraie foi, Souverain Pontife et lien d'unité de tous les fidèles.

« Tu es Pierre, a dit le Fils de DIEU au premier Pape, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances de l'enfer ne l'emporteront point contre elle. C'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux! » Il n'y a donc qu'une seule Église véritable de JÉSUS-CHRIST, d'institution divine et impérissable, c'est l'Église dont saint Pierre et ses successeurs sont le fondement, l'Église catholique ou universelle, dont saint Pierre et ses successeurs sont les Pasteurs et les Pontifes, et dont le centre est Rome, la ville de saint Pierre.

Il n'y a qu'un Pape sur la terre, comme il n'y a qu'un Christ, comme il n'y a qu'un DIEU, et il faut marcher sous sa conduite pour être assuré de faire partie de la famille de DIEU.

A la charge pastorale du Pape, JÉSUS-CHRIST a associé les Évêques, comme jadis il associa les Apôtres à saint Pierre. Lorsque nos Évêques sont catholiques, c'est-à-dire unis au Pape par la foi et l'obéissance, nous sommes donc obligés de leur obéir comme au Pape, comme à JÉSUS-CHRIST lui-même, et ils sont pour nous les représentants de DIEU. Au-dessous d'eux, et sous leur direction, sont les prêtres qui les aident dans leur saint ministère, prêchent aux fidèles la parole de DIEU, leur administrent les sacrements, célèbrent au milieu

d'eux le saint sacrifice de la Messe et les autres offices du culte public, et travaillent ainsi à la grande œuvre du salut des âmes.

Telle est l'Église, la grande et sainte famille du bon DIEU, l'arche de salut, l'armée pacifique et invincible qui marche à travers les siècles, et, malgré tous les combats de l'enfer, à la conquête du Paradis.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Insistons encore sur cette grande et fondamentale vérité : la divinité de l'ÉGLISE CATHOLIQUE. On appelle de ce nom la Société des chrétiens, des disciples de JÉSUS-CHRIST.

Nous avons vu plus haut que la seule Religion véritable est la Religion chrétienne, ainsi appelée parce que JÉSUS-CHRIST est son Chef, son Maître et son DIEU.

Durant sa vie mortelle, JÉSUS-CHRIST choisit douze disciples, qu'il appela ses *Apôtres*, c'est-à-dire ses *Envoyés*, et il désigna l'un d'entre ces douze, l'Apôtre saint Pierre, pour être leur Chef, après que lui-même aurait quitté la terre. C'est à eux et surtout à *saint Pierre*, leur Chef suprême, qu'il confia la Religion. Il les revêtit de son autorité spirituelle, leur ordonna de prêcher la doctrine chrétienne à tout l'univers, de lui conquérir toutes les âmes, et leur promit son assistance perpétuelle jusqu'à la fin des siècles, pour eux et pour tous leurs successeurs.

A cet effet, dix jours après son ascension au ciel, il leur envoya son Saint-Esprit, pour qu'il demeurât avec eux et leurs successeurs jusqu'à la fin du monde ; *Esprit de VÉRITÉ*, qui empêche les Pasteurs du peuple chrétien d'errer dans l'enseignement de la Foi ; *Esprit de SAINTETÉ*, qui leur donne les moyens de se sanctifier et de sanctifier les hommes dociles à leur voix ; *Esprit de FORCE*, qui conserve l'œuvre de JÉSUS-CHRIST et fait triompher son Église de toutes les puissances de l'enfer et du monde.

Saint Pierre et les *Apôtres*, fidèles à l'ordre de JÉSUS-CHRIST, se répandirent par toute la terre et y prêchèrent la vraie Religion. Tous moururent martyrs; ils furent les premiers Évêques catholiques; et, dans tous les pays où ils prêchèrent, ils consacrèrent des Évêques et des Prêtres, dont les Évêques et les Prêtres catholiques actuels sont les successeurs.

Saint Pierre, *Prince des Apôtres*, fut le premier Évêque de Rome, où l'empereur Néron le fit crucifier, dans la première persécution contre les chrétiens. L'Évêque de Rome est le successeur de saint Pierre et l'héritier des promesses magnifiques de JÉSUS-CHRIST. On l'appelle le PAPE, c'est-à-dire le Père des chrétiens.

Le PAPE est le Chef de la Religion chrétienne, le Vicaire de JÉSUS-CHRIST sur la terre, le Docteur infallible de la vraie foi, le Pasteur universel de tous les vrais disciples du Sauveur. Nul ne peut se séparer de lui sans se séparer de JÉSUS-CHRIST. Ce qu'il ordonne, c'est JÉSUS-CHRIST qui l'ordonne; ce qu'il défend et ce qu'il

condamne, c'est JÉSUS-CHRIST qui le condamne et le défend.

C'est le Pape seul qui est le centre d'unité des fidèles et qui, par son autorité, forme de leur immense société *un seul troupeau, une seule famille, une seule Église*. Aussi n'y a-t-il qu'*une* vraie Église de JÉSUS-CHRIST, celle que gouverne le Pape.

Rien de plus simple que de savoir si on professe la vraie Religion de JÉSUS-CHRIST : on n'a qu'à se demander si on a pour Chef et pour Père spirituel le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, le Chef de l'Église catholique. C'est ainsi que le divin Sauveur a voulu nous donner à tous le moyen facile d'être assurés de posséder la vraie foi.

« — *Tu es Pierre*, a-t-il dit au premier Pape, *et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle. C'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux*¹. » Quoi de plus clair que cette grande promesse ? JÉSUS-CHRIST fonde une Église, puisqu'il dit : *mon ÉGLISE*. Il n'en fonde qu'*une*, puisqu'il dit *mon Église*, et non pas *mes Églises*. — Et cette seule vraie Église de JÉSUS-CHRIST, cette seule vraie dépositaire de sa Religion, quelle est-elle ? Celle qui est *fondée sur saint Pierre*, celle que gouverne saint Pierre, l'Église catholique romaine, dont le Pape, successeur de saint Pierre, est le Chef, le Pasteur et le centre d'unité.

¹ Évangile de S. Matthieu, chap. xvi.

C'est donc au Pape et aux Évêques catholiques qu'il faut recourir pour trouver l'enseignement de la doctrine chrétienne. Eux seuls ont reçu de JÉSUS-CHRIST le pouvoir et la mission de la prêcher ; eux seuls la conservent pure de toute erreur, grâce à l'assistance perpétuelle du Saint-Esprit. Tout autre homme qui se mêle d'enseigner la Religion est un intrus et un usurpateur sacrilège. Tels sont les évêques et les prêtres schismatiques ; tels sont aussi les ministres protestants. Les simples prêtres eux-mêmes ne la peuvent prêcher que lorsqu'ils sont envoyés par les Évêques.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE est donc la société des chrétiens qui, sous la conduite du Pape et des Évêques, professent la Religion véritable, la possèdent dans toute sa pureté, connaissent et pratiquent la loi de DIEU, et marchent à la conquête du Paradis, où JÉSUS-CHRIST glorifié les attend. « Nul ne peut avoir DIEU pour père, disait, *il y a seize cents ans*, saint Cyprien, Évêque et martyr ; nul ne peut avoir DIEU pour père, qui ne veut point avoir l'Église pour mère. »

Respectons donc les Pasteurs de l'Église comme les envoyés de DIEU ; détestons les attaques blasphématoires que les impies dirigent contre eux ; écoutons leur voix paternelle ; soyons dociles à leur enseignement ; c'est la parole de JÉSUS-CHRIST. « *Allez, leur a dit ce divin Maître, enseignez tous les peuples, apprenez-leur à observer mes lois. Voici que moi-même je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles.* CELUI QUI CROIRA SERA SAUVÉ, MAIS CELUI QUI NE CROIRA POINT SERA

CONDAMNÉ. (Évangile de saint Matthieu, et de saint Luc.) »

ORGANISATION DE L'ÉGLISE

Il y a sur la terre une grande armée, qui n'attaque personne, qui ne blesse personne, qui ne tue personne, qui combat toujours, qui marche imperturbablement depuis dix-neuf siècles contre le même ennemi, à travers les mêmes périls, pour la même conquête. Elle est partout, et peu de gens la connaissent. Elle est plus nombreuse mille fois que *la grande armée* du grand Empereur, et elle compte plus de héros. Elle combat des adversaires encore plus terribles, et la croix d'honneur qui récompense ses braves laisse bien loin derrière elle la décoration du champ de bataille.

Cette armée, c'est l'ÉGLISE CATHOLIQUE. Son Chef, déjà couronné de gloire, est JÉSUS-CHRIST ressuscité, qui règne dans les cieux. Ce divin Chef a confié sur la terre la plénitude du commandement à un homme qui commande à tous les autres, et qui les conduit à la victoire. C'est le Pape, successeur du Prince des Apôtres, saint Pierre, à qui le Fils de DIEU a déclaré que sur lui serait établie l'Église, et que jamais les puissances de l'enfer ne prévaudraient contre elle.

Le bon DIEU lui-même a organisé cette admirable armée, dont nous autres catholiques avons l'honneur

de faire partie. Si nous sommes fidèles à son drapeau, notre récompense ne sera rien moins que le bonheur et le repos éternel du Paradis.

C'est une chose étrange que l'ignorance de plusieurs relativement à une matière qui les touche de si près ! Il n'est pas plus permis à un chrétien de ne pas connaître ces choses qu'à un militaire de ne savoir pas ce que sont, dans la hiérarchie de l'armée, un général, un colonel, un capitaine, un sergent et un soldat.

Le chef donc auquel tous doivent obéir sans exception, nous ne saurions trop le redire, c'est le Pape. Sa puissance spirituelle s'étend sur tout l'univers ; il est l'Évêque, le Pasteur, le Docteur, le Père spirituel de tous les hommes. Il est chargé par le bon DIEU de faire répandre partout la lumière de la Foi, et de conserver intacte la Religion chrétienne. Pour être membre de l'Église, c'est-à-dire du troupeau fidèle de JÉSUS-CHRIST, il faut marcher sous la conduite du Pape, écouter docilement sa voix, et obéir à son gouvernement spirituel, toujours assisté du Saint-Esprit. Nul n'est excepté de cette grande règle d'obéissance ; et les Cardinaux, les Évêques, les Prêtres, etc., ne se distinguent des simples fidèles vis-à-vis du Pape que par une soumission plus éclatante et un respect plus profond. Telle est la volonté expresse du Fils de DIEU : Quiconque se sépare du Vicaire de JÉSUS-CHRIST se sépare de JÉSUS-CHRIST lui-même.

De même qu'un général, chargé du soin de l'armée entière, ne peut remplir son devoir s'il n'est aidé par

d'autres chefs qui, sous ses ordres, conduisent les différents corps de cette armée, de même le Pape, Pasteur du monde entier, est aidé dans sa charge suprême par les Évêques, qui, sous sa direction, veillent sur les différentes parties du troupeau fidèle. Chacune de ces parties, qui, toutes réunies, forment l'Église catholique, s'appelle un *diocèse*, et prend le nom de la ville où réside l'Évêque.

Les Prêtres sont les aides et comme les vicaires de l'Évêque. L'Évêque leur confie à son tour les différentes fractions du troupeau qu'il doit gouverner, enseigner et sanctifier. Ainsi chaque diocèse est divisé en plusieurs cures, et le prêtre chargé par l'Évêque de cette partie du diocèse s'appelle *curé*. Tous les prêtres ne sont pas curés. Ceux qui ne sont pas chargés de ce ministère sont, ou bien les vicaires des curés, c'est-à-dire leurs aides, ou bien de simples prêtres vivant en dehors du ministère paroissial, et s'occupant exclusivement à étudier, à prier, à élever la jeunesse, à donner des missions, à confesser, à prêcher la parole de Dieu, en un mot, à exercer, sous la direction immédiate de l'Évêque, toutes sortes de bonnes œuvres ayant pour fin le salut des âmes.

Les Évêques et les Prêtres ont été, comme le Pape, institués par N.-S. JÉSUS-CHRIST; c'est lui qui a réglé leurs rapports respectifs, et qui a établi cet admirable et indissoluble lien d'unité, qui se résume en une seule parole : obéissance. Le Prêtre doit obéir à l'Évêque comme l'Évêque doit obéir au Pape.

De même que, dans l'armée, le général en chef a autour de lui un *état-major* d'officiers, chargé de transmettre ses ordres à tous les commandants secondaires; de même, dans l'Église, le Pape a autour de lui un *état-major* ecclésiastique, composé des *Cardinaux* et des *Prélats romains*, au moyen desquels il administre et gouverne l'Église dans tous ses détails. A cause de cela, les Cardinaux sont au-dessus de tous les Évêques et Archevêques du monde.

Le cardinalat est comme le rayonnement de la Papauté. Un Cardinal est le conseiller intime du Souverain-Pontife, et participe ainsi à l'exercice de sa puissance suprême. En effet, c'est aux Cardinaux que le Pape confie l'examen et la direction des grandes affaires qui regardent le gouvernement général de l'Église, et ainsi ils forment autour de lui comme un sénat auguste, toujours prêt à l'assister de ses conseils et de son zèle.

Le Pape est toujours habillé de blanc. Les Cardinaux sont vêtus de rouge; c'est ce que l'on appelle la pourpre romaine. Les Archevêques, Évêques et autres Prélats portent des vêtements violets. Tous les autres ecclésiastiques sont habillés de noir.

Il faut respecter profondément ces divers degrés de l'autorité sacrée de l'Église. Quoi qu'il arrive, et malgré les spécieux discours des libertins et des journaux, demeurons invariablement fidèles à la voix du Pape. Soyons également dociles à celle de notre Évêque, de notre curé. Élevons notre obéissance jusqu'à Jésus-

CHRIST, dont l'autorité réside en eux, puisqu'il a prononcé lui-même cet oracle infallible : « *De même que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. Recevez le Saint-Esprit : qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise. Apprenez à tous les peuples à observer ma loi. Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde.* »

LE PAPE

Le **PAPE** est le Pontife suprême de la Religion chrétienne, le Grand Prêtre de la Religion véritable, le Vicaire de Notre-Seigneur **JÉSUS-CHRIST**, le Pasteur de l'Église universelle et le successeur de saint Pierre, Prince des Apôtres.

Le premier Vicaire de **JÉSUS-CHRIST**, le premier Pape, fut l'Apôtre saint Pierre. Chacun se rappelle les mémorables passages de l'Évangile où le Fils de Dieu lui promit d'abord, puis lui conféra la souveraineté de l'univers. **JÉSUS-CHRIST** était dans les campagnes voisines de la ville de Césarée, en Judée. Pour éprouver la foi de ses disciples, il leur demanda ce que les peuples pensaient sur son compte. Ils lui dirent : « Les uns croient que vous êtes Jean-Baptiste; les autres, Élie; d'autres, Jérémie, ou quelque prophète ressuscité. » **Jésus** leur dit : « Et vous, qui croyez-vous que je suis? » Et aussitôt saint Pierre se jetant à ses genoux : « Vous êtes le Christ, s'écria-t-il, le fils du Dieu vivant! » C'est alors que

le Seigneur laissa tomber de ses lèvres une parole qui a traversé les siècles avec une fécondité merveilleuse, et qui, maintenant encore, resplendit à Rome, gravée en gigantesques caractères au-dessus du tombeau de l'Apôtre : *« Tu es heureux, Simon, dit JÉSUS à son Apôtre; car ce n'est ni la chair, ni la nature, qui t'ont révélé ce que tu viens de dire, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te le dis, tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église, et les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. C'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux; et tout ce que tu auras lié sur la terre, sera lié dans les cieux; et tout ce que tu auras délié sur la terre, sera délié dans les cieux. »*

Vous avez sans doute entendu lire souvent ce passage de l'Évangile, mais en avez-vous jamais pesé la force et la profondeur?

Voyez d'abord : c'est DIEU lui-même qui a inspiré saint Pierre et lui a fait connaître la vérité de la foi : *Ce n'est pas le sens naturel qui t'a révélé cela, mais mon Père céleste.* Saint Pierre est l'élu de Dieu le Père. Voici qu'il devient, à cause de cela, l'élu de DIEU le Fils : *« Et Moi, »* le Fils de DIEU fait homme, le Christ, le Messie, à qui tu viens de rendre témoignage, *« Moi, je dis à Toi. »* JÉSUS-CHRIST à saint Pierre! le Maître au disciple! le DIEU à son Pontife! le Chef de la Religion, résidant au ciel depuis son ascension, à celui qu'il choisit pour être le Chef visible de cette même religion sur la terre, en son nom et par son autorité... *« Et moi je te*

dis que tu es PIERRE. » Je change ton nom naturel de Simon en un nom nouveau et symbolique. « Et sur cette PIERRE » vivante, comme sur un roc inébranlable, « j'édifierai mon Église, » et la solidité du fondement lui communiquera une stabilité et une force si puissantes, que « les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Tu enseigneras la vérité à mon Église, et, à cause de cela, elle sera infaillible dans sa croyance; tu la conduiras dans la voie qui mène à l'éternité bienheureuse, et, à cause de cela, elle sera sainte. Je te confie mon Église; je n'en ai qu'une, comme un époux n'a qu'une épouse légitime; et cette unique Église, à quel signe évident les hommes la pourront-ils reconnaître, entre toutes les sociétés religieuses qui prétendront à ce glorieux titre? A une seule marque certaine : si elle repose sur toi; si toi, et toi seul, en es le fondement, le soutien, le centre, le Père, le Pasteur, le Docteur et le Pontife. « Tu es la pierre sur laquelle je bâtirai mon ÉGLISE. » Toutes les autres prétendues Églises seront de fausses Églises chrétiennes; comme la femme adultère est une fausse épouse, indigne mille fois de ce nom. Mon royaume sera celui où tu régneras, ma loi sera celle que tu enseigneras. Quiconque sera avec toi, sera, par là seul, avec moi, et quiconque se séparera de toi se séparera de moi et de la vie éternelle.

Aussi « les puissances de l'enfer ne pourront-elles l'emporter contre l'Église, » pas plus qu'elles ne pourront prévaloir contre toi. Les persécuteurs viendront.

les hérétiques, les révolutionnaires : ne crains point, je suis avec toi, et sur toi repose mon Église qui durera jusqu'à la fin du monde. Ceux qui voudront te briser se briseront contre toi, pierre fondamentale et angulaire à laquelle je ferai tout aboutir dans le monde moral.

Et la puissance que je te donnerai sera proportionnée à ta grandeur et aux besoins de ton ministère : *« Tout ce que tu lieras ou délieras sur la terre sera lié ou délié dans les cieux ; »* de telle sorte que ta voix sera la voix du ciel, et que tes infaillibles sentences ne feront que précéder les sentences de la Vérité éternelle. Ce que tu béniras, je le bénirai ; ce que tu maudiras, je le maudirai... Heureux l'homme qui sera docile à la voix de Pierre !

Tel est le sens de la parole évangélique, qui a confondu et qui confondra éternellement la révolte des protestants contre l'Église catholique, apostolique, romaine, que gouverne le Pape, successeur légitime de saint Pierre.

Près de monter au ciel, le Fils de Dieu confirma solennellement sa promesse, dont le péché de saint Pierre aurait pu faire supposer, à quelques-uns, la rétractation. *« Simon, m'aimes-tu ? »* demanda trois fois Jésus à son Apôtre. — *« Oui, Seigneur, lui répondit Pierre par trois fois ; oui, vous savez que je vous aime ! »* effaçant ainsi par une triple protestation d'amour et de dévouement la triple négation dont il s'était rendu coupable. *« Sois le pasteur de mes*

agneaux, lui dit le Sauveur; *sois le pasteur de mes brebis !* » Les *agneaux* de JÉSUS-CHRIST sont les chrétiens fidèles à la voix de ce bon Pasteur ; ses *brebis* sont les Évêques et les prêtres qui engendrent les chrétiens à la vie éternelle par le baptême, les sacrements et l'enseignement de la vraie foi. Et ainsi saint Pierre est solennellement institué Pasteur de l'Église universelle par JÉSUS-CHRIST remontant dans les cieux.

Le PAPE, Évêque de la ville de Rome, dont saint Pierre fut le premier Évêque, est le successeur de ce grand et admirable Apôtre. Pie IX, actuellement Évêque de Rome, remonte, par une succession non interrompue de Pontifes, jusqu'au Prince des Apôtres. Saint Pierre vit, commande, enseigne, gouverne le monde chrétien par Pie IX, ou plutôt, c'est JÉSUS-CHRIST même qui repose en lui, pour être, en lui et par lui, le Chef très-saint de son Église. Ce n'est point l'homme que les catholiques révèrent dans Pie IX ; c'est le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, c'est JÉSUS-CHRIST même, qui le couvre de son ombre et lui communique sa royauté suprême sur ses disciples. L'homme, dans le Pape, doit être et est d'ordinaire, par la providence de DIEU, très-respectable à cause de ses vertus ; mais il pourrait être vicieux sans que la majesté divine de son autorité en fût lésée ; comme un père qui reste toujours respectable, en tant que père, lors même qu'il fait en présence de ses enfants quelque action blâmable. Il y a deux personnes dans le Pape : le Pape et l'homme. Comme homme, il est plus ou moins respectable, se-

lon les vertus qu'il pratique; comme Pape, comme Vicaire de JÉSUS-CHRIST, il est toujours digne de toute notre vénération et a droit à notre obéissance complète et absolue. Ce n'est pas l'homme, c'est le Pape que le Saint-Esprit assiste toujours.

Il y a eu 258 Papes depuis saint Pierre jusqu'à notre Saint-Père Pie IX, actuellement régnant. Sur ce nombre, plus de 80 furent décorés de la palme du martyre, ou brillèrent d'une sainteté si éminente, qu'ils sont honorés parmi les Saints. A peine deux ou trois souillèrent-ils la Chaire de saint Pierre par des vices notables. La plupart furent des hommes éminents par leur capacité, ou leur piété ou leur bienfaisance. Mais on peut affirmer que nul n'a eu plus que Pie IX, notre Pontife actuel, le charme de la vertu. La paix de Dieu reluit sur son visage. La sérénité, la bienveillance, la bonté, l'intelligence, une douce gaieté, voilà ce que représente cet homme admirable, toujours égal avec lui-même. Ses traits réguliers, ses yeux dont l'expression est indéfinissable, la majesté de son port, tout révèle en lui la beauté de la vertu. C'est à la fois le Souverain-Pontife et le bon Père.

Heureux le chrétien qui peut recevoir la bénédiction du Pape, et surtout d'un pareil Pape ! Heureux celui qui peut faire le pèlerinage de Rome, et voir le Successeur de saint Pierre célébrant le Saint-Sacrifice sur le tombeau même de saint Pierre, et offrant à l'adoration du peuple fidèle le Dieu caché dont il est le Pontife et le Vicaire !

QUELLE EST LA VÉRITABLE ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST

Entre les huit ou dix sociétés religieuses qui se disent la véritable Église de JÉSUS-CHRIST, il est d'une importance majeure de discerner quelle est celle qui dit vrai et quelles sont celles qui se trompent. Appartenir à la véritable Église, c'est en effet appartenir à JÉSUS-CHRIST, et par JÉSUS-CHRIST au Père céleste ; renier cette Église, c'est renier JÉSUS, c'est se séparer de DIEU. Nous l'avons indiqué déjà, Notre-Seigneur lui-même nous donne dans son Évangile le moyen infailible, clair et évident de reconnaître son Église. Au seizième chapitre de l'Évangile de saint Matthieu, il dit à Simon Pierre, l'un de ses douze Apôtres : *« Moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. »*

Jésus parle de son Église, de la société de ses disciples fidèles ; donc il a une Église ; donc il a institué et constitué sur la terre une société religieuse, destinée à réunir en un seul corps tous les chrétiens dispersés dans le monde. Première conséquence évidente de la parole de l'Évangile. Jésus n'a qu'une Église, une seule. Il ne dit pas MES Églises, mais bien MON Église. Seconde conséquence non moins évidente, et qui montre la fausseté et l'impiété de ce dicton vulgaire et protestant : *« Toutes les religions sont bonnes. »*

La seule véritable Église de JÉSUS-CHRIST est l'Église qui repose sur saint Pierre, qui a pour Chef suprême, pour Docteur et pour Pontife saint Pierre, choisi par le Christ entre tous les autres. « *Je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église.* » Or n'est-ce pas un fait historique, clair comme le jour et impossible à nier, que la seule Église catholique, apostolique, romaine, est fondée sur saint Pierre, premier Évêque de Rome, premier Souverain-Pontife, premier Pape, de qui le Pape actuel, Pie IX, est le 258^e successeur, et de qui le ministère pastoral se transmet d'âge en âge, de Pontife en Pontife pour le gouvernement de la sainte Église.

Donc l'Église catholique seule est la véritable Église de JÉSUS-CHRIST, la véritable famille des enfants de DIEU sur la terre. Donc toutes les autres Églises, quelles qu'elles soient, sont des Églises fausses, qui ne viennent pas de DIEU et qui ne mènent pas à DIEU, qui sont contraires à l'Évangile et qui n'ont pas le droit de se dire conformes à l'institution divine.

Donc, tout homme droit et craignant DIEU, dès qu'il a reconnu qu'il est dans l'erreur, est obligé *en conscience* de sortir de la fausse Église où il a eu le malheur de naître, et d'entrer, comme une brebis fidèle, dans le bercail de JÉSUS-CHRIST, c'est-à-dire dans l'Église catholique. S'il a le bonheur d'être né catholique, il doit en bénir DIEU tous les jours de sa vie, être prêt à tout souffrir, même la mort, plutôt que de se soustraire, en quoi que ce soit, à l'obéissance du Pape, à qui seul

le Christ a dit : *« Sois le Pasteur de mes brebis ; sois le Pasteur de mes agneaux. »*

Rien n'est donc plus facile que de savoir si l'on appartient à JÉSUS-CHRIST et à son Église. Il suffit de savoir quelle est l'Église qui a le Pape pour Chef, et de faire partie de cette Église. C'est un examen qui n'exige que du bon sens et qui est à la portée de tout le monde.

EN QUEL SENS L'ÉGLISE EST SAINTE

L'Église de JÉSUS-CHRIST est sainte, c'est-à-dire ennemie du mal, qui est le péché. Est-ce à dire pour cela que tous les membres de l'Église soient saints, que tous ses pontifes soient impeccables ? Nullement ; l'homme ici-bas reste toujours homme, c'est-à-dire faible, inconstant, et plus enclin au mal qu'au bien. En quel sens donc l'Église est-elle sainte ?

L'Église est sainte : 1° En ce sens que son fondateur et son divin Maître est saint. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, DIEU fait homme, est le fondateur de l'Église, et il est la sainteté même ;

2° En ce sens que les premiers envoyés du Christ, fondateur de l'Église, ont été saints. Saint Pierre et les Apôtres ont été les premiers Pères de l'Église catholique, qu'ils ont prêchée et établie par toute la terre ; nos Églises particulières remontent jusqu'à eux par une succession non interrompue d'Évêques et de Pontifes. Or, qui ne sait à quel degré de sainteté su-

blime les Apôtres sont parvenus, pouvant tous dire comme saint Paul à ceux qu'ils évangélisaient : « Soyez nos imitateurs comme nous le sommes de JÉSUS-CHRIST. » Ces hommes incomparables, non-seulement vécurent pour DIEU, mais ils moururent pour son amour ; tous ont remporté la palme du martyre ;

3° En ce sens que sa doctrine est sainte. Tout ce qu'enseigne l'Église catholique est vrai, est bon et vient de DIEU. JÉSUS a dit aux Pasteurs de son Église : « *Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise. Recevez le Saint-Esprit ; allez donc, enseignez toutes les nations ; voici que je suis moi-même avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ;* »

4° En ce sens qu'au moyen des sacrements, de la prière et du vrai culte de DIEU, elle rend saints tous les hommes qui lui obéissent avec docilité. L'Église ne tend qu'à nous rendre tous vraiment saints, parfaitement saints, chacun dans notre condition. Si un chrétien fait le mal et sort de la voie de la sainteté, c'est qu'il désobéit à l'Église, c'est qu'il fait ce que l'Église défend, c'est qu'il néglige les moyens pratiques qu'elle lui offre. Tout homme parfaitement fidèle à la direction religieuse de l'Église, c'est-à-dire à la prière habituelle, à la communion très-fréquente, aux assemblées et instructions chrétiennes, à l'amour de la Sainte-Vierge et à tous les exercices de la piété catholique, deviendra *promptement et infailliblement* saint, aimera DIEU et son prochain de tout son cœur ;

5° En ce sens qu'elle a produit dans tous les siècles et qu'elle produira toujours une élite de *Saints*, c'est-à-dire d'hommes, de femmes, d'enfants, de pontifes, de prêtres, de fidèles, qui pratiquent les vertus chrétiennes avec un héroïque éclat, qui sont pour les autres hommes de magnifiques modèles de pureté, de chasteté, de dévouement, d'oraison, de force, de douceur, d'humilité, d'abnégation évangélique. Les Saints sont, pour ainsi parler, les échantillons vivants du travail parfait de l'Église qui les produit, la preuve vivante de la sainteté de la Mère qui les enfante ;

6° Enfin, l'Église catholique est sainte en ce sens très-significatif qu'elle condamne et rejette de son sein tout ce qui est souillure, mensonge, hypocrisie, impureté. Elle est la première à flétrir et à stigmatiser les quelques prêtres infidèles qui, de temps à autre, renouvelant la trahison de Judas, oublient la sainteté de leur mission et scandalisent les peuples par des chutes déplorables. Le crime de Judas aurait-il pu être justement imputé aux très-saints et très-fidèles Apôtres du Christ, à saint Jean, à saint Pierre, à saint Paul ? La douleur de l'Église, lorsqu'un mauvais prêtre vient déchirer son cœur, l'indignation terrible avec laquelle elle l'interdit, le chasse, l'excommunie quand il persévère dans le mal, ne sont-elles pas la preuve la plus évidente de sa sainteté ? L'arme dont l'ignorance et l'impiété se servent contre l'Église est donc précisément celle qui la défend le plus victorieusement contre leurs perfides attaques.

L'Église est sainte, et quiconque l'écoute est saint ou le deviendra.

DES MIRACLES

Le miracle est la grande preuve de JÉSUS-CHRIST et de son Église. C'est le signe divin par excellence.

Qu'est-ce qu'un miracle?

Est-ce chose possible?

Y en a-t-il jamais eu de véritables?

Pourquoi n'y en a-t-il plus?

Telles sont les questions qui se pressent dans la bouche des gens peu instruits, qui s'imaginent connaître la Religion et l'ignorent complètement. Répondons en deux mots à leurs questions, et prions le bon DIEU qu'il daigne rendre efficaces nos raisonnements.

I. *Un MIRACLE est un fait extérieur et sensible qui surpasse ÉVIDEMMENT les seules forces de la nature. C'est un fait tellement au-dessus du pouvoir de l'homme et de la créature, que toute conscience honnête est contrainte de se dire à elle-même : **Le doigt de Dieu est là.***

Le miracle est le moyen dont DIEU se sert pour signaler sa présence et manifester extraordinairement son intervention au milieu des hommes. C'est la preuve irréfragable, à la portée de tous, de la divinité d'une doctrine. Un homme se dit envoyé de DIEU ; il enseigne que tout le monde doit croire à sa parole, que sa doctrine est véritable, et qu'elle vient du ciel. Quelque part

qu'il se présente, on lui adressera aussitôt la question que les Juifs firent au divin Sauveur sur les bords du lac de Tibériade : « *Quels miracles faites-vous, pour que nous ajoutions foi à vos paroles?* » Et si cet homme est vraiment l'envoyé de DIEU, à plus forte raison s'il est DIEU lui-même comme était JÉSUS-CHRIST, il répondra par cet argument sans réplique : « *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent!... Les miracles que je fais, au nom de mon Père, rendent témoignage de moi.... Si vous ne voulez pas croire à mes seules paroles, croyez aux prodiges que j'opère, afin que vous reconnaissez et que vous sachiez que le Père est en moi et que je suis en mon Père.* »

En un mot, le *miracle* est le signe caractéristique, le sceau inviolable et inimitable que DIEU appose à sa parole, afin d'en empêcher la contrefaçon.

II. « Les miracles sont-ils possibles? » — Est-il nécessaire de répondre à une question pareille? Elle se réduit à dire : Le bon DIEU est-il le Maître? Et celui qui a établi les lois ordinaires de la nature, ne peut-il pas, pour faire du bien à ses enfants, arrêter momentanément les effets de ces mêmes lois? « Cette question, sérieusement traitée, serait impie, si elle n'était absurde, a dit un célèbre incrédule, Jean-Jacques Rousseau; et ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement, que de le punir; il suffirait de l'enfermer. Mais aussi quel homme a jamais nié que DIEU pût faire des miracles? »

III. « Y a-t-il jamais eu de vrais miracles? » — Oui, sans doute, puisque Jésus crucifié qui exige des hommes le renoncement à toutes leurs passions les plus chères, est adoré depuis dix-huit siècles d'un bout du monde à l'autre. Vouloir expliquer le triomphe et la perpétuité du christianisme sans l'intervention de grands prodiges, évidents et nombreux, c'est ignorer la nature de la religion chrétienne, la nature de l'homme, l'histoire de l'un et de l'autre; c'est un miracle d'ignorance et de déraison. Pourrez-vous jamais croire, sans faire violence à la raison, que, lorsque le christianisme se présenta au monde, sortant du pied d'un infâme gibet, exigeant, comme il l'exige encore, le sacrifice des préjugés et des passions, le sacrifice de l'honneur mondain, des biens, de la liberté, de la vie; pourrez-vous, dis-je, jamais croire qu'on ne demanda point tout d'abord à son auteur : « Prouve-nous que tu viens de Dieu, en faisant des œuvres que Dieu seul peut faire. Fais des miracles; sans quoi nous ne croirons point aux mystères étranges que tu annonces, nous ne pratiquerons point les durs préceptes que tu nous commandes. »

JÉSUS-CHRIST a eu des martyrs, et en quel nombre, grand DIEU ! Or, est-il possible, je le demande à votre bon sens, que des millions d'hommes, de tout âge, de toute condition, de tous pays, aient voulu mourir de la mort la plus affreuse sans avoir demandé à cette religion, pour laquelle ils s'immolaient, la preuve *évidente* de sa divinité?

« Mais il y a de faux miracles, » dira-t-on. — Preuve certaine qu'il y en a eu de vrais. Il y a nécessairement de la monnaie de bon aloi, là où l'on cherche à en répandre de la fausse. D'où vient que l'on fait de la fausse monnaie? C'est qu'on espère la faire passer pour la véritable. Et d'où vient qu'on espère la faire passer pour véritable, si ce n'est parce qu'il en existe réellement une véritable, à laquelle la fausse cherche à ressembler? Ainsi les faux miracles n'ont pu être accrédités que parce qu'ils ressemblaient aux véritables, et ils deviennent, par là même, le témoignage certain de la réalité de ceux-ci.

IV. « Pourquoi n'y a-t-il plus de miracles? » — La question est curieuse, car il y en a encore, et beaucoup. Si l'on était un peu plus instruit des choses religieuses, l'on saurait qu'à Rome on canonise des Saints, de nos jours, comme dans tous les siècles passés. Or, on n'en canonise aucun sans un examen rigoureux, constatant au moins cinq miracles opérés par son intercession. Devant la sévérité extraordinaire qui régit ces sortes de procès, et la prudence si connue de Rome, qui osera dire qu'il n'y a plus de miracles?

Je réponds, en second lieu : il y a maintenant moins de miracles qu'au commencement du christianisme, et il en doit être ainsi : 1° parce que le but véritable des miracles a été atteint, savoir : la conversion du monde et l'établissement de la religion chrétienne; 2° parce que nous avons aujourd'hui sous les yeux une preuve de la divinité de notre foi, aussi éclatante

et aussi miraculeuse que les miracles eux-mêmes l'étaient pour les premiers chrétiens; je veux dire les prophéties de l'Évangile et leur accomplissement dans le monde. Les premiers chrétiens voyaient les miracles de JÉSUS-CHRIST et de ses Apôtres, mais ils ne voyaient pas l'accomplissement de leurs prophéties. Ils étaient cependant obligés d'y croire fermement, et ils y croyaient facilement à cause des miracles qu'ils voyaient. Nous autres, nous ne voyons point les miracles qu'ont vus nos pères; mais nous voyons l'accomplissement des prophéties de l'Évangile, et ce que nous voyons nous fait admettre aisément les miracles que nous n'avons pas vus. Le miracle était la preuve des premiers chrétiens; la prophétie est notre preuve à nous, par l'évidence du fait divin de son accomplissement.

Et observons, en terminant, que cette preuve tirée de l'accomplissement des prophéties, est peut-être plus péremptoire encore que celle tirée des miracles, en ce sens que le temps en augmente la force de jour en jour. Par exemple, la stabilité du Siège de saint Pierre, la conservation du peuple juif maudit et dispersé dans le monde, etc., sont aujourd'hui des faits bien plus frappants que s'ils ne subsistaient que depuis trois ou quatre siècles. Que sera-ce dans trois ou quatre mille ans, si le monde dure jusque-là (ce qui est plus que douteux)?

Il y a donc des miracles. Il y en a moins que jadis, parce qu'il doit y en avoir moins; et ils ne nous sont

plus donnés que comme des consolations divines, et non plus comme des preuves. Le miracle qui remplit le monde, c'est l'Église catholique.

LA VÉRITÉ ET L'ERREUR

Il n'y a qu'une seule vraie religion, avons-nous dit et répété, et c'est la religion du seul vrai DIEU et de son Fils éternel, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Cette Religion divine est enseignée au monde par les seuls Pasteurs de l'Église catholique, successeurs des Apôtres, et envoyés de JÉSUS-CHRIST.

Dans tous les siècles l'esprit d'erreur a suscité contre cette religion sainte des *contre-religions*, qui ne sont que des inventions humaines. C'est ce que l'on appelle les fausses religions ou les hérésies. Elles ont toutes ce caractère d'avoir un homme pour inventeur, et de ne pas remonter jusqu'aux Apôtres de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Séparées de la vérité, qui ne se trouve entière que dans l'Église catholique, ces fausses religions durent quelque temps, puis disparaissent, perdant les âmes et n'ayant pour fruits que l'indifférence et l'impiété.

Au milieu des variations et des bouleversements de tous genres qui accompagnent les fausses religions, l'antique Église de DIEU demeure toujours la même, enseignant toujours la même doctrine de vérité, prêchant toujours la même morale sainte, et produisant

toujours dans le cœur de ses enfants les vertus les plus sublimes. Cette différence ne doit point surprendre : l'œuvre de DIEU ne ressemble pas aux œuvres humaines, et JÉSUS-CHRIST, fondement divin de l'Église, ne peut permettre qu'elle soit ébranlée.

JÉSUS-CHRIST, DIEU, tel est le secret tout-puissant de la vie de l'Église catholique. L'absence de JÉSUS-CHRIST, la séparation de DIEU, tel est le secret redoutable de la faiblesse et de la chute de toutes les fausses religions.

Au sortir de la Révolution française, le besoin de DIEU se fit sentir, et plusieurs tentatives religieuses précédèrent le grand acte par lequel l'empereur Napoléon I^{er} rétablit en France la religion catholique, en l'année 1802.

Une de ces tentatives impuissantes eut pour auteur un certain citoyen, nommé Laréveillère-Lépeaux, qui appela sa prétendue religion le culte des théophilanthropes (c'est-à-dire de ceux qui aiment DIEU et les hommes). Le pauvre homme ne savait pas que ce culte était aussi ancien que le monde, et que son nom véritable était le christianisme. Malgré tous ses soins, malgré la force publique dont il disposait en sa qualité de membre du Directoire, Laréveillère ne réussissait pas. On se moquait de lui et de ses cérémonies; et franchement, il y avait de quoi. Le pauvre citoyen fondateur se plaignit un jour de ce peu de succès à son ami M. de Talleyrand, qui lui fit une réponse aussi mor-

dante que profonde : « Que voulez-vous, mon cher, lui dit-il malignement ; ne fonde pas une religion qui veut. Tâchez de mourir le vendredi et de ressusciter le dimanche, et vous verrez que ça prendra. »

Il en est de toutes les sectes protestantes et de toutes les Églises séparées de Rome, comme de la théophilanthropie : « Ça ne prend pas ; » et cela ne prendra jamais sérieusement, parce que la vérité seule a le privilège de bien prendre.

CATHOLIQUE ET PROTESTANT

Il est bien certain qu'à beaucoup d'égards les protestants et les catholiques sont, non-seulement à *peu près* la même chose, mais *absolument* la même chose ; qu'ils sont Français au même titre les uns que les autres, jurés, électeurs, commerçants ; de plus, il est certain que les protestants peuvent, comme les catholiques, être bons pères, bons maris, bons voisins et honnêtes gens. Avancer cela, ce n'est rien dire du tout ; autant vaudrait affirmer sérieusement que les protestants ont, comme les catholiques, deux yeux, un nez, une bouche, deux oreilles, deux pieds et deux mains. Mais il ne s'agit pas de cela quand on parle de religion ; il s'agit de savoir si le catholique qui dit *oui* a raison ou tort contre le protestant qui dit *non* ; il s'agit de savoir de quel côté se trouvent la vérité et la religion chrétienne.

Et d'abord, quand on a l'air de dire que les catholiques et les protestants ont à *peu près* les mêmes croyances, on montre, clair comme le jour, que l'on ne connaît guère ni le catholicisme, ni le protestantisme. Voyons-le en deux mots.

L'Église catholique se présente devant le monde comme l'envoyée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, chargée par lui, chargée *seule*, de prêcher sa religion à l'univers, de conserver le dépôt de la foi et de le défendre contre toutes les erreurs, d'interpréter la révélation chrétienne, d'expliquer à tous ce qu'ils doivent croire, pratiquer et éviter pour sauver éternellement leurs âmes ; et elle se présente revêtue de l'assistance du Saint-Esprit, qui la soutient et la conserve dans l'accomplissement de cette sublime mission. — Les protestants, au contraire, divisés sur tous les autres points, sont unanimes pour s'insurger contre l'Église catholique ; ils la déclarent la corruptrice du christianisme, l'ennemie mortelle de l'Évangile, l'instrument du diable contre Dieu ; ils rejettent sa parole, ils blasphèment ses enseignements ; ce qu'elle nie, ils l'affirment ; ce qu'elle affirme, ils le nient ; ils crient d'une seule voix contre elle ce que les Juifs criaient jadis contre le Fils de Dieu sous les fenêtres de Pilate : « A bas ! à bas ! nous ne voulons point que celle-là règne sur nous ! »

L'Église catholique proclame et vénère dans le Pape, successeur de saint Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ, le Chef des fidèles, leur Pasteur suprême et le Docteur infailible de la loi de Dieu. — Les protestants

(d'accord surtout en ce point) détestent le Pape comme l'Antechrist, c'est-à-dire comme le grand ennemi de la vérité et le chef de l'idolâtrie. Par haine pour le Pape, ils nous appellent *papistes*. Quel dissentiment plus fondamental peut-on concevoir?... Le catholique a pour règle de sa foi l'enseignement infaillible de l'Église, c'est-à-dire du Pape et des Évêques. — Le protestant ne reconnaît aucun docteur que lui-même, lisant la Bible et l'interprétant comme il peut, ou plutôt comme il veut; ses prétendus *pasteurs* n'ayant, sur leurs prétendus *coréligionnaires*, d'autre autorité que celle qu'ils s'arrogent arbitrairement. De là, chez les catholiques, une doctrine religieuse fixe, immuable, que rien ne change, comme la vérité elle-même; et chez les protestants, une telle variation de croyances, que chacun peut en changer et en change non-seulement tous les jours, mais à tout moment.

Le catholique puise la vie chrétienne dans les sept sacrements de l'Église et l'entretient principalement par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. — Le protestant ne reconnaît pas ces sacrements, il ne conserve que le Baptême, et encore en altère-t-il la notion. Il blasphème et maudit la confession et la communion.

Le catholique adore dans l'Eucharistie JÉSUS-CHRIST, qui a déclaré qu'il y est réellement présent, et que le pain vivant qu'il donnerait au monde, ce serait son propre corps. — Les protestants, dans la triste parodie qu'ils appellent *la sainte Cène*, ne voient dans l'E-

charistie qu'un symbole vide, un fragment de pain. Quel abîme entre ces deux enseignements : JÉSUS-CHRIST d'un côté; et de l'autre...., un peu de pain !

Le catholique vénère, aime, invoque la bienheureuse vierge MARIE, Mère de son divin Sauveur. — Le protestant a pour elle un éloignement invincible, qui va souvent jusqu'au mépris, jusqu'à l'aversion.

En un mot, le protestantisme est au catholicisme ce que *non* est à *oui*; et cela, notez-le bien, dans les points les plus fondamentaux de la religion. Trouvez-vous encore que ce soit A PEU PRÈS *la même chose*?

Et puis, nous avons tort de dire *le protestantisme*, comme si c'était une seule religion, une seule doctrine. Les protestants ne sont d'accord que pour attaquer la grande Église catholique, ainsi que nous venons de l'indiquer; ils ne sont d'accord que pour *protester*, ou plutôt pour se révolter; mais, à part cela, il n'y a plus aucun accord, aucun lien entre eux; ils ne sont unis que par la haine commune de l'Église. Comme c'est touchant!... Ils croient *ce qu'ils veulent*, selon qu'ils s'imaginent trouver quelque chose de nouveau dans la Bible ou dans leur cervelle. L'un explique un passage dans un sens; l'autre, dans le sens justement opposé. D'après un passage de la Bible, on en a vu avoir jusqu'à seize femmes à la fois; d'autres ont cru, toujours sous prétexte de la *parole de Dieu*, devoir tuer les enfants après leur baptême pour les envoyer au ciel; d'autres, en foule, sont tombés dans les rêveries les plus extravagantes, et tellement grotesques, que l'on

neconçoit pas comment jamais on a pu y ajouter foi.

A force de vouloir tout et toujours *réformer*, tout a été *déformé*. Divisés en mille petites sectes qui s'anathématisent les unes les autres, les luthériens, les calvinistes, les zwingliens, les anglicans, les quakers, les piétistes, les méthodistes, les sacramentaires, les anabaptistes, les évangéliques, les hernhuter, les trembleurs, les plongeurs, etc., présentent au monde le tableau le plus déplorable de *l'anarchie religieuse*. Aussi la division, qui produit toujours la faiblesse et la ruine, a-t-elle si bien miné les sectes protestantes, qu'il est certain maintenant qu'elles n'ont plus longtemps à vivre.

Au milieu de la décadence générale du protestantisme, il est, au contraire, fort curieux et fort consolant de voir toujours immuable, toujours pacifique dans sa force, toujours féconde en saintes œuvres et en saints personnages, l'antique Église catholique, fondée par les Apôtres et gouvernée par le Pape, successeur de saint Pierre et Vicaire de JÉSUS-CHRIST. Là seulement se trouvent réalisées les solennelles promesses que JÉSUS-CHRIST a faites à son Église. Là seulement se trouve vivante et pratiquée cette *voie d'autorité* que le Sauveur a établie pour conduire par elle les fidèles au salut, lorsqu'il a dit à ses Apôtres (dont nos pasteurs catholiques sont seuls les successeurs) :

« *Recevez le Saint-Esprit; de même que mon Père*
« *m'a envoyé, moi-même je vous envoie. Allez donc,*
« *enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer*
« *ma loi; prêchez l'Évangile à toute créature; quiconque*

*« croira à votre parole sera sauvé, quiconque la rejettera
« sera condamné. Moi-même, je suis avec vous jusqu'à
« la fin du monde. Qui vous écoute m'écoute, qui vous
« méprise me méprise. »* On ne saurait trop répéter
ces paroles du Fils de Dieu.

Là seulement, dans l'Église catholique, se trouve
réalisée et appliquée la grande parole qu'il a dite à
saint Pierre quand il l'a choisi pour gouverner ses
frères : *« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai
« mon Église, et les puissances de l'enfer ne l'emporte-
« ront pas contre elle. C'est à toi que je donnerai les
« clefs du royaume des cieux. Tout ce que tu lieras sur
« la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu dé-
« lieras sur la terre sera délié dans les cieux. Pierre,
« j'ai prié pour toi afin que ta foi soit infailible ; con-
« firme tes frères ; sois le Pasteur de mes agneaux,
« sois le Pasteur de mes brebis. »* Un savant protes-
tant vient de se faire catholique à cause de cette seule
parole. « Où trouver sa réalisation ailleurs que chez
les catholiques ? disait-il. Eux seuls reposent sur saint
Pierre, qui continue à gouverner, à enseigner, à
régir l'Église de Jésus-Christ par le ministère de son
successeur, l'Évêque de Rome, le Pape, chef de l'É-
glise catholique. »

Terminons ces quelques réflexions par une considéra-
tion importante. Jamais on n'a vu un catholique pieux
et instruit se faire protestant pour mieux servir Dieu,
tandis que l'on voit chaque jour, et maintenant plus
que jamais, les protestants les plus honnêtes être ra-

menés à la foi catholique par l'étude plus approfondie de la religion et par le désir de mieux vivre. De plus, jamais on n'a vu un bon catholique se faire protestant au moment de mourir; et très-souvent des protestants se font catholiques à cet instant suprême où la vérité seule peut influencer sur une aussi grave détermination. Cela seul suffirait pour faire voir de quel côté est la vérité religieuse.

ENCORE UN MOT SUR LE PROTESTANTISME

« Les protestants ne croient-ils pas en JÉSUS-CHRIST tout comme les catholiques ? » — Oui ; mais pour être chrétien, il ne suffit pas de croire que JÉSUS-CHRIST est DIEU ; il faut, en outre, croire tout ce qu'il a révélé au monde, et pratiquer sa religion, de la manière qu'il a ordonné. Or, JÉSUS-CHRIST, en envoyant ses Apôtres, qui étaient ses premiers prêtres et les premiers Pasteurs de son troupeau, a déclaré que tous les hommes seraient obligés d'écouter leur enseignement comme le sien propre ; qu'eux seuls seraient chargés d'expliquer aux peuples le christianisme, et que quiconque ne les écouterait pas serait traité comme un infidèle. Il a voulu que ce fût à eux, et à eux seuls, que les chrétiens eussent recours dans leurs besoins spirituels, et pour cela il leur a promis, à eux et à leurs successeurs, jusqu'à la fin du monde, l'assistance du Saint-Esprit ; il les a revêtus de son caractère sacer-

dotai, afin qu'ils pussent sanctifier leurs frères par la prédication de la vraie foi et par l'administration des sacrements, et surtout afin qu'ils pussent pardonner es péchés et offrir continuellement à Dieu le sacrifice très-saint et très-pur de l'Eucharistie.

Pour trouver JÉSUS-CHRIST, pour devenir enfant de Dieu, membre de sa famille, brebis de son troupeau, il faut donc aller à ceux qui seuls sont chargés par le Sauveur de tout ce qui concerne la religion. Quiconque les méprise, méprise JÉSUS-CHRIST; quiconque les repousse, repousse la religion de JÉSUS-CHRIST, la vraie foi, la connaissance et le service de Dieu.

Or, ces hommes, seuls Pasteurs légitimes du troupeau de JÉSUS-CHRIST, ce sont les Évêques de l'Église catholique, qui seuls remontent, par une succession non interrompue, jusqu'à saint Pierre et jusqu'aux Apôtres; donc, c'est à eux, et à eux seuls, qu'il faut aller pour devenir et pour rester chrétien. Et les pauvres protestants qui rejettent leur autorité sont des aveugles qui fuient la lumière; leur croyance à la divinité de JÉSUS-CHRIST ne leur sert à rien. Leurs prétendus *ministres* sont forcément des pasteurs illégitimes, qui se croient ou se prétendent ministres de Dieu, tandis qu'ils ne sont que les ministres de l'erreur; et le prétendu *pur Évangile* qu'ils prêchent n'est que le résumé incohérent de leurs vaines opinions et le fruit de leur exaltation religieuse.

« Mais, dit-on encore, n'ont-ils pas le même Évangile que les catholiques ? » — Ils en ont la lettre, mais

ils n'en ont pas l'esprit ; or, la lettre tue, comme dit l'Apôtre saint Paul, c'est l'esprit (c'est-à-dire le vrai sens) qui donne la vie. La lettre de la Bible perd les protestants comme elle a jadis perdu les Juifs ; comme les Juifs, les protestants rejettent l'enseignement sacré de ceux que DIEU envoie pour expliquer le vrai sens de la lettre. Les Juifs ont rejeté l'enseignement du Fils de DIEU et de ses Apôtres, et leur obstination les a perdus. Les protestants rejettent l'enseignement du Vicaire de JÉSUS-CHRIST et celui des Évêques catholiques, Pasteurs légitimes de l'Église, et leur obstination les perd.

La Bible n'est rien sans l'Église. L'Église est l'institution vivante et parlante *fondée par JÉSUS-CHRIST* pour expliquer la Bible, pour conserver, prêcher, défendre, appliquer pratiquement la révélation chrétienne, et par conséquent l'Écriture sainte, partie principale de cette révélation. C'est l'Église, et l'Église seule, qui nous enseigne infailliblement, au nom et par l'autorité de JÉSUS-CHRIST, l'inspiration divine de la sainte Bible ; c'est elle seule qui distingue d'une manière souveraine les livres vraiment inspirés, de ceux qui ne le sont pas ; c'est elle seule qui fixe le sens véritable des passages obscurs ou contestés, avec la lumière du même Esprit qui a inspiré les livres eux-mêmes. Enfin (et notez bien ceci), c'est d'elle que les protestants ont reçu ces livres.

Sans l'Église, la Bible et l'Évangile ne sont plus qu'une lettre morte, que des mots. Ce n'est plus la

parole de DIEU, parce que ce n'est plus la pensée de DIEU. Chaque ministre, chaque protestant interprète le texte sacré selon son caprice du moment, et souvent dans le sens de ses passions. C'est si commode, quand on veut faire quelque faute, de pouvoir se dire : En suivant mon penchant, non-seulement je ne fais pas de mal, mais je fais la volonté de DIEU !

Terminons cette causerie par une réponse assez piquante que fit un pieux et aimable prélat (Mgr de Cheverus, Archevêque de Bordeaux) à un ministre protestant qui discutait avec lui et lui opposait une foule de textes mal compris de l'Écriture, et n'ayant aucun rapport les uns avec les autres : « N'est-il pas écrit dans l'Évangile, mon cher monsieur, lui dit tranquillement le Prélat quand le ministre eut terminé toutes ses citations, n'est-il pas écrit que Judas se pendit ? — Sans doute, reprit le ministre un peu étonné. — N'est-il pas encore écrit : Allez, et faites de même ? Pourquoi donc ne vous êtes-vous pas encore pendu ? » Le pauvre ministre se retira attrapé et confus,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne le prendrait plus

à se frotter à un homme qui avait tant d'esprit.

C'est ainsi qu'en appliquant la Bible sans règle, sans suite, au gré de son imagination, on arrive à tirer du livre le plus sublime les folies les plus absurdes et les plus dangereuses. Donc, il faut, pour expliquer ce livre, un interprète vivant et infallible qui est l'Église;

tout comme pour expliquer une loi, il faut un juge, un tribunal.

LES ANGES ET LES SAINTS

Nous ne sommes sur la terre que pour aller au ciel. Il n'y a pas d'exception à cette règle, et quiconque ne va pas au ciel, est perdu à tout jamais, est damné, éternellement damné dans le feu de l'enfer. Les impies diront tout ce qu'ils voudront; c'est comme cela, et ils n'y changeront rien.

La vie présente est le moment du travail; la vie future, c'est le repos et la récompense. Ceux qui conquièrent ce repos et cette récompense, sont les *Anges* et les *Saints*. Les Anges sont les purs esprits qui, au moment de leur création, au commencement des temps, ont adoré JÉSUS-CHRIST, que DIEU leur montra de loin, incarné sur la terre, et qui méritèrent, par cet acte de foi, de soumission et d'humilité, la gloire du Paradis bienheureux. A leur tête se trouvaient le grand Archange ou Séraphin saint Michel, l'Archange Gabriel, l'Archange Raphaël, dont les noms sacrés sont rapportés dans les Saintes Écritures. Ceux des esprits célestes qui ne voulurent pas croire en JÉSUS-CHRIST et adorer comme leur vrai DIEU, le Fils de MARIE, furent réprouvés instantanément, et s'appellent les *démons* ou *diables*. Le principal d'entre eux s'appelle Lucifer ou Satan.

Les saints Anges sont au ciel, c'est-à-dire, qu'ils

jouissent, dans le sein de DIEU et en union à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, d'une béatitude qu'aucune créature ne peut comprendre, voyant DIEU face à face, participant pleinement à son bonheur infini, et comme noyés dans le Saint-Esprit qui est l'océan infini de la joie, de la lumière, de la paix, de la vie, et de tout bien. Ils sont en plein dans l'amour sans fin et sans mesure; et, dans un seul acte d'amour qui ne finit jamais, dont nous ne pouvons pas même soupçonner ici-bas la perfection et les délices, ils adorent le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ils le louent et le bénissent, par JÉSUS-CHRIST qui est leur Roi céleste et le principe de leur bonheur.

Le nombre des Anges est incalculable. Il y en a *sept* principaux, comme nous l'apprend l'Archange Raphaël quand il se révéla à son cher Tobie : « *Je suis, dit-il, l'Ange Raphaël, l'un des sept qui se tiennent devant le trône de DIEU.* » Le « trône de DIEU, » c'est l'humanité sainte de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, présente au ciel, et sur la terre au Saint Sacrement, et que gardent en l'adorant ces sept grands Archanges, premiers princes de la milice des cieux. Ce sont ces sept mêmes Archanges qui président aux six jours de la création et au septième qui est le jour de la grâce; aux six jours de la semaine et au dimanche; aux sept Sacrements de l'Église; à la diffusion dans les âmes des sept dons du Saint-Esprit; et enfin aux sept grandes époques de la vie du monde depuis la création d'Adam jusqu'au jugement dernier.

Les Anges sont divisés en neuf chœurs, et en trois grands ordres que l'on appelle *hiérarchies* (c'est-à-dire, *puissances saintes*). Chacun de ces chœurs a des attributions spéciales qu'il serait trop long d'exposer ici ; ce qu'il est bien consolant de savoir, c'est que tous sans exception, ainsi que l'enseigne expressément l'Écriture, sont appliqués à la grande œuvre de notre salut : « Tous les Anges, dit saint Paul, ne sont-ils pas des esprits chargés du ministère de nos âmes et envoyés pour assister les fidèles qui doivent recueillir l'héritage du salut ? » En ce sens, nous sommes plus que les Anges, puisqu'ils sont pour nous, et que nous ne sommes pas pour eux. Oh ! la grande chose qu'un baptisé, qu'un chrétien, en qui habite JÉSUS-CHRIST et qui est ainsi assisté, servi et aimé par les Anges !

Parmi ces bons Anges, qui sont *tous* nos amis et nos serviteurs, il en est un cependant que nous devons aimer plus particulièrement, parce que, au jour de notre baptême, et dans quelques autres circonstances plus solennelles de notre pauvre vie, il nous est donné tout spécialement comme protecteur, guide, défenseur et ami. C'est celui que l'on appelle notre *Ange gardien*. Les supérieurs légitimes, soit spirituels, soit temporels, reçoivent du bon DIEU qui les élève ainsi en dignité au-dessus des autres hommes, des Anges gardiens d'une hiérarchie supérieure, qui les assistent plus efficacement. Ainsi la très-sainte humanité du Sauveur, ainsi la Sainte Vierge, Mère et tabernacle de DIEU, avaient pour assistants et pour gardiens les sept

grands Séraphins dont nous avons parlé plus haut. Tout fait croire qu'Adam au paradis terrestre, puis Abel, puis Seth, et chacun des cinq Patriarches qui ont été, jusqu'à Noé, Abraham, David, MARIE et Joseph, les ancêtres du divin Sauveur, avaient pour Ange gardien le très-saint Archange Michel, prince de tous les Anges; que ce même Séraphin est encore l'Ange gardien de chaque Souverain Pontife, Chef de l'Église de la terre, depuis saint Pierre jusqu'au dernier Pape qui gouvernera l'Église, à l'époque du second avènement de Notre-Seigneur; que les Évêques et les rois chrétiens ont pour gardiens des esprits célestes très-élevés en dignité; qu'il en est de même, mais à proportion gardée, des prêtres, et, en général, de tous les supérieurs. Chaque diocèse et chaque empire a pour Ange gardien un prince des cieux; chaque paroisse, chaque église a également son Ange; il n'est pas jusqu'aux *fosses* qui reçoivent notre dépouille mortelle, qui n'aient leur protecteur et leur gardien céleste, ainsi que le déclare l'Église dans sa liturgie.

Les *Saints* sont les hommes qui, durant leur pèlerinage en ce monde, ont si fidèlement répondu aux grâces de JÉSUS-CHRIST, aux enseignements de son Église et à l'assistance des bons Anges, qu'après leur mort ils ont obtenu la miséricorde du Seigneur et ont pris place, chacun suivant ses mérites et son degré de sainteté, dans les hiérarchies bienheureuses du Paradis. Il y a en effet dans le ciel des saints supérieurs en gloire, en bonheur, en perfection et en puissance à

une quantité d'Anges. Ainsi la Sainte Vierge, quoique simple femme et créature humaine, est tellement au-dessus de tous les Chérubins et de tous les Séraphins qu'elle forme à elle seule, dans le ciel, un Ordre, une hiérarchie à part. Parmi les Saints de l'Ancien Testament, Abraham, le grand serviteur de Dieu, Moïse, David, saint Jean-Baptiste, doivent occuper dans la cour céleste un rang merveilleux, parmi les Saints du Nouveau, qui pourrait dire à quel degré de gloire incomparable est élevé un saint Joseph, un saint Pierre, un saint Paul, un saint Jean ? et dans des temps plus rapprochés de nous, un saint Benoît, un saint François d'Assise, un saint Dominique, une sainte Catherine de Sienne, une sainte Thérèse, un saint Ignace, un saint Charles Borromée, un saint François de Sales ? Oh ! qu'il fera beau de voir un jour dans le ciel, lorsque nous irons à notre tour y prendre notre petite place, tous ces beaux diamants, tous ces grands Saints que nous aurons admirés et aimés pendant la vie ! Comme ils nous aimeront, et comme nous les aimerons dans le Paradis ! Tâchons donc, pendant que nous pouvons encore mériter, de bien travailler à notre sanctification, et de ne nous écarter jamais de la droite voie qui mène au ciel. Avançons dans la pratique des vertus chrétiennes ; dans ce chemin-là, ne pas avancer, c'est reculer : avançons dans la pratique de l'esprit de foi, de la présence continuelle de Dieu, de l'union intérieure avec le bon Jésus qui repose en notre cœur fidèle ; dans la pratique courageuse de la

pénitence, de la prière, du détachement, de l'humilité et de la douceur, du travail, de la patience, de l'obéissance et de la chasteté; approchons-nous souvent et très-souvent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et soyons, sous les yeux de Dieu et sous la protection maternelle de la Sainte Vierge, de vrais et fervents chrétiens sur la terre, pour être un jour des Saints dans le ciel.

La fête de la *Toussaint*, qui se célèbre le 1^{er} novembre, est destinée à nous rappeler ce qui nous attend après ce monde, à nous faire célébrer avec une sainte joie les triomphes et le bonheur des Saints et des Anges, à nous les faire invoquer avec plus d'ardeur et à nous attirer de la sorte, par leur puissante intercession, des grâces très-abondantes et des bénédictions toutes spéciales. Elle est également destinée à nous faire rendre un culte de vénération religieuse à cette multitude innombrable d'âmes saintes qui sont au Paradis, mais qui ne sont pas *canonisées* par l'Église (c'est-à-dire, *officiellement* déclarées *saintes* par l'autorité suprême du Pape), et qui, sans cette belle fête de la Toussaint, ne recevraient pas de l'Église de la terre les honneurs auxquels elles ont droit. La Toussaint sera un jour *notre fête*, à nous, pauvres petits saints de dernière qualité, qui ne sommes pas canonisables et qui ne serons jamais canonisés.

LES AMES DU PURGATOIRE

Le 2 novembre l'Église célèbre une fête à la fois bien grave et bien touchante. C'est la *Commémoration (ou souvenir) des fidèles trépassés*.

Cette fête ne regarde pas toutes les âmes de ceux qui nous ont précédés sur la terre. Plusieurs, en effet, sont déjà dans le repos éternel du Paradis, et leur fête se célèbre la veille, le 1^{er} novembre, le jour de Tous-saints. Ce sont les âmes qui, ayant terminé leur épreuve en ce monde, se sont trouvées en état de grâce au moment de la mort, et qui ont achevé de se purifier des peines dues à leurs péchés dans les flammes du purgatoire. Ces âmes saintes n'ont plus besoin de nos suffrages; elles ne peuvent recevoir que nos hommages, nos félicitations et nos prières; elles sont à tout jamais dans la joie, dans la félicité parfaite... Il est d'autres âmes, hélas! et en grand nombre, que cette commémoration pieuse ne regarde pas non plus: ce sont les âmes éternellement et irrévocablement condamnées aux peines de l'enfer, parce qu'elles ont rejeté Dieu, et qu'elles se sont séparées de son amour pendant le temps où elles pouvaient choisir entre le bien et le mal, entre l'amour de Dieu et l'amour du péché... Pour celles-là, il n'y a point de fête, ni de prières, pas plus dans l'Église qui milite encore sur la terre, que dans l'Église qui règne déjà dans les

cieux. Il n'y a pour elles qu'un remords éternel, qu'un désespoir éternel, qu'un vide éternel, que ces flammes éternellement vengeresses, qui dévorent sans consumer; ces flammes, dont JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur parle si souvent dans son Évangile et qu'il réserve à tous les pécheurs : « *Ils iront, dit-il, dans le feu éternel, dans le feu qui ne s'éteindra pas, où la victime sera salée par le feu* (c'est-à-dire conservée et pénétrée tout à la fois), *et où il y aura des pleurs et des grincements de dents...* »

La fête de la *Commémoration des défunts* regarde donc seulement les âmes du purgatoire. Le purgatoire est un état de souffrance où les âmes qui, au jour de la mort, ont été trouvées en état de grâce, mais qui n'ayant pas suffisamment expié leurs péchés par la pénitence, achèvent de se purifier pour être dignes de paraître dans l'assemblée des Saints. « Prenez garde, nous dit l'Évangile, de bien user du temps de la vie et de payer toutes vos dettes (c'est-à-dire, d'expier tous vos péchés), car vous paraîtrez devant un juge qui vous fera payer jusqu'à la dernière obole. » Le purgatoire est cet état redoutable où l'on paye tout ce qu'on doit à la justice divine.

Le purgatoire présente les ténèbres et l'horreur, les remords et les regrets de l'enfer. Il en a le feu terrible, il en a tous les tourments, sauf le désespoir et l'éternité. C'est le même feu qui tourmente les damnés en enfer et les âmes pénitentes dans le purgatoire; et saint Augustin, résumant la tradition de

l'Église des quatre premiers siècles, dit que « *le même feu qui consume la paille*, c'est-à-dire les réprouvés, *épure l'or*, » c'est-à-dire les âmes justes sorties de ce monde avant d'avoir fait une pénitence proportionnée au nombre et à la gravité de leurs péchés.

Elles brûlent donc, ces âmes désolées ; elles brûlent d'un feu véritable, quoique surnaturel ; d'un feu qui atteint les esprits, comme le feu de la terre atteint les corps. La justice de DIEU donne à ce feu sanctificateur une activité que nous ne pouvons concevoir, et dont les ardeurs déjà si redoutables de celui qui agit sur nos sens ne sont que le faible symbole.

Ces âmes sont *dans les ténèbres extérieures* comme les âmes damnées. Elles ignorent le temps où doit finir leur expiation... Peut-être encore vingt ans, cent ans ! peut-être jusqu'à la fin du monde !... Terrible *peut-être !* comme il doit ajouter à la douleur de cette punition ! mais aussi comme il doit faire sentir la grandeur et l'abomination du péché, même du péché véniel et léger, puisque le DIEU d'éternel amour en tire, sur des créatures qui l'aiment et qu'il aime lui-même, une si sévère punition !

Mais ce qui fait la plus grande douleur des âmes du purgatoire, c'est surtout *la séparation de leur DIEU*, de leur bien-aimé JÉSUS. Ici-bas, le désir et l'amour du bien suprême, la passion de l'âme pour DIEU, sa fin unique, dernière, infiniment aimable, sont sans cesse affaiblis, contrariés, souvent même éteints par les sollicitudes de la vie ; mais après la mort l'âme chré-

tienne, plongée dans le purgatoire, dégagée de son corps et de toutes les créatures qui obscurcissaient sa vue, n'aspire plus que vers ce Dieu, vers ce bien sans mesure, qui s'offre à son amour. Elle n'a plus qu'un élan, et c'est vers Dieu... Et, à cause des restes du péché qui la souillent, voici que cette pauvre âme, repoussée de l'unique objet de son amour, languit dans une désolante privation. Elle est assurée qu'elle possèdera un jour ce bien infini, qu'elle désire de toutes ses forces, et c'est cette félicité future qui fait son supplice actuel.

Telles sont les âmes du purgatoire. Telles sont les âmes de beaucoup de ceux que nous avons aimés et qui nous ont aimés sur la terre; notre père, notre mère, nos enfants, nos frères, nos sœurs, nos amis les plus chéris... Les abandonnerons-nous, quand nous pouvons les aider à sortir de ces supplices? Serons-nous sourds à leurs prières, impassibles à leurs larmes? « Mon enfant, disent-elles du fond de leurs souffrances, mon père, mon ami, toi que j'ai tant aimé; toi, qui me témoignais naguère tant de tendresse, m'oublierais-tu donc longtemps encore, et ne m'aiderais-tu point à sortir de ces douleurs?... » Il faudrait n'avoir pas de cœur pour résister à une telle prière. Nous entendrons leur cri, et nous accourrons à leur aide. Nous entendrons la voix miséricordieuse de l'Église, notre Mère et la leur, qui nous enseigne que nous pouvons et que nous devons les soulager par nos prières, par nos bonnes œuvres, par nos aumô-

nes, par nos pénitences, surtout par l'oblation du saint Sacrifice de la Messe pour leur repos éternel. Dieu notre Père et le leur, daigne leur appliquer et leur passer en compte tous les mérites expiatoires de ces œuvres saintes.

Enfin, un moyen bien puissant pour la délivrance des âmes souffrantes du purgatoire, ce sont les indulgences que nous gagnons à leur intention, et qu'avec l'autorisation de l'Église nous appliquons à leur soulagement.

Les plus puissants motifs nous pressent de prier ainsi pour les morts. 1° Si nous les oublions, Dieu, par un juste jugement, permettra qu'on nous oublie à notre tour, et que personne ne prie pour nous après notre mort. 2° Il en est parmi eux un grand nombre à qui nous avons été unis par les liens du sang et de l'amitié. Il faut leur continuer notre tendresse, leur témoigner notre reconnaissance. 3° Si nous sommes assez heureux pour achever leur délivrance, jamais ils n'oublieront cet immense bienfait, et nous aurons en eux d'ardents protecteurs auprès de JÉSUS-CHRIST. Ce sont peut-être leurs prières qui nous sauveront.

Prions beaucoup et souvent pour les âmes du purgatoire. Faisons souvent dire la sainte Messe pour leur délivrance. C'est la plus excellente aumône que l'on puisse faire. Appliquons-leur chaque jour quelque indulgence.

Voici quelques-unes des prières les plus faciles à

dire, auxquelles les Souverains Pontifes ont attaché des indulgences applicables aux âmes du purgatoire.

1° Sept ans et sept quarantaines (de jours) d'indulgence à quiconque récite pieusement les trois actes de foi, d'espérance et de charité.

2° Trois cents jours d'indulgence, toutes les fois que l'on récite les *Litanies de la Sainte Vierge*.

3° *Idem*, pour les *Litanies du saint Nom de Jésus*.

4° *Idem*, pour la prière : *Souvenez-vous, ô très-pieuse vierge MARIE, etc.*; ou *Memorare, etc.*

5° Pour les chapelets enrichis des indulgences dites de sainte Brigitte, cent jours d'indulgence à chacun des *Pater* et des *Ave* que l'on récite, et indulgence plénière une fois par mois, ainsi qu'à toutes les grandes fêtes de l'année, pour les fidèles qui récitent ces chapelets chaque jour.

6° Un an, toutes les fois qu'on baise un crucifix béni.

LE JUGEMENT

Nous sommes tous avides de connaître l'avenir. C'est de ce sentiment intime qu'est venu le détestable abus des sorciers, des diseurs et diseuses de bonne aventure, des spirites et autres charlatans de ce genre, qui se moquent des nigauds qui les consultent, leur prennent leur argent et ne leur apprennent

point ce qu'ils voudraient savoir, par la raison très-simple qu'eux-mêmes ils ne le savent pas plus que les susdits nigauds.

DIEU seul sait l'avenir; ce qui sera est présent à sa connaissance infinie comme ce qui a été et ce qui est, et si nous savons quelque-une des choses à venir d'une manière certaine, c'est uniquement parce que DIEU a daigné nous en instruire d'avance.

Or il a plu au bon DIEU de nous faire connaître quelques-unes de ces choses à venir, non point pour contenter notre vaine curiosité, mais pour nous exciter à faire le bien, à éviter le péché, à embrasser généreusement et constamment les sacrifices souvent si pénibles qu'impose la pratique de la loi divine.

Entre toutes ces vérités de l'avenir, la plus redoutable, celle qui fait et qui doit faire en nous l'impression la plus profonde, c'est sans contredit la prédiction du *Jugement dernier*.

Nous serons tous jugés; rien de plus certain; c'est DIEU lui-même, c'est JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, DIEU fait homme pour sauver nos âmes, qui nous l'a formellement déclaré; et il ne s'est pas contenté de nous dire qu'il y aura un jugement, que ce jugement sera pour tous, qu'il sera terrible et épouvantable, mais il a daigné nous en donner les détails, afin de frapper plus fortement nos esprits. C'est Celui qui a dit : « *Le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera point. Je suis la vérité. Quiconque me suit, ne marche point dans les ténèbres, mais il possède la lumière de*

« *la vie.* » Rien donc de plus certain que ce que le Fils de Dieu nous a prédit sur le jugement.

Dans le vingt-cinquième chapitre de l'Évangile de saint Matthieu, Notre-Seigneur, après avoir dépeint les signes précurseurs du dernier avènement, les pestes, les guerres, le trouble des éléments, le bouleversement effrayant de toute la nature, les ravages de l'Antechrist et les terribles luttes de son Église contre les méchants, Notre-Seigneur nous apprend que tout à coup les nuées du ciel se déchireront, et qu'il apparaîtra lui-même, dans toute la gloire de sa majesté, pour juger le monde. Tous les hommes vivants alors seront frappés de mort, et peu après, au son surnaturel de la trompette de l'Ange, ils ressusciteront ainsi que toutes les générations humaines qui auront passé sur la terre, depuis Adam et Ève jusqu'au dernier jour. Tous ressusciteront en chair et en os ; les âmes rejoindront les corps qu'elles avaient jadis animés. La toute-puissance de Celui qui a tout tiré du néant saura discerner ce qui est à chacun au milieu de la poussière des tombeaux.

Réunis tous devant le tribunal du divin Juge, les hommes subiront alors leur éternelle sentence ; sentence de vie éternelle, de bonheur, de joies éternelles pour les justes ; sentence de désespoir éternel, de malédiction sans remède, de douleurs, de punitions sans fin pour les réprouvés...

Sur un signe du Fils de Dieu, les Anges, revêtus de formes sensibles, sépareront cette foule immense de

créatures en deux grandes assemblées; l'une sera transportée à la droite de JÉSUS-CHRIST, l'autre sera rejetée à sa gauche. Et alors le Roi éternel fera entendre cette double sentence : « VENITE, BENEDICTI PATRIS MEI, « POSSIDETE PARATUM VOBIS REGNUM A CONSTITUTIONE MUNDI. — « *Venez, bénis de mon Père, possédez le royaume qui « vous attend dès l'origine du monde.* » Et les élus, à qui s'adressera cette céleste invitation, entreront aussitôt avec les saints Anges dans la joie ineffable de leur Seigneur.

Puis le Roi se tournant vers l'autre partie de l'assemblée humaine, qui, à sa gauche, attendra également sa sentence : « RECEDITE A ME, MALEDICTI, IN IGNEM « ÆTERNUM. — *Retirez-vous loin de moi, maudits, dans « le feu éternel.* »

« *Et ceux-là, ajoute le saint Évangile, iront aussitôt dans le supplice éternel.* » Quel coup de foudre sera cette parole pour les misérables qu'elle frappera !!! Quoi, Seigneur, séparés de vous? Séparés de vous qui êtes la vie, le bien, le bonheur !!! Et où donc irons-nous, Seigneur? où nous réfugier? — *In ignem.* Dans le feu, et dans le feu éternel. *In ignem æternum.* Jamais de terme à cette flamme! Jamais! Jamais! Quelle demeure! Quelle perspective !!! Aussi le même Seigneur Jésus nous dit-il dans un autre endroit de son Évangile, « *qu'ils en sécheront et qu'ils crieront aux « montagnes : Tombez sur nous, couvrez-nous, mettez- « nous à l'abri de la colère de ce terrible Juge!* » Mais rien ne pourra les soustraire à la divine Justice. Le

temps des miséricordes sera à jamais passé; il ne restera plus que l'inflexible, que l'immuable Justice.

« Si les hommes savaient ce que sont les jugements de Dieu, disait jadis sur son lit de mort un pieux solitaire qui, pendant douze années consécutives, s'était sanctifié en les méditant sans cesse, si les hommes savaient ce que sont les jugements de Dieu, ils ne pourraient jamais pécher! » Que ne pensons-nous à cette salutaire vérité? Elle modifierait infailliblement notre vie, et de négligents que nous sommes, peut-être même de libertins et de mauvais, elle nous rendrait solidement chrétiens, elle ferait de nous des hommes de devoir, de foi et de conscience. Quelquefois nous nous disons : « C'est trop difficile! Je ne peux pas! » Mais pourrions-nous donc habiter dans un feu dévorant, et demeurer dans des ardeurs éternelles?... Oh! que nous verrons clairement alors que nous *pouvions*, que nous pouvions facilement, qu'il aurait fallu simplement un peu de résolution, de courage, pour nous sauver! Mais il ne sera plus temps. On ne meurt qu'une fois, et le jugement qui suit la mort est sans appel...

« Je n'ai pas le temps de faire mes prières, » disions-nous encore. — Je n'ai pas le temps d'aller me confesser. — Je n'ose pas me montrer à la sainte Table devant tout le monde. » Misérables mensonges qui nous auront perdus.

Vous qui lisez ces lignes, n'attendez-pas, croyez-moi, n'attendez pas à changer de vie, à revenir à Dieu, à embrasser la vie chrétienne. Usez du temps, bien

court peut-être, qui vous sépare de votre jugement. Préparez-vous par la pratique fervente de la prière, par la fréquentation des sacrements, par la sanctification des dimanches, par le zèle à chercher en toutes choses l'accomplissement de la volonté de DIEU, préparez-vous, dis-je, une sentence favorable, et priez le bon Dieu, je vous en supplie, pour que ni vous, ni moi, ni aucun de ceux que nous aimons n'aient à entendre un jour l'affreuse parole qui ébranlera le monde : DISCEDITE A ME, MALEDICTI, IN IGNEM ÆTERNUM. « *Retirez-vous loin de moi, maudits, dans le feu éternel !* »

LA VIE ÉTERNELLE

Le *Credo* se termine par une parole très-profonde et malheureusement peu comprise.

Après avoir parlé de DIEU, de la Trinité, des personnes divines, du mystère de la création, du mystère de JÉSUS-CHRIST, Fils de DIEU, fait homme, Médiateur et Sauveur du monde, du mystère de l'Église, qui développe par toute la terre la vie puissante de JÉSUS-CHRIST, les Apôtres ont ajouté dans le *Credo* : Je crois à la vie éternelle : et c'est par là qu'ils l'ont achevé. En effet, il n'y a plus rien au delà, et c'est à cette mystérieuse éternité qu'il nous faut réfléchir un instant.

On appelle communément *fin* dernières ce qui termine la vie de l'homme en ce monde, et ce qui constitue sa vie immortelle dans le sein de DIEU. La mort

et le jugement, le purgatoire, l'éternité bienheureuse ou Paradis, l'éternité malheureuse ou enfer; telles sont les grandes, les consolantes et à la fois redoutables réalités que l'on appelle nos fins dernières.

Il n'est guère nécessaire sans doute de dire que la vie se termine par la mort. C'est là une vérité de M. de la Palisse connue du plus petit enfant. Mais qu'est-ce que la mort? que se passe-t-il alors? quel est ce terrible changement? Cette âme, qui tout à l'heure encore se servait des organes de son corps pour penser, voir, entendre, agir, que fait-elle, que devient-elle? et si elle subsiste encore dans un monde où nous ne pouvons pénétrer, quel est son sort et quelles destinées l'attendent? Grandes questions dont la religion seule nous donne la réponse véritable, parce que le DIEU de l'éternité, JÉSUS-CHRIST, Notre-Seigneur, lui en a révélé le secret.

Notre vie sur la terre n'est qu'une préparation courte et passagère à notre vie éternelle. La mort est la fin du voyage. Arrivés au terme de notre épreuve, notre Créateur examine comment nous l'avons passée, et, dans son infinie justice, il rend à chacun selon ses œuvres. Il rejette loin de lui ceux qui n'ont point voulu de lui, et il se donne lui-même, avec les infinis trésors de son bonheur, à ceux qui l'ont aimé, qui l'ont servi fidèlement, et qui sur la terre ont d'avance vécu en lui et avec lui. Au moment où nous mourrons, notre âme perdra sa puissance sur notre corps, et, se tournant vers DIEU, qui habite en elle d'une manière ca-

chée, elle entrera dans son éternité, dans un état nouveau de vie ou de mort, de bonheur ou de malédiction, de sainteté ou de damnation dont elle ne sortira jamais. Elle n'en sortira jamais, parce qu'elle ne pourra plus changer ; elle ne pourra plus comme ici-bas, de mauvaise devenir bonne, ou de bonne devenir mauvaise, parce que, pour changer ainsi, il faut du *temps*, et que dans l'éternité il n'y a plus de temps, ni de moments qui se succèdent. En ce monde, les moments succèdent aux moments, et si nous pouvons passer de l'état de péché à l'état de grâce, ou bien de l'état de grâce à l'état de péché, c'est uniquement parce que nous avons le *temps* de changer. Dans l'éternité, il n'en est plus ainsi : c'est une autre vie, une autre manière d'exister, qui ne ressemble en *rien* à notre vie sur la terre ; ce sera une vie tout à fait indivisible et sans succession d'instant, une vie semblable à celle de Dieu, pour qui il n'y a ni passé ni avenir, mais un *présent* éternel, immuable, parfait, et que nous ne pouvons pas comprendre. Dans le ciel, les justes vivront dans un seul acte éternel d'amour et de béatitude infinie ; dans l'enfer, les réprouvés n'auront également qu'un seul acte éternel et immuable de malédiction, de rage et de désespoir. Il est absolument contraire à la nature même de l'éternité, bonne ou mauvaise, que l'on puisse y changer en quoi que ce soit ; et voilà pourquoi le bonheur du ciel est un bonheur *éternel*, et la damnation de l'enfer, une damnation *éternelle*. Les

gens qui s'élèvent contre l'éternité des peines de l'enfer, sont des esprits superficiels qui ne comprennent pas même le sens des mots dont ils se servent.

Si, au moment de notre mort, notre âme est unie à DIEU par l'amour et par la grâce de JÉSUS-CHRIST, si elle est *en état de grâce*, comme désormais elle ne peut plus changer, elle demeure dans cet état de possession de DIEU et de vie éternellement bienheureuse. Si, au contraire, ce qu'à DIEU ne plaise, elle est en état de péché, c'est-à-dire séparée de l'amour de JÉSUS-CHRIST et adhérente au démon, au mal et au péché, elle demeure à tout jamais dans cette séparation de DIEU, et par conséquent dans la séparation éternelle du bonheur, de la vie, du bien, de la lumière; elle demeure en puissance du démon, à qui elle s'est donnée elle-même, et tombe avec lui dans cet indescriptible malheur, dans cette mort éternellement vivante, dans cet abîme vengeur et immuable de la justice de DIEU, dans ce feu, dans cette malédiction sans nom et sans mesure qui est l'enfer !

Entre l'enfer et le Paradis, il n'y a pas de milieu. Tous, tant que nous sommes, nous serons ou sauvés ou damnés. Si nous nous sauvons, nous nous sauverons par la grâce de JÉSUS-CHRIST et par notre coopération à sa grâce; si nous nous damnons, nous nous damnerons malgré les efforts de l'amour de notre DIEU, par notre résistance à cet amour, par notre propre faute.

Le *purgatoire* est une expiation transitoire, et

comme une pénitence forcée des péchés que les élus n'auront pas suffisamment expiés sur la terre par la pénitence volontaire. Le purgatoire est, comme l'enfer, un état de remords et de souffrances, mais cet état n'est que passager, tandis que l'enfer est un état permanent.

Quant au ciel ou Paradis, la langue humaine peut encore moins en dire les secrets. C'est la communication de la vie éternellement bienheureuse du bon Dieu, de sa lumière ineffable, de son amour sans fin, de son infinie béatitude, accordée au chrétien à cause de JÉSUS-CHRIST, par JÉSUS-CHRIST et en JÉSUS-CHRIST !

O DIEU ! quelles grandes destinées sont ouvertes devant nous ! que nous sommes insensés de n'y pas réfléchir davantage ; et que les peines de la vie nous paraîtraient plus douces si notre foi était plus vivante ! Je serais bien heureux, je vous l'avoue, si cette petite causerie, tout imparfaite qu'elle est, pouvait vous faire réfléchir un peu davantage à vos fins dernières, et contribuer ainsi au bien et au salut de votre chère âme !

DEUXIÈME PARTIE

LES SACREMENTS

Les chrétiens appellent *Sacrements* certains signes extérieurs que le Fils de DIEU fait homme, JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, a institués et choisis pour transmettre sa grâce aux hommes. De même que DIEU s'est communiqué à nous, dans le mystère de l'Incarnation, sous une forme sensible et par le moyen de l'humanité sainte qu'il s'est unie, de même il continue à se communiquer à nos âmes sous des formes sensibles et par le moyen des Sacrements.

Les Sacrements sont comme la partie matérielle et visible de la Religion ; ils ont le même but que l'humanité de JÉSUS-CHRIST dans l'Incarnation. Ils sont au Saint-Esprit ce que le corps est à l'âme ; le Saint-Esprit est l'âme de l'Église, et il lui est donné par les Sacrements : ils en sont ainsi les canaux extérieurs, les instruments, et comme l'écorce.

JÉSUS-CHRIST les a institués comme les moyens né-

cessaires de notre sanctification. Aussi, quoiqu'ils ne soient que des *moyens*, sommes-nous tous obligés d'y recourir pour atteindre la vraie sainteté.

Les Sacrements, avons-nous dit, sont des *signes sensibles*. Un *signe sensible* est une chose extérieure, qui tombe sous nos sens, et qui *signifie* une autre chose qui ne peut tomber sous nos sens. Ainsi, quand je montre mon poing fermé à mon voisin, j'emploie un *signe sensible*. Mon geste, en effet, est *sensible*, puisqu'il tombe sous le sens de la vue ; et c'est un *signe*, car il *signifie* quelque chose qui ne peut se voir, c'est-à-dire la menace que je fais à mon voisin et le ressentiment que j'ai contre lui. Les paroles sont toutes des *signes sensibles* ; elles sont *sensibles*, puisqu'on les entend et qu'elles affectent le sens de l'ouïe ; et elles sont des *signes*, car les sons différents qu'elles forment expriment et signifient nos pensées, qui sont invisibles et cachées au fond de l'âme. Les Sacrements des chrétiens sont tous des *signes sensibles* ; ils tombent tous, en effet, sous quelqu'un de nos sens ; ce sont ou des cérémonies, ou des gestes, ou des paroles, ou des choses matérielles, qui *signifient* et produisent une action invisible du Saint-Esprit dans l'âme du fidèle qui les emploie.

Il y en a sept, tous institués par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même. Ce sont : le *Baptême*, la *Confirmation*, l'*Eucharistie*, la *Pénitence*, l'*Extrême-Onction*, l'*Ordre* et le *Mariage*. Tous ils apportent à l'âme le Saint-Esprit de JÉSUS-CHRIST, qui vient la sanctifier

dans les différents états et les diverses nécessités de sa vie spirituelle.

Dans le *Baptême*, JÉSUS-CHRIST nous donne le Saint-Esprit pour nous faire naître à la vie spirituelle et éternelle, et pour nous faire entrer dans la grande famille des Élus, qui est l'Église. Le *signe sensible* qui nous confère la grâce du Baptême est l'action du prêtre qui verse de l'eau sur le nouveau chrétien en disant : « Je te baptise, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Dans la *Confirmation*, JÉSUS-CHRIST nous donne son Esprit pour développer en nous la vie qu'il nous a donnée au Baptême, et pour nous procurer des forces nécessaires dans les épreuves et les combats de la vie chrétienne ; le *signe sensible* qui nous confère la grâce de la Confirmation est l'action de l'Évêque qui prononce certaines paroles sacrées en oignant le front des fidèles avec le Saint-Chrême.

Dans l'*Eucharistie*, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST se donne lui-même tout entier, avec son humanité, sa divinité et la plénitude de son Esprit et de ses grâces, sous l'apparence du pain et du vin, pour alimenter sans cesse la vie de notre âme, et la faire croître au milieu des difficultés de chaque jour. Le *signe sensible* dans l'Eucharistie est le corps même de JÉSUS-CHRIST, et l'apparence du pain et du vin, qui cache ce corps adorable.

Dans la *Pénitence*, JÉSUS-CHRIST nous donne le Saint-Esprit quand nous l'avons perdu par le péché, et

nous ressuscite à la vie chrétienne. De même, en effet, que l'union du corps avec l'âme est la vie du corps, et que cette vie se perd dès que l'âme se sépare du corps; de même l'union de l'âme avec le Saint-Esprit de JÉSUS est la vie spirituelle et éternelle, la vie de l'âme; et cette vie se perd quand le péché sépare l'âme du Saint-Esprit, de JÉSUS et du Père céleste. La Pénitence est le moyen que l'admirable miséricorde de DIEU a imaginé pour nous rendre cette vie, quand nous la perdons après notre Baptême. Le *signe sensible* qui nous confère la grâce du sacrement de la pénitence est la parole du prêtre quand il donne l'absolution au pénitent qui vient de confesser ses péchés.

Dans l'*Extrême-Onction*, JÉSUS-CHRIST nous envoie le Saint-Esprit pour nous purifier une dernière fois avant de paraître à son tribunal, et pour sanctifier nos souffrances, notre agonie et notre mort. C'est la dernière marque de son amour, comme le Baptême en est la première. Quand cela est utile au salut, le Saint-Esprit, par l'*Extrême-Onction*, rend la santé corporelle aux mourants. Le *signe sensible* de ce grand sacrement est l'huile avec laquelle le prêtre fait les onctions sur les sens du malade en prononçant certaines prières.

L'*Ordre*, qui est le sixième sacrement, est le signe sensible au moyen duquel JÉSUS-CHRIST envoie le Saint-Esprit à ceux qu'il daigne élire entre ses disciples pour en faire ses prêtres, c'est-à-dire les dispensateurs des sacrements, les ministres de la religion, les prédicateurs

del'Évangile, et les Pasteurs du peuple chrétien. Le *signe sensible* par lequel le Saint-Esprit vient accomplir ces merveilles dans l'âme du chrétien qui est consacré prêtre, est l'imposition des mains de l'Évêque sur la tête de celui qui est ordonné, ainsi que d'autres cérémonies touchantes, qui s'appellent en général l'*Ordination*.

Enfin, dans le *Mariage*, NOTRE-SEIGNEUR, plein de sollicitude pour notre sanctification et notre bonheur dans tous les états de notre vie, donne aux époux son Saint-Esprit pour former, légitimer et sanctifier leur union, pour leur donner la force de garder la fidélité mutuelle et la chasteté conjugale, et pour les assister dans les devoirs si pénibles que la vie commune et l'éducation de leurs enfants leur imposeront à l'avenir. Le *signe sensible* qui confère la grâce de ce sacrement est l'ensemble des actes extérieurs qui constituent l'alliance des époux.

Les sept Sacrements de l'Église sont donc des *signes sensibles institués par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST pour nous sanctifier*. Deux d'entre eux, le *Baptême* et la *Pénitence*, sont destinés à donner le Saint-Esprit et la grâce de DIEU à ceux qui ne l'ont pas, ou ne l'ont plus. Le Baptême donne, et la Pénitence rend la vie de l'âme. Les cinq autres, la *Confirmation*, l'*Eucharistie*, l'*Extrême-Onction*, l'*Ordre* et le *Mariage*, ne donnent ni ne rendent la vie spirituelle, mais ils la développent et l'augmentent. Il faut donc être en *état de grâce* pour les recevoir dignement, c'est-à-dire n'être séparé de DIEU par aucun péché mortel. Si on recevait un de ces

sacrements en état de péché mortel, non-seulement on ne recevrait point le Saint-Esprit dans son âme, mais on commettrait un détestable sacrilège, et on foulerait aux pieds les mérites de Jésus-Christ, source de toute l'efficacité des Sacrements.

Malheur au sacrilège ! malheur à l'indigne chrétien qui ose communier, ou recevoir la confirmation, ou se marier en état de péché mortel, et sans avoir obtenu le pardon de ses fautes par le moyen d'une bonne confession ! Le Fils de Dieu le retrouvera au jour du jugement ; et, pour lui, le trésor de la miséricorde ne sera plus que le trésor de la justice !

Quelle joie, au contraire, et quelle source inépuisable de consolation pour le chrétien véritable qui voit son Dieu toujours prêt à l'assister dans ses défaillances ! Il peut tous les jours, à chaque moment de sa vie, s'abreuver à longs traits à ces sources de la grâce, « dont les eaux, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, *rejaillissent jusqu'à la vie éternelle.* »

1 LE BAPTÊME

Nous venons de le voir ; il y a sept sacrements dans la religion chrétienne ; c'est-à-dire sept choses ou signes extérieurs, choisis par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même pour sanctifier nos âmes en leur transmettant la grâce divine, et en subvenant ainsi à nos différents besoins religieux.

On peut comparer la vie de notre âme à la vie de notre corps. Pour grandir, se développer, se nourrir, et accomplir toutes ses fonctions, il faut avant tout que le corps naisse et vive ; aussi, la naissance est-elle le commencement de la vie. Il en est de même de l'âme. Il faut avant tout qu'elle reçoive la vie par son union avec Jésus ; et si elle ne reçoit pas cette vie spirituelle, elle ne peut faire des actions chrétiennes, ni se sanctifier. Or, le Baptême est la cérémonie extérieure instituée par le bon Dieu pour nous donner la vie de l'âme, pour nous faire naître spirituellement, et nous faire devenir enfants de Dieu et de son Église. Pour cette raison, on appelle le Baptême le premier et le plus fondamental des Sacrements, sans lequel on n'est pas chrétien, sans lequel on n'a point de part avec Jésus-CHRIST.

On baptise en prenant de l'eau et en la versant sur la tête de l'homme ou de l'enfant qui se présente pour devenir chrétien, et l'on dit *en versant l'eau* : « *Je te baptise au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit.* » Pour que le baptême soit valable, il faut que l'eau dont on se sert soit de l'eau naturelle, et que celui qui baptise prononce les paroles que nous venons de dire, en même temps qu'il verse l'eau.

En cas de nécessité, tout le monde peut et doit baptiser ; homme, femme ou enfant, peu importe ; mais seulement en cas de nécessité, c'est-à-dire lorsqu'il y a pour l'enfant un danger imminent de mort, et lorsqu'on n'a pas le temps d'aller chercher un prêtre.

Hors ce cas de nécessité, il est défendu à qui que ce soit d'administrer le sacrement de Baptême; le prêtre étant, par son sacerdoce, le dispensateur des choses saintes et le ministre de la religion.

On baptise ordinairement dans les églises, tout près de la porte d'entrée, pour signifier que, par le baptême, l'enfant est admis à entrer dans l'Église, c'est-à-dire dans la grande société des chrétiens, serviteurs de JÉSUS-CHRIST et enfants de DIEU. Avant de verser de l'eau et de conférer par là le sacrement, le prêtre accomplit sur l'enfant plusieurs cérémonies mystérieuses, et récite plusieurs prières destinées à implorer pour ce nouveau chrétien les bénédictions divines, à chasser le démon qui le tient séparé de JÉSUS-CHRIST par le péché originel, et à signifier les grâces que le baptême va donner à cette âme. Par la bouche de son parrain ou de sa marraine, l'enfant promet à DIEU de lui demeurer fidèle toute sa vie, d'éviter autant que possible le péché, et il renonce au démon, au vice, et aux œuvres mauvaises, pour s'attacher à JÉSUS-CHRIST, son Sauveur. Le parrain et la marraine deviennent comme le père et la mère de l'enfant en ce qui touche le soin de son âme, et c'est pour eux un véritable devoir de travailler à son salut, autant que cela leur est possible.

Après que l'enfant est baptisé, le prêtre lui fait sur la tête une onction avec une huile consacrée, nommée le Saint-Chrême, et dont on ne se sert que dans les trois sacrements de Baptême, de Confirmation et

d'Ordre. Le prêtre met entre les mains du nouveau chrétien, ou plutôt entre les mains de son parrain et de sa marraine, un cierge allumé, symbole frappant de ce qu'un chrétien est et doit être toujours. En effet, la lumière consume et absorbe le cierge tout entier et le fait passer, pour ainsi dire, en lumière; de même JÉSUS-CHRIST devient, par le baptême, la vie, la lumière vivifiante des chrétiens, qui ne sont sur la terre que pour se consumer dans son amour, et se dévouer tout entiers à son divin service. S'ils sont fidèles, ils seront admis dans la lumière et dans la joie éternelles de JÉSUS-CHRIST dans le ciel, comme le cierge, qui devient, en se consumant, pour ainsi dire, tout lumière.

Le jour de notre baptême est le jour de notre véritable naissance, c'est-à-dire de notre naissance à la véritable vie. En effet, nous ne sommes pas seulement destinés à vivre sur la terre comme des bœufs et des moutons, qui n'ont point d'âme; mais nous sommes créés pour la vie éternelle, c'est-à-dire pour connaître DIEU, l'aimer et le servir de tout notre cœur, durant l'épreuve de notre vie mortelle, et pour parvenir ainsi dans notre patrie céleste, et dans le bonheur qui ne finira jamais.

Il faut garder fidèlement les promesses sacrées de notre baptême, et veiller avec grand soin à les faire observer par ceux qui dépendent de nous. Enfants de DIEU, frères de JÉSUS-CHRIST, restons dignes de la grâce de notre baptême; et pour cela, évitons le péché,

combattons les tentations, soyons assidus à la prière, fréquentons les instructions saintes, surtout les jours de dimanches et de fêtes, observons les commandements de DIEU et les lois de l'Église, en un mot, soyons de dignes chrétiens ! Il n'y a que cela de vraiment bon et de vraiment grand sur la terre !

LA CONFIRMATION

Le *Baptême* est le premier sacrement de la religion chrétienne ; la *Confirmation* est le second. La confirmation est au baptême ce que le développement de l'adolescence et de la virilité est à la simple naissance. Par notre naissance, nous devenons hommes, mais nous ne sommes pas encore des hommes dans toute la force du terme, c'est-à-dire capables de parler, d'agir, de travailler et de combattre. Nous ne devenons hommes parfaits qu'en grandissant et en acquérant les forces et le développement de la virilité. Ainsi en est-il de notre âme, dont le corps n'est que le symbole et l'image extérieure. Notre âme s'unit spirituellement à JÉSUS-CHRIST par le baptême, et devient ainsi vivante selon DIEU ; mais il lui faut le sacrement de Confirmation pour développer et perfectionner cette première grâce du baptême, et faire de ce chrétien un parfait chrétien.

Cela ne veut pas dire que tous ceux qui sont confirmés sont parfaits. Hélas ! le diable et la misère hu-

maine sont toujours là ! Mais par la confirmation, le chrétien reçoit de Dieu les forces nécessaires pour devenir et demeurer toujours un chrétien parfait, c'est à-dire un saint.

Notre-Seigneur nous donne cette assistance une fois pour toutes, et c'est pour cela que l'on ne reçoit qu'une seule fois dans sa vie le sacrement de Confirmation. Dans les premiers siècles de l'Église, on recevait d'ordinaire la confirmation aussitôt après le baptême ; maintenant l'usage est de la recevoir lorsque l'on arrive à l'âge de raison, ou du moins à l'époque de la première communion. C'est en effet à ce moment que commencent les combats sérieux de la vie et la lutte souvent si furieuse de nos passions. Cependant on peut être confirmé comme baptisé à tout âge, et il n'est jamais trop tard pour accomplir la volonté de Dieu. Négliger, par sa faute, de recevoir de bonne heure le sacrement de Confirmation est un péché très-grave ; et ce n'est pas une moindre faute pour un père ou une mère d'empêcher les enfants d'être confirmés, ou même de ne pas les y obliger.

Les Évêques seuls ont reçu de JÉSUS-CHRIST le pouvoir de confirmer. Par la confirmation, en effet, nous sommes appelés à combattre vaillamment contre le démon, le monde et le péché ; et ce sont les Évêques qui sont les chefs de la grande armée du bon Dieu. Les prêtres sont les capitaines qui combattent sous les ordres du général. Pour confirmer, l'Évêque, revêtu de ses ornements pontificaux commence par implorer

sur ceux qui se présentent à lui les sept dons du Saint-Esprit, et récite d'antiques et admirables prières. Chacun s'approche à son tour, et l'Évêque trace, avec le Saint-Chrême, sur le front du chrétien, le signe de la croix, qui est le signe du triomphe de JÉSUS-CHRIST. Il lui dit : *« Je te marque du signe de la croix, et je te confirme, par l'onction du salut, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »* Telle est la formule sacramentelle que les Apôtres ont transmise aux Évêques, leurs successeurs. Le Pontife touche ensuite légèrement la joue du confirmé, en lui disant : *« Que la paix soit avec toi ! »* Quand tous ont reçu le sacrement, l'Évêque termine la cérémonie en demandant à DIEU, pour ses nouveaux soldats, la grâce de bien user des armes que le sacrement vient de leur fournir, et en donnant à toute l'assemblée la bénédiction solennelle.

On peut prendre, le jour de la confirmation, un nouveau Saint pour patron de la vie nouvelle dans laquelle ses exemples et sa protection nous aideront à persévérer ; et c'est une pieuse coutume que l'on doit recommander à tous les enfants de prendre alors le nom de MARIE pour mettre leur persévérance sous la protection spéciale de la très-sainte et immaculée Vierge, Mère de DIEU.

Vous avez été baptisé et confirmé, n'est-ce pas ? Combattez donc courageusement les ennemis de votre salut, qui sont en même temps les ennemis de votre bonheur. Pratiquez avec énergie tous vos devoirs de

chrétien ; pas de faiblesse, pas de lâcheté, pas de respect humain ! Souvenez-vous de la grande parole du Sauveur, si consolante pour les chrétiens fidèles, si terrible pour les lâches : « *Celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père au dernier jour. Et celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré JUSQU'À LA FIN !* »

L'EUCCHARISTIE

L'Eucharistie est le troisième sacrement de la religion chrétienne. Si le baptême nous donne la vie de l'âme en nous unissant spirituellement à JÉSUS-CHRIST, si la Confirmation développe et complète cette union vivifiante, la sainte Eucharistie est destinée à l'entretenir et à l'alimenter.

L'Eucharistie est un sacrement institué par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et qui contient, sous les apparences du pain et du vin, cet adorable Sauveur lui-même. La veille de sa Passion, JÉSUS-CHRIST ayant pris du pain entre ses mains saintes et vénérables, le bénit et le changea, par sa vertu toute-puissante, en son corps et en son sang : « *Prenez, dit-il à ses Apôtres, en leur présentant ce pain mystérieux, prenez et mangez-entous ; CAR CECI EST MON CORPS.* » Et quand ils eurent communié, il prit une coupe de vin, la bénit également, et la changea en son sang précieux, en disant : « *Prenez et buvez-en tous ; CAR CECI EST MON SANG, le sang*

de la nouvelle et éternelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, en rémission des péchés. » Puis il donna à ses Apôtres, qui furent ainsi les premiers prêtres, l'ordre et le pouvoir de faire ce qu'il venait de faire lui-même, c'est-à-dire de changer le pain et le vin au corps et au sang de JÉSUS-CHRIST : « *Et vous, ajouta-t-il, toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi. »*

Depuis ce temps, les Apôtres et leurs successeurs légitimes, qui sont les Évêques et les prêtres catholiques, consacrent chaque jour, en célébrant la messe, le pain et le vin ; et c'est ce pain et ce vin, changés miraculeusement au corps et au sang du Seigneur, que l'on appelle le *sacrement d'Eucharistie*, ou le *Saint-Sacrement*.

Communier, c'est recevoir le sacrement d'Eucharistie, ou, en d'autres termes, c'est recevoir le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST, réellement présent, quoique caché sous le voile de la sainte hostie. Ce corps est bien le même qu'il était autrefois sur la terre, mais il n'est pas dans le même état. Dans l'Eucharistie, il est dans un *état glorieux*, c'est-à-dire infiniment éloigné de la grossièreté du corps naturel et terrestre. Bien communier, c'est recevoir JÉSUS-CHRIST avec les dispositions convenables ; mal communier, c'est le recevoir avec des dispositions mauvaises. Bien communier, c'est faire la plus grande, la plus sainte et la plus sublime action dont une créature soit capable, car c'est s'unir à Dieu même. Mal communier, c'est

faire un détestable sacrilège et trahir JÉSUS-CHRIST, comme Judas, par un baiser.

Pour bien communier, il faut être en état de grâce, c'est-à-dire n'avoir sur la conscience aucun péché mortel, être fermement disposé à demeurer bon chrétien, à éviter le péché et à servir fidèlement le bon DIEU, et enfin, se préparer à la sainte Communion par la prière, par de bonnes lectures et par le recueillement du cœur. Il faut, de plus, être à jeun, c'est-à-dire n'avoir rien mangé ni bu depuis minuit. L'Église l'a ainsi réglé par respect pour le Saint-Sacrement.

On est obligé, sous peine de péché très-grave, de communier au moins une fois par an, aux fêtes de Pâques : c'est ce qu'on appelle communément *faire ses Pâques*. Communier pour la première fois s'appelle faire sa première communion ; l'usage fixe pour cette grande action l'âge de onze, douze ou treize ans. Mais la première communion ne doit pas être la dernière, comme se l'imaginent bien des gens grossiers et ignorants, qui regardent la première communion comme une sorte de conscription ou de corvée par laquelle il faut passer, parce que tel est l'usage ; mais dont on est débarrassé une fois pour toutes après la cérémonie. Comme si l'on cessait alors d'être chrétien ! comme si, après s'être nourri une fois, on pouvait se passer à tout jamais de nourriture !

Les parents sont très-coupables devant DIEU lorsque, après la première communion de leurs enfants, ils les éloignent des sacrements de Pénitence et d'Eucha-

ristie. De tels parents manquent rarement d'être punis, même en ce monde, par la mauvaise conduite de leurs enfants.

Il en est de l'Eucharistie, nourriture de la vie de notre âme, comme du pain matériel, nourriture de la vie de notre corps. La nourriture n'est pas la vie, mais c'est l'entretien de la vie, et l'on mourrait bientôt si l'on cessait de manger. Ainsi la sainte Eucharistie ne donne pas la vie à notre âme, mais elle entretient et nourrit cette vie que nous avons reçue au Baptême. Elle alimente et resserre notre union avec JÉSUS-CHRIST, et, nous donnant ainsi des forces nouvelles pour les combats de chaque jour, elle devient pour nous le moyen et le gage assuré de notre persévérance. Aussi est-ce une pieuse et excellente coutume que de communier souvent, tous les quinze jours, par exemple, ou même tous les dimanches, autant que les exigences de notre état et notre confesseur nous le permettent.

Les premiers chrétiens communiaient tous les jours. On ne communie jamais trop souvent quand on communie bien; et l'on communie toujours bien, quand auparavant on se confesse avec soin, et quand on a une véritable bonne volonté de demeurer fidèle au bon DIEU.

Il y aurait de merveilleuses choses à dire de ce grand et très-adorable sacrement de l'Eucharistie, qui résume tout l'amour et tous les mystères de DIEU; le peu que nous venons d'en dire suffira, je l'espère, pour renouveler en chacun de nous la volonté de té-

moigner à JÉSUS-CHRIST, présent dans son sacrement, encore plus de respect, de piété et d'amour que nous ne l'avons fait jusqu'à ce jour.

FIGURES PROPHÉTIQUES DE L'EUCCHARISTIE

Le Christ, fils éternel de Dieu, apparut au monde, après quarante siècles d'attente, par le mystère de son Incarnation. Rentré dans le sein de son Père, après les trente-trois années de son passage sur la terre, il demeure au milieu de nous jusqu'à la fin des siècles par le mystère non moins adorable de son Eucharistie. L'Eucharistie résume, pour ainsi dire, et continue d'âge en âge l'Incarnation.

Dès l'origine du monde, JÉSUS-CHRIST a voulu que ses Patriarches et ses Prophètes eussent connaissance de l'Eucharistie qu'il devait un jour donner aux hommes, et pour cela il institua plusieurs signes, plusieurs figures prophétiques de ce saint mystère.

Le premier de ces signes fut l'*arbre de vie*, planté par le Seigneur au milieu du Paradis terrestre. Le Paradis terrestre représentait l'Eglise catholique; l'arbre de vie représentait le Christ, centre de l'Eglise et vie éternelle de tous ses fidèles; le fruit de cet arbre mystérieux figurait l'Eucharistie, pain de vie, destiné à alimenter en nous la foi, l'amour de Dieu et la sainteté. Adam devait, pour demeurer pur, se nourrir fréquemment du fruit de l'arbre de vie, comme nous

devons nous -mêmes recevoir fréquemment la sainte Eucharistie pour demeurer fidèles à Dieu et forts contre le démon.

Le second signe prophétique de l'Eucharistie fut *le sacrifice de Melchisédech et d'Abraham*. Melchisédech, que l'Écriture appelle le Prêtre du Très-Haut et roi de Jérusalem, se présenta devant le saint Patriarche, et offrit à Dieu un sacrifice singulier de pain et de vin ; puis il disparut. Melchisédech figurait le Christ, Roi du ciel, venant à l'homme par l'Incarnation et offrant pour lui, avant de retourner dans la céleste Jérusalem, le sacrifice de l'Eucharistie, sous les espèces ou apparences du pain et du vin. Abraham, c'est le chrétien fidèle, c'est l'homme de foi, qui adore JÉSUS-CHRIST, le Pontife éternel, la sainte Victime, la sainte Hostie, immolée sur le Calvaire pour notre rédemption, et demeurant, par amour pour nous, voilée dans le silence de nos tabernacles.

L'*Agneau pascal* est une autre touchante prophétie du mystère de la sainte Eucharistie. JÉSUS est l'Agneau de Dieu, immolé sur la croix pour les péchés du monde, nourrissant de son propre corps Israël, c'est-à-dire l'Église, c'est-à-dire tous ses fidèles ; par le sacrifice de la messe, JÉSUS rend présent sur nos autels le sacrifice de la croix, et par la sainte Communion, il applique à chaque chrétien les fruits de son immolation.

Mais la plus frappante peut-être de toutes ces figures prophétiques de l'Eucharistie est *la manne du*

désert. Ce grand miracle dura quarante ans. Chaque jour, durant quarante années consécutives, le peuple de DIEU, au nombre de plus de deux millions d'hommes, reçut du ciel une nourriture miraculeuse, un pain quotidien, symbole du véritable Pain descendu du ciel et qui est JÉSUS-CHRIST lui-même au Saint-Sacrement. La manne fut conservée dans un vase d'or, dans l'arche d'alliance, à l'endroit le plus saint du temple de Jérusalem ; l'Eucharistie est de même conservée avec amour dans nos églises, dans le secret de nos sanctuaires, mille fois plus vénérables que le Saint des Saints de l'ancienne loi. Chaque jour, à la messe, le Pain céleste descend sur la terre ; chaque fidèle peut et devrait aller s'en nourrir et puiser ainsi la force nécessaire pour supporter saintement les fatigues du voyage, les ennuis du désert. Que serait le monde, grand DIEU, si tous les chrétiens, si tous les hommes allaient ainsi fidèlement communier tous les jours ! ! Dès ici-bas, ce serait le Paradis.

Nous pourrions ici ajouter encore bien d'autres figures de l'Eucharistie, consignées dans les Livres saints ; entre autres ce pain mystérieux qu'un Ange apporta au Prophète Élie et qui donna à l'homme de DIEU une force divine pour atteindre, après une marche non interrompue de quarante jours et quarante nuits, le mont Horeb où il vit la gloire du Seigneur.

Ainsi le Christ, notre Sauveur, nous annonça pendant quarante siècles le plus précieux de tous les dons de son amour, le sacrement de l'Eucharistie, qui est

la nourriture de nos âmes, le soutien de notre faiblesse, notre joie, notre force, notre vraie vie, le gage de notre persévérance et du bienheureux Paradis qui nous attend à la fin de notre laborieux pèlerinage.

INSTITUTION DE L'EUCCHARISTIE

Le Jeudi saint, au soir, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST commença sa Passion en instituant la divine Eucharistie.

Il était dans une grande salle de la ville de Jérusalem, et il y faisait la *Cène* avec ses douze Apôtres. *Cène* veut dire souper, du latin *Cæna*. Jésus, pour nous donner à tous l'exemple de l'obéissance, accomplissait avec ses disciples les lois religieuses de Moïse. Il était le Seigneur de Moïse, et cependant il obéissait humblement, pour nous ôter tout prétexte de négligence dans l'exécution de nos devoirs. Lorsqu'il eut mangé l'agneau pascal, il se leva, prit un bassin rempli d'eau, se ceignit les reins d'un linge blanc, et s'agenouillant humblement devant chacun de ses Apôtres, il leur lava les pieds, avant d'instituer le Saint-Sacrement. Par là il voulait nous donner plusieurs leçons ; il voulait nous apprendre avec quelle pureté parfaite de conscience nous devons nous approcher de la sainte Table ; avec quelle charité nous devons nous rendre les uns aux autres toutes sortes de services ; jusqu'où les supérieurs doivent, pour l'amour de DIEU, s'abaisser

devant leurs inférieurs, les regarder comme des frères et être pour eux pleins de condescendance.

Lorsque le Seigneur se fut relevé, il se remit à table, entouré de ses disciples. Il prit du pain, et, en le bénissant, il leva les yeux au ciel et dit à ses Apôtres : *Prenez et mangez*, car CECI EST MON CORPS ; puis il prit un calice, le remplit de vin, le bénit semblablement et le présenta en disant : « *Prenez et buvez*, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle et éternelle alliance, qui sera répandu pour vous en rémission des péchés. » Et il ajouta : « Et vous, toutes les fois que vous ferez ceci, vous le ferez en mémoire de moi. »

Par ces paroles toutes-puissantes, le fils de Dieu, Créateur du monde, changea le pain en son corps et le vin en son sang, et donna à ses prêtres le pouvoir et l'ordre de consacrer, comme il venait de le faire, la très-sainte Eucharistie. C'est ce qu'ils font tous les jours, à l'autel, pendant le sacrifice de la messe. Par la puissance de Dieu qui leur est communiquée, ils consacrent le pain et le vin au vrai Corps et au vrai Sang de JÉSUS-CHRIST ; de telle sorte qu'il ne reste plus entre leurs mains, sur l'autel, que la simple apparence du pain et du vin recouvrant et voilant à nos regards JÉSUS-CHRIST lui-même, présent et vivant avec tous ses mystères et avec la majesté éternelle de sa gloire.

Comment cela se fait-il ? C'est le secret de Dieu, impénétrable aux Anges aussi bien qu'aux hommes. Nous savons seulement que cela est, et cela nous suffit. Nous

croions à la parole de DIEU, et nous sommes raisonnables d'y croire. L'Eucharistie est le mystère de la foi. Bienheureux ceux qui auront cru sans avoir vu !

DE LA PRÉSENCE RÉELLE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

L'EUCARISTIE est un sacrement (c'est-à-dire un signe extérieur) qui contient Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST vivant, et caché sous les apparences du pain et du vin.

L'Église nous enseigne que le pain et le vin sont changés, entre les mains du prêtre, pendant la messe, au corps et au sang de JÉSUS-CHRIST ; de sorte que, comme nous l'avons dit, après la consécration, il n'y a plus sur l'autel ni pain ni vin, mais JÉSUS-CHRIST lui-même, voilé sous les simples *apparences* du pain et du vin. C'est ce pain mystérieux, qui est JÉSUS-CHRIST, que les chrétiens appellent l'*Eucharistie* ou le *Saint-Sacrement*.

Voilà certes une grande et admirable merveille ! Voilà un profond mystère ! Mais est-il bien certain que nous ne soyons pas abusés ? est-il certain que JÉSUS-CHRIST soit réellement présent dans le Saint-Sacrement ?

Oui, cela est, et je n'en veux pour preuve que la parole divine du Sauveur JÉSUS lui-même.

Plus ce mystère était impénétrable, plus le Fils de DIEU exigeait de notre part une foi complète et absolue,

et plus il devait nous enseigner clairement. Aussi l'a-t-il fait ; et ses paroles, au sujet de la présence réelle, sont tellement nettes, claires et affirmatives, que les protestants se tournent et se retournent en vain depuis trois cents ans pour en éluder la force. Mais l'évidence demeure et les écrase.

Qu'ils ouvrent, en effet, l'Évangile. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST parle deux fois de l'Eucharistie ; une fois pour la *promettre*, un an environ avant sa mort ; une autre fois pour l'*instituer*.

La promesse est rapportée par l'Apôtre saint Jean, au sixième chapitre de son Évangile. Notre-Seigneur était sur les bords de la mer de Galilée. Il venait de nourrir miraculeusement cinq mille personnes avec cinq pains. Multipliés sous les mains des Apôtres qui les distribuaient au peuple par l'ordre de leur Maître, ces pains miraculeux étaient la figure et comme la prophétie en action de cet autre pain vivant, bien plus mystérieux encore, que ces mêmes Apôtres et les prêtres, leurs successeurs, seraient chargés un jour de distribuer au peuple chrétien. Ravis d'admiration à la vue de ce prodige, les Juifs se disaient entre eux : « Voici, en vérité, le Messie que nous attendons. » « Ne cherchez point, leur dit alors le Seigneur, la nourriture qui passe, mais celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle. Cette nourriture, c'est moi, le Fils de l'Homme, qui vous la donnerai, de la part de DIEU mon Père. Ce que Dieu vous demande, c'est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. Mais je vous l'ai dit

déjà ; vous m'avez vu, vous avez vu mes miracles, et cependant vous ne croyez point. »

Et comme les Juifs lui disaient que Moïse, leur père, leur avait donné jadis la manne, miracle insigne qui avait prouvé sa divine mission : « En vérité, en vérité, leur dit JÉSUS, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain du ciel. Car le pain de DIEU est celui qui est descendu du ciel, et qui donne la vie au monde. »

Les Juifs se mirent à murmurer, comme le font encore les protestants et les incrédules. Mais JÉSUS leur dit : « Ne murmurez point entre vous. Je vous le déclare, en vérité, celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; voici le pain descendu du ciel, afin que celui qui le mange ne meure point. C'est moi qui suis le pain vivant descendu du ciel. Celui qui mange ce pain vivra éternellement ; *et ce pain que je donnerai, c'est mon corps, pour la vie de ce monde.* »

Les Juifs se mirent à murmurer de plus belle : « Que dit-il là ? comment peut-il nous donner son corps à manger ? » Et ils ne voulaient point le croire.

Mais JÉSUS-CHRIST affirme avec une force nouvelle qu'il leur donnera un pain qui sera son propre corps et son propre sang, un pain qui sera lui-même, et qu'il faudra manger ce pain vivant, pour être du nombre de ses disciples.

Il leur en fait, en quelque sorte, le serment : « En

vérité, en vérité, je vous le déclare, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Quiconque mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle; et moi-même, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. C'est là le pain descendu du ciel; celui qui le mange vivra éternellement.

Il était impossible de parler plus clairement. Plusieurs de ses auditeurs demeurèrent néanmoins incrédules. « C'est absurde! s'écrièrent-ils : qui peut croire à de pareilles paroles? » et ils quittèrent Jésus comme les pauvres protestants, qui, eux aussi, ont refusé de croire à la présence de JÉSUS-CHRIST dans le pain eucharistique, et qui se sont laissé séparer de JÉSUS-CHRIST par Luther, Calvin et quelques autres orgueilleux révoltés.

JÉSUS ne se trouble point de cette défection. Quoique DIEU aime infiniment l'homme, il n'a pas besoin de lui, et il ne force point ses hommages. Jésus se tourna donc vers ses Apôtres : « Et vous, leur dit-il avec tristesse, voulez-vous aussi vous en aller? »

C'est alors que saint Pierre, se jetant à ses pieds, laissa échapper de ses lèvres, ou plutôt de son cœur, ces paroles pleines de foi, d'obéissance et d'amour, que répètent depuis toutes les générations catholiques : « Eh! Seigneur, à qui donc irions-nous? n'a-

vez-vous pas les paroles de la vie éternelle? Nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu ! »

Certes, voilà bien de quoi convaincre quiconque a l'esprit droit et le cœur sincère, et cependant la seconde parole de JÉSUS-CHRIST, relative à l'institution de l'Eucharistie, est peut-être encore plus précise que celle de la promesse.

C'était le Jeudi-Saint, la veille de la Passion. Le Sauveur venait de manger l'agneau pascal avec les Apôtres. Après la Cène, il se lève, prend du pain entre ses mains divines et vénérables, et levant les yeux au ciel, bénit ce pain, le rompt en douze fractions, le présente à ses Apôtres, en disant : « Prenez et mangez-en tous ; car CECI EST MON CORPS. » Puis il prend de même un calice (ou coupe), y verse du vin, le bénit et le présente à ses disciples : « Prenez et buvez-en tous, leur dit-il ; car CECI EST LE CALICE DE MON SANG, du sang de l'alliance nouvelle et éternelle (mystère de foi!), qui sera répandu en rémission des péchés. »

Enfin il ajoute ces autres grandes paroles, qui donnèrent aux Apôtres et à leurs successeurs (les Évêques et les prêtres catholiques) le pouvoir et l'ordre de faire ce que JÉSUS-CHRIST venait de faire, de consacrer le pain en son corps et le vin en son sang : « Et vous, toutes les fois que vous ferez ce que je viens de faire, vous le ferez en mémoire de moi. »

Est-ce clair? *ceci est mon corps, ceci est mon sang.*
— Et peut-on croire, après une telle assertion de Jé-

JÉSUS-CHRIST, qu'il y ait eu des chrétiens qui aient osé dire que le corps de **JÉSUS-CHRIST** n'était pas réellement présent dans l'Eucharistie ? C'est là cependant où en sont tous les protestants.

On a fait, en Allemagne, par le dessin, une démonstration parlante de cette vérité qui suffit pour confondre les protestants. Notre-Seigneur est représenté entre Luther et Calvin, les deux principaux chefs des protestants. Luther prétendait que, dans le Saint-Sacrement, il y a à la fois du pain et **JÉSUS-CHRIST** ; Calvin, plus impudent et plus franc, disait que **JÉSUS-CHRIST** n'y est pas, et que le pain n'est qu'un symbole de son corps. (Comme si un morceau de pain pouvait être le symbole et la figure d'un corps vivant !) Chacun de ces trois personnages présente donc aux spectateurs le pain eucharistique ; et voici quelles inscriptions sont placées sous chacun d'eux. Sous Calvin, il y a : *Ceci n'est pas mon corps, mais seulement la figure de mon corps*. Sous Luther : *Ceci est du pain et mon corps*. — Et sous Notre-Seigneur : *Ceci est mon corps*. — Puis au-dessous des trois : *Lequel a raison ?*

Pour moi, je me mets du parti du bon Dieu, n'en déplaise à Luther, à Calvin et aux autres, et je dis hautement avec l'Église catholique rassemblée au concile de Trente : « Je crois et je sais que **JÉSUS-CHRIST** est réellement présent dans le Saint-Sacrement de l'Eucharistie. Quiconque croit autrement n'est pas chrétien ! »

LE SAINT-SACREMENT

Encore un mot sur un divin sujet, centre de toute la religion chrétienne et source de toute notre piété.

Depuis les Apôtres on avait toujours enseigné et cru, parmi les chrétiens, que l'Eucharistie était le vrai Corps de JÉSUS-CHRIST, caché sous les apparences de l'hostie consacrée. Il y a trois cents ans s'élevèrent en Allemagne d'abord, puis en Suisse, puis en France, des hommes qui se révoltèrent contre cette croyance unanime de quinze siècles de christianisme, et qui déclarèrent, avec une impudence inouïe, que tout le monde s'était trompé jusqu'alors, qu'ils avaient à eux seuls plus de lumières que les grands docteurs de l'antiquité chrétienne, et que l'Eucharistie n'était pas le Corps du Seigneur. Ils n'apportaient du reste aucune preuve, aucun raisonnement pour appuyer leur nouvelle doctrine. Ils disaient et croyaient cela parce que tel était leur bon plaisir, et il fallait les en croire parce que telle était leur volonté. Ils appelaient cela la *liberté de penser*.

Mais le soleil ne disparaît pas parce qu'il plaît à un fou de nier l'existence du soleil ; et les blasphèmes des protestants ne changèrent point l'institution divine. Outragé et méconnu, moqué et crucifié, Jésus, au jour de sa Passion, n'en était pas moins le vrai Dieu ; outragé et méconnu par les protestants, blas-

phémé et foulé aux pieds, le Saint-Sacrement n'en est pas moins le Corps adorable du Seigneur. Jésus se tait et supporte tout du fond de son tabernacle, comme il se taisait et supportait tout devant Caïphe, devant Hérode et sur sa croix sanglante. « Sors du tabernacle, descends de l'autel, et nous croirons en toi, » disent à Jésus voilé dans le Saint-Sacrement les protestants et tous les autres incrédules. « Descends de ta croix si tu es le Fils de Dieu, le roi d'Israël, et nous croirons en toi, » criaient déjà sur le Calvaire les pharisiens blasphémateurs.

Le protestant qui ne croit pas à la présence de Jésus dans l'Eucharistie, uniquement parce qu'il n'en peut comprendre le mystère, et parce qu'il lui plaît de le rejeter, ressemble tout à fait au pharisien qui ne croyait pas que Jésus fût le bon Dieu, uniquement parce qu'il ne pouvait comprendre comment Dieu pouvait s'être fait homme.

Les Apôtres et les disciples fidèles croyaient à la divinité de Jésus, bien qu'elle ne parût point au dehors, uniquement parce que Jésus affirmait avec l'autorité divine qu'il était vraiment Dieu ; et parce qu'il appuyait ensuite sa parole par ses miracles. Fils des Apôtres et de ces premiers fidèles, nous croyons comme eux à l'affirmation infaillible de Jésus que nous savons être le vrai Dieu, et lorsque nous l'entendons dire : *CECI EST MON CORPS*, nous croyons humblement que, sous l'apparence du pain, est réellement présent le Corps de Notre-Seigneur, le Corps de Dieu fait homme ; nous le

croyons sans le comprendre, sans le voir ; et nous sommes de ceux que Jésus lui-même proclame bienheureux, lorsqu'il a dit à saint Thomas : « Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru ; bienheureux sont ceux qui n'ont point vu, et qui cependant ont cru. »

Le bon sens, plus que toutes les controverses savantes, doit trancher ici toutes les difficultés. Jésus, Fils éternel de Dieu, dit en présentant avec paix et amour l'hostie mystérieuse : *Ceci est mon corps*. Le ministre protestant, quelle que soit sa secte, dit avec fureur de cette même hostie : *Ceci n'est pas le corps du Christ*. Lequel des deux devons-nous croire?.. Et celui-là qui ose dire absolument l'opposé de ce que dit le Christ, peut-il être le ministre du Christ?

Or, qu'enseigne sur ce point l'Église catholique? Depuis saint Pierre et les Apôtres, elle enseigne simplement ce que proclama Jésus lui-même à la sainte Cène. Elle dit que l'Eucharistie est le corps de Jésus, Jésus lui-même, vrai Dieu et vrai homme, continuant par ce mystère d'amour à demeurer au milieu de nous comme un père au milieu de sa famille, comme un roi au milieu de ses sujets, comme le bon pasteur au milieu de son troupeau. Elle enseigne que l'Eucharistie est un mystère divin et incompréhensible, comme le mystère de l'Incarnation est lui-même incompréhensible et divin. Elle condamne et elle plaint en même temps les pauvres égarés qui aiment mieux croire aux caprices de leur faible raison qu'à la parole immuable du bon Dieu.

Le premier sacrilège qui insulta l'Eucharistie fut l'impie Judas, et il est dit de ce malheureux : Il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût pas né. Quand nous voyons les ministres protestants faire métier de détruire dans le cœur des chrétiens la foi au mystère du Saint-Sacrement, au mystère qui nous révèle le plus pratiquement l'amour infini de Jésus pour nos âmes, une douloureuse indignation nous presse contre leur déplorable ministère. Ils nous inspirent le même sentiment de tristesse et de pitié qui déborda du cœur de Jésus au jardin des Oliviers, lorsqu'il se trouva face à face avec celui qui le premier méprisa l'Eucharistie : *Amice, ad quid venisti?* — Mon ami, que faites-vous ?

LA PÉNITENCE

Le Sacrement de Pénitence est comme la médecine de l'âme ; et, pour le dire tout d'abord, c'est pour cette raison qu'il déplaît à bien des gens. Notre pauvre âme, pétrie de misère par suite du péché originel, et sans cesse attirée au mal par le démon, succombe parfois dans cette lutte redoutable, perd la grâce en se séparant de JÉSUS-CHRIST par le péché, et tomberait ainsi dans le désespoir et dans l'enfer, sans la miséricorde du bon DIEU. Le sacrement de Pénitence est le plus grand témoignage de cette miséricorde sans mesure.

Le Baptême, avons-nous dit, nous unit à JÉSUS-

CHRIST, et nous donne la vie de l'âme; la Confirmation perfectionne cette union; l'Eucharistie l'entretient; la Pénitence la répare, quand elle vient à diminuer ou à être détruite. Elle est simplement diminuée et affaiblie par le péché véniel ou moins grave; elle est détruite par le péché mortel. Quand nous avons eu le malheur de pécher gravement, il ne faut pas nous décourager, mais recourir au remède que, dans son amour, notre doux Sauveur a déposé entre les mains de ses prêtres. Ce remède, c'est le sacrement de Pénitence, c'est-à-dire le pardon que le ministre de JÉSUS-CHRIST donne au pécheur pénitent, au nom de DIEU même, après la confession ou aveu que le pécheur fait de toutes ses fautes. JÉSUS-CHRIST a institué ce grand sacrement de miséricorde le jour même de Pâques, en disant à ses Apôtres, au milieu desquels il venait d'apparaître ressuscité : *« Recevez le Saint-Esprit. De même que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonneriez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »* Depuis ce temps, les chrétiens vont confesser leurs péchés aux prêtres, successeurs des Apôtres, et en reçoivent l'absolution, c'est-à-dire le pardon, au nom de JÉSUS-CHRIST et par le mérite de sa Croix. Les protestants ne veulent pas de la confession, et prétendent qu'elle n'a pas été instituée par JÉSUS-CHRIST. Mais les paroles du Sauveur sont claires et formelles, et depuis dix-huit cents ans on les a toujours entendues et pratiquées comme l'Église catholique les entend et les pratique aujourd'hui.

Le véritable motif qui fait rejeter la confession, c'est l'orgueil, qui rougit d'avouer sa faute, et le manque d'esprit de foi, qui méconnaît le mal du péché, et l'excellence de l'état de grâce. Pauvres gens ! quels amers regrets et quel éternel désespoir, s'ils viennent à mourir dans ces mauvaises dispositions !

Le sacrement de Pénitence est un jugement. Le prêtre, représentant et ministre de JÉSUS-CHRIST, est le juge ; aussi est-il assis comme à un tribunal. Le coupable est son propre accusateur ; il se présente devant son juge dans l'humble posture qui convient à un pécheur, à genoux, la tête nue ; et après avoir reçu la bénédiction du prêtre, qui est un juge, il est vrai, mais qui est aussi un père et un consolateur, il s'accuse de ses péchés et s'excite au repentir. Si le prêtre trouve cette âme suffisamment bien disposée, il lui remet ses péchés, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et lui impose une pénitence, c'est-à-dire quelque œuvre de piété destinée à satisfaire à la justice de DIEU. S'il ne la trouve pas assez bien disposée pour recevoir l'absolution, il donne simplement la bénédiction au pénitent, et lui dit de revenir une autre fois, mieux préparé, afin d'être absous. C'est l'absolution qui remet le péché ; sans elle, il n'y a pas de sacrement de Pénitence proprement dit ; la confession et le repentir n'en sont que la préparation nécessaire.

Il est bon de savoir que la miséricorde de DIEU supplée à notre bonne volonté, lorsque nous nous repen-
tons de nos péchés, désirant nous confesser, mais en

étant empêchés d'une manière absolue, par exemple dans un naufrage, dans une bataille, dans un voyage, dans un accident imprévu, lorsqu'il n'y a pas de prêtre présent, et qu'un danger de mort nous menace. Il faut alors recourir avec confiance au bon Jésus qui nous a tant aimés qu'il a daigné mourir pour nous sur la croix, faire du fond de son cœur et le mieux possible des actes de contrition et d'amour, promettre au bon Dieu d'aller se confesser au plus tôt, si on échappe au péril; et, dès lors, il y a tout lieu d'espérer que nos péchés nous seront pardonnés. Mais pour celui qui *peut* se confesser, il n'y a pas d'autre moyen de rentrer en grâce avec Dieu; et le repentir ne peut être efficace sans le sacrement de pardon institué par JÉSUS-CHRIST.

On est obligé, sous peine de péché grave, de se confesser au moins une fois l'année à Pâques; mais il est bon et très-bon de se confesser beaucoup plus souvent. « Plus on se lave, dit le proverbe, plus on est propre. » Croyez-moi, si vous n'êtes pas en règle avec le bon Dieu, et surtout si vous êtes un vieux pécheur, prenez votre courage à deux mains, allez trouver un bon prêtre, dites-lui que vous désirez vous confesser, et que vous le priez de vous aider à vous en tirer. Soyez sûr que vous vous trouverez bien de suivre mon conseil.

LES DEUX TRIBUNAUX

Entre les vérités chrétiennes, il en est une que le bon sens nous révèle aussi bien que la foi : c'est qu'un jour ou l'autre il faut mourir et paraître devant Dieu qui, étant la justice même, ne peut laisser le mal sans châtiment, non plus que le bien sans récompense.

Ce qui rend cette pensée de la mort et du jugement de Dieu redoutable pour tous, c'est que tous nous sommes pécheurs, souvent grands pécheurs, et que le meilleur d'entre nous n'est au fond que le moins mauvais. Or, qu'est-ce qu'un pécheur ne doit pas craindre d'une justice infinie ?

On a vu les hommes les plus justes trembler aux approches de ce moment suprême où ils allaient être jugés, et duquel leur éternité entière devait dépendre. Un des officiers les plus riches et les plus brillants de la cour des empereurs romains, nommé Arsène, avait renoncé, jeune encore, à toutes les espérances mondaines pour mieux servir le Seigneur et pour se préparer uniquement un jugement favorable. Sur le point de mourir, on le vit pleurer et trembler néanmoins : « Quoi, mon Père, lui demanda un des Religieux qui l'assistaient, vous craignez les jugements de Dieu ? N'y a-t-il pas soixante-dix ans que vous faites pénitence ? — Oui, mon fils, répondit le saint vieillard, oui, je tremble. Que sont toutes nos justices en présence de la Justice infinie ? Je crains de n'avoir point mérité la

miséricorde. J'espère, mais je crains ; j'espère en la bonté, mais je redoute la justice. »

Si tels ont été les sentiments des plus grands Saints, que doivent être les nôtres, à nous, pauvres misérables qui, dès notre enfance, avons commis une multitude de péchés de toute espèce et qui n'en avons jamais fait une sérieuse pénitence ! Que dirons-nous lorsque nous paraîtrons devant le Tribunal du Dieu Très-Saint, et lorsque toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos actions, toutes nos négligences, apparaîtront à nos regards épouvantés, comme autant d'accusateurs ? Toutes les années, toutes les heures, toutes les minutes de notre vie, oubliées de nous, mais vivantes et présentes à Dieu, seront elles-mêmes notre sentence... et malheur à nous si nous sommes condamnés !

Mais alors que deviendrons-nous donc ? car nous sommes tous pécheurs, et devant le Tribunal de la Justice divine nous ne pouvons être que condamnés, et condamnés éternellement.

Cette conclusion inévitable serait vraiment désespérante, si, à ce tribunal d'inflexible justice, Jésus, le Sauveur du monde, n'avait opposé sur la terre un autre tribunal tout de miséricorde et d'espérance. C'est bien encore le tribunal de Dieu, le jugement de Dieu, mais c'est le tribunal, le jugement du Dieu RÉDEMPTEUR. Entre ces deux tribunaux, il nous laisse le choix, et quiconque se présentera volontairement pour être jugé ici-bas, a la promesse infailible de Dieu même de n'être point jugé dans l'éternité !

Ce tribunal de miséricorde, vous le connaissez depuis votre enfance, c'est LE TRIBUNAL DE LA PÉNITENCE. Le juge établi par JÉSUS-CHRIST pour prononcer la sentence du pécheur, c'est le Prêtre, ministre de DIEU, et nulle part plus qu'ici, on ne peut admirer la condescendance du Bon Pasteur pour sa brebis égarée!

En effet, qu'est-ce que ce prêtre auquel le Christ a confié le soin de nous juger? Ce n'est point un Ange impeccable, c'est un homme semblable à nous, qui connaît par expérience la fragilité et les misères humaines, qui a besoin lui-même de pardon et de pitié, et qui recourt, lui aussi, au ministère d'un autre prêtre pour obtenir la rémission de ses péchés. Un tel juge peut-il être redoutable, et ne sommes-nous pas assurés d'avance de sa commisération?

Puis, nous pouvons le choisir entre mille, nous pouvons nous adresser au prêtre qui nous inspire le plus de sympathie, le plus de confiance, et par un effet de la Providence de DIEU, le pays où nous vivons nous offre, sous ce rapport, toutes les facilités possibles. Fallût-il faire cent lieues pour sauver notre âme en nous réconciliant avec le Seigneur, qu'est-ce que les fatigues passagères d'un voyage pour acheter le bonheur de l'éternité? Mais non, le prêtre est à notre porte, toujours prêt, comme son divin Maître, à recevoir le pauvre pécheur. N'est-ce pas fouler aux pieds tout sentiment chrétien et toute ombre de bon sens, que de ne pas recourir à un remède aussi facile?

D'autant plus que la honte même de l'aveu disparaît

presque tout entière, grâce aux conditions de ce jugement. La loi du secret le plus inviolable ferme les lèvres du prêtre, et la mort elle-même ne pourrait la lui faire trahir. La haine aveugle de l'impiété, jointe à la plus ridicule ignorance, a pu seule produire, dans des journaux et des romans détestables, des accusations mensongères qui trouvent malheureusement encore des dupes parmi le peuple.

Non-seulement le jugement est secret, mais l'accusateur n'est autre que le pécheur lui-même qui connaît déjà ses fautes. On pourrait ajouter que le prêtre les connaît aussi d'avance, car tous les hommes se ressemblent, hélas ! et quelle que soit la matière de nos accusations, il est à peu près certain que le confesseur en a déjà entendu de pires. Quand l'accusation est terminée, le juge pèse sa sentence ; et si l'accusé se repent sincèrement, cette sentence est infailliblement un pardon. Alors, quelle joie pure ! quelle paix admirable dans le cœur du pécheur relevé ! Il est de nouveau l'ami de Dieu ; il a entendu prononcer sur sa tête un jugement d'absolution que Dieu s'est engagé à ratifier lui-même dans les cieux, lorsqu'il a dit à ses prêtres : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux, et les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez ! »

Enfin, et c'est là le dernier trait de la Miséricorde divine dans l'institution du tribunal de la Pénitence, nous pouvons recourir à l'absolution, non pas une fois seulement dans le courant de notre vie (ce qui serait

déjà une grande grâce), mais cent fois, mais mille fois, mais toujours. La faiblesse humaine elle-même ne doit plus nous faire trembler, et pourvu que nous ayons un repentir sincère du passé, une bonne volonté sincère pour l'avenir, nous sommes assurés de trouver toujours le pardon et la vie.

Courage donc, convertissons-nous à notre bon DIEU, confessons humblement et avec joie nos péchés à son ministre, évitons à tout prix et le jugement de la Justice divine et la sentence de réprobation qui pèse sur notre tête ! Ne pouvant échapper au Tribunal de DIEU, soyons assez amis de nous-mêmes pour préférer la miséricorde à la justice, la confession à l'enfer !

LAZZI SUR LA CONFESSION

On n'aime pas généralement à se confesser. C'est tout simple. D'ordinaire on n'aime pas les médecines, comme nous l'avons remarqué plus haut. Or, la confession étant le remède de cette grande et universelle maladie que l'on appelle *le péché*, il serait étrange qu'elle ne fût pas amère et désagréable.

Aussi, même après vous avoir convaincu de la divine institution de la Confession ; après vous avoir convaincu, non-seulement de son utilité, mais de sa nécessité absolue pour obtenir le pardon de vos péchés et sauver votre âme, je vous entends *marronner* tout bas : « Aller me confesser ! c'était bon quand

j'étais petit, quand j'allais à l'école ; mais maintenant !... »

Eh bien, quoi ! maintenant ? N'avez-vous donc plus d'âme maintenant ? Avez-vous laissé votre âme à l'école ? Si vous aviez besoin de vous confesser quand vous étiez jeune, alors que vos passions commençaient à peine à vous faire la guerre, n'en avez-vous plus besoin maintenant que ces passions sont devenues fortes et violentes ? Un soldat, armé pour l'exercice, abandonne-t-il ses armes quand arrive l'heure de la bataille ? La seule différence que je vois entre l'enfant et l'homme, par rapport à la Confession, c'est que l'homme en a encore plus besoin que l'enfant.

On a besoin de se confesser à tout âge, parce qu'à tout âge, on a besoin d'obéir à la loi de DIEU, promulguée par l'Église catholique. Or, la loi de DIEU ordonne à tout homme capable de pécher, sans aucune exception, de se confesser. A tout âge on a besoin de se confesser, parce qu'à tout âge on pèche, parce qu'à tout âge on peut mourir, et que la confession seule est le remède divin qui efface le péché et tient l'âme prête à paraître devant DIEU.

Mais c'est bien ennuyeux de me confesser !

Hélas ! oui ; aussi ne vous dit-on pas d'y aller pour vous amuser. Tout ce qui est bon et utile n'est pas toujours amusant. Comme je vous le disais tout à l'heure, ce n'est pas amusant de prendre médecine quand on est malade. On la prend cependant, pour guérir. En général, le *devoir* n'est pas amusant, mais

il est bon, mais il est utile, mais il est nécessaire ; et le *plaisir* doit lui être toujours subordonné.

Ainsi en est-il de la Confession. C'est un remède, c'est un devoir. Devoir pénible, mais utile et indispensable ; remède désagréable, et d'autant plus désagréable qu'on en a plus besoin ; mais remède non moins nécessaire qu'efficace.

- Et puis, soyez juste ; à qui la faute ? Pourquoi péchez-vous ? Si vous ne péchiez pas, si vous n'aviez pas donné à votre pauvre âme cette maladie mortelle qui est le péché, vous n'auriez pas besoin de ce remède qui vous déplaît tant. Il faut payer les pots cassés, mon très-cher ; et puisque vous avez fait des péchés, il faut aller vous confesser.

Mais je n'en ai pas fait plus que les autres.

Je ne vous dis pas que vous êtes plus coupable que les autres. Je vous dis qu'ayant péché comme les autres, il faut aller vous confesser comme eux.

Mais les autres n'y vont pas.

Tant pis pour eux, s'ils n'y vont pas. Ils doivent y aller. Faut-il vous laisser mourir parce que d'autres se laissent mourir ? Quand vous êtes malade, vous faites bien vite appeler un médecin, n'est-ce pas ? Il y en a cependant qui ne le font pas appeler et qui meurent par suite de cette négligence : ils ont tort ; et vous avez raison de ne pas les imiter. Pour votre âme, faites-en donc au moins autant que pour votre corps. *Les autres* devraient se confesser, puisque la loi de Jésus-Christ est générale. S'ils ne se confessent pas, faites

mieux qu'eux ; faites ce qu'ils n'ont pas le courage de faire, et confessez-vous.

Mais je n'aurais presque rien à dire au Prêtre; je n'ai ni tué, ni volé; je suis connu; je suis un honnête homme.

Aussi ne vous accuserez-vous pas d'être honnête homme, pas plus que d'avoir volé ou tué. Mais vous vous accuserez du reste, et *il y a de quoi*, soyez-en sûr. Vous avez négligé mille devoirs très-importants, à commencer par tous les devoirs de la vie chrétienne; vous avez fait mille accrocs au contrat d'alliance que vous avez signé avec le bon DIEU, au jour de votre baptême. Ouvrez un peu la *Journée du Chrétien*, ou tout simplement le *Catéchisme*; et vous verrez en parcourant l'*Examen de conscience* que, sans vous en douter, vous êtes chargé d'un fameux paquet.

Il faut déposer tout cela, mon bon ami. Ce bagage-là n'entre point au Paradis. Bien mieux que cela, il n'entre pas même en Purgatoire; et si vous en êtes trouvé porteur, vous êtes perdu. On ne trompe pas la police de là-haut.

Mais je ne sais à qui m'adresser. Je ne connais aucun de ces Messieurs.

Et votre curé, donc!

Il me déplaît, et puis je ne veux pas que mon confesseur me connaisse. Il aurait mauvaise opinion de moi.

Comment! vous qui n'auriez presque rien à dire?... Et puis, pourquoi vous déplaît-il? N'est-ce pas le Ministre de DIEU, votre père dans la foi? N'est-il pas sur-

tout l'ami le plus généreux, le plus dévoué des pauvres ? Cette répugnance est injuste, et je vous engage à vous en défaire. Mais enfin si elle est trop forte, allez à un autre prêtre, celui qui aura votre confiance. Choisissez-le parmi ceux qui aiment le plus les pauvres. DIEU merci, il ne manque pas de bons prêtres parmi nous.

Laissez donc de côté, une bonne fois pour toutes, cette pensée que le Confesseur méprise ses pénitents quand ils lui avouent de grandes fautes. Rien n'est faux comme cette supposition. Le Confesseur est l'homme de la miséricorde et du pardon. Il plaint le pécheur, et rien de plus ; il l'aime surtout ; il le console, l'encourage, lui pardonne ses fautes au nom de JÉSUS-CHRIST... Le prêtre connaît trop la faiblesse humaine pour mépriser personne.

Mais j'ai fait de si grands péchés ! Pas aussi grands que la bonte de DIEU n'est grande. DIEU pardonne tout et toujours, dès qu'on se repent du fond du cœur. Et c'est cette même puissance illimitée de miséricorde qu'il a laissée à ses prêtres. « *Tout ce que vous déliez sur la terre, sera délié dans les cieux.* »

Allez donc vous confesser, mon très-cher ami, si, par malheur, vous avez abandonné la pratique de la loi de DIEU. Ne vous contentez pas d'être un honnête homme, car DIEU ne s'en contente pas, et exige de vous davantage. Devenez un bon chrétien, un vrai catholique. C'est, après tout, le seul moyen de vivre en paix, d'être heureux, d'avoir l'âme tranquille et con-

tente. HEUREUX, a dit l'Évangile, *ceux qui ont le cœur pur !*

LA SOUPAPE

Une actrice d'une grande ville protestante avait une petite fille de onze ou douze ans. La mère, tout oublieuse qu'elle était pour elle-même de ses devoirs religieux, se souvint cependant qu'elle était catholique, et voulut que son enfant fit et fit bien sa première Communion. Elle la conduisit en conséquence chez l'abbé M..., l'un des prêtres les plus intelligents et les plus charitables de la ville, et le pria de vouloir bien instruire et préparer sa petite fille. Le prêtre la reçut avec une bonté qui lui fit une vive impression, et il fut convenu que sous peu de jours commenceraient les leçons de catéchisme en présence de la mère.

Quelques jours après cette première entrevue, l'abbé M..., revenant de la visite d'un pauvre malade, passa dans le quartier et dans la rue où demeurait sa petite élève. Il sonna à cette porte peu habituée à des visites de ce genre, et une servante vint ouvrir. Le prêtre se nomma, et la servante le pria d'entrer, disant que sa maîtresse avait donné ordre d'introduire M. l'abbé toutes les fois qu'il se présenterait.

Cette bonne fille avait pris la chose à la lettre ; elle conduisit l'abbé M... auprès de la dame, laquelle était

à table avec une douzaine d'amis et d'amies, tous acteurs et actrices, faisant bombance. Le pauvre abbé se trouva fort attrapé, et les convives aussi. Il voulut se retirer, s'excusa de la malencontreuse obéissance de la servante ; mais la maîtresse de la maison insista si fort pour qu'il voulût bien demeurer un peu, et elle lui dit, au nom de toute l'assistance, des paroles si honnêtes, que force lui fut de demeurer et de prendre un siège. La petite fille était à table auprès de sa mère et à côté d'une autre actrice qui paraissait avoir à peine vingt-trois ou vingt-quatre ans.

L'abbé M..., homme de cœur et d'esprit, n'était pas de ceux qui ont peur des pécheurs. Il comprit qu'à cette table, au milieu de cette étrange compagnie, il y avait à faire quelque bien et que la Providence ne l'avait pas amené sans motif en pareil lieu. Il répondit donc le plus poliment qu'il put aux avances dont il fut l'objet, et il se gagna bientôt la sympathie des convives.

Ne sachant de quoi parler, il entra en conversation avec la petite fille, et lui demanda si elle se préparait à bien faire sa première Communion. « Oui, monsieur, de tout mon cœur, dit l'enfant. Mais voici une dame, ajouta-t-elle en désignant sa voisine, voici une dame qui aurait à vous dire quelque chose et qui n'ose pas. » L'actrice rougit, et avoua avec un peu d'embarras qu'elle désirait beaucoup donner à la petite sa robe blanche de première Communion.

— C'est là une bonne et aimable pensée, reprit l'abbé ; mais il y aurait, madame, quelque chose de

mieux encore, ce serait d'imiter cette bonne enfant et de remplir comme elle vos devoirs religieux. » — La pauvre actrice rougit de plus belle. « Cela m'est malheureusement impossible, dit-elle ; ma profession est mon seul gagne-pain et elle m'interdit la pratique de la religion ; et puis, je n'ai pas fait ma première Communion. Maintenant je suis trop âgée. — On n'est jamais trop âgé pour revenir à Dieu, répondit doucement le bon prêtre ; et à votre âge, madame, il n'est jamais impossible de quitter une profession pour en prendre une autre plus chrétienne et meilleure.

— Ma foi, M. l'abbé a raison, dit un acteur en riant, et vous devriez bien vous confesser. » L'actrice ne répondit rien, et la conversation devint bientôt générale ; on interrogeait le prêtre sur la confession, sur la position des acteurs et actrices vis-à-vis de l'Église ; de part et d'autre on ripostait vivement, mais sans aucune aigreur.

Le diner fini, on se leva de table ; les fenêtres de la salle donnaient sur un magnifique lac. Un bateau à vapeur vint à passer. « Tenez, messieurs, dit l'abbé M..., voici qui va vous faire parfaitement comprendre à quoi sert la confession. Vous voyez ce bateau à vapeur. Une force puissante fait mouvoir sa machine et le fait avancer rapidement ; mais cette force elle-même est un danger, un principe certain d'explosion et de destruction sans ce que l'on nomme la *soupape de sûreté*. Par cette soupape s'exhale le trop-plein de la vapeur, et le bateau et les voyageurs sont en sûreté.

Ainsi en est-il de nous tous. Nous avons en nous des forces puissantes qui sont nos passions ; à ces forces, à ces passions il faut une soupape, une ouverture sans laquelle nous sommes perdus. Eh bien ! cette soupape, c'est la confession, c'est la confidence sainte et pure que Dieu nous a donnée comme le soulagement de nos cœurs, comme la consolation et la purification de nos consciences. Aussi remarque-t-on dans les pays protestants ou infidèles, où la confession est méconnue, beaucoup plus d'aliénations mentales, beaucoup plus de suicides, beaucoup plus d'accidents moraux que dans les pays où l'on se confesse. » Et l'abbé développa cette thèse avec autant de force que de science, en l'appuyant de nombreux exemples.

Il prit enfin congé de la compagnie qu'il laissa toute charmée de son esprit et de sa bonté. La jeune actrice le reconduisit jusqu'à la porte. « Suivez donc M. l'abbé jusqu'à l'église, lui dit un des acteurs, et allez vous confesser tout de suite. Cela vous fera du bien. — Je ne dis pas non, reprit sérieusement la jeune femme, et je ne vois pas qui m'en empêcherait. » Et sortant avec le prêtre, elle l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée. Se trouvant seule avec lui : « Monsieur, s'écria-t-elle d'une voix tout étouffée de sanglots, monsieur, vous m'avez sauvée ! C'est la Providence qui vous a envoyé pour moi dans cette maison. J'étais désespérée ; ce soir, j'avais formé la résolution de me jeter dans le lac et d'en finir avec les douleurs de la vie ; il y a quelques jours j'ai été sifflée sur la scène

et je ne veux plus y reparaître. Ce matin, j'ai appris qu'un jeune homme, qui m'avait promis de m'épouser, s'est fiancé avec une autre. Je n'avais plus de ressources, plus d'ami sur la terre, je voulais me tuer. Maintenant je veux me confesser, je veux me confesser tout de suite ! »

Le prêtre calma avec douceur cette pauvre femme; l'encouragea dans son bon propos. Il ajouta quelques conseils chrétiens aux paroles qu'il avait dites pour tout le monde, et la jeune femme prit une heure pour se rendre le lendemain au confessionnal.

Grâce à une énergique volonté, elle est devenue une bonne et fervente chrétienne. Elle a quitté le théâtre, s'est chargée de la petite fille de son amie, et maintenant elles sont toutes deux convenablement établies dans une grande ville de France, où elles gagnent leur vie dans une position modeste, mais honorable.

A vous tous qui lisez ceci et qui ne pratiquez pas vos devoirs de chrétiens, je dirai comme Notre-Seigneur en son Évangile : Allez, et faites de même !

LE PASTEUR ATGER ET LA CONFESSION

En juin 1858, je vis à plusieurs reprises, à Paris, un fort digne homme, nommé François Atger, âgé de quarante-cinq ans et exerçant depuis une vingtaine d'années la profession de pasteur protestant. Il était depuis quelque temps pasteur à Pont-de-Montvert,

dans les Cévennes. C'était un homme instruit, droit et honnête, sincèrement religieux. Depuis longtemps ses collègues, les pasteurs, se moquaient de ses sympathies pour les institutions catholiques et l'appelaient le *chanoine*.

Ce pauvre homme m'écrivit d'abord, puis m'exposa de vive voix ses incertitudes au sujet de la vérité, son antipathie croissante pour l'anarchie doctrinale des sectes protestantes, et finit enfin par reconnaître la seule voie qui, par la vérité, mène à la vie. « C'en est fait, je suis catholique, me dit-il en me quittant; je vais mettre ordre à mes affaires de famille; puis, je reviendrai, avec mes deux fils et ma pauvre femme, si elle consent à me suivre. » Il ne put revenir; ses affaires, puis sa santé le retinrent dans ses montagnes, où il vint de mourir, il y a quelques mois. Malgré les obsessions et les violences qui le poursuivirent jusqu'à ses derniers moments, il a pu, m'a-t-on écrit, se confesser au vénérable curé de Pont-de-Montvert, abjurer, sur son lit de mort, l'hérésie de Calvin et paraître avec la robe nuptiale au tribunal de l'éternel Époux de l'Église.

Il me raconta, au milieu de nos discussions et causeries intimes, deux faits qui lui étaient arrivés à lui-même et qui n'avaient pas peu contribué à lui démontrer l'excellence religieuse de la confession.

« Il y a quelques années, me dit-il, j'étais en mission; je me rendais à cheval à une petite ville où je devais prêcher. Je portais derrière moi, sur la selle de

mon cheval, une modeste valise, renfermant quelques effets et une somme d'argent assez ronde, sept cents et quelques francs.

« Un adroit voleur, coupant les courroies de cette valise, parvint à me la dérober sans qu'il m'ait jamais été possible de découvrir où et comment cela s'était fait. Une pensée singulière se présenta alors à mon esprit : « Le pays que je traverse, me dis-je, est en majorité catholique; si par hasard mon voleur est catholique de naissance et qu'il vienne tôt ou tard à se confesser, j'ai quelque chance de retrouver mon bien. Tout en me moquant moi-même de cette ridicule espérance, j'y pensais souvent; et quelle ne fut pas ma surprise, en même temps que ma joie, lorsqu'un beau jour, peu de semaines après le temps pascal, je reçus avis du curé de l'endroit où j'avais été volé, que je pouvais faire toucher chez lui la somme même que j'avais perdue. « On vous la doit, m'écrivait le prêtre, et je suis chargé de vous la faire tenir. »

« Une autre fois je fus volé dans un autre village, tout protestant; on m'avait pris quatre cent trente francs. « Je suis perdu, dis-je à ma femme; il n'y a aucun espoir, il n'y a pas là de catholiques. » Mon argent ne me revint jamais. »

Je tiens ces curieux détails de la bouche même du pauvre pasteur Atger. Ils prouvent qu'il y a du bon dans l'Église catholique, quoi qu'en disent les hérétiques et les incrédules, et que la confession peut être utile même à des pasteurs protestants.

L'EXTRÊME-ONCTION

Ce seul nom nous rappelle de tristes, mais de graves et utiles pensées. Nous sommes, en effet, tous destinés à mourir un jour, et l'Extrême-Onction est le sacrement des mourants. Pour bien le recevoir, quand arrivera notre dernière heure, il est infiniment utile de bien connaître ce grand sacrement, le but de son institution et les effets admirables qu'il vient opérer en nous.

La mort n'est pas, comme le pensent quelques gens abrutis, la fin de tout pour l'homme. Bien au contraire, c'est le commencement de la véritable vie, de la vie permanente et éternelle, dont la vie passagère en ce monde n'est que la préparation. Nous sommes sur la terre comme le petit enfant dans le sein de sa mère avant sa naissance ; par son union avec sa mère, il a bien le germe de la vie, et cependant il ne vit, à proprement parler, qu'à partir de sa naissance et de son entrée en ce monde. Ainsi en est-il de cette vie présente par rapport à l'éternité. Par notre union avec JÉSUS-CHRIST, nous possédons en germe cette vie sainte et éternelle dans laquelle nous entrerons bientôt, et le moment de notre mort sera comme le commencement de la vie bienheureuse pour laquelle DIEU nous a créés. La mort n'est donc qu'un passage, qu'une naissance, qu'un jour infiniment grand et désirable,

si toutefois nous sommes chrétiens et serviteurs de DIEU. Mais, hélas ! quelle que soit notre bonne volonté, nous sommes tous de pauvres pécheurs, bien infirmes, bien misérables ; et nous pourrions être tentés de désespoir à la pensée de la sainteté infinie et du jugement redoutable de JÉSUS-CHRIST, notre DIEU. Ce grand DIEU qui, sur la terre, semble n'être pour nous que miséricorde et amour, a institué, dans le but de nous rassurer à nos derniers moments, le sacrement de l'Extrême-Onction, dont la fin principale est de nous unir une dernière fois à notre Sauveur, qui vient nous appliquer, par le ministère du prêtre, les mérites de sa Passion et de sa mort...

JÉSUS-CHRIST, notre Juge, vient ainsi lui-même nous rassurer, nous couvrir de son sang divin, et, par cette sanctification suprême, nous préparer à paraître devant son tribunal. Le but secondaire du sacrement d'Extrême-Onction est de rendre la santé à notre corps, si une prolongation de notre vie est nécessaire au salut de notre âme. Aussi est-il souverainement ridicule d'avoir peur de l'Extrême-Onction, et de s'imaginer qu'elle fait mourir les malades. Les chrétiens n'ont pas d'aussi sottes pensées, et dès qu'ils sont atteints d'une maladie dangereuse, ils prennent leurs précautions, demandent eux-mêmes le sacrement que JÉSUS-CHRIST a institué pour eux, assurés d'y trouver de grandes bénédictions pour leur âme, et, si c'est la volonté de DIEU, un grand soulagement pour leur corps.

L'Extrême-Onction s'administre au moyen d'une huile sainte, consacrée par l'Évêque le Jeudi Saint, et que l'on appelle l'*huile des infirmes*. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a institué ce sacrement comme il a institué tous les autres ; et l'Apôtre saint Jacques, dans une épître qu'il adressait aux premiers chrétiens, leur rappelle cette onction des mourants, et leur ordonne de faire venir les prêtres pour l'administrer, en cas de maladie grave.

Le prêtre récite d'abord auprès du malade quelques prières préparatoires ; puis, il fait, avec de l'huile sainte, diverses onctions en forme de croix, sur les yeux, sur les oreilles, sur les narines, sur les lèvres, sur les mains et sur les pieds de l'infirmes, disant à chacune de ces onctions : « *Que par sa sainte et très-douce miséricorde le Seigneur te pardonne les péchés que tu as commis par les yeux, ou par l'ouïe, ou par la parole, ou par les autres sens.* Et Notre-Seigneur applique successivement au malade, par le signe extérieur de ces onctions, les mérites de sa vie et de sa mort, et purifie chacun des sens du mourant. Il est d'usage de recevoir en même temps que l'Extrême-Onction, le saint Viatique, c'est-à-dire de communier une dernière fois. La communion en Viatique a cela de particulier, qu'il n'est pas nécessaire d'être à jeun pour recevoir le corps de JÉSUS-CHRIST.

Après le Viatique et l'Extrême-Onction, il faut avoir soin de laisser le malade recueilli avec le bon DIEU, et il serait même bien utile de l'aider à profiter des deux

sacrements qu'il vient de recevoir, en lui suggérant de temps à autre quelque bonne pensée, au moyen de paroles courtes et affectueuses, par exemple : « *Mon Dieu, que vous êtes bon, et combien je vous remercie ! — Mon Sauveur JÉSUS, je mets en vous toutes mes espérances, et je vous aime de tout mon cœur ! — Sainte Vierge MARIE, Mère de mon Sauveur, je me place sous votre protection ; priez pour moi, pauvre pécheur !* »

Ainsi le chrétien est paisible, heureux et content jusque dans ses douleurs, et l'amour de son DIEU vient changer pour lui en une douce espérance les horreurs mêmes de l'agonie et de la mort.

LA PEUR DE L'EXTRÊME-ONCTION

Un homme d'esprit, comme vous, aura peine à croire ce que je vais dire. Je puis vous assurer, cependant, que c'est la vraie vérité.

Figurez-vous qu'il y a, par le monde, des gens assez simples pour croire que la chose la plus *dangereuse* pour un malade, c'est de laisser arriver un prêtre auprès de lui ; comme si le prêtre n'était pas l'envoyé du bon DIEU, chargé de consoler ceux qui souffrent, de pardonner les péchés, de chasser les remords, de ramener dans l'âme ce qu'il y a de plus doux au monde, la paix et l'espérance !... Hélas, hélas ! que les gens dont je parle ici sont aveugles ! et combien ils sont nombreux !

Pour le corps, ils n'épargnent rien. Non-seulement ils ne craignent pas d'effrayer leur malade en faisant venir et revenir le médecin et en demandant des consultations, quoique le malade sache fort bien que tout cela signifie qu'il est en danger ; mais encore ils lui font prendre des remèdes, et puis des remèdes encore ; ils insistent, ils le prient, ils l'ennuient ; ils n'épargnent ni l'argent, ni les allées et venues ; ils le font souffrir.... etc.

Allez donc leur dire : « Mais prenez garde ! il va se douter de quelque chose. Il va s'effrayer. Il y a de quoi lui faire une impression fâcheuse ; peut-être de quoi le tuer. Attendez qu'il soit plus mal. » — Comme ils sauront bien vous répondre qu'il faut avant tout le sauver, au risque de lui faire peur ou de lui faire quelque mal passer ! — Et ils ont trois fois raison.

Mais pour la pauvre âme, c'est tout une autre affaire. Elle est souvent bien plus malade que le corps ; il y a souvent de longues années qu'elle a abandonné ses devoirs envers Dieu, qu'elle oublie son éternité.... Le prêtre est le médecin chargé par JÉSUS-CHRIST de la guérir et de la sauver. — Et cependant on n'a qu'une peur : c'est de le voir approcher du malade. On tarde le plus possible de l'appeler. « Cela ferait trop d'effet, dit-on. Parler à un malade de Confession, d'Extrême-Onction, il y a de quoi le tuer du coup ! Quand il n'y a plus de connaissance, à la bonne heure ! etc. »

Belle prudence, vraiment ! Il faut appeler le méde-

cin quand le malade est à l'agonie ; — il faut appeler le confesseur quand on ne peut plus se confesser , — il faut appeler le prêtre quand sa présence est devenue inutile !

Mon DIEU ! il y aurait quelque chose de plus simple encore : ce serait de ne pas l'appeler du tout, de dire franchement qu'on ne se soucie pas de DIEU ni de l'éternité, et de laisser mourir les gens comme des chiens....

Quelle est cette indigne conduite ? Quelle est cette cruauté, cette impiété ? Et quelles paroles assez énergiques peuvent flétrir le fatal préjugé qui a perdu, perd et perdra encore tant de malheureuses âmes ?

L'expérience de chaque jour a beau le démentir, on a beau voir les malades pleurer de joie après avoir reçu les derniers secours de la religion ; rien n'y fait. Et l'on voit des familles entières, qui se prétendent chrétiennes, se liguier, en quelque sorte, contre le prêtre pour l'empêcher de sauver l'âme d'un père, d'une mère, d'un enfant, d'un ami, prêt à paraître devant DIEU !

Et puis, quand il est trop tard, quand le prêtre adresse quelques reproches à cette famille insensée : « Oh ! dit-on, il était si bon ! C'était un si honnête homme ! Une si brave femme ! Il était si rangé ! Elle aimait tant ses enfants ! Il n'y a pas de craintes à avoir.... » Et souvent il y avait dix ans, vingt ans, que ce malheureux mort avait oublié JÉSUS-CHRIST et négligé les devoirs les plus essentiels de la vie chrétienne !

Mais non, mais non, sachez-le donc une bonne fois et redites-le à tout le monde, les pauvres mourants n'ont pas peur du prêtre ! Mais non, sa visite ne les tue pas ! Elle les sauve, au contraire ; elle sauve leur âme, s'ils doivent mourir ; et si leur maladie n'est pas mortelle, elle les console, elle les fortifie plus que tout.

C'est là une expérience quotidienne, et il y aurait cent mille exemples à citer en preuve. Chacun se rappelle cet affreux désastre du 8 mai 1842, arrivé sur le chemin de fer de Paris à Versailles. L'essieu d'une locomotive ayant cassé, le train des voyageurs fut culbuté, et les voitures furent entassées et broyées les unes sur les autres ; quelques secondes après l'horrible accident, la voie n'offrait plus qu'un monceau de débris de voitures et de cadavres, tout couverts de l'eau bouillante de la machine à vapeur et des charbons ardents, qui consumèrent tout en peu de temps. Dans les premières voitures quelques personnes seulement échappèrent à cet affreux sinistre. On en arracha à grand'peine quelques malheureux du milieu des décombres embrasés ; cinq ou six prêtres, professeurs et directeurs du séminaire d'Issy, voisin du chemin de fer, passèrent la nuit à rendre aux victimes les services les plus empressés. L'un d'eux me racontait qu'après avoir couru de la sorte toute la nuit, il s'app préparait à rentrer au séminaire, quand un brave homme vint l'avertir que, dans une riche maison, qu'il indiqua, on avait recueilli un jeune élève de l'École polytech-

nique tellement brûlé qu'il ne pouvait échapper à la mort.

Le prêtre, ancien professeur lui-même à l'École polytechnique, se dirige aussitôt vers cette maison. Il demande aux domestiques à parler au maître. Une dame se présente. « On me dit, madame, que vous avez eu la charité de recueillir chez vous une des victimes de l'accident de cette nuit, un élève de l'École polytechnique. Comment est-il? Y a-t-il quelque espoir de le sauver? » — La dame hésite, fait des difficultés; le prêtre insiste. Elle lui avoue que le malheureux est au plus mal; mais elle ajoute aussitôt qu'elle ne peut prendre sur elle de laisser entrer un prêtre auprès de lui, que cela lui ferait trop d'effet, qu'il y aurait de quoi le tuer, etc., et le reste, comme ci-dessus.

Cependant le prêtre, qui voyait une âme à sauver, insiste avec une nouvelle énergie; il dit qu'il a lui-même fait partie de l'École polytechnique, et obtint enfin de la dame, de fort mauvaise grâce, qu'elle demandera au jeune blessé s'il veut le recevoir.

Après quelques moments, on le prie d'entrer. « A peine avais-je paru sur le seuil, me disait-il, je vis ce pauvre brûlé se soulever avec peine sur son lit de douleur et me tendre les bras. Je m'approchai. C'était horrible. Il était *cuit*, à la lettre. Ses chairs, toutes blanches, étaient tellement boursouflées qu'on ne distinguait plus aucun de ses traits. Il souffrait le martyre. La dame du logis avait remarqué le mouvement qu'il

avait fait à ma vue ; et je voyais qu'elle était tout étonnée, ainsi que deux ou trois assistants.

— « Mon enfant, dis-je aussitôt au pauvre jeune homme, sans m'inquiéter de ceux qui se trouvaient là, je viens vous confesser, vous apporter le pardon de Dieu et la paix de l'âme. » Il joignit les mains avec une expression indicible de bonheur. Quoiqu'il eût toute sa connaissance, il ne pouvait parler. Je fis sortir tout le monde. Je convins avec l'infortuné qu'il me serrerait la main, en guise de réponse aux questions que j'allais lui faire ; et je le confessai de la sorte...

« Quand ce fut fini, je rappelai la maîtresse de la maison et les quelques personnes qui l'aidaient à soigner le malade. Je profitai de l'occasion pour leur montrer combien coupable et peu fondé était le préjugé qu'elles m'avaient opposé. Il n'y avait rien à répondre. J'envoyai chercher le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction. Le jeune mourant reçut ces derniers secours de la miséricorde de Dieu avec une piété qui arracha des larmes à tous ceux qui en furent témoins ; et deux heures après, son âme, reconciliée avec Dieu, entra dans l'éternité... »

Le prêtre avait-il *fait peur* à ce jeune militaire ? et ceux qui le repoussaient n'étaient-ils pas dans une grande erreur ?

Un autre fait. Il n'y a rien de tel que les faits. Le Mardi Gras de l'année 1850, je fus moi-même appelé auprès d'un enfant malade, condamné par son médecin. La pauvre mère n'avait plus aucun espoir. Déjà les

signes avant-coureurs de la mort se voyaient sur le visage du pauvre petit. Je lui donnai les derniers sacrements, je le confessai, je l'administrai et lui fis faire, en viatique, sa première communion.... première et dernière, hélas! croyait-on. L'enfant tenait ses petites mains jointes pendant cette triste et pieuse cérémonie. Et lorsque je lui demandai s'il était bien content, il rassembla ses forces pour me répondre avec un sourire : « Oui, mon père... bien... content. » — Je consolai comme je pus la pauvre mère, je déposai un baiser d'adieu sur le front livide de l'enfant, et je le quittai, n'espérant plus le revoir...

Le lendemain, le médecin fut surpris de trouver son malade encore vivant. Mais quelle fut sa stupéfaction quand, l'ayant examiné de près, il ne trouva plus ni fièvre, ni aucun des symptômes de mort qu'il avait laissés la veille! Il n'y comprenait rien. — Trois jours après, le petit ressuscité jouait avec son frère.

L'Extrême-Onction et le Viatique l'avaient-ils fait mourir?

Laissez donc désormais ces absurdes préjugés, pour vous-même et pour les autres. N'ayez pas plus peur du prêtre dans la maladie que dans la santé. Quand vous êtes un peu gravement malade, envoyez-le chercher tout d'abord; demandez-lui les consolations de la religion, et engagez les malades à faire de même. Tenez-vous prêt à tout événement et mettez-vous en paix avec DIEU. Avoir son passe-port en règle n'oblige point à partir.

L'ORDRE

Le sacrement de l'Ordre est le sacrement institué par le Fils de DIEU, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, pour consacrer ou *ordonner* les prêtres.

Bien que vous ne soyez pas prêtre, il ne sera pas inutile de consacrer quelques instants à vous parler du sacrement de l'Ordre et du sacerdoce, afin de vous faire mieux connaître ce que sont vos prêtres ; combien vous devez respecter leur caractère, et avec quelle confiance vous devez aller chercher, dans leur saint ministère, tous les secours qui vous sont nécessaires pour connaître et pratiquer la loi de DIEU, vivre chrétiennement et sauver votre âme.

JÉSUS-CHRIST est le souverain Prêtre, c'est-à-dire le souverain Médiateur entre DIEU et les hommes, et le souverain Sanctificateur du monde. JÉSUS-CHRIST est venu sur la terre pour apprendre aux hommes à connaître le vrai DIEU ; pour leur enseigner la Religion, la seule véritable Religion, et leur donner les moyens d'éviter le péché, de sauver leurs âmes, et d'arriver à la vie éternelle.

Avant de quitter ce monde, il a choisi douze disciples, qu'il a appelés lui-même ses Apôtres, c'est-à-dire ses envoyés, et il leur a communiqué la grande mission qu'il avait reçue de son Père céleste. « *De même que mon Père m'a envoyé*, leur dit-il, *de même*

moi je vous envoie. Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer ma loi ; baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise, et voici que je suis moi-même avec vous jusqu'à la fin du monde. »

Les Apôtres furent ainsi les premiers prêtres de JÉSUS-CHRIST. A leur tour, ils consacrèrent d'autres Évêques et d'autres prêtres dans tous les pays qu'ils parcoururent en prêchant l'Évangile ; et nos Évêques et nos prêtres d'aujourd'hui remontent ainsi, par une succession non interrompue, jusqu'aux Apôtres et jusqu'à JÉSUS-CHRIST lui-même, à la puissance duquel ils participent.

Voilà pourquoi nous devons tous les respecter infiniment, ou plutôt respecter JÉSUS-CHRIST en leur personne. Si, parfois, ils ne sont pas aussi parfaits que l'exigerait leur sainte vocation, il faut nous souvenir que tout en étant prêtres, ils sont hommes, et dès lors sujets à faillir comme les autres hommes. Par la grâce de DIEU, il est rare, surtout dans notre siècle, de voir un prêtre manquer gravement à ses devoirs ; la calomnie seule, ordinairement, s'élève contre le sacerdoce.

Le sacrement de l'Ordre, qui fait les prêtres, se confère par l'Évêque seul. L'Évêque est comme le père spirituel des prêtres et des fidèles ; et les prêtres, qui sont à leur tour les pères spirituels des chrétiens, sont comme les fils aînés de l'Évêque.

Rien n'est plus solennel et plus grandiose qu'une *Ordination* ; c'est le nom que l'on donne à la cérémonie où l'Évêque confère le sacrement de l'Ordre. On ne parvient pas de suite à la prêtrise ; l'Église, dans sa sagesse, prépare, pendant plusieurs années, les chrétiens qui se destinent au saint ministère. Elle les initie peu à peu à la science et aux vertus de leur état, et les fait passer par plusieurs grades, dont les principaux s'appellent le sous-diaconat et le diaconat. On n'est sous-diacre qu'à vingt et un ans ; et on est dès lors engagé sans retour au service de DIEU, par le vœu de la chasteté perpétuelle. On ne peut être prêtre qu'à vingt-quatre ans ; et Évêque qu'à trente ans accomplis.

La principale fonction du prêtre est de prier DIEU au nom de tous les hommes, et de lui offrir le sacrifice de JÉSUS-CHRIST, que l'on appelle la Messe. On nomme *Bréviaire* ou *Office divin*, la prière quotidienne à laquelle sont obligés tous les prêtres, et qu'ils ne récitent pas seulement pour leur propre compte, mais au nom de tous les chrétiens et de tout l'univers. C'est là qu'ils puisent la sainteté, la charité et le dévouement qui leur sont nécessaires pour remplir efficacement le second de leurs devoirs, qui est la sanctification des âmes.

C'est, en effet, pour sanctifier et sauver les hommes, que les prêtres, au nom de JÉSUS-CHRIST, prêchent la vérité, enseignent la Religion, font connaître à tous la loi de DIEU, administrent les sacrements, remettent les

péchés, et remplissent toutes les autres fonctions du ministère sacerdotal. Qui les écoute, écoute JÉSUS-CHRIST, et qui les repousse, repousse le salut et la vie éternelle.

Prions DIEU qu'il nous envoie de bons prêtres. Un bon prêtre est, comme JÉSUS-CHRIST, et en JÉSUS-CHRIST, le sauveur et le bienfaiteur de tous ceux qui l'approchent. Le sacrement de l'Ordre nous est ainsi utile à nous-mêmes, et c'est grâce à lui que nous connaissons le bon DIEU, que nous pratiquons sa loi sainte, et que nous ne demeurons pas privés, comme tant de pauvres âmes, des lumières et des consolations de la religion véritable.

LE PRÊTRE

Il est au milieu de nous un homme bien peu apprécié, trop souvent peu aimé, et quelquefois même affreusement calomnié, et qui cependant est le consolateur de tous ceux qui souffrent, l'ami de tous ceux qui ne sont point aimés, et, en définitive, l'être le plus digne du respect et de la confiance de tous. Cet homme, c'est le prêtre, dont les esprits impies, ennemis de DIEU et de la société, cherchent incessamment à éloigner les cœurs, quoique celui-ci ne rende aux méchants que le bien pour le mal.

Le prêtre n'est attaqué de la sorte que parce qu'il est le ministre de DIEU. Tout homme qui ne veut point de DIEU ne veut point du prêtre ; et, sachant qu'il ne

peut imposer silence à cet incommode prédicateur de la loi divine, il cherche à l'évincer, ou du moins à lui retirer la confiance publique, afin de paralyser désormais son ministère.

Le prêtre a été envoyé à ses frères comme le Christ, et par le Christ lui-même : « De même que mon Père m'a envoyé, a dit JÉSUS-CHRIST aux Apôtres, ses premiers prêtres, de même que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie ! » JÉSUS a été envoyé pour sauver le monde par son sacrifice, pour l'éclairer par sa doctrine, pour le consoler par sa douceur; il envoie de même ses prêtres pour sauver, instruire, sanctifier et consoler leurs frères; ou plutôt il accomplit lui-même, par le moyen de ses prêtres, sa divine et bienfaisante mission, parlant par leur bouche, et développant par leur saint ministère sa vie au milieu des hommes. « Celui qui vous écoute, m'écoute, dit-il à ses envoyés, et celui qui vous méprise, me méprise. »

Tout ministres de DIEU qu'ils sont, les prêtres sont cependant des hommes. Ils ne sont donc point parfaits. Plus que cela, ils peuvent, s'ils viennent à oublier leur sainte vocation, tomber, comme nous tous, dans de grandes fautes; mais leur sacerdoce n'est pas moins digne de nos respects, et toujours il nous faut faire avec grand soin la distinction de l'homme et du prêtre. Les fautes et les misères sont le propre de l'homme, et nous devons les détester dans le prêtre comme dans tout autre homme; mais le ministère des âmes, le devoir d'enseigner la loi de DIEU, le pouvoir d'admi-

nistrer les choses saintes, de célébrer la messe, d'absoudre les péchés, en un mot, le sacerdoce, sont le propre du prêtre, du représentant de DIEU, et sont indépendants de la vertu ou de la négligence de celui qui en est chargé. Il ne faut point oublier qu'il y eut un Judas sur les douze Apôtres; et quand on réfléchit à la faiblesse humaine, ce qui remplit le cœur de reconnaissance envers le bon DIEU, c'est qu'il y ait si peu de prêtres oublieux de leurs devoirs et indignes de leur vocation.

On aura beau dire et beau faire, il est un fait certain et qui saute aux yeux : c'est que nos prêtres, malgré toutes les imperfections qu'on leur prête, et qui presque toujours sont si fort exagérées, sont, en général, beaucoup meilleurs que les autres hommes. Ils sont plus charitables envers les malheureux, mènent une vie plus pure, plus respectable, plus conforme à la loi de DIEU, que ceux qui les entourent et qui souvent crient le plus fort contre eux. Leur vie, qu'est-elle en définitive, sinon une vie de dévouement et de bonnes œuvres? En apprenant à nos enfants à craindre DIEU, à le servir et à l'aimer, ne sont-ils pas les gardiens les plus efficaces, les seuls efficaces, de l'innocence et de la vertu dans nos familles? Quel est le père ou la mère qui peut savoir mauvais gré au prêtre de dire à son enfant d'être chaste, d'éviter le mal, d'être obéissant et respectueux, de remplir ses devoirs, de prier; en un mot, d'être chrétien? Quel est l'homme qui peut craindre de pareils conseils donnés à son épouse? Et

n'est-ce point une méchanceté pure d'appeler une aussi salubre influence de la captation, de l'intrigue, et de l'immixtion dans le secret des familles ?

On se plaint parfois que le prêtre vit comme un loup-garou, éloigné de la société. A qui la faute ? N'est-ce point à la société, qui écoute des insinuations perfides et menteuses, et qui, la première, élève un mur entre elle et le prêtre ? Puis, les gens du monde, si indulgents et si faciles pour eux-mêmes, deviennent, dès qu'il s'agit du prêtre, d'une sévérité, d'un rigorisme incroyables. Quelque chose que fasse leur pauvre curé, toujours on trouve à redire à sa conduite : s'il est expansif, gai et ouvert, on l'accuse de dissipation et de manque de tenue ; s'il est grave et réservé, on dit que c'est un ours avec lequel il n'y a pas moyen de vivre. Que doit faire au milieu de tous ces extrêmes le ministre de Dieu ?

Il doit faire ce qu'il fait, c'est-à-dire supporter doucement les ridicules inconséquences dont il a tant à souffrir, faire le bien en vue de Dieu seul, nous donner de bons exemples, et nous sauver en se sacrifiant pour nous.

LA VOCATION ECCLÉSIASTIQUE

Le mot *vocation* veut dire *appel*. Quand on est appelé de Dieu à l'état ecclésiastique, on a la vocation ; quand on n'est point appelé, on n'a pas la vocation et on ne doit pas se faire prêtre.

Une vocation, en général, est un ensemble de qualités, de dispositions, d'aptitudes, de goûts et d'attraits qui rendent un homme propre à remplir une carrière plutôt qu'une autre. Ainsi, la vocation militaire, la vocation à l'état de marin, de magistrat, de commerçant, etc. Toutes les vocations bonnes et permises viennent du bon Dieu et mènent à lui : elles mènent à lui parce qu'elles sont bonnes; elles viennent de lui parce que c'est lui qui nous donne, en nous créant, les dispositions, les qualités et les goûts légitimes, dont l'ensemble constitue notre vocation.

Chaque homme a sa vocation ici-bas; chacun est destiné à remplir une place plus ou moins déterminée au milieu de ses semblables; et, par le fidèle accomplissement de la volonté de Dieu dans cette place, à sauver son âme et à arriver au Paradis. Il en est des vocations différentes comme des santés et tempéraments : pour se bien porter, il faut connaître d'abord son tempérament, puis se soigner en conséquence; de même, pour bien vivre, il faut d'abord découvrir et bien connaître sa vocation particulière, et par conséquent il est très-important d'étudier et d'examiner sérieusement les dispositions fondamentales de notre esprit et de notre caractère. Cette étude est un des plus grands devoirs des parents vis-à-vis de leurs enfants, des prêtres vis-à-vis des pénitents qu'ils dirigent, et enfin de chacun de nous lorsque nous arrivons à l'âge où nous devenons vraiment responsables de nos actes et de notre avenir. A chaque vocation sont attachées

par la divine Providence des grâces *spéciales*, que l'on ne saurait trouver que là; aussi est-il d'une importance majeure pour le salut de très-bien connaître et suivre fidèlement sa vocation.

La plus excellente, la plus sainte, la plus divine de toutes les vocations, c'est la *vocation ecclésiastique*. On appelle ainsi un ensemble de dispositions d'esprit et de cœur, un ensemble de qualités et de goûts, qui rendent un enfant ou un homme propre à exercer dignement un jour l'état ecclésiastique. Cette vocation vient de DIEU plus directement encore que toutes les autres; car Notre-Seigneur seul, par l'attrait de sa sainte grâce, peut donner à un jeune homme le désir de se consacrer à son divin service, et d'embrasser cette vie de prière, de sacrifices et de dévouement qui fait le véritable prêtre.

Quant à *l'esprit*, il faut, pour qu'un jeune homme soit vraiment appelé au sacerdoce, qu'il ait un bon jugement, un esprit droit et juste, une intelligence au moins ordinaire; en un mot, assez de moyens pour faire de bonnes et solides études. Pour avoir la vocation, il n'est pas nécessaire d'être un *aigle*; mais il est nécessaire de n'être pas un *serin*. Plus un prêtre a d'intelligence et de talent, mieux cela vaut; mais enfin cela n'est que désirable, et non pas indispensable.

Quant au *cœur*, il faut être bon, compatissant, et capable de dévouement, pour devenir prêtre. Un prêtre sans cœur, c'est un corps sans vie; c'est un foyer sans chaleur. Un enfant dur et égoïste, quelle que soit

d'ailleurs son intelligence, n'est pas plus fait pour être prêtre qu'une borne pour garder des moutons.

Quant au *caractère*, point important que l'on néglige trop souvent en matière de vocation, il faut, lorsqu'un jeune homme a la pensée de se faire prêtre, qu'il commence par combattre énergiquement et par réprimer tout de bon certains graves défauts de caractère qui rendent un homme, même vertueux, insupportable aux autres. Quel bien pourrait faire dans l'avenir, lorsqu'il serait prêtre, un homme irascible, roide, quinteux, bizarre, grinchu? ou bien, un homme mou et indolent, larmoyant et mélancolique? ou encore, un homme qui n'aurait que des sentiments bas et vulgaires, et sans élévation? ou enfin, un étourdi, léger comme un moineau, bavard comme une pie, inconsistant comme un papillon? Tous ces caractères-là ne sont pas faits pour revêtir un jour la sainte robe du prêtre.

L'esprit, le cœur, le caractère : tel est le triple point de vue auquel il faut se placer tout d'abord, lorsqu'il s'agit d'une vocation ecclésiastique. Il faut en outre tenir compte de certaines circonstances extérieures, qui sont aussi fort importantes, quelquefois même absolument nécessaires : entre autres, le physique, la famille, les antécédents, la bourse. — Le *physique*; car, s'il n'est pas le moins du monde nécessaire qu'un prêtre soit beau, il est tout à fait nécessaire qu'il ne soit pas ridicule ni difforme. Quand même il aurait beaucoup de moyens, un excellent cœur et un caractère parfait, un enfant, un homme qui aurait un nez de

vingt centimètres, ou une bosse par trop saillante, ou une tournure grotesque, serait par cela seul incapable d'arriver au sacerdoce. La santé n'est un obstacle sérieux que lorsqu'elle empêche les études et ne n'inhabile aux travaux essentiels du saint ministère. — La *famille* peut aussi exclure une vocation : ainsi, des parents mal famés, un nom justement déshonoré, sont ordinairement un obstacle presque invincible. Il en est de même des *antécédents* ; un forçat libéré, un voleur sorti de prison, ne peuvent pas penser à se faire prêtres. Si l'on avait eu le malheur de mener une mauvaise vie et de donner du scandale, il faudrait de toute nécessité, avant d'oser revêtir l'habit ecclésiastique, avoir effacé, pour ainsi dire, le souvenir même du passé par une longue pénitence et par une vie hautement chrétienne et édifiante. — Enfin, *la bourse* ; presque toujours on parvient à trouver les moyens pécuniaires de suivre sa vocation, quand cette vocation est d'ailleurs pure et solide. Quelquefois cependant l'extrême pauvreté peut obliger un jeune homme à renoncer à tous ses attraits pour l'état ecclésiastique, afin de soutenir sa famille et de pourvoir lui-même à ses premiers besoins.

Lorsque l'on croit reconnaître en soi les marques de la vocation ecclésiastique, il *faut* soumettre la décision de cette grave question à l'examen et au jugement d'un confesseur éclairé, et sauf des cas tout à fait exceptionnels, on n'a rien de mieux à faire que d'obéir en toute simplicité.

Les parents doivent agir avec une extrême circonspection à l'égard de leurs enfants, quand il est question de vocation. Ils ont deux excès à éviter : entraver une vocation véritable, ou bien, pousser indiscretement leur enfant dans une voie qui n'est pas la sienne. Dans l'un et l'autre cas, ils se rendraient coupables d'un péché très-grave. Il leur est certainement permis, et même c'est pour eux un devoir, de se préoccuper de la vocation de leurs enfants, d'aller en parler à fond au prêtre qui les dirige, de s'entourer de toutes les lumières et garanties possibles ; mais enfin, la *décision* définitive d'une affaire de ce genre échappe complètement à leur compétence, et c'est à l'Église seule à déclarer s'il y a ou non vocation.

Quelquefois les signes de la vocation se manifestent de très-bonne heure ; il y a des prêtres qui ne se rappellent pas avoir jamais eu un autre désir que celui de se consacrer au bon DIEU. D'autres fois, DIEU n'appelle que plus tard, par exemple, à l'époque de la première communion, à l'occasion de quelque grand chagrin ; à dix-huit ans, à vingt ans, au milieu des plaisirs du monde ; plus tard encore et à la suite de mille circonstances souvent fortuites en apparence et légères, qu'il serait impossible d'énumérer et qui sont le secret de DIEU seul. Ordinairement, cependant, la vocation se manifeste dès la jeunesse ou au moins dans l'adolescence.

La vocation peut se perdre : on doit donc la cultiver, la préserver, la développer, l'affermir avec une

vigilance extrême. Un coup de pierre ou de bâton suffit parfois pour briser la tige d'un arbrisseau et l'empêcher à tout jamais de suivre sa *vocation* qui était de porter un jour de belles fleurs et de bons fruits : ainsi on a vu des vocations naissantes très-prononcées disparaître à la suite d'une seule infidélité grave. D'autres fois, chose étonnante et tout-à-fait inexplicable ! on voit des vocations résister à des ébranlements, à des coups de tout genre ; comme ces plantes que l'on est tout étonné de retrouver vivantes encore sous des décombres qui auraient dû, ce semble, les écraser et les étouffer mille fois.

Que faut-il faire pour conserver sa vocation et l'affermir en son cœur ? Il faut d'abord éviter le plus possible toutes sortes de péchés ; éviter les plaisirs mondains , la lecture des romans, les compagnies suspectes et dissipées ; tâcher de demeurer dans un bon milieu et avec les personnes qui peuvent avoir sur nos dispositions une influence salubre ; beaucoup prier, beaucoup aimer le Saint-Sacrement qui est le centre de la vie du prêtre, communier le plus souvent possible ; enfin bien travailler afin de pouvoir entrer sans trop de retard au séminaire, c'est-à-dire dans l'asile spécial des vocations ecclésiastiques. Le confesseur et les parents d'un jeune aspirant au sacerdoce doivent le garder dans cette voie préservatrice par tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

C'est un bien grand bonheur et une bien grande grâce pour une famille de donner un prêtre au bon

DIEU. C'est un honneur plus grand que celui de la royauté ; le prêtre est le roi des âmes, le vrai père des peuples, le gardien de la vérité et de la justice sur la terre ; c'est un second *Jésus*, un Sauveur, un Christ de **DIEU**. Bienheureux l'enfant que le Seigneur daigne appeler à l'état ecclésiastique ! Bienheureuse la famille de ce petit élu ! Qu'il choisisse sans crainte la meilleure part : c'est à la fois la plus sublime et la plus douce, la plus divine et la plus simple ; là où abondent les responsabilités, surabondent les grâces ; et cette vocation à une vie plus parfaite n'est au fond que la vocation à un bonheur plus réel, plus élevé, plus pur ; elle est la marque d'un plus tendre amour.

LE MARIAGE

Le Mariage est un contrat institué à l'origine du monde par le bon **DIEU**, et par lequel l'homme et la femme se donnent librement et irrévocablement l'un à l'autre comme époux et épouse. Le Mariage est donc un contrat sacré, religieux, et d'une nature bien supérieure à tous les autres contrats en usage parmi les hommes. Il est irrévocable, c'est-à-dire qu'une fois le consentement libre donné de part et d'autre, il n'y a plus moyen de revenir sur ses pas, et, bon gré mal gré, l'on est uni pour toute la vie.

Notre-Seigneur **JÉSUS-CHRIST**, qui est venu sanctifier le monde pour le sauver, n'a pas oublié le Mariage,

fondement de la société humaine et base de la famille. Ce contrat, déjà saint et sacré, fut élevé par le Christ à la dignité d'un sacrement. Aussi, chez les chrétiens, le Mariage est-il un acte essentiellement religieux, une source de grâces et de sanctification pour les époux fidèles, et sa violation est non-seulement une injustice, mais un véritable sacrilège.

Aux yeux des chrétiens et de l'Église, il n'y a qu'un seul Mariage véritable et légitime, celui qui se contracte selon la loi de DIEU, devant le ministre de DIEU, et suivant les règles tracées par l'Église. Ce qu'on appelle chez nous le Mariage civil, n'est pas du tout le Mariage, le contrat divin qui unit l'homme et la femme. C'est une formalité arbitraire qu'il faut subir, qui est tout à fait insuffisante pour lier les époux devant DIEU; et ses effets ne peuvent être que purement extérieurs et civils.

Le Mariage religieux suffirait seul pour la conscience; cependant il faut toujours le faire accompagner de l'acte civil, à cause des graves inconvénients qui pourraient résulter d'une négligence en cette matière, la loi française ne reconnaissant comme valables que les mariages dont le maire a été témoin. Nos Evêques eux-mêmes défendent aux prêtres, pour motif de condescendance, de marier les personnes qui n'auraient pas accompli préalablement cette formalité.

Pour qu'un mariage soit valide, il faut qu'il soit contracté en présence du curé, de l'époux et de l'épouse, et de plus, en présence de deux témoins. Inter-

rogés successivement par le curé sur le consentement libre et volontaire par lequel ils se prennent mutuellement pour époux et pour épouse, s'ils répondent l'un et l'autre affirmativement, l'homme et la femme se trouvent unis à jamais, ils reçoivent le sacrement de Mariage, et commettent un péché mortel si leurs cœurs ne sont pas préparés à ce grand acte religieux.

Pour recevoir comme il faut le sacrement de Mariage, il est nécessaire de s'y disposer par la prière, par une bonne et sincère confession de tous ses péchés; et dans plusieurs pays il est non-seulement conseillé, mais ordonné, de communier la veille. Il est bon de s'y prendre d'avance pour cette préparation, et surtout pour la confession, et de ne pas attendre au jour même du mariage pour accomplir cet important devoir. Dans les grandes villes, à Paris surtout, où il y a tant d'ouvriers indifférents et ignorants en matière de religion, cette négligence coupable n'est pas rare, et l'on peut juger des dispositions religieuses qu'elle suppose. S'il y a tant de mauvais ménages, c'est en grande partie à ce défaut de préparation que doit être attribuée la malédiction qui semble peser sur eux.

Êtes-vous marié? Soyez heureux en ménage, et, pour cela, soyez chrétien. Supportez avec douceur les imperfections et les défauts de votre femme. Femmes, supportez également les défauts de votre mari. DIEU, croyez-le bien, vous réserve du bonheur et de la joie dans votre union, et il n'a fait du mariage un sacrement que pour en faire un trésor de grâces et de béné-

dictions. S'il vous envoie des enfants, élevez-les dans la connaissance et la pratique de la religion ; prêchez-les d'exemple, avant de les prêcher de paroles, et vivez de telle manière sous leurs yeux, qu'il ne soit pas nécessaire de leur apprendre à vous respecter et à vous chérir. Que votre famille soit un modèle d'ordre, de paix et de vertu ; c'est encore là, soyez-en sûr, le moyen le plus simple d'être heureux.

AVANT LE MARIAGE

C'est une grosse affaire que de se marier. Pour bien des gens, le mariage ressemble fort aux galères à perpétuité : on se désole de se voir ainsi lié à jamais, on s'arrache les cheveux (mutuellement), on voudrait revenir sur le *oui* fatal et le remplacer par un immense *non*.... Peine perdue ! c'est pour toute la vie. Donc, avant de contracter mariage, réfléchissons et pesons bien le pour et le contre, afin de ne pas nous embarquer, comme tant d'autres, dans une mauvaise affaire

Ces réflexions salutaires seront une médecine préventive capable d'empêcher bien des accidents ; elles doivent porter sur trois graves questions : 1° Me marierai-je ? 2° Avec qui me marierai-je ? 3° Une fois mon choix fait, comment me préparerai-je au mariage ?

Premier doute : *Me marierai-je ?* — Il ne faut pas se

le dissimuler, l'état du mariage est *ordinairement* beaucoup plus difficile, beaucoup plus pénible que le célibat. Jusque-là, on n'a guère été responsable que de ses propres actes, et personne n'a dû partager avec nous le fardeau de nos peines, de nos mécomptes et même de nos fautes. Une fois qu'on est marié, cette responsabilité s'étend à un mari ou à une femme qui trouve habituellement ledit fardeau fort peu supportable. En outre, il est difficile de trouver sur la terre une perfection de mari, une perfection de femme ; l'éducation a été différente, les idées ne sont pas les mêmes ; l'un aime le vinaigre, l'autre préfère l'huile ; et il résulte de tout cela des chocs, des larmes, et quelquefois même autre chose. Garçon, fille, on était à son aise, parce que le budget était simple ; marié, mariée, on a plus de dépenses et guère plus de recettes, et le budget est si bien composé qu'on ne sait vraiment plus comment mettre les deux bouts ensemble.

Bref, l'état de mariage est difficile ; il emporte de grands devoirs et il apporte de lourdes charges ; c'est un joug, dont on ne peut plus s'affranchir, une fois qu'on s'y est soumis : il faut donc longuement réfléchir avant de se décider à l'accepter ; il y va du bonheur et quelquefois du salut.

A cette question : *Me marierai-je ?* si j'ai eu la simplicité de répondre affirmativement, que dois-je faire ? Avec qui me marierai-je ?

Avec qui me marierai-je ? — Oh ! la grosse affaire ! Choisir un mari, choisir une femme ! Quel *quine* à la

loterie ! Si à la loterie on gagnait toujours le quine, si on était toujours sûr d'attraper le numéro gagnant, la loterie serait une chose charmante ; hélas ! elle est si peu charmante que presque tout le monde s'y ruine bel et bien. Dans cette loterie humaine qu'on nomme le mariage, on perd presque toujours, et ceux qui tirent le bon numéro sont presque des phénomènes. Pourquoi cela ? Parce que d'ordinaire on choisit à la légère l'homme ou la femme à qui l'on doit unir sa destinée pour toujours.

Afin de bien choisir, il faut examiner sérieusement la *personne*, la *famille*, la *bourse*.

La *personne*. Cette jeune fille est-elle capable de me rendre heureux ? Est-elle bonne, douce, dévouée ? Est-elle solidement chrétienne ? Est-ce une femme de devoir et de conscience ? Est-elle laborieuse, active, intelligente, bien élevée ? A-t-elle des goûts simples et modestes ? A-t-elle autre chose que cette petite amabilité de jeunesse, cette humeur rieuse qui séduit au premier abord, mais qui n'est après tout que de la mousse de vin de Champagne ? Que de désillusions suivent de près le mariage lorsqu'un homme, avant de conclure, ne s'est pas posé gravement et sérieusement toutes ces questions-là ! Le plus souvent il en est cependant ainsi : il n'a choisi sa femme qu'à la mine ; parce qu'il la trouvait avenante, il l'a crue parfaite.... hélas ! qu'est devenue cette perfection ? Il se trouve attelé, et pour toujours, à un caractère acariâtre, emporté, grognon, à une petite tête folle, qui ne

rêve que le plaisir et la toilette, ou bien à une sottise qui le rend très-malheureux. — Il n'en est pas autrement des maris, les hommes ne valant pas mieux que les femmes. Une pauvre fille consent à épouser un prétendant uniquement parce qu'il a des moustaches et une barbiche bien peignées, parce qu'il jase agréablement, parce qu'il est bien tourné, etc... Est-il chrétien ? Remplit-il consciencieusement ses devoirs religieux, seule garantie solide de l'accomplissement de tous les autres devoirs ? Est-il bon fils ? Ses mœurs sont-elles pures et honorables ? Son passé peut-il garantir l'avenir ? La petite étourdie saute à pieds joints par-dessus toutes ces questions, par-dessus la corde qui doit l'étrangler un jour. Mais, lui dit-on, il est protestant ! — Cela ne fait rien : je le convertirai. — Mais, depuis son enfance, il est resté éloigné des sacrements, et il n'a aucune religion ! — Bah ! avec le mariage, cela changera. — Mais il a fait parler de lui ; il a eu des aventures ! — Il n'en aura plus. — Mais il a dissipé une partie de son avoir ! — Avec moi, il se corrigera. — Mais il est violent, paresseux, difficile à vivre ! — Laissez-moi tranquille ; il me plaît, je veux l'épouser.... Va donc, pauvre folle ; dans un an ou deux, tu m'en diras des nouvelles.

La famille. Quand on se marie, on adopte bon gré mal gré la famille de sa femme, la famille de son mari. Ici encore, il faut y regarder de près. Il faut voir si cette famille est honorable, si elle est chrétienne et capable de nous aider à marcher dans la voie

droite. Trop souvent un brillant vernis recouvre un mauvais tableau : examinons, prenons des renseignements sûrs, allons au fond des choses ; et, pour rien au monde, n'entrons dans une famille tarée, vicieuse, dont le frottement ne pourrait qu'empoisonner notre vie, altérer notre conscience ou notre honneur, ou du moins notre réputation. Il y a des gens qui ne se marient qu'en vue du beau-père dont la position sociale ou l'influence pourra les faire avancer dans leur carrière ou dans leurs affaires. C'est le beau-père alors qu'on devrait épouser, et non la fille

La *bourse*. Voilà le nerf du mariage plus encore que de la guerre ! Il est presque passé en usage que la *valeur* d'une fille ou d'un jeune homme à marier se mesure au chiffre de ses écus. Elle vaut tant ; donc elle est *bonne*. Il ne vaut que ceci ou cela ; donc je n'en veux pas. Je le sais, la question d'argent est d'une importance très-réelle dans un mariage et dans toute la vie, et je ne veux pas dire qu'il ne faille pas s'en occuper et s'en préoccuper ; ce que je dis seulement, c'est que l'argent ne suffit pas, et qu'il est défendu à un chrétien, à un homme qui se respecte, d'épouser un sac d'écus, quelle que puisse en être la dimension. L'argent ne doit jamais être que l'accessoire de la personne qu'on épouse, et s'il peut faire passer par-dessus quelques défauts secondaires, jamais, au grand jamais, il ne doit faire passer par-dessus l'essentiel, c'est-à-dire la religion, les qualités personnelles, la santé, l'honneur. S'il se trouve réuni

à tout cela, oh ! alors c'est la perfection du genre ! Mariez-vous, dépêchez-vous de vous marier : c'est le quine, le fameux quine ! c'est la fortune qui passe et qui ne reviendra peut-être pas. — Pour la fortune, comme pour la famille, comme pour la personne, croyez-moi, regardez-y de près : en ce bas monde, surtout avec les progrès de la *liberté* de conscience, on est volé comme dans un bois, à tout propos et par tout le monde. Les contrats les mieux en règle, les papiers les plus timbrés, les promesses les plus ronflantes, les hypothèques les plus splendides, ne sont pas toujours des planches de salut ; tel est pris qui croyait *prendre* ; et n'attrape pas les écus qui veut. Que de pauvres maris, que de pauvres femmes, dotés et dotées en règle, n'ont eu pour toute dot *pratique* que du papier... timbré ! Voilà donc les précautions qu'il est bon de prendre lorsqu'on veut contracter mariage, pour ne pas faire un choix néfaste, comme le commun des martyrs.

Troisième question : Je veux me marier ; j'ai choisi mon adversaire ; *que me reste-t-il à faire avant de prononcer le oui irrévocable ?* — Deux sortes de préparation : la préparation religieuse, et les formalités civiles. — Les formalités civiles sont connues de tous : ceux qui les ignoreraient, n'auraient qu'à se présenter à la mairie de leur commune, et on leur donnerait là pour rien toutes sortes de renseignements. C'est en effet devant le maire que s'accomplit la formalité civile, la déclaration mutuelle sans laquelle le mariage,

dans notre pays du moins, n'a pas ses effets *civils*. Pour les chrétiens, aux yeux de DIEU et de l'Église, ces formalités ne sont cependant pas *le mariage*, lequel est un sacrement, un contrat sacré et religieux, dont l'Église seule est la maîtresse et la gardienne.

Quant à la préparation religieuse, elle est d'une très-grande importance, puisqu'il s'agit de recevoir un sacrement, et de le recevoir dignement. Une ou deux semaines avant le jour fixé, il faut aller se confesser, afin de se préparer à recevoir l'absolution la veille du mariage. Si l'on osait se présenter au pied des autels sans avoir reçu cette absolution sacrée, on commettrait un sacrilège, tout aussi grave, tout aussi funeste que le sacrilège d'une mauvaise première communion. Une excellente pratique que l'on ne saurait trop recommander aux fidèles qui se préparent à contracter mariage, c'est de communier ensemble, le futur à côté de la future, la veille du jour redoutable. — Qu'on ne s'imagine pas être en règle avec sa conscience parce que le prêtre vous a donné *le billet de confession*. C'est l'absolution, et non le billet de confession qui met la conscience en règle et qui purifie l'âme.

Tels sont les apprêts du sacrifice. Telles sont les trois phases par lesquelles doit passer tout enfant d'Israël qui aspire à la *terre promise*.

LE JOUR DU MARIAGE

Le grand jour est donc arrivé. Israël est aux bords du Jourdain matrimonial... On sait que *Jourdain*, en hébreu, signifie le fleuve de l'*Eden*, le fleuve du bonheur. Quel bon augure ! Malheureusement les Philistins sont sur l'autre rive...

Le marié et la mariée se font aussi beaux que possible ; toutes les mariées sont *charmantes* ; un usage immémorial le proclame hautement ; et tous les mariés sont très-bien. Tout est rose ce jour-là ! On se rend à l'église, non pour recevoir une simple bénédiction, comme quelques-uns semblent le croire, mais pour contracter mariage en face de l'Église et de son ministre.

C'est devant le curé de sa paroisse (ou devant son délégué) et non devant un autre prêtre qu'il faut se présenter pour se marier. Cette règle, posée par l'Église, est tellement absolue, que le mariage serait nul si elle n'était pas observée. L'Église veut aussi, sous peine de nullité, que les futurs époux soient accompagnés de plusieurs témoins ; il en faut au moins deux, et ils doivent être majeurs.

Il est d'usage d'entendre la messe quand on se marie ; cette messe suit immédiatement la cérémonie du mariage, laquelle est très-simple : le curé, ou son délégué, se tourne vers les deux futurs, qui sont agenouillés au pied de l'autel, le mari à droite, la femme à gauche. Après une courte exhortation destinée à les

711
...
préparer immédiatement à bien recevoir le sacrement de mariage, et à leur rappeler les graves devoirs que ce sacrement va leur imposer, le prêtre demande successivement à l'homme et à la femme, s'ils veulent se prendre *mutuellement* pour époux; et tous deux doivent répondre à haute et intelligible voix. On peut encore dire *non*, comme cela s'est vu parfois; mais dès que, de part et d'autre, on a prononcé le *oui*, on est marié, marié à perpétuité, indissolublement marié, marié jusqu'à la mort. La bénédiction du prêtre et le *con-jungo* ne sont que la constatation officielle du mariage contracté et sa promulgation au nom de l'Église. C'est en effet le consentement mutuel qui forme le contrat, lequel est la matière du sacrement de mariage. La forme du sacrement consiste dans les paroles qui constatent ce sacrement devant l'Église et le prêtre.

Si en disant *oui*, on n'était pas en état de grâce, on commettrait, je le répète, un sacrilège; on recevrait le sacrement, mais on ne recevrait pas la grâce du sacrement; on serait marié, mais ce mariage, au lieu d'être *béni* de DIEU, serait maudit dès son origine. La grâce spéciale du sacrement est une grâce de force, de charité mutuelle, de pureté, de sanctification, qui accompagne l'homme et la femme pendant toute leur vie et les aide à se sanctifier dans l'état souvent dangereux où ils entrent.

Pendant les interrogations du prêtre et les réponses des deux époux, ceux-ci agenouillés se donnent la main droite, en signe d'union. Egalement, en signe et en

souvenir perpétuel de cette union, le mari passe au doigt de sa nouvelle épouse un anneau béni; c'est l'anneau d'une chaîne, d'une chaîne que la mort seule pourra rompre.

Vers la fin de la messe de mariage, entre le *Pater* et la *Communion*, le célébrant donne une bénédiction solennelle aux deux époux agenouillés sous un voile blanc que l'on tient pendant quelques instants au-dessus de leurs têtes; ce voile symbolise la cohabitation mutuelle, et la bénédiction dans cette union de vie. Cet usage n'existe pas partout; mais la bénédiction fait partie de la messe.

Quand tout est terminé, on se rend à la sacristie, et le prêtre, les mariés et les témoins signent ensemble l'acte de mariage.

Puis commence la *noce*, à laquelle il faut apporter beaucoup de tenue, de réserve et de décence. Tout en suivant les usages légitimes du pays, c'est véritablement une affaire de conscience pour les nouveaux mariés et pour leur famille de ne rien se permettre qui, de près ou de loin, puisse porter atteinte aux bonnes mœurs et à l'honnêteté. Là où il est d'usage de danser aux noces, on peut danser; mais il faut éviter avec un soin scrupuleux tout ce qui dépasserait les bornes d'une gaieté permise et d'une joie innocente. Il serait certes bien préférable qu'on s'amusât autrement, la danse ayant presque toujours des suites dangereuses, quoi qu'en disent les philanthropes, et là où cela est possible, il est bien plus chrétien de ne pas dan-

ser. Ce qui du moins est tout à fait requis, c'est qu'on ne passe pas follement une partie de la nuit à sauter, à manger et à boire. Plaisirs innocents, dit-on. Cela n'est pas vrai; les pauvres confesseurs en savent quelque chose.

Les repas de noces, qui sont ordinairement interminables et très-coûteux, ne sont pas non plus d'une innocence parfaite. Il n'est pas plus permis, à ces repas-là qu'à d'autres, de se donner des indigestions ni de se griser; la gourmandise est répréhensible partout et toujours, et partout et toujours l'ivrognerie est ignominieuse. C'est quand on mange trop et quand on boit trop que l'on tombe dans ces excès si communs aux repas de noces, tels que chansons grivoises et quelquefois tout à fait indécentes, plaisanteries et farces grossières, aussi contraires à la pudeur qu'au bon goût.

Religion, respect, joie pure et honnête, tel doit être le programme du jour des noces parmi les chrétiens.

APRÈS LE MARIAGE

Après les roses, les épines. Sur les rosiers, il y a peu de roses et beaucoup d'épines; en ce sens, tous les mariages sont des rosiers plus ou moins garnis d'épines. Quelles sont ces épines? Quelles sont ces difficultés, ces peines du mariage, qui en altèrent si profondément les joies? Quels sont les devoirs qui incombent aux gens mariés?

1° *La vie commune et le support mutuel.* Tous les

mari ont des défauts, toutes les femmes en ont aussi.

Pendant les premiers mois, tout est parfait : mon mari est si bon ! ma femme est un ange !... Mais avec le temps, la perfection du mari s'évapore, et il ne reste plus que le mari inséparable de ses défauts : l'*ange* aussi perd l'une après l'autre les plumes dorées de ses ailes, le pauvre mari se voit en face d'une femme très-imparfaite, absolument semblable aux autres. Que faire alors ? Devant cette réalité cruelle, faut-il se fâcher, se dépiter, se désespérer ? Pas du tout : il faut se *supporter*. Entendez bien cela : *il faut*. C'est un devoir, un devoir conjugal, qui est une des principales pièces du joug du mariage.... Mais mon mari est odieux, violent, querelleur, maussade ! Supportez-le, vous êtes sa femme, et, malgré tous ses défauts, il est votre mari. Supportez-le, et, plus que cela, obéissez-lui en tout ce qui ne blesse ni l'honneur ni la conscience. La femme doit en effet à son mari dans la vie commune non-seulement le support, mais encore la déférence, le respect, la soumission, l'obéissance.... Mais ma femme est insupportable ; je n'y tiens plus : elle est aigre, jalouse, bête, etc. !... Supportez-la. Du moment que vous l'avez épousée, vous avez pris devant le bon Dieu et devant elle l'engagement religieux, l'engagement inviolable de la supporter telle qu'elle est. Vivez donc avec elle le plus doucement possible ; ayez pour elle tous les égards, tous les bons procédés qu'elle a droit d'attendre de vous. C'est par la douceur, et non par la violence, que vous en tirerez encore le meilleur

parti; une goutte de miel, dit saint François de Sales, prend plus de mouches qu'un tonneau de vinaigre.

Ce n'est pas chose si commode que l'on pense que ce devoir *de la vie commune* dans le mariage. Il faut une rude vertu pour s'accommoder ainsi l'un et l'autre dans les mille petits détails de l'existence. Vivre à deux, est en général plus difficile que de vivre seul; c'est cependant ce que doivent faire les hommes et les femmes qui entrent dans le mariage.

2° *La fidélité conjugale*. Un mari ou une femme qui violeraient leurs serments de fidélité, commettraient un horrible péché, appelé *l'adultère*. Ce péché est si grave qu'il est poursuivi même par les lois civiles. Il viole en effet les lois fondamentales de la famille, et introduit le désordre et la débauche là où doivent régner l'union dans la foi jurée, un chaste et inaltérable amour. Du reste, qu'on ne s'y trompe pas : la chasteté conjugale est un difficile devoir. Au point de vue des mœurs, le mariage n'est pas un état exempt de dangers; bien loin de là, il expose à des périls très-graves, que connaissent les gens d'expérience, et qui le rendent, non-seulement moins parfait, mais encore moins heureux que le célibat et la continence chrétienne. Ce point est enseigné formellement par le concile de Trente contre Luther. Pour garder intacte la fidélité mutuelle, un mari et une femme doivent veiller sur eux-mêmes avec tout autant de soin qu'un jeune homme, qu'une jeune fille. La femme doit éviter toute coquetterie; elle doit se montrer grave et sévère vis-

à-vis des hommes ; le mari doit éviter de son côté toutes les galanteries indiscrètes, et ces mille petites libertés dont les mondains ne font que rire et qui sont cependant les trois quarts du temps le premier pas dans la voie maudite et honteuse de l'adultère. L'adultère est le seul motif pour lequel il soit permis en conscience à deux époux de se séparer pour toujours. Il va sans dire que, tant que l'un des deux est vivant, l'autre, quoique légitimement séparé, ne peut former un autre lien. — La chasteté n'est possible dans le mariage, comme hors du mariage, que par la toute-puissante vertu de la religion, dont la pratique est ici-bas la source de tout bien.

3° *Le soin et l'éducation des enfants.* Le but premier du mariage est, dans les desseins de DIEU, la création et la génération des enfants. C'est une grande grâce que de donner au bon DIEU et à l'Église des enfants destinés au Paradis. Aussi la stérilité a-t-elle toujours été regardée comme un malheur. C'est donc une honte que de voir des maris et des femmes se désoler quand DIEU leur envoie beaucoup d'enfants ; ces âmes lâches, qui reculent devant la plus sainte des charges, ne sont pas dignes de l'honneur que le bon DIEU daigne leur faire en les élevant au rang presque divin de père et de mère. C'est une vérité reçue par toute la terre et dans tous les siècles, que la bénédiction de DIEU repose sur les nombreuses familles.

Le père a pour charge principale de pourvoir, par son activité, ses soins et son travail, aux besoins et au

bien-être de sa femme et de ses enfants. Après un mauvais fils, il n'y a rien de pis qu'un mauvais père. La charge de la mère regarde plus directement l'intérieur du ménage, le détail des soins domestiques, la garde et la surveillance minutieuse de tout ce qui concerne ses petits enfants. C'est elle qui doit les nourrir et les allaiter, à moins d'impossibilité réelle; c'est elle qui doit, plus encore que le père, les dresser de bonne heure à la prière, à l'amour du bon DIEU, au bégayement des saints noms de JÉSUS et de MARIE, à la pratique des petites vertus chrétiennes adaptées à leur âge; exemples saints, bons conseils, petites instructions, récompenses, réprimandes, soins assidus de la nuit et du jour, elle ne doit rien épargner pour bien élever ses enfants. Une mauvaise mère serait un monstre; heureusement qu'il y en a bien peu.

Le soin des enfants, troisième devoir du mariage, dure toute la vie, lors même que les enfants sont devenus grands : toujours le père et la mère doivent travailler à leur bien et à leur salut; la famille chrétienne n'étant autre chose qu'une société de secours mutuels pour le bien-être en ce monde, et surtout pour le bonheur dans l'éternité. Le sacrement de mariage est comme l'âme de la famille, et comme la source qui jaillit au milieu d'elle pour la féconder, la vivifier, l'unir et lui faire porter d'abondants fruits de bonheur et de salut. JÉSUS-CHRIST, par le sacrement de mariage, est le Roi de la famille, comme par le sacrement de l'Ordre il est le Roi de l'Église.

TROISIÈME PARTIE

CE QUE C'EST QU'ÊTRE CHRÉTIEN

Vous êtes *chrétien*, n'est-il pas vrai ? Savez-vous bien clairement ce que c'est ?

Être *chrétien*, ce n'est pas, comme le croient quelques gens à la conscience épaisse, ne tuer ni ne voler personne. C'est là n'être point un scélérat, et voilà tout.

Être *chrétien*, ce n'est pas simplement être bon père, bon époux, bon fils, bon ouvrier, homme laborieux et intègre, bon camarade, etc., etc., etc. ; c'est là n'être qu'un *honnête homme*, or un chrétien est plus qu'un honnête homme.

Être *chrétien*, ce n'est pas non plus respecter la religion et l'estimer grande et utile, reconnaître que le christianisme a inspiré de grandes choses, etc., etc. ; c'est là de l'équité d'esprit et le bon sens d'un homme éclairé. Il suffit, pour porter un pareil jugement, de se mettre au-dessus de grossiers préjugés, et des sarcasmes surannés d'une philosophie de cabaret.

Enfin, être *chrétien*, ce n'est pas se contenter de certaines pratiques extérieures, telles qu'assister exactement à la messe, faire maigre ou même aller à confesse, etc. Ces pratiques, pour être excellentes, ne sont toutefois que des moyens de devenir et de rester véritablement chrétien. Qu'est-ce donc que la vie chrétienne ? Qu'est-ce donc qu'un vrai chrétien ?

Un *chrétien* est un homme baptisé ; qui croit de tout son cœur ce que lui enseignent, de la part de JÉSUS-CHRIST, le Pape et les Évêques, chargés par le Sauveur d'initier le monde à la religion chrétienne ; qui observe, autant que le permet la faiblesse humaine, les commandements de DIEU et les lois de l'Église ; et qui s'applique à imiter le plus parfaitement possible JÉSUS-CHRIST, son DIEU, son Sauveur et son modèle.

Un *chrétien* est un homme qui aime DIEU par-dessus toutes choses, qui préfère tout souffrir plutôt que de l'offenser, qui déteste le mal chez les autres et plus encore chez lui-même ; c'est un homme qui aime et pratique le bien, qui combat avec énergie et persévérance ses mauvaises passions, et qui, malgré des penchants vicieux souvent bien forts, est chaste, humble, modeste, doux et miséricordieux, indulgent pour les défauts d'autrui, patient et résigné dans le malheur.

C'est un homme de prière, qui a sans cesse JÉSUS-CHRIST dans le cœur et devant les yeux, afin de puiser dans sa vie l'exemple et les leçons de toutes les vertus. Il pardonne à ses ennemis comme JÉSUS-CHRIST a pardonné aux siens. Comme JÉSUS-CHRIST il passe en fai-

sant le bien. Il aime tous les hommes et surtout les pauvres, les abandonnés, les petits. Dans la prospérité, il demeure détaché des biens de la terre, en vue des biens, seuls vraiment désirables, de la patrie éternelle. Dans la pauvreté et dans la souffrance, il demeure calme et ne perd point l'espérance. Il se rappelle qu'après les douleurs du Calvaire viennent rapidement les joies de la Résurrection, et que c'est par la croix qu'on arrive à la gloire.

En un mot, un chrétien, c'est une copie vivante de JÉSUS-CHRIST, c'est un homme qui aime ce que JÉSUS-CHRIST aime, qui réproouve ce que JÉSUS-CHRIST réproouve, qui juge de toutes choses comme JÉSUS-CHRIST en juge, c'est en quelque sorte un autre JÉSUS-CHRIST vivant et conversant encore.

Tel est le vrai chrétien, tels nous devons être, tels nous devons tous devenir ou demeurer.

Il n'est pas de position dans la vie où l'on ne puisse être chrétien. La pauvreté ou la richesse, la santé ou la maladie, la jeunesse ou la vieillesse, rien n'y fait ; et tous, sans exception, nous devons et nous pouvons être des hommes de foi, et calquer notre vie sur le modèle que nous venons d'esquisser.

Le sommes-nous ? Avons-nous cette humilité, cette douceur, cette simplicité, ce désintéressement, cette pureté de vie qui forment l'esprit chrétien ? C'est à notre conscience à nous répondre ! hélas, la mienne ne me répond pas grand'chose de bon ; et la vôtre ?

Allons donc, et du courage, il faut nous convertir !

Païens peut-être jusqu'à ce jour, devenons chrétiens ! Si notre faiblesse nous épouvante en face de ces grands devoirs, recourons aux puissants secours que la miséricorde divine a déposés dans le sein de l'Église. Prions, fréquentons les sacrements, allons chercher dans la confession de nos péchés le remède du passé, et dans la fréquente Communion la force pour l'avenir. Donnons-nous du mal pour le bon Dieu, il en vaut bien la peine ; et puis la vie passe si vite ! Travaillons pendant qu'il fait jour : heureux le serviteur trouvé fidèle ; après quelques heures de fatigue et de combats, aux travaux d'une épreuve passagère succéderont, pour ne plus finir, les joies merveilleuses promises par le Sauveur.

POURQUOI BEAUCOUP D'HONNÊTES GENS NE REMPLISSENT PAS LEURS DEVOIRS RELIGIEUX

Il est un fait aussi certain que regrettable, c'est que, dans nos villes, aussi bien que dans nos campagnes, il y a une foule d'hommes et de femmes fort honnêtes, d'une probité inattaquable, d'une grande bonté de cœur, dont la vie est tranquille et régulière, qui ne remplissent pas leurs devoirs de chrétien. Ils prient cependant avec une certaine exactitude ; du moins cette fidélité se rencontre en plusieurs ; ils ne se moquent pas de la Religion, et la défendront même au besoin ; de temps à autre ils vont à la messe le

dimanche ; ils font tous maigre le Vendredi-Saint, et quelquefois les vendredis ordinaires , ils attachent un prix véritable aux soins religieux dont l'éducation de leurs enfants est entourée, ont le cœur tout ému à la première communion de leur fils ou de leur fille ; pour rien au monde ils ne voudraient mourir sans sacrements, leur vie semble irréprochable. Une seule chose leur manque : ils ne se confessent pas et ne communient pas.

Est-ce là un grand mal, lorsque tous les autres devoirs sont accomplis ? Oui, un grand mal et un très-grand mal. Un vaisseau, retenu au rivage par une chaîne de fer, devient le jouet des vagues et perd tout son point d'appui, si un seul anneau de cette chaîne tutélaire vient à se briser. DIEU est notre Sauveur au milieu des dangers de la vie et des orages des passions ; la chaîne qui nous rattache à lui, et qui par conséquent nous sauve, c'est la Religion ; et comme une chaîne, la Religion se compose d'une suite d'anneaux, d'un ensemble d'obligations, qui forment un tout complet et sont étroitement unis les uns aux autres. Rompre un seul anneau, violer un seul des préceptes de la Religion, c'est se séparer de DIEU, c'est perdre la vie de son âme, c'est risquer son salut éternel. Or, l'obligation pour tout chrétien de se confesser régulièrement et de communier au moins une fois chaque année, est une loi absolue et rigoureuse, dont la violation est un péché mortel. Donc, quelle que soit d'ailleurs l'intégrité du reste de la chaîne, ce double anneau venant à manquer, tout est rompu

entre Dieu et nous ; quelle que soit la probité, l'honnêteté, la moralité du reste de la vie, ce double devoir étant omis, l'âme est séparée de Jésus-Christ ; et, si elle demeure ainsi, elle est perdue pour l'éternité. Donc, ne pas se confesser et ne pas communier est un très-grand mal, une faute très-désastreuse et une grande folie. Pourquoi les honnêtes gens dont je parle ne se confessent-ils pas ? Est-ce la foi qui leur manque ? Pas le moins du monde. Est-ce le respect humain qui les retient ? Peut-être un peu ; mais ce n'est pas là encore la vraie cause dont je veux m'occuper, quoique celle-là soit, hélas ! bien fréquente aussi. N'ont-ils pas assez de courage pour déclarer leurs fautes ? Ils l'auraient certainement, bien qu'il dût leur en coûter : qui les retient donc si souvent ainsi, loin de Dieu ? Deux bagatelles, deux riens, qui sont cependant assez puissants pour perdre une foule d'âmes : *l'habitude*, et *l'embarras sur la manière de s'y prendre pour sortir de cette routine*.

Que d'hommes, revenant à leurs devoirs après dix, vingt et trente ans d'oubli, pratiqueraient depuis longtemps s'ils eussent su comment faire pour aller se confesser et communier ! Parfois ils voyaient bien quelques prêtres ; mais ils n'en connaissaient aucun assez intimement pour lui ouvrir leur cœur ; et puis, ils étaient retenus par je ne sais quelle mauvaise honte d'avouer qu'ils ne se confessaient pas depuis de longues années. Les occasions ne se présentaient pas ou bien passaient inutiles, et avec elles passaient les

mois, les années; et l'abîme se creusait de plus en plus.

Il est probable que ces quelques lignes tomberont sous les yeux de plus d'une personne qui se trouvera dans ce cas. En ami fidèle, j'engage cette chère âme à prendre enfin son courage à deux mains et à en finir avec l'oubli pratique du bon DIEU. Rien de plus simple que cette opération bienfaisante : allez trouver le premier prêtre venu ; allez chez lui ou dans la sacristie de son église ; les prêtres sont habitués à de pareilles visites ; dites-lui simplement et carrément que vous êtes en retard avec DIEU, que vous désirez vous confesser, et que vous lui demandez de vous aider à le bien faire. Je vous réponds de son bon accueil, et je lui laisse le soin de vous guider pour le reste. Vous verrez, par une douce expérience, combien il est bon d'être en paix avec Notre-Seigneur.

LA RELIGION DE L'HONNÊTE HOMME

Il y a, par le monde, une sottre petite chanson, composée, je crois, pour se moquer des Saint-Simoniens et des Fourieristes-Communistes, qui commence de la sorte :

Faites-vous Saint-Simonienne;
C'est la loi du vrai bonheur!
C'te r'ligion-là, c'est la mienne,
J'donne dedans de tout mon cœur!

Il en est de même de la *religion de l'honnête homme*, si répandue en notre pauvre France. Il y a une foule

de braves gens qui *donnent dedans de tout leur cœur*. Il n'est donc pas hors de propos de leur faire apercevoir leur méprise et de leur ouvrir un peu les yeux sur *leur religion*.

Et d'abord, mon cher *honnête homme*, qu'est-ce que c'est que votre religion ? en quoi consiste-t-elle ? qu'ordonne-t-elle ? que défend-elle ?

Premier embarras de mon *honnête homme*. Car s'il me répond que sa religion consiste « à bien remplir tous ses devoirs, à faire le bien et à éviter le mal, » voici que, de tous côtés, on va lui tomber sur le dos et lui susciter de mauvaises affaires.

Ce sera d'abord ce jeune homme aux mœurs déréglées, qui déshonore les familles, qui désole sa pieuse mère, qui fait rougir la vieillesse de son père... « Quoi ! « monsieur l'honnête homme, s'écriera-t-il, je ne suis « donc pas un honnête homme ? Qu'importent, je « vous prie, à l'honneur quelques folies de jeunesse ? « n'avez-vous point eu les vôtres ? J'ai certes la pré- « tention d'être aussi *honnête homme* que vous. Et si « vous n'en convenez pas, vite, dégainons ; battons- « nous ; un de nous deux restera sur le pavé. Il faut « venger mon honneur ! »

Puis viendra, non plus avec son épée, mais avec ses énormes poings fermés, cet ouvrier qui travaille moitié moins quand on le paye à la journée que quand il est à ses pièces ; cet autre, qui fête si régulièrement et si dévotement la *Saint-Lundi*, qu'il revient toujours à la maison en plein état d'ivresse, ayant

dépensé au cabaret le gain de sa semaine ; sa femme réclame, il la rosse ; ses enfants ont peur, il les assomme ; et chaque semaine c'est à recommencer ; puis ce troisième, qui scandalise et indigné tous ses voisins par ses blasphèmes, par ses féroces propos, par sa brutalité : « Tu dis que nous ne sommes pas des « honnêtes gens ? crient-ils à mon honnête homme. « Répète-le, si tu l'oses ! et numérote tes os, que nous « te démolissions en trois temps ! ! ! » (*Style parisien.*)

Puis encore viendra, avec une colère non moins dangereuse, ce gros et robuste patron qui abuse de la misère des temps pour ravir à ses ouvriers, à ses pauvres apprentis, le repos nécessaire du dimanche. « Qui ose dire ici que je ne suis pas un honnête « homme ? s'écriera-t-il avec la voix haute du maître. « Je n'ai jamais rien volé à personne ; je fais face à « mes affaires ; je vends de la bonne marchandise ; « ma maison est connue et estimée partout ; de quoi « se plaint-on ? de quoi m'accuse-t-on ? ... »

Que répondre à ces terribles gens-là, mon cher honnête homme ? — Et cependant, si vous les admettez parmi les *fidèles* de votre religion, vous voici donc forcé d'avouer qu'un libertin, qu'un duelliste, qu'un homme colère, ivrogne, débauché, dur, injuste, etc., peut être et est un *honnête homme*, et que nul ne peut lui refuser ce glorieux titre s'il n'a point volé d'argent ou assassiné ! !

Quoi ! et c'est là votre religion ? Une religion qui permet tout, hors le vol et l'assassinat ! — Mais vous

n'y pensez pas, c'est une infamie, et non point une religion !

Qu'est-ce donc, je vous le redemande, qu'est-ce donc que la *religion de l'honnête homme* ?

Tenez, mon pauvre ami, vous êtes embarrassé, avouez-le. Je vais vous venir en aide ; car, voyez-vous bien, je ne vous parle pas ainsi pour vous confondre, mais pour vous éclairer, pour vous montrer où est la vérité, où est le bien.

Par cela seul qu'on vit en dehors de la religion chrétienne, on n'est pas pour cela un scélérat ni un mauvais homme. Bien souvent, il y a plus d'ignorance que de méchanceté dans cette absence de religion. Bien souvent les parents sont plus coupables que leurs enfants eux-mêmes.

Je vous dirai donc que c'est fort bien d'être un honnête homme, et que je ne doute point que vous ne le soyez ; c'est fort bien d'être un bon citoyen, prêt à concourir avec courage à maintenir l'ordre et la tranquillité publique ; un bon père de famille, un bon mari, un bon fils, un bon voisin, un bon camarade ; il faut être tout cela, et ceux qui ne le sont pas ont tort. Mais je vous dirai, avec non moins de vérité, que *cela ne suffit pas*, que ces devoirs ne sont pas la religion, quoiqu'ils soient commandés par la religion ; et que non-seulement *il faut* être honnête homme, mais qu'en outre *il faut* être chrétien.

Et pourquoi ? Parce qu'il y a un DIEU vivant, qui est votre Créateur et votre Père, et que ce DIEU tout-

puissant ne vous a point jeté au hasard sur la terre, mais vous a créé pour le connaître, le servir et l'aimer, et mériter par là de le posséder lui-même, et d'être heureux avec lui dans la vie éternelle à venir. Parce que, après ce monde qui passe, il y en a un autre qui demeure, et que DIEU y récompensera ceux qui lui auront été fidèles, et y punira par l'éternel enfer ceux qui auront négligé de le servir et de l'aimer.

Parce que JÉSUS-CHRIST, DIEU fait homme, est venu au milieu de nous pour nous apprendre comment il faut vivre pour arriver à cette éternité bienheureuse, et que, déterminant d'une manière nette et précise la règle de nos obligations, il nous a déclaré que quiconque ne suivrait point sa parole serait rejeté de son Père céleste.

Parce que, enfin, ce divin Maître a envoyé aux hommes les Pasteurs de son Église, le Pape, successeur de saint Pierre, et les Évêques catholiques, successeurs des Apôtres, et qu'il nous a déclaré, en les envoyant comme Docteurs et Pasteurs des peuples, qu'il les assisterait sans cesse de son Esprit dans l'enseignement et l'administration de la seule religion véritable, que les écouter c'était l'écouter lui-même, JÉSUS, le Fils de DIEU, et que leur désobéir c'était lui désobéir à lui-même !... Et ainsi, pour être dans la religion du seul vrai Dieu, pour accomplir notre destinée en ce monde, pour être dans l'ordre, dans la vérité et dans le bien, il faut absolument croire et pratiquer la reli-

gion chrétienne, telle que l'enseignent au monde le Pape et les Évêques de l'Église catholique.

Voilà pourquoi, honnête homme, mon cher ami, il ne suffit pas d'être honnête homme quoiqu'il faille très-fort être honnête homme.

Voilà pourquoi la *religion de l'honnête homme* est un vain mot et un *non-sens*, qui n'a été inventé par des hommes qui ne vous valaient pas que pour pallier aux yeux du monde, et à leurs propres yeux peut-être, des désordres, des vices, des faiblesses, dont la pratique de la religion catholique est le seul remède.

LE RESPECT HUMAIN

« Je n'ose pas remplir mes devoirs religieux ; je le voudrais bien, mais je ne l'ose pas. » — Vous n'osez pas sauver votre âme, et vous osez vous damner ; vous n'osez pas aller au ciel, et vous osez aller en enfer ? Voilà un singulier courage, et une volonté bien raisonnée ! Homme faible et de peu de foi ! que vous avez peu de cœur et combien vous devez rougir de vous-même ! Ne doit-on pas en effet rougir de tout ce qui est déshonorant, et qu'y a-t-il, je vous le demande à vous-même, de plus déshonorant que la lâcheté ?

La lâcheté du respect humain en matière de religion est la pire de toutes les lâchetés. C'est le renoncement volontaire à ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré dans l'homme : la conscience. C'est l'abandon du pre-

mier de nos droits et du plus important de tous nos devoirs : celui d'être bon, d'être chrétien, d'accomplir en ce monde notre destinée et de sauver notre âme pour l'éternité ! En pareille matière, la lâcheté est plus qu'une faiblesse ; elle est une folie et un crime.

Vous n'osez pas faire vos prières, éviter les mauvaises compagnies et les mauvais lieux, aller à l'église, fréquenter le prêtre, servir DIEU ? Et qu'y a-t-il, je vous prie, pour un honnête homme, de plus honorable que tout cela ? La prière, le service du Seigneur, l'observation de sa loi, n'est-ce pas là ce qui nous distingue des êtres sans raison ? L'animal dépourvu de raison n'a point de destinées éternelles, et est dans l'ordre quand il ne s'occupe en ce monde que de ses intérêts du moment. Mais vous, vous êtes sur la terre pour aller au ciel ; vous n'êtes dans le temps que pour l'éternité. Le ciel, l'éternité, voilà votre grande affaire, l'affaire qui doit dominer toutes les autres et sans laquelle tout est perdu pour vous. Or, en n'osant pas servir le bon DIEU durant votre vie, vous renoncez par à même à l'éternité et au ciel ; vous sacrifiez DIEU, votre salut, votre âme, votre bonheur en même temps que votre devoir et votre conscience à une misérable peur, indigne mille fois d'un chrétien et d'un honnête homme !

« On se moquera de moi, » dites-vous ! Eh bien, le grand malheur ! en mourrez-vous ? moquez-vous de ces absurdes moqueries ! Si l'on se moquait de vous parce que vous jeûnez et dînez tous les jours, parce

que vous vous chauffez quand vous avez froid, parce que vous vous lavez quand vous êtes sale, parce que vous marchez sur vos deux jambes et non pas à quatre pattes, parce que vous aimez votre mère, parce que vous n'êtes pas un fripon, etc., changeriez-vous, dites-moi, de manière d'agir pour plaire aux gens ridicules qui vous désapprouveraient? Vous hausseriez les épaules, sans vous donner seulement la peine de leur répondre. Eh bien, il y a quelque chose de plus raisonnable encore, de meilleur, de plus légitime, de plus nécessaire; c'est l'obéissance à Dieu, votre créateur, c'est la pratique de sa religion, c'est l'observation de ses commandements. Ne pas oser être chrétien, c'est ne pas oser être raisonnable; c'est ne pas oser être bon, consciencieux et homme d'honneur.

Allez donc vous confesser, allez à la Sainte-Table, poltron que vous êtes! et craignez Dieu plus que les hommes!

LA NEGLIGENCE

Le monde, depuis bien des années, est travaillé par une affreuse et funeste maladie, qui y fait d'horribles ravages; elle sévit partout à la fois: la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Europe, le monde entier, que l'air soit bon ou mauvais, que les peuples soient civilisés ou barbares, subissent sa terrible et mortelle influence; il y a des siècles qu'elle fait des victimes.

Sans doute vous pensez qu'il s'agit d'un de ces fléaux qu'on nomme peste, typhus, choléra, etc. ! Il n'en est rien ; le mal que nous vous signalons est encore plus redoutable ; il cause la mort d'un plus grand nombre d'hommes ; il ne se contente pas de frapper les corps, il empoisonne aussi les âmes, et sa fatale impuissance se prolonge au delà du tombeau.

Ce mal déplorable s'appelle la négligence. C'est lui qui cause la ruine de familles entières et les plonge dans d'effroyables misères auxquelles tôt ou tard elles succombent. Cette épidémie est d'autant plus à craindre qu'aucun signe avant-coureur ne l'annonce et qu'elle atteint l'homme sans qu'il s'en doute ; elle l'éloigne d'abord peu à peu de ses devoirs envers DIEU, et bientôt après de ses devoirs envers sa famille et envers ses semblables. Ce fléau est un des fruits funestes du péché originel.

Les premiers symptômes se révèlent lorsqu'en face d'une difficulté quelconque, vous vous arrêtez, vous hésitez, et vous vous tenez ce langage à vous-même : « Je ne peux pas ! C'est trop difficile ! Je n'ai pas le temps ! Je ferai cela plus tard, mais pas à présent ! Ce n'est pas la peine de commencer, je ne pourrai pas finir ! C'est plus fort que moi ! etc., etc. » Oh ! alors, tandis qu'il en est temps encore, adressez-vous bien vite ces deux questions, et répondez-y, la main sur la conscience.

1° Que ferais-je, si j'étais bien assuré qu'après avoir accompli ce qui, dans ce moment, me semble im-

possible, je recevrais cent francs pour prix de mes efforts ?

2^o Que ferais-je, si j'étais également certain que je recevrais cent bons coups de bâton, dès que j'aurais cédé aux perfides insinuations de la négligence à laquelle je crois, en cet instant, ne pas pouvoir résister ?

Ces deux questions, et la réponse que votre conscience ne manquera pas d'y faire, seront un remède infailible et bien simple pourtant contre le mal que nous vous indiquons ; à moins, toutefois, que le malade, atteint depuis longtemps, ne soit dans un état désespéré.

Vous riez ? essayez, et vous verrez.

JE N'AI PAS LE TEMPS

Sur dix personnes qui ne remplissent pas leurs devoirs religieux, il y en a six ou sept au moins qui vous répondent, quand vous leur en parlez : « Je ne de-
« manderais pas mieux, mais je n'ai pas le temps ;
« il faut gagner sa pauvre vie. La religion est bonne
« pour les gens à leur aise, qui peuvent vivre sans
« travailler. »

Rien n'est plus faux qu'un raisonnement pareil, rien n'est plus contraire à l'esprit du christianisme. La religion est comme le bon Dieu, pour tout le monde ; et s'il y avait quelque distinction à faire entre les

hommes, ce serait sans contredit les pauvres et les petits qui, devant DIEU, auraient la préférence.

Cette erreur est générale dans la classe ouvrière, surtout dans nos grandes villes. Il faut bien le dire, elle vient de l'ignorance. On se fait de la religion une idée absurde : on croit qu'elle consiste uniquement dans des pratiques extérieures et très-multipliées ; et le travail quotidien, absolument nécessaire aux ouvriers pour gagner leur vie, étant évidemment incompatible avec ces pratiques, on tranche la question et, sans se douter que l'on profère un blasphème, on pose en axiome le fameux « *Je n'ai pas le temps.* »

Mais, dites-moi, mon bon ami, *combien de temps* faut-il pour aimer le bon DIEU ?

Combien de temps faut-il pour penser quelquefois à lui dans le courant du jour ; pour lui demander de nous bénir, de faire réussir nos efforts, de nous donner le repos du Paradis après les peines et les fatigues de la vie présente ?

Combien de temps faut-il pour ne pas jurer, — pour respecter son père, sa mère, ses supérieurs, — pour ne pas se griser, — pour pardonner à ses ennemis, — pour ne pas rendre le mal pour le mal, — pour supporter les défauts des autres ?

Combien faut-il de temps pour être chaste, pour être pur, pour rejeter les mauvaises pensées, pour éviter les mauvais discours, pour fuir tel ou tel mauvais camarade qui nous entraînera certainement dans le vice ?

Faut-il beaucoup de temps pour se repentir quand on a fait quelque sottise? Mieux que cela, faut-il beaucoup de temps pour faire sa prière matin et soir? En cinq minutes, en dix minutes au plus, on peut parfaitement satisfaire à ce grand devoir; et quel est l'homme qui, au commencement et à la fin de sa journée, ne peut, quand il le veut, économiser quelques instants?

— Mais direz-vous, la religion commande bien d'autres choses. Il faut aller à la messe le dimanche et les fêtes. Il faut aller se confesser, il faut aller communier, et, pour tout cela, est-ce qu'il ne faut pas du temps? C'est cela que je n'ai pas le temps de faire!

— Et comment s'arrangent donc ceux qui, tout aussi occupés que vous, souvent beaucoup plus occupés et encore plus pressés par le besoin de gagner un salaire, font tout cela et font plus que cela? J'en connais qui ne passent jamais une semaine sans recevoir les sacrements. Comment trouvent-ils le temps de remplir leurs devoirs? Ce qu'ils font, vous pouvez le faire, c'est la bonne volonté et non le temps qui manque.

Ce qui fait que vous ne trouvez pas ce temps, et qu'eux ils le trouvent, c'est que vous n'avez pas comme eux le sentiment profond de la nécessité de la religion, vous mettez le corps avant l'âme; eux, ils mettent l'âme avant le corps. Non pas qu'ils négligent leur corps et leur famille, non: seulement ils savent le prix et la différence des choses, et ils règlent tout selon la vérité.

Que diriez-vous si votre patron prétendait vous ôter le temps de manger? Vous le laisseriez certainement là, lui et sa boutique, et vous diriez : *Avant tout* il faut vivre ! Eh bien, je vous dis d'une manière bien plus pressante encore : avant tout, même avant la vie de votre corps, ne perdez pas votre âme, qui est la plus noble partie de vous-mêmes ; votre âme, qui fait de vous un homme, car par le corps nous ne sommes qu'un animal ; c'est l'âme qui fait l'homme et le distingue de la bête.

La religion vous donne la vie de votre âme en l'unissant à Dieu, et vous venez me dire : Je n'ai pas le temps de pratiquer la religion ! Eh ! prenez-le, ce temps *nécessaire* ; prenez-le, coûte que coûte, n'importe où, n'importe aux dépens de quoi.

Personne au monde n'a le droit de vous en priver, parce que personne au monde n'a le droit de vous perdre ; ni votre patron, ni vos maîtres, ni votre père, ni votre mère, ni vous-même ; *personne*, sans exception !

Le salut éternel de votre âme ne peut vous être enlevé par aucune créature ; et si quelqu'un voulait attenter au plus sacré de vos droits, ce serait le cas de pratiquer cette grande règle des chrétiens : TOUT PERDRE PLUTÔT QUE DE PERDRE DIEU.

— Mais c'est mon état, ajoutez-vous, qui m'empêche de travailler à mon salut. — Est-ce vrai ? Faites attention à la réponse ; car si, après y avoir bien réfléchi, vous me répondiez « oui, » je vous dirais : Alors il faut le quitter et en prendre un autre. A quoi vous servira de

gagner tout le monde, si vous venez à perdre votre âme?

Et puis, soyons francs. Est-il bien vrai que vous ne puissiez vivre chrétiennement dans votre état? Est-ce votre état qui vous empêche de penser à DIEU quelquefois, de le prier matin et soir, de lui offrir vos peines, votre travail, vos privations? Ce n'est pas votre état qui vous fait jurer le nom de DIEU, fréquenter les mauvais théâtres, les cabarets, les lieux de débauche. Le temps que vous passez ainsi serait cent fois suffisant pour faire de vous un bon chrétien, si vous vouliez l'employer à bien faire.

Pour moi, je ne connais point d'état qui empêche l'ouvrier, le soir, après sa journée, aux approches des grandes fêtes, d'aller trouver son confesseur, d'aller recevoir, avec le pardon de ses péchés, des conseils et des encouragements pour mieux vivre à l'avenir. Je ne connais pas d'état qui empêche d'aller quelquefois de bon matin à l'église pour y entendre une messe basse et pour y communier. En fait de conscience, voyez-vous bien, on a le temps de faire ce qu'on veut. Mais il faut vouloir.

Ne dites donc plus : Je n'ai pas le temps d'être chrétien; car vous vous tromperiez vous-même. Dites, si vous voulez : « Je n'ai pas autant de temps, autant de facilités que je voudrais. » Soit; mais après tout, c'est le cœur que DIEU demande et la bonne volonté; et, je le répète une fois encore, en pareille matière il n'est pas question de temps. Qui ne donne pas à DIEU son *temps*, DIEU lui refusera son *éternité*!

AVANT TOUT, LE COMMERCE

Une bonne vieille, marchande de bric-à-brac dans un village des environs de Paris, à Méry-sur-Oise, avait été surnommée la mère Bon-Temps, à cause de son humeur joviale et de la rondeur de ses manières. La mère Bon-Temps avait de bonnes qualités : non-seulement elle ne tuait personne, et elle n'avait jamais pris d'argent dans la poche de son voisin ; mais elle était en outre bonne enfant, aimait à rire, et se tirait fort bien de son petit commerce. Elle ne mettait, il est vrai, jamais les pieds à l'église ; mais elle saluait monsieur le curé, toutes les fois qu'il passait devant sa boutique ; elle *respectait* la religion, si bien qu'une fois, dans un excès de zèle, elle avait allongé un soufflet solennel à un maçon qui discutait théologie chez le marchand de vin, et qui disait qu'il n'y avait pas de bon DIEU.

La mère Bon-Temps était donc une femme *parfaite*. Elle se croyait blanche comme neige, et n'avait, disait-elle, rien à se reprocher en ses soixante-quatre ans d'existence, rien, absolument rien.

Son axiome favori était : *Avant tout, le commerce !* Elle se retirait derrière ce bouclier, dès qu'on voulait raisonner avec elle et lui montrer qu'à son âge il était au moins prudent de songer à l'éternité. « Ah ! ma fi, disait-elle avec une conviction désolante, je ne suis pas assez riche pour ne rien faire et aller à l'église. Il faut

bien gagner sa pauvre vie ; et puis, avant tout, le commerce ! Je n'connais que ça. »

— « Le commerce, c'est très-bien, » lui répondit un jour une excellente femme qui l'était venue voir, et que tout le monde dans le village estimait pour sa vertu ; « quand on n'est pas riche, comme nous, il faut travailler et gagner sa vie. Mais en gagnant sa vie, il ne faut pas perdre son Paradis ; il faut aussi le gagner, et pour le gagner, il ne suffit pas, mère Bon-Temps, d'être, comme vous êtes, une brave et honnête femme, il faut en outre être une bonne chrétienne et remplir *vos devoirs* de religion. Entendez-vous bien ça : *vos devoirs* ?

— Je comprends bien tout ce que vous me dites, ma voisine. Mais pour remplir ses devoirs de religion, faut du temps, et c'est ça qui me manque. J'ai pas le temps ; avant tout, le commerce !

— Mais vous aurez le temps, mère Bon-Temps, si vous le prenez. Il ne faut guère de temps ni de dérangemens pour faire un bout de prière matin e soir.

— Ah ! pour ça, quant à ça, je n'y manque ~~guère~~. Je fais le signe de croix en me couchant. Mon homme me disait dans le temps que ça ne servait à rien ; le pauvre cher homme, que le bon DIEU ait son âme ! Mais, moi, j'ai toujours tenu ferme, j'ai toujours servi le bon DIEU.

— Mais, ma bonne mère, ça ne suffit pas, pour servir le bon DIEU, de faire un pauvre signe de croix en se

rouchant ! ça ne suffit pas même de faire ses prières. Il faut, de plus, aller entendre la messe tous les dimanches.

— J'ai pas le temps ! le commerce...

— Bah ! vous ne me ferez pas croire que vous ne pouvez pas faire comme moi, qui suis marchande aussi, et qui mets tout juste les deux bouts ensemble. Quand on fait quelque chose pour le bon DIEU, il vient au secours du pauvre monde. Je ne vends le dimanche que quand je ne peux pas faire autrement, et alors ce n'est pas un péché. Mais ordinairement ma boutique est fermée ; je vas à la messe avec tous les braves gens. Je prends un brin de promenade ; je me repose de mes six jours de semaine et je n'en meurs pas. Vous êtes une brave femme, mère Bon-Temps, vous devriez bien faire comme moi.

— Mais le commerce !

— Eh ! le commerce ira tout de même ; et puis, quand vous aurez dix ou quinze sous de moins par semaine, v'là-t-il pas une grosse affaire, en comparaison du service du bon DIEU ! Voyez-vous, nous ne sommes pas sur terre pour vivre comme des chiens. Les chiens, ça ne va pas à la messe ; ça ne se confesse pas ; ça ne pense pas au bon DIEU, ni au Paradis, ni à l'enfer. Alons, mère Bon-Temps, dimanche prochain nous fermerons boutique, et nous irons à la messe ensemble : pas vrai ? »

L'histoire ne dit pas si la bonne voisine et son bon sens l'emportèrent du premier coup sur la vieille habi-

tude de la mère Bon-Temps, et si le dimanche suivant elle ne reprit pas son refrain : *Avant tout, le commerce !* Nous croyons savoir cependant que la bonne voisine a eu gain de cause. Elle est morte maintenant ; et la pauvre mère Bon-Temps aussi. Si celle-ci pouvait revenir, elle ne dirait plus : « *Avant tout, le commerce !* mais bien : **AVANT TOUT, LE SALUT.** »

IL NE FAUT PAS REMETTRE AU LENDEMAIN

Le passé ne nous appartient plus ; l'avenir ne nous appartient point encore et peut-être ne nous appartiendra-t-il jamais ; le présent seul est à nous. Lors donc que nous avons quelque affaire sérieuse à traiter, et qu'il est possible de la traiter de suite, appliquons-nous-y dans le moment présent, aujourd'hui même ; ne la remettons pas à un demain qui n'arrivera peut-être jamais pour nous ; surtout ne la renvoyons point à un avenir éloigné.

Un fait arrivé récemment dans la prison cellulaire de la Roquette, à Paris, va montrer combien cette règle de conduite est sage, prudente et nécessaire.

Cette prison est double ; dans une partie sont les criminels ordinaires ; dans l'autre, les *jeunes détenus*, c'est-à-dire des jeunes garçons que des vices précoces ont fait condamner à un temps plus ou moins long de reclusion.

Le temps des Pâques approchait. Le digne aumônier

de la prison des jeunes détenus rassembla tous les jeunes gens, et, leur rappelant la gravité de l'obligation de remplir leurs devoirs religieux pour Pâques, il invita ceux qui désiraient s'y préparer à se faire inscrire et à lui remettre leurs noms. Tous se présentèrent, un seul excepté. C'était un jeune homme de dix-sept ans.

L'aumônier, peiné de son silence, qui contrastait si vivement avec la bonne volonté des autres, alla le lendemain le voir dans sa petite cellule. « Eh bien ! mon ami, lui dit-il avec bonté, vous avez donc oublié de vous faire inscrire pour le devoir pascal ? — Non, monsieur l'aumônier, lui répond tranquillement le jeune détenu ; j'y ai bien pensé, mais... je ne suis pas décidé ; je ne suis pas bien préparé... — Eh ! mon enfant, qu'à cela ne tienne ! je vous aiderai à vous préparer. C'est la chose la plus simple du monde. Laissez-moi vous inscrire sur la liste avec les autres. Je me charge de vous faire parfaitement remplir votre devoir. — Non, monsieur, non ; pas maintenant ; plus tard, nous verrons. Pas cette année ; l'année prochaine... — Comment, l'année prochaine ? Mais, mon pauvre ami, vous aurez l'année prochaine les mêmes difficultés que cette année. Pourquoi remettre ? vous n'êtes pas sûr..... — Si fait, si fait ; je ferai mes Pâques l'année prochaine ; je ne veux pas cette année. »

L'aumônier n'en put obtenir autre chose, et se retira tout attristé de cette obstination irréflectchie. « Pau-

vre jeune homme, se disait-il, il refuse la seule consolation qui lui reste dans sa captivité. S'il savait ce qu'il repousse ! »

Le lendemain matin, selon son usage, il descendit aux cellules de l'infirmerie, pour voir un autre détenu, âgé de dix-sept ans, comme celui de la veille, et qui avait été administré, il y avait cinq ou six jours.

En passant dans le corridor, il aperçut sur la porte voisine de celle de son jeune malade, le numéro du détenu qui lui avait témoigné, la veille, de si mauvaises dispositions. Étonné, il ouvre la porte, et voit en effet ce jeune homme fort pâle et couché. « Que vous est-il donc arrivé ? lui demande-t-il. Hier, vous me paraissiez frais et bien portant, et aujourd'hui, mon enfant, vous voici à l'infirmerie ? »

Pas de réponse....

L'aumônier s'approche. « Eh ! mon Dieu ! dit-il, il se trouve mal. » Et sortant aussitôt, il appelle la Sœur et le médecin. Ceux-ci accourent. « Voyez, leur dit le prêtre ; ce jeune homme est en syncope. Qu'a-t-il donc ? — Ce ne peut être grand'chose, répond la Sœur ; il n'y a pas une heure qu'il s'est fait descendre, il avait la migraine. »

Le médecin s'approche du malade. « Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il... Plus de pouls !... le cœur ne bat plus... Il ne respire plus... Cet enfant vient de mourir ! »

Quelle nouvelle pour le pauvre aumônier ! Il se tenait près de ce malheureux, sans pouvoir dire un seul mot. Il tenait ses yeux fixés, avec une angoisse indici-

ble, sur ces lèvres pâles, sur cette bouche entr'ouverte... Et il lui semblait l'entendre dire encore : « L'année prochaine... Pas de devoirs religieux cette année... A plus tard... A l'année prochaine... » Et l'Éternité était commencée, et il ne devait point y avoir d'année prochaine... Et cette âme était déjà jugée!!! Il se retira la douleur dans le cœur.

Dans la cellule voisine, l'autre jeune malade était, lui aussi, étendu sur son lit de souffrances. Déjà les signes précurseurs de la mort se peignaient sur son visage... « O mon père, dit-il d'une voix faible, quand il vit entrer le bon prêtre, ô mon père, que je suis heureux ! je vais mourir ; je vais aller avec le bon DIEU ! Depuis que j'ai reçu les sacrements, je suis si content, si tranquille ! » Et comme l'aumônier lui donnait quelque espoir de guérison : « Ne me dites pas cela ; ne me dites pas que je ne vais point mourir. J'aime bien mieux mourir maintenant, voyez-vous ; je suis bien préparé... J'aime le bon DIEU... Si je sortais d'ici, je pourrais peut-être l'offenser, perdre mon âme ! Oh ! non, il est bien mieux pour moi de mourir maintenant !... » Et le soir même, cette âme, si différente de l'autre, paraissait, à son tour, devant Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST...

Le surlendemain, les deux cercueils étaient, à côté l'un de l'autre, dans la chapelle de la prison, et, de là, étaient conduits au cimetière où la même fosse les reçut... Quand ils ressusciteront tous deux, au dernier jour, leur sort sera-t-il le même ? Hélas ! bien que la

miséricorde de DIEU ait des secrets que nous ignorons, n'est-il point à craindre que l'un d'eux ne soit rejeté au côté gauche, tandis que l'autre sera placé, avec les élus, à la droite du divin Juge? Et cela, pour avoir remis à plus tard un devoir qu'il était si facile d'accomplir de suite!

Quel est l'homme capable de ne point profiter d'un aussi terrible exemple?

LA MORALE CHRÉTIENNE

Nous avons vu en parlant de la foi et du *Credo*, que la grande raison pour laquelle nous devons croire toutes les vérités de la religion, c'est que DIEU lui-même nous les a révélées par JÉSUS-CHRIST, son Fils, lequel nous les enseigne avec une infaillible vérité par le ministère de son Église. Le principe de la morale n'est pas moins divin; et la raison pour laquelle nous devons observer fidèlement les commandements de DIEU et de son Église, pratiquer les vertus chrétiennes et vivre selon les règles de l'Évangile, c'est que DIEU le veut ainsi, et que cette volonté souverainement sainte nous est connue d'une manière certaine par JÉSUS-CHRIST et ses ministres, qui sont le Pape et les Évêques, Pasteurs légitimes du peuple chrétien.

Le mot *morale* veut dire *règle des mœurs*; en latin, *morum lex*. Être *moral* ou juste, c'est vivre suivant

cette règle qui vient de DIEU et qui est l'expression de sa volonté ; être immoral ou impie, c'est préférer son caprice à la volonté de DIEU, et vivre selon ses passions, et non pas selon la loi divine.

On appelle conscience cette lumière intérieure qui nous fait connaître nos devoirs, qui nous reproche notre infidélité, quand nous faisons le mal, et qui applaudit à notre obéissance, quand nous avons le courage de suivre la voix de DIEU et d'être bons chrétiens.

Mais, de même qu'il y a dans le monde de la fausse monnaie que l'on prend facilement pour de la bonne, si on n'y regarde de près, de même y a-t-il une fausse morale, bien répandue, hélas ! par suite de l'ignorance et de l'incrédulité ; une morale qui ne suffit pas pour accomplir la volonté de DIEU, et que beaucoup de gens se contentent de pratiquer : c'est ce que l'on appelle par ironie la morale de l'honnête homme, fort différente, croyez-le bien, de la véritable, qui est la morale chrétienne. Ceux qui n'en ont pas d'autre s'imaginent faussement être parfaitement en règle ; et cette tranquillité trompeuse devient souvent un obstacle de plus à leur retour au vrai service de DIEU.

Rien de plus commode, de plus élastique que cette prétendue morale de l'honnête homme ; on pourrait même ajouter rien de plus immoral, ou du moins rien de plus inutile pour rendre un homme vraiment vertueux. Elle se résume en somme en ces deux paroles si banales et si niaises : *ne pas tuer et ne pas*

voler; ce qui est sans doute fort bon, fort louable, mais ce qui n'avance pas à grand'chose, vu que, hors le bagne, la plupart des gens, mauvais ou bons, qui peuplent le monde, peuvent en toute conscience mettre cette glorieuse étiquette sur leur sac. La morale de l'honnête homme ne va pas plus loin, et elle laisse tout le reste dans un vague fort agréable pour ceux qui veulent faire des sottises. Elle ordonne pompeusement d'être bon père, bon fils, bon époux, bon enfant, au besoin bon garde national; mais s'agit-il d'entrer dans le détail des devoirs de la vie, de régler la conduite, les mœurs, l'humeur, de combattre les vices, les mauvaises habitudes, les instincts égoïstes; elle ne dit mot, ne défend rien et tolère tout. Avec elle on peut être débauché, joueur, ivrogne, colère, querelleur, égoïste, dissipateur ou avare à volonté, sans amour pour personne, si ce n'est pour soi-même, plein de paresse, d'orgueil ou de sensualité. Qui ne voit le creux d'une pareille morale, et combien il est impossible de trouver dans ces maximes indéterminées la puissance nécessaire pour maîtriser la fougue des passions? A vrai dire, ce n'est qu'un moyen honnête de pouvoir faire le mal sans trop gêner la conscience. Malheureusement pour les *prétendus honnêtes gens*, le bon Dieu est plus exigeant qu'eux, et il faut avouer qu'il n'a pas tort.

La morale chrétienne, qu'il nous a donnée lui-même, est la règle sur laquelle il nous jugera; et il n'est pas plus en notre pouvoir de la modifier, qu'il n'est en

notre pouvoir de changer le cours des astres et les lois de la nature.

Bien différente de la morale de l'honnête homme, la morale chrétienne s'appuie tout entière sur la religion dont elle n'est que la pratique. Son fondement, auquel elle ramène tout, est l'amour et le service de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST; l'Évangile, avec ses divines maximes, est son code, et elle nous enseigne avant tout la nécessité de la pénitence, du renoncement à nous-mêmes, de la charité fraternelle, de l'humilité et de la douceur, de la pureté du cœur et de la chasteté, du détachement des biens de ce monde, de l'obéissance à DIEU et à son Église; en un mot, la pratique de la vie et des vertus chrétiennes. Il faut avouer qu'il y a de la différence entre cette règle de conduite, et les maximes banales du *bon père*, du *bon fils*, du *bon époux* et du *bon garçon*. Celles-ci sont capables tout au plus, ainsi que le disait spirituellement saint François de Sales, de nous empêcher d'être pendus, et de nous concilier l'estime de ceux qui ne voient que les dehors, et n'y regardent pas de trop près.

Comme il est absolument nécessaire, pour sauver nos âmes, d'obéir à la loi de DIEU et de vivre selon sa volonté, vous comprenez l'importance, la nécessité même de connaître la morale chrétienne, afin de pouvoir la pratiquer. Étudions-la donc ensemble dans ses enseignements principaux.

CE QUE C'EST QUE LA CONSCIENCE

La *conscience*, avons-nous dit, est cette voix intérieure qui règle notre conduite, prononce que tel acte que nous avons à faire est bon ou mauvais, permis ou défendu, nous approuve quand nous faisons le bien, et nous poursuit par le remords quand nous faisons le mal. Cette voix, ce juge, c'est Dieu même, c'est la vérité, c'est JÉSUS-CHRIST qui habite en nous. Il nous est impossible de le chasser du sanctuaire de notre cœur. Nous pouvons nous boucher les oreilles pour ne point entendre sa voix lorsque nous lui résistons et que nous voulons faire le mal, mais nous ne pouvons faire taire cette voix divine, qui devient dès ce monde notre jugement et notre condamnation. Si nous sommes bons et dociles, au contraire, si nous agissons selon cette règle intérieure, notre âme, récompensée d'avance, ne voit en Dieu qu'un Sauveur, un père et un ami, qui lui communique dès ce monde la paix et le bonheur dont elle jouira pleinement dans le Paradis. La conscience est un véritable tribunal, et il faut suivre ses arrêts sous peine de pécher.

Mais il arrive souvent que la faiblesse humaine et les ruses du démon nous empêchent de bien distinguer la voix de la conscience. Nous sommes alors dans l'embarras d'un serviteur qui entend mal les ordres que son maître lui donne, ou bien dans l'illusion d'un homme

à moitié sourd, qui croit entendre autre chose que ce qu'on lui dit. Que faut-il faire quand on est dans cette fausse position?

D'abord, et c'est une règle générale, il n'est *jamais* permis d'agir contre sa conscience, c'est-à-dire de faire une action que l'on croit coupable, de s'abstenir d'une action que l'on croit ordonnée. La grosse affaire est donc de se former une conscience bonne, droite, vraie et loyale. Et pour cela, il suffit ordinairement de chercher de bon cœur la vérité, et de ne pas se faire d'illusion.

Si néanmoins, malgré notre bonne volonté, nous ne pouvons parvenir à former notre jugement de conscience, il faut demander et suivre avec simplicité le conseil de quelques personnes éclairées, d'un bon prêtre, s'il est possible, et nous en tenir à sa décision. Rien n'est plus pratique que cette règle de conduite, car il arrive fréquemment aux honnêtes gens, dont la conscience est droite et délicate, de se trouver dans l'embarras et de ne savoir quel parti prendre. Si par malheur nous n'avons pas le temps ou les moyens de demander conseil, formons alors notre conscience comme nous pouvons, en cherchant bonnement ce qui est le plus probable, à défaut de certitude. Dans le doute absolu prenons le parti le plus sûr, et faisons-en plutôt plus que moins pour ne pas nous exposer à offenser le bon DIEU.

On peut dire sans crainte que la pureté de conscience est le véritable secret du bonheur. Le bonheur

est au fond du cœur, et non point dans la bourse ni dans les plaisirs du corps. Quand on a la paix de l'âme, quand on aime le bon DIEU, quand on cherche à lui plaire et à le servir, on peut être heureux au sein même des privations de la misère et des souffrances de la maladie. La mort elle-même change d'aspect, et chaque jour les bons chrétiens prouvent dans ce moment suprême, par leur sérénité, leur calme, leur douce joie, la vérité de ce que nous disons ici. « Quel
« beau jour, disait un pauvre militaire condamné à
« mort, à l'aumônier qui l'assistait et le conduisait au
« supplice; quel beau jour, mon père! Je vais aller
« voir DIEU, je vais aller chez nous. J'ai le cœur si plein
« de joie qu'il me semble aller à la noce. J'ai commis
« de grands péchés, mais j'espère que le bon DIEU me
« fera beaucoup miséricorde! »

Ce pauvre condamné s'était pleinement réconcilié avec DIEU, durant les deux mois qui s'étaient écoulés entre le jugement et l'exécution. Touché du plus profond repentir, il s'était approché chaque semaine des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, et sa conscience, transfigurée par la religion, était dans une paix et dans un calme merveilleux.

N'attendez pas jusqu'au dernier moment pour purifier votre conscience. Si elle vous reproche quelque faute grave, n'endurcissez pas votre cœur et ne vous séduisez pas vous-même; repentez-vous plutôt du mal dont elle vous accuse. Comme l'enfant prodigue, levez-vous et retournez à votre Père. Prenez votre courage

à deux mains; ne remettez pas à plus tard. Allez faire une bonne et sincère confession de vos péchés à quelque bon prêtre : vous trouverez auprès de lui miséricorde, encouragements et consolations, et il vous rendra cet inestimable trésor de la paix de la conscience, en vous pardonnant vos péchés au nom de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

LA GRACE DE DIEU

Il ne suffit pas de connaître son devoir pour l'accomplir. Ce serait compter sans son hôte, je veux dire sans la faiblesse humaine, et les misères de nos passions. Il faut de la force pour faire le bien, et pour obéir à DIEU ; et d'autant plus de force que, par suite du péché originel, le désordre est entré dans notre cœur, qui incline vers le mal plutôt que vers le bien. Cette force, nécessaire pour vivre en bon chrétien, pour éviter le péché et pour pratiquer la vertu, DIEU nous la donne par notre Sauveur JÉSUS-CHRIST, et c'est ce que l'on appelle LA GRACE. Sans elle, nous ne pouvons faire le bien, ni éviter le mal ; mais avec son secours, nous devenons capables de tout faire et de tout souffrir pour accomplir la volonté de DIEU. La grâce est à notre âme ce que la lumière est à nos yeux ; sans la lumière nous ne pouvons voir, mais avec la lumière nous apercevons jusqu'aux objets les plus délicats et les plus éloignés.

La grâce, c'est l'union intérieure et spirituelle de notre âme avec Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ; c'est la demeure de JÉSUS-CHRIST en notre âme, et la demeure de notre âme en JÉSUS-CHRIST. Du fond de notre âme, comme du fond de son temple et de son sanctuaire, le Fils de DIEU, JÉSUS-CHRIST, nous donne sans cesse l'assistance de son Saint-Esprit, pour nous faire repousser les attaques du démon, notre ennemi et le sien, et pour nous faire observer tous les commandements de DIEU. Jamais il ne nous abandonne à notre faiblesse, jamais il ne nous refuse sa grâce ; et lorsque nous faisons le mal, nous sommes seuls coupables de nous détourner ainsi volontairement et librement du bon DIEU.

Cette union de notre âme avec JÉSUS-CHRIST en est la véritable vie. La vie de notre corps vient de son action avec l'âme ; de même la vie de notre âme vient de son union avec JÉSUS-CHRIST, son DIEU et son sauveur. Et cette vie de l'âme ne doit jamais finir ; nous demeurerons éternellement unis au bon DIEU, dans la gloire, si nous faisons en ce monde un bon usage de notre liberté, et si nous sommes fidèles à conserver la grâce de DIEU.

Or, cette grâce de DIEU, comment nous arrive-t-elle ? comment s'opère ce mystère admirable de notre union avec JÉSUS-CHRIST ? Par le moyen des sacrements et de la prière.

On pourrait comparer la grâce que DIEU nous donne, par le moyen des sacrements et de la prière, à l'eau pure d'une fontaine, qui coule pour notre usage par

différentes issues. Un de ces canaux, moins considérable peut-être que les autres, mais toujours ouvert, nous représenterait la prière, que nous pouvons pratiquer en toute circonstance. Sept autres jets, beaucoup plus puissants, mais dont l'usage est moins fréquent, représenteraient fort bien les sept sacrements.

Aimons et recherchons cette eau divine de la grâce et, en véritables enfants de Dieu, allons puiser aux sources du Sauveur.

LE MEILLEUR DES ÉTATS

Quel est le meilleur des états ? Je vous le donne à deviner, en trois, en dix, en cent et en mille !

— D'abord ce n'est pas le mien ; on y a trop de mal et pas assez de profit. Ne serait-ce pas le métier de rentier, où l'on ne fait rien du matin au soir, où l'on passe tout son temps à se promener, à s'amuser ?

— Vous pourriez ajouter peut-être : ou à s'ennuyer ; précisément parce qu'on n'y a pas grand'chose à faire. Mais non, le meilleur des états n'est pas celui de rentier. Devinez-vous ?

Ce n'est pas certes le métier de roi ou d'empereur ; les souverains sont accablés de pénibles et fatigants devoirs, et l'un d'eux disait tristement à un de ses ministres qui se plaignait du poids intolérable de sa charge : « Mon cher ministre, je suis plus à plaindre que vous, nous sommes tous les deux aux travaux

forcés; seulement, vous n'y êtes qu'à temps, et moi j'y suis à perpétuité. » Gouverner les hommes n'est pas chose facile, et le meilleur des états n'est pas le métier de roi.

Allez-vous me dire, par hasard, que c'est le métier de pauvre? Pas davantage; et, comme vous n'êtes pas sur la voie, laissez-moi vous dire tout de suite le mot de l'énigme.

Le meilleur des états, c'est l'ÉTAT DE GRACE. — L'état de grâce! Qu'est-ce que c'est que cet état-là? Ce n'est pas un état patenté? — Non pas : c'est bien mieux que cela. La patente des autres états est délivrée par le Gouvernement; la patente de l'état de grâce est donnée par le bon DIEU, par le grand Roi du ciel et de la terre. Il la donne gratuitement à tous ceux qui la désirent, et jamais il ne la retire que lorsqu'on n'en veut plus. Avec cette patente et dans cet admirable *état* on fait une fortune rapide; on gagne des trésors qui dépassent de beaucoup tous les trésors des banquiers, des richards, des princes de ce monde; des trésors que nul ne peut nous ravir et qui sont à l'abri des révolutions et des voleurs. — Oh! oh! dites-vous, mais alors je veux immédiatement abandonner mon état qui est si dur et si peu lucratif, pour prendre cet excellent état qui me fait venir l'eau à la bouche! — Bravo, rien n'est plus facile; il n'est même pas nécessaire de quitter votre état pour recommencer un nouvel apprentissage. L'état de grâce que le bon DIEU donne à ses amis, est compatible avec tous les états,

excepté avec un seul : l'*état de péché*. Et voici que vous comprenez déjà où j'en veux venir et que vous entrevoyez ce que c'est que l'*état de grâce*.

Oui, certes, l'état de grâce est bien le meilleur de tous les états. C'est l'état d'une conscience pure, en paix avec DIEU et avec elle-même; c'est l'état bienheureux d'une âme qui n'est souillée par aucun péché mortel, et qui est déterminée à demeurer chrétienne en pratiquant tous ses devoirs envers DIEU et envers le prochain.

Le prêtre, ministre de JÉSUS-CHRIST, apporte et conserve au monde ce don précieux de l'*état de grâce*. Il le donne pour la première fois dans le baptême, où l'enfant est lavé du péché originel et admis au nombre des chrétiens, des enfants de DIEU. Quand, par malheur, dans le courant de notre vie, nous venons à perdre cet état par le péché, le prêtre a le pouvoir de nous le faire retrouver par le pardon qu'il nous donne, au nom de JÉSUS-CHRIST, dans le Sacrement de la Pénitence. Enfin, il nous présente, chaque jour, si nous le voulons, dans le sacrement de l'Eucharistie, l'aliment mystérieux qui donne à notre faiblesse la force de vaincre les tentations et de persévérer dans l'état de grâce.

L'état de grâce est l'état propre de tous les vrais chrétiens. Un chrétien qui n'est pas en état de grâce ressemble à une branche desséchée qui ne peut plus porter de fleurs ni de fruits. Ses œuvres, quelque grandes qu'elles soient, sont stériles pour le ciel; elles

sont mortes aux yeux de DIEU, et, par conséquent, elles demeurent sans récompense.

Le péché, qui sépare l'âme du bon DIEU, est la mort de l'âme : la grâce, qui est, au contraire, l'union de l'âme avec le bon DIEU, est la vie de l'âme. Un chrétien qui ne se soucie pas avant toute chose d'être en état de grâce, en évitant le péché, ou bien en s'en repentant de tout son cœur s'il a eu le malheur d'y tomber, n'est pas digne du beau nom qu'il porte, et ne comprend pas le premier mot de la religion de JÉSUS-CHRIST.

Donc, rentrons en nous-mêmes et mettons de bonne foi la main sur notre conscience. Sommes-nous en état de grâce ? Depuis notre dernière confession et notre dernière communion, avons-nous bien servi le bon DIEU ? Avons-nous bien prié ? Avons-nous sanctifié les dimanches ? Avons-nous observé les commandements de DIEU et de son Église ? Ne sommes-nous pas retombés lourdement dans tel ou tel péché grave que nous nous étions bien promis d'éviter ?

Si vous n'apercevez qu'un peu de poussière, qu'un peu de misère humaine, sur la robe blanche de votre conscience, bénissez-en le bon DIEU, et renouvelez-vous dans la bonne résolution de demeurer pur et fidèle. Si, au contraire, la belle robe d'innocence est toute déchirée et salie, faites comme l'Enfant prodigue de l'Évangile : prenez votre courage à deux mains, levez-vous, et, plein de confiance et de repentir, allez trouver votre père ; allez vous confesser ; allez reprendre la

robe blanche, la robe sainte des chrétiens, et, avec le secours de DIEU, tâchez de ne plus abandonner LE MEILLEUR DES ÉTATS.

LA VIE ET LES VERTUS CHRÉTIENNES

Il ne suffit pas de *faire le bien*, mais il faut *le bien faire*. Il ne suffit pas pour être bon chrétien, pour plaire à DIEU, pour aller au ciel, d'observer matériellement le dix Commandements de DIEU, et les six Commandements de l'Église; mais il faut les observer avec certaines dispositions intérieures que l'on appelle l'esprit chrétien, ou les vertus chrétiennes. On n'est chrétien qu'à cette condition. L'observation matérielle des Commandements est comme le corps de la vie chrétienne; l'esprit chrétien est l'âme de ce corps. Un corps sans âme n'est qu'un cadavre, et non point un homme. Qu'est-ce donc que l'esprit chrétien, sans lequel on n'est pas vraiment enfant de DIEU? C'est un ensemble de dispositions de cœur que l'on appelle les vertus chrétiennes, et par lesquelles on devient de plus en plus semblable à JÉSUS-CHRIST. Entre ces vertus, les principales et les plus nécessaires sont:

L'*humilité*, qui consiste à reconnaître de grand cœur que tout ce que nous avons de bien venant de DIEU, nous ne pouvons nous en glorifier sans injustice, et que c'est à lui seul que doivent revenir l'estime et les louanges de ceux qui reconnaissent nos bonnes quali-

tés. Pour cette raison, un homme vraiment humble ne s'estime jamais au-dessus des autres, faisant toujours la distinction de son propre néant et de sa misère, d'avec les dons que Dieu a mis en lui et dans les autres. L'humilité est la plus difficile et la plus rare comme la plus fondamentale de toutes les vertus chrétiennes. « Quiconque s'enorgueillit sera abaissé, et quiconque s'humilie sincèrement sera exalté. »

La *douceur* est une disposition du cœur qui nous porte, en vue de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, à nous garder dans une paix profonde, à traiter tous nos frères et à nous traiter nous-mêmes avec suavité, et sans emportement. La douceur est comme le baume de la vie. Si l'humilité est la perfection de l'amour de Dieu, la douceur est la perfection de l'amour du prochain.

La *patience* est cette vertu chrétienne qui nous fait supporter sans nous plaindre, et même avec joie, en vue de notre Sauveur JÉSUS-CHRIST crucifié, toutes les souffrances, toutes les injures, toutes les persécutions, en un mot toutes les peines de la vie présente. C'est par la patience que nous restons maîtres de nous-mêmes, et que nous méritons la part immense de gloire que Dieu nous prépare, comme éternelle compensation.

La vertu de *pauvreté*, ou détachement des biens de ce monde, est cette admirable et si rare disposition du cœur, qui nous tient détachés des richesses et de tout ce qui passe, en vue des biens éternels, les seuls vé-

ritables et les seuls solides. Cette disposition est nécessaire et possible chez les riches comme chez les pauvres. On peut avoir la pauvreté chrétienne au milieu des richesses, quand on n'y attache point son cœur ; de même qu'on peut ne pas l'avoir, au milieu des privations de la pauvreté réelle, lorsqu'on aime avec excès les biens dont on manque.

La *chasteté* ou pureté est cette vertu chrétienne qui, soumettant à l'esprit et à JÉSUS-CHRIST les appétits désordonnés de la chair, conserve l'homme tout entier dans une sainte innocence, et permet ainsi à l'âme de s'appliquer librement au service de DIEU. La chasteté du cœur est le principe de la chasteté du corps ; l'une garde le dedans, l'autre le dehors. C'est la plus délicate et la plus fragile de toutes les vertus. Elle est au-dessus de la nature, mais non pas contre la nature. On la doit observer dans tous les états, quoique selon des degrés divers.

L'*obéissance* est une vertu chrétienne qui tient notre volonté soumise à la sainte volonté de notre unique maître, qui est DIEU ; et en vue de DIEU, à la volonté de tous nos supérieurs légitimes, soit dans la société religieuse, soit dans la société civile, soit dans la société domestique. En obéissant aux supérieurs, c'est à DIEU même que le chrétien obéit, car toute autorité véritable vient de DIEU, qui seul est le Seigneur. C'est le manque d'obéissance qui a produit le protestantisme, et qui de nos jours enfante les révolutions.

L'ensemble de toutes ces vertus peut se résumer en

une seule, qui est la *pénitence chrétienne*, c'est-à-dire le renoncement à soi-même, la constance à réprimer et à mortifier sans relâche les inclinations corrompues de la nature pour suivre les traces de JÉSUS-CHRIST, le divin modèle, et pour vivre selon les saintes règles de la foi. « Si vous ne faites pénitence, dit le Sauveur, tous vous périrez également. »

Enfin, ce qui doit dominer, enfanter et couronner toutes les vertus chrétiennes, c'est la *divine charité*, ou l'amour de DIEU et de JÉSUS-CHRIST. Aimer JÉSUS-CHRIST, le servir par amour, tout souffrir pour son amour, aimer nos frères, nos ennemis, par amour pour lui : tel est le résumé et l'âme de la vie chrétienne. Il est *notre* DIEU, et par lui seul nous arrivons au Paradis. Heureux serez-vous, si vous cherchez à pratiquer les vertus que nous venons d'indiquer ! Nous verrons tout à l'heure quels sont les vices qui les détruisent en nous. Après la vie, nous parlerons de la mort.

LE PÉCHÉ ET LES VICES

La vie chrétienne est la participation à la sainteté de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, notre Chef et notre modèle ; le péché et les vices sont la participation à la révolte du démon, ennemi de DIEU et des hommes. Le péché n'est pas la même chose que le vice. Le péché est au vice ce que le fruit est à l'arbre ; ce que l'effet est à la cause. Le péché est un acte passager, le vice

est une disposition mauvaise, un état permanent du cœur. Ce qu'ils ont de commun, c'est d'être opposés tous deux à la loi divine.

Le péché est mortel ou véniel. Le péché mortel est un acte tellement coupable qu'il nous sépare de JÉSUS-CHRIST, nous fait perdre la vie de notre âme, et nous attire la malédiction de DIEU. Le péché *véniel* est une faute moins grave qui nous éloigne de DIEU, sans toutefois nous séparer complètement de son amour. Le péché mortel peut être comparé à la mort, et le péché véniel à la maladie.

Il est souvent difficile, en pratique, d'être assuré qu'un péché soit mortel ou véniel. Voilà pourquoi il est prudent de s'abstenir des uns et des autres, des petits comme des gros. On peut dire cependant, en règle générale, qu'il faut pour qu'un péché soit mortel :

1° Une volonté pleine de faire le mal ;

2° Une connaissance suffisante du mal que l'on commet ;

3° Une matière d'une certaine importance.

Néanmoins, comme la volonté est la partie principale quand il s'agit de faire le bien ou le mal, il suffirait certainement, pour faire un péché grave, de vouloir le commettre.

Les vices qui enfantent les péchés sont les dispositions coupables opposées aux vertus chrétiennes, dont nous venons de parler. On en compte sept principaux, mais qui tous sont de la famille, ce sont :

L'*orgueil*, le plus fondamental de tous les vices, et le plus ennemi de DIEU, dont il prétend voler la gloire. L'*orgueil* est cette disposition du cœur qui nous fait nous attribuer à nous-mêmes tous les biens que DIEU a mis en nous, qui nous fait nous complaire en notre propre excellence, en nos mérites, en nos bonnes œuvres, en nos vertus, qui nous fait aimer et rechercher les louanges des hommes, et nous rend ainsi vaniteux, susceptibles, fiers, arrogants, ambitieux et égoïstes. L'*orgueil* est le péché de Satan, et c'est le vice le plus dangereux de tous.

La *colère*, conséquence de l'*orgueil*, est ce vice qui nous porte à nous irriter contre toute contradiction, et qui chasse de notre âme la paix de DIEU.

L'*avarice* est l'amour désordonné des biens de ce monde, principalement de l'argent qui les représente tous. De même que l'on peut pratiquer la vertu de pauvreté au milieu des richesses, de même on peut être avare sans avoir un sou, car l'*avarice* est dans le cœur et non dans la bourse. Il ne faut pas la confondre avec l'économie ; mais il ne faut pas non plus se faire illusion, et se croire économe lorsqu'on est avare.

La *luxure* ou impureté est l'amour désordonné des plaisirs de la chair. Cette affreuse passion, qui porte avec elle sa honte et son châtiment, est l'ennemi le plus redoutable de la société, et surtout de la jeunesse.

La *gourmandise* est un amour désordonné de boire

et de manger. Le gourmand ne mange pas pour vivre, mais il vit pour manger ; il ne boit pas pour se désaltérer, mais il boit pour boire. L'ivrognerie est la pire des gourmandises, et celle dont les effets sont les plus désastreux.

L'*envie* est la disposition antichrétienne et égoïste qui nous fait voir avec regret le bien et les succès de notre prochain.

Enfin, la *paresse* est cet appesantissement de l'âme qui nous engourdit dans la pratique du bien, qui détruit dans nos cœurs l'esprit de générosité et de force, qui nous dégoûte du travail, soit dans le service de Dieu, soit dans les devoirs de notre état.

Ces vices, que l'on appelle encore les *péchés capitaux*, sont les sept grandes routes qui nous mèneraient infailliblement en enfer, si nous étions assez sots pour nous y engager. Si par hasard nous sommes déjà dans l'une de ces voies, hâtons-nous de rebrousser chemin au moyen de la vertu contraire. Si nous sommes orgueilleux, devenons humbles ; si nous sommes colères, devenons doux et patients ; si nous sommes avares, devenons pauvres d'esprit et détachés des biens de la terre ; si nous sommes impudiques, devenons chastes ; si nous sommes gourmands ou ivrognes, devenons tempérants et sobres ; si nous sommes envieux, devenons charitables ; si nous sommes lâches et paresseux, reprenons courage, ranimons-nous et faisons le bien.

Connaître, détester et éviter le mal, connaître,

aimer et pratiquer le bien, tel est le résumé de la morale chrétienne, pourvu toutefois, souvenons-nous-en, que nous agissions dans le but de plaire à DIEU, et d'accomplir la très-sainte loi de JÉSUS-CHRIST, notre souverain Maître et Seigneur.

LE DÉCALOGUE

Après avoir exposé en quelques pages ce que c'est què la *morale chrétienne*, et ce que c'est que la *conscience*, nous allons maintenant dire quelques mots de ce grand résumé de la loi divine, que l'on appelle le DÉCALOGUE.

Décalogue veut dire, en grec, *les dix paroles*. C'est DIEU lui-même qui a dit ces paroles au genre humain, résumant en elles les principaux commandements qu'il faut observer pour arriver à la vie éternelle. Ces dix paroles s'appellent communément les *dix commandements de DIEU*. Connus, dès l'origine du monde, par les anciens Patriarches, ils furent solennellement promulgués sur le mont Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs, et remis à Moïse pour l'ancien peuple de DIEU. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST leur donna une nouvelle sanction, et les éleva à leur entière perfection, en y rattachant les divins préceptes de l'Évangile, et en les résumant tous dans l'amour de DIEU et dans l'amour du prochain. Les trois premiers de ces dix commandements regardent directement nos devoirs

envers DIEU ; les sept autres regardent directement nos devoirs envers le prochain et envers nous-mêmes ; néanmoins, ils se rapportent également à DIEU, pour l'amour et par l'ordre de qui nous devons les observer. L'amour du prochain ne serait point, en effet, un sentiment *religieux*, s'il ne se rapportait point à DIEU, centre unique de toute la religion.

Le premier commandement de DIEU nous ordonne de l'adorer comme le souverain Maître, le principe et la fin de toutes choses, comme notre Créateur, et comme le Saint des saints ; de croire en lui et en toutes ses paroles, parce qu'il est la vérité infallible ; d'espérer en lui, parce qu'il est la bonté et la miséricorde infinie ; de l'aimer par-dessus toutes choses, et de nous dévouer à son service, parce qu'il est le bien suprême, la perfection sans mesure, et l'amour infini. — Nous péchons contre ce premier commandement par l'incrédulité, par l'indifférence religieuse, par l'omission de la prière et la négligence dans le culte de DIEU, par le désespoir, et enfin par l'impiété.

Le second commandement nous défend, non-seulement de blasphémer le nom sacré et adorable de DIEU, mais encore de le prononcer sans respect. Il faut en dire autant des saints noms de JÉSUS et de MARIE.

Le troisième commandement nous ordonne de sanctifier le septième jour de la semaine, appelé le dimanche, et pour cela de suspendre le travail matériel (ou servile), de nous joindre à nos frères pour assister en

commun au saint sacrifice de la messe, et de nous appliquer plus spécialement à la prière et aux œuvres chrétiennes. — L'inobservation de ces trois commandements est un des fléaux qui attirent le plus sur notre siècle les coups de la colère céleste.

Le quatrième commandement de DIEU, le premier qui règle nos devoirs immédiats vis-à-vis du prochain et de nous-mêmes, nous ordonne d'honorer, d'aimer et d'assister nos père et mère, de leur obéir, ainsi qu'à tous nos autres supérieurs légitimes, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de DIEU; de traiter nos frères et nos inférieurs comme nous voudrions qu'ils nous traitassent nous-mêmes, et de respecter tous les hommes, enfants de DIEU et frères de JÉSUS-CHRIST, comme nous-mêmes.

Le cinquième commandement nous défend l'homicide, la haine, la médisance, la vengeance, le duel, les rixes, et, en général, tout ce qui peut nuire au prochain dans sa vie, dans son corps et dans sa réputation. La colère est principalement condamnée par cette parole du Décalogue.

Le sixième commandement nous ordonne de nous conserver chastes et purs devant DIEU et devant les hommes. Notre corps ne nous appartient pas; il appartient à DIEU qui seul en est le Créateur et le Maître, et qui nous défend d'en tirer des plaisirs en dehors du légitime mariage. — On pèche contre ce commandement de DIEU par les mauvaises pensées volontaires, par les mauvaises lectures, par les conversations licencieuses

et les actions déshonnêtes, et, en général, par tout ce qui blesse la décence.

Le septième commandement de Dieu défend, contre toute attaque injuste, le bien d'autrui. Il condamne le vol, et toute injustice qui, de près ou de loin, tend à priver le prochain de ce qui lui appartient légitimement.

Le huitième commandement défend le mensonge et le faux témoignage. Nous devons la vérité à tous nos frères, comme ils nous la doivent à nous-mêmes. Le mensonge qui fait du tort au prochain, est le plus grave de tous. On l'appelle calomnie.

Le neuvième commandement défend jusqu'aux mauvais désirs en ce qui touche la pureté; et en cela il va plus loin encore que le sixième.

Enfin le dixième et dernier commandement du Décalogue nous ordonne de respecter si parfaitement la justice, que le seul désir injuste du bien d'autrui soit banni de notre cœur.

Telles sont les dix grandes paroles qui résument toute la morale, et dont la loi de l'Évangile n'est que le parfait développement. — « Accomplissez ces commandements, et vous vivrez, » nous dit à tous le divin Maître. « *Hoc fac, et vives.* »

LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE

Nous avons vu, en expliquant le *Credo*, que par Église on entend la société des chrétiens, gouvernée et

sanctifiée par JÉSUS-CHRIST, son pasteur céleste, et par le Pape et les Évêques catholiques, représentants visibles de ce divin Chef. Les commandements de l'Église sont les lois religieuses qui gouvernent l'Église. Les Pasteurs légitimes de l'Église, c'est-à-dire le Pape, et les Évêques unis au Pape, ont seuls le droit de nous commander ainsi au nom de DIEU, parce que seuls ils sont les héritiers du ministère de saint Pierre et des Apôtres, ainsi que des promesses de JÉSUS-CHRIST :
« Recevez le saint Esprit; comme mon père m'a en-
« voyé, moi je vous envoie; allez donc, enseignez
« toutes les nations, apprenez-leur à observer mes
« lois.... Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise
« me méprise. Prêchez l'Évangile à toute créature;
« celui qui croira sera sauvé, et celui qui ne croira
« point sera condamné.... Voici que moi-même je
« suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

L'autorité de l'Église est l'autorité de JÉSUS-CHRIST lui-même, et l'autorité de JÉSUS-CHRIST est l'autorité suprême. Obéir à l'Église, c'est obéir au Fils de DIEU; la mépriser ou n'en pas tenir compte, c'est mépriser DIEU, c'est ne pas tenir compte de la volonté de DIEU. Le Pape et les Évêques sont des hommes, il est vrai, mais ce sont des hommes revêtus de la puissance sacerdotale et divine de JÉSUS-CHRIST, et ce n'est rien comprendre aux choses, que de dire comme certains esprits qui se croient forts : « *Je veux bien obéir à DIEU,*
« *mais non point à des hommes comme moi.* »

Nous sommes donc tous obligés, sous peine de désob-

béissance plus ou moins grave suivant les circonstances, de respecter profondément *toutes* les lois que nous proposent le Pape et l'Évêque de notre diocèse. On a coutume néanmoins d'appeler plus particulièrement *Commandements de l'Église* six lois principales qui règlent la sanctification du dimanche et des fêtes, la pénitence publique, et la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Les deux premiers de ces commandements ordonnent à tous les chrétiens qui n'en sont point empêchés par des motifs légitimes, de sanctifier les dimanches et les *fêtes de précepte*, c'est-à-dire, pour la France du moins, *l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint et Noël*. Ces quatre fêtes doivent être chômées comme le dimanche, lorsqu'elles tombent dans la semaine. On doit s'y abstenir du travail ordinaire et manuel pour s'y appliquer plus particulièrement au service de Dieu. L'action principale imposée à tous les fidèles pour la sanctification des dimanches et des fêtes, est l'assistance au sacrifice de la messe.

Les deux commandements par lesquels l'Église règle la pénitence publique des chrétiens, ont pour objet l'abstinence du vendredi et du samedi, et le jeûne du carême, des quatre-temps et des vigiles. *Faire abstinence*, ou *faire maigre*, consiste à s'abstenir de viande. *Jeûner*, consiste à ne faire qu'un seul repas véritable dans la journée : ce que l'on appelle la collation, ne doit être qu'une réfection légère et non point un repas, à moins de motifs sérieux de santé ou autres, qu'on

doit toujours soumettre à son curé ou à son confesseur. Tous les chrétiens qui ont atteint l'âge de raison sont obligés, sous peine de péché grave, à faire maigre le vendredi et le samedi de chaque semaine, et, à partir de l'âge de vingt et un ans, à jeûner et à faire maigre tout le carême, les quatre-temps et les vigiles ou veilles des grandes fêtes. Cependant, comme la discipline peut varier sur le détail des lois de la pénitence publique, suivant les pays et les circonstances, il faut suivre exactement en tout ceci les ordonnances de l'Évêque, dont les curés donnent connaissance dans chaque paroisse.

Les deux commandements de l'Église relatifs aux sacrements obligent, sous peine de péché grave et d'excommunication, tous les fidèles arrivés à l'âge de raison à se confesser au moins une fois par an, et, si le prêtre les en trouve capables, à communier dans le temps de Pâques : c'est ce que l'on appelle communément faire ses pâques. Il est bon, et très-bon de s'approcher plus souvent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie; mais ce n'est une loi obligatoire et universelle qu'aux fêtes de Pâques. Si par négligence, ou par un autre motif moins coupable, on n'a pu remplir ce devoir dans le temps fixé par l'Église, on est obligé de se mettre en règle le plus promptement possible, fût-on arrivé déjà à la fin de l'année. Il va sans dire qu'une mauvaise confession et une communion sacrilège ne satisfont pas à cette loi de l'Église. On est obligé, à moins d'une permission spéciale, de faire la communion pascale dans sa paroisse.

Comme le monde changerait de face, si tous étaient fidèles, et obéissaient de bon cœur aux lois de la sainte Église! Il est bien difficile de les observer sans devenir bientôt un véritable chrétien.

MOÏSE ET LES DIX COMMANDEMENTS DE DIEU

Nous avons tous appris dans notre enfance l'admirable histoire de Moïse. Ce grand serviteur de Dieu fut choisi pour être le libérateur du peuple hébreu injustement opprimé en Égypte par les impies. Revêtu de la puissance de Dieu même, il opéra devant le *Pharaon*, ou roi d'Égypte, de si terribles et éclatants miracles, qu'il obligea ce prince cruel à laisser partir, pour retourner dans leur pays, les quatre cent mille enfants d'Israël qu'il retenait en captivité. Ces miracles sont connus sous le nom des *dix plaies d'Égypte*.

Ils furent faits en présence de tout un peuple, se prolongèrent durant plusieurs mois, et sont tellement certains, tellement authentiques, que les incrédules n'ont jamais pu, malgré leurs efforts, donner sur ce point la moindre explication qui puisse se justifier devant le bon sens.

Sur son passage pour aller d'Égypte en Judée, le peuple hébreu, conduit par Moïse, rencontra la mer Rouge; et nous savons encore comment le conducteur du peuple de Dieu ordonna, au nom du Créateur, aux eaux de la mer Rouge de s'écarter à droite et à gauche

et de laisser passer à pied sec dans cette voie miraculeuse la troupe innombrable dont le Seigneur l'avait constitué le chef.

Le troisième jour du troisième mois après leur sortie d'Égypte, ils arrivèrent au pied d'une montagne devenue à jamais célèbre sous le nom de mont Sinaï. C'était le lieu que DIEU avait choisi pour donner à son peuple, et par son peuple au monde entier, cet incomparable code de morale que l'on appelle le *Décatalogue*.

Moïse, l'ami de DIEU, reçut l'ordre de préparer tout le peuple à cette grande solennité par un jeûne de trois jours. Des barrières furent mises à la base du mont Sinaï, et la peine de mort fut prononcée par le Seigneur lui-même contre quiconque oserait franchir cette limite sans être appelé.

Au commencement du troisième jour, la montagne sainte se couvrit tout à coup de nuées mystérieuses, des éclairs l'environnèrent de toutes parts, et tout le peuple, saisi d'une religieuse terreur, entendit la voix du DIEU tout-puissant qui appelait à lui son serviteur Moïse. Celui-ci obéit à son divin Maître, franchit les barrières et monta avec une humble confiance jusqu'au sommet du Sinaï. Le Seigneur daigna lui parler comme un ami parle à son ami. Moïse passa quarante jours sur la montagne, sans boire ni manger; il se nourrissait par avance du céleste aliment dont vivent éternellement, dans le ciel, les Saints et les Anges bienheureux.

C'est avant ce long entretien avec le Seigneur que

furent donnés au peuple de DIEU les dix commandements qui résument toute la morale de l'ancienne comme aussi de la nouvelle alliance. DIEU les promulgua lui-même en présence de tout le peuple qui entendait distinctement la voix sainte du Seigneur, cette même parole éternelle, ce même Verbe divin qui devait s'incarner un jour, et faire ainsi demeurer DIEU au milieu de nous sous le nom adorable de JÉSUS.

Je suis le Seigneur ton DIEU, qui t'ai tiré de la terre d'Égypte, de la maison de servitude.

I. Tu n'auras point de DIEU étranger devant moi; tu ne feras aucune image taillée, ni aucune figure de ce qui est dans le ciel, ni de ce qui est sur la terre et dans les eaux, pour les adorer et les servir.

II. Tu ne prendras point en vain le nom du Seigneur ton DIEU.

III. Souviens-toi de sanctifier le jour du repos.

IV. Honore ton père et ta mère afin que tu vives longtemps sur la terre, que te donnera le Seigneur ton DIEU.

V. Tu ne tueras point.

VI. Tu ne seras pas adultère.

VII. Tu ne déroberas point.

VIII. Tu ne porteras point de faux témoignages contre ton prochain.

IX. Tu ne désireras point la femme de ton prochain.

X. Tu ne désireras point la maison de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui lui appartienne.

Tel est le texte divin des Commandements de DIEU. Pour en faciliter la mémoire, on les a réduits, il y a trois cents ans environ, en petites rimes françaises,

que tous les fidèles savent par cœur. Les voici tels qu'on les trouve dans tous les catéchismes.

- I. Un seul DIEU tu adoreras
Et aimeras parfaitement ;
- II. DIEU en vain tu ne jureras
Ni autre chose pareillement ;
- III. Les dimanches tu garderas
En servant DIEU dévotement ;
- IV. Tes père et mère honoreras
Afin de vivre longuement ;
- V. Homicide point ne seras
De fait ni volontairement ;
- VI. Luxurieux point ne seras
De corps ni de consentement ;
- VII. Le bien d'autrui tu ne prendras
Ni retiendras à ton escient .
- VIII. Faux témoignage ne diras
Ni mentiras aucunement ;
- IX. L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement ;
- X. Biens d'autrui ne convoiteras
Pour les avoir injustement.

Comme nous l'avons dit, les trois premiers de ces commandements regardent directement nos devoirs envers DIEU, et les sept autres plus directement nos devoirs envers le prochain. Tous les dix regardent nos devoirs vis-à-vis de nous-mêmes, c'est-à-dire la sanctification et le salut de notre âme.

En attendant que nous expliquions familièrement, l'un après l'autre, chacun de ces grands commandements, tâchez de les pratiquer de votre mieux, car

c'est pour cela que vous êtes sur la terre. Une seule chose est nécessaire, qui est de connaître, de servir et d'aimer DIEU; tout le reste peut être bon et utile, mais n'est jamais que d'une importance secondaire.

Le bon chrétien, l'homme qui accomplit la volonté de DIEU et se sert du temps pour gagner l'éternité bienheureuse, celui-là, seul, est vraiment sage; les autres hommes qui passent le temps à s'amuser, à s'occuper de tout, excepté du bon DIEU, ne sont en réalité que des insensés qui négligent pour des bagatelles la seule affaire sérieuse pour laquelle ils sont créés.

PREMIER COMMANDEMENT DE DIEU

Un jour un docteur de la loi juive interrogea Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et lui demanda quel était le plus grand commandement de la religion. JÉSUS lui répondit: *« Tu aimeras le Seigneur ton DIEU de tout ton cœur, de toutes tes forces et de toute ton âme. C'est là le plus grand et le premier des commandements. »*

À qui réfléchit un instant, cette réponse paraît bien simple, et l'ignorance ou plutôt l'oubli de cette vérité fondamentale est une preuve frappante de la légèreté des esprits du temps où nous vivons. On pense à tout avant de penser à DIEU; on aime tout avant d'aimer DIEU, ou plutôt au lieu d'aimer DIEU. De cette indifférence, plus désastreuse peut-être que l'impiété, quoiqu'elle soit moins odieuse, est née la religion de ceux

qui remplissent leurs devoirs envers les hommes, sans se douter qu'il y en a à remplir envers Dieu.

Cette religion a pour premier défaut de n'être pas du tout une religion. La religion suppose avant tout le culte de Dieu, et, dans cette prétendue religion, on vit comme s'il n'y avait pas de Dieu; on ne pense pas à lui; on ne lui rend aucun culte; on ne le prie pas, et surtout on ne l'aime pas. Il est très-bon et très-nécessaire de remplir tous ses devoirs de société, les devoirs naturels de père, de fils, d'époux, de citoyen, etc.; mais, je le répète, cela ne suffit pas, et il est absolument nécessaire, si l'on veut accomplir sa destinée en ce monde, de vivre pour le bon Dieu, de lui rendre chaque jour le tribut de l'adoration, de la prière, de la piété, de l'obéissance, et, par-dessus tout, de l'amour. Le service de Dieu, telle doit être la grande préoccupation de toute la vie d'un homme raisonnable; l'amour de Dieu, tel doit être le premier et le principal sentiment qui doit dans son cœur dominer tous les autres. Si vous méconnaissiez cette grande règle, vous n'êtes point chrétien; vous êtes de ces gens qui ne vivent que pour la terre, tandis que votre destinée est de vivre éternellement et de n'user de la terre que pour gagner le ciel. Hélas! combien de païens n'y a-t-il pas au milieu de nous! combien ne sont chrétiens que de baptême et de nom!

Le premier commandement de Dieu est le plus méconnu peut-être, le moins compris dans notre siècle; c'est cependant le plus important de tous. Il nous or-

donne d'adorer, de servir et d'aimer Celui qui nous donne l'existence, qui nous donne l'esprit avec lequel nous pensons, le cœur avec lequel nous aimons, la volonté avec laquelle nous dirigeons notre vie. Le bon DIEU nous donne tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, notre âme aussi bien que notre corps; et, comme il nous destine à le posséder lui-même dans le ciel, il veut, et c'est tout simple, que nous lui rendions dès ce monde les hommages qui lui sont dus. Ces hommages, ce culte, c'est ce que l'on appelle la religion. Il n'y a qu'une vraie religion, parce qu'il n'y a qu'un seul DIEU, et cette seule vraie religion, c'est la religion chrétienne ou catholique, dont JÉSUS-CHRIST, DIEU fait homme, est le chef adorable. C'est donc en étant un bon chrétien, un bon et fidèle catholique, que l'on rend à DIEU ce qu'on lui doit, et qu'on répond parfaitement aux desseins de DIEU sur nous.

Adorer le bon DIEU, c'est le reconnaître comme l'Être infini, suprême, éternel, qui fait tout et de qui tout dépend; c'est s'anéantir devant sa souveraine grandeur, et reconnaître humblement que tout ce que nous avons vient de lui, et que sans lui nous n'aurions pas même l'existence. On ne doit adorer que DIEU seul; car DIEU seul est le créateur et le maître souverain. JÉSUS-CHRIST, DIEU incarné, doit être adoré, parce qu'il est DIEU tout en étant homme. On ne doit point adorer la sainte Vierge, ni les saints, ni les anges, encore moins leurs images. La sainte Vierge, en effet, tout en étant la mère de JÉSUS-CHRIST, et par

conséquent la mère de DIEU, n'est cependant qu'une simple créature de ce grand DIEU, qu'il faut seul adorer. Les anges et les saints ne sont que ses serviteurs, et c'est en raison de la fidélité qu'ils ont mise à le servir que nous les honorons, aimons et respectons.

Adorer une créature quelconque à la place de DIEU, ou en même temps que DIEU, ce serait commettre un crime détestable et grossier qu'on appelle *idolâtrie*. L'Église catholique a détruit déjà l'idolâtrie dans toute l'Europe et dans une partie des autres continents : ses missionnaires n'affrontent le martyre que pour détruire l'idolâtrie par toute la terre, et faire rendre à JÉSUS-CHRIST, qui est le vrai DIEU vivant, des hommages injustement adressés à de fausses divinités.

Servir le bon DIEU, c'est accomplir sa volonté dans toutes les actions de la vie : c'est être pour JÉSUS-CHRIST ce qu'un bon et fidèle serviteur est pour son maître. Il prend ses intérêts, accomplit ses ordres le mieux qu'il peut, le défend quand on l'attaque, ne souffre pas qu'on dise du mal de lui, cherche à lui faire plaisir et évite tout ce qui peut l'offenser. Voilà ce que c'est que servir DIEU ; voilà ce que font les bons chrétiens, les vrais chrétiens, c'est-à-dire les hommes qui sont dévoués à JÉSUS et qui savent pourquoi ils sont sur la terre.

Le service de DIEU est la grande affaire, la seule importante affaire de l'homme ici-bas.

Aimer le bon DIEU, c'est avoir pour lui un cœur de fils, c'est lui rendre ce sentiment divin qu'il nous donne lui-même et qu'on appelle l'amour. Il faut être

bien ingrat pour ne pas aimer JÉSUS, qui est le bien infini, la bonté sans mesure, la tendresse, la miséricorde, la douceur même. Aimer DIEU, c'est commencer sur la terre ce que nous devons faire éternellement dans le ciel. Il n'y a point pour nous de vraie paix, de vraie joie, de vrai bonheur sans cet amour qui élève et purifie tout.

Si nous aimons le bon DIEU, témoignons-lui notre amour par notre vie tout entière : « *Si vous m'aimez, nous dit-il en son Évangile, observez mes commandements.* » Si nous l'aimons, pensons souvent à lui, avec joie et tendresse; disons-lui bien souvent : Mon DIEU, je vous aime. Mêlons ce sentiment d'amour de DIEU à nos actions les plus ordinaires, et agissons habituellement en vue de lui plaire et d'accomplir sa sainte volonté.

Adorer DIEU, *l'aimer* et le *servir*, tel est donc l'esprit du premier commandement, que l'on a résumé dans ces vers connus de vous depuis votre enfance :

UN SEUL DIEU TU ADORERAS
ET AIMERAS PARFAITEMENT.

LA PRIÈRE

Nous ne pouvons être chrétiens ni plaire à DIEU sans la grâce, c'est-à-dire sans être unis à JÉSUS-CHRIST, son Fils; et cette grâce, cette union vivifiante, nous ne

pouvons l'obtenir que par la prière et par les sacrements.

Qu'est-ce donc que la prière? Combien de gens se font illusion sur ce point, et, prenant pour la prière ce qui est loin d'être la prière, s'imaginent que, pour servir le bon DIEU et pour prier, il faut n'avoir rien à faire, être libre de tout son temps, aller toute la journée à l'église, et mille autres choses encore, impraticables pour un homme obligé à gagner sa vie par un travail assidu de chaque jour!

Prier, c'est penser à DIEU en l'aimant, en l'adorant, en le remerciant de ses bienfaits, en lui demandant avec confiance les grâces dont on a besoin. La prière est un acte du cœur et de l'esprit, qui est possible en toute sorte de circonstances, au milieu du travail et des occupations auxquels chacun de nous est obligé. Qui pourrait nous empêcher, pendant que nous allons et venons dans les rues ou dans les champs, pendant que nous sommes appliqués au labeur de notre état; le matin, en allant à notre ouvrage; le soir, en en revenant; durant la nuit, lorsque nous nous réveillons, etc., d'élever notre pensée et notre cœur vers JÉSUS-CHRIST, présent au fond de notre âme, et de lui dire par exemple : Mon DIEU ! je vous adore et je vous aime. J'unis mon travail et mes peines à vos souffrances. Pardonnez-moi mes péchés ; ayez pitié de ma faiblesse. Bénissez-mon travail et donnez-moi votre amour ; et mille autres choses simples et naïves de ce genre? Or, je vous certifie que ce sont là les

meilleures prières, celles que DIEU écoute de préférence, parce qu'elles sont plus naturelles, et qu'elles expriment les sentiments les plus fondamentaux de la Religion.

Les formules de prière que l'on appelle *prières vocales*, et que l'on trouve dans les livres de piété, sont des moyens très-utiles d'exciter nos cœurs à la prière; mais, il ne faut pas l'oublier, ces formules ne sont des *prières* véritables que lorsque le cœur se joint aux lèvres en les récitant. Il est bon de s'en servir, mais il ne faut s'en servir que comme d'un moyen de mieux prier.

A quoi bon prier? dit-on quelquefois. Le bon DIEU ne connaît-il pas mes besoins, sans que je les lui expose? Oui, certes, DIEU connaît nos besoins sans que nous les lui disions. Mais, outre que DIEU veut que nous lui exposions ces besoins, comme des enfants à leur père, comme des serviteurs à leur maître, il est bon de savoir que la prière ne consiste pas uniquement à demander à DIEU ce qui nous est nécessaire pour l'âme et pour le corps. Ce n'est même, à vrai dire, qu'un des côtés les moins élevés de ce grand acte qu'on appelle la prière. Avant tout, prier c'est *adorer* DIEU, c'est-à-dire lui offrir nos profonds hommages de créatures qui n'existent que par un effet de sa toute-puissance, de serviteurs qui ne sont placés sur la terre que pour lui rendre leurs devoirs et accomplir ses volontés, d'enfants qu'il aime comme leur tendre père et qui lui rendent amour pour amour. L'adoration et

l'amour, tels sont donc les deux principaux actes de la prière, et par là même le fondement de la vie chrétienne.

Non-seulement nous devons *adorer* Dieu et *l'aimer*, mais nous devons encore prier pour le *remercier* de tous les biens dont il nous comble, et surtout de l'amour qu'il daigne nous porter, et du bonheur éternel qu'il nous prépare, si nous lui sommes fidèles. Cet acte de remerciement est encore supérieur à l'acte de demande.

Enfin, parmi toutes les *demandes* proprement dites, il en est une dont aucun de nous ne peut se passer, c'est la demande adressée à Dieu pour en obtenir le *pardon de nos péchés*, par les mérites de JÉSUS-CHRIST, son Fils, notre miséricordieux Sauveur.

Il est donc nécessaire de prier, de penser souvent à Dieu, et de lui exprimer souvent les sentiments de respect et d'amour qui doivent remplir notre cœur à son égard. Mais il est bon surtout de prier le matin et le soir, au commencement de la journée pour la consacrer au Seigneur, de qui nous la tenons, et à la fin de cette même journée, pour remercier Jésus des grâces qu'il nous y a données, et pour lui demander pardon des péchés que nous y avons commis peut-être.

N'oublions pas non plus de prier quand nous sommes tentés de faire quelque mal ; la prière ressemble alors au bouclier dont le guerrier se sert pour repousser l'attaque de l'ennemi.

Enfin, prions toujours avec *attention*, avec *respect*,

avec *confiance*, avec *humilité* et avec *persévérance*. Qui ne prie pas de la sorte prie mal et n'est pas exaucé de Dieu. Quand nous récitons des prières, le chapelet par exemple, ayons soin d'avoir notre cœur et notre esprit recueillis en Dieu, et ne prions pas seulement du bout des lèvres.

Puisse notre divin maître et Sauveur JÉSUS-CHRIST vous accorder la grâce de la prière, vous la faire aimer et vous en faciliter la pratique! Vous y trouverez la sanctification de votre vie, la pureté du cœur, le secret de la vraie joie, la seule consolation de la douleur, et, grâce à la prière, vous deviendrez, en peu de temps, un chrétien véritable et un parfait serviteur de Dieu.

FOI ET PATIENCE DANS LA PRIÈRE

Il faut prier, c'est l'ordre de Dieu; c'est la volonté formelle de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. L'homme qui prie sauve son âme, celui qui ne prie pas vit sans Dieu, n'est pas chrétien, se perd infailliblement.

Mais ce n'est pas tout de prier, il faut prier avec foi et avec persévérance. Quelquefois de bonnes âmes se mettent à prier; mais, croyant sans doute que les choses de Dieu se font comme les choses humaines, elles veulent toucher du doigt, pour ainsi dire, l'effet immédiat de leur prière. Elles ne voient rien venir, s'imaginent que leur prière est inutile, et tombent dans le découragement. Elles ignorent que la prière est une œuvre

de foi qui exige avant tout que l'on croie à sa puissance, lors même qu'on n'en voit pas les effets. Combien d'excellentes prières, pleinement exaucées de Dieu, ne produisent leurs fruits qu'à la longue, et quelquefois après des siècles ! Au jugement dernier ce mystère nous sera dévoilé, et nous verrons alors les effets prodigieux de la prière des chrétiens.

Voyez, par exemple, la prière que fit saint Étienne pendant qu'on le lapidait. Elle obtint la conversion de saint Paul qui était juif encore et qui gardait les vêtements des bourreaux. Imaginez-vous maintenant le bien immense qu'a fait saint Paul en convertissant des peuples entiers, en prêchant la religion chrétienne dans tout le monde, en instruisant les fidèles, etc... Tout ce bien dont saint Paul est l'auteur et qui va se développant de siècle en siècle, ne revient-il pas en définitive à saint Étienne, qui par sa prière changea le persécuteur en apôtre ?

Ainsi, il peut arriver qu'on demande vos prières pour la conversion d'un jeune libertin. Dans ce but, vous priez de tout votre cœur, vous récitez quelques chapelets, vous visitez quelque sanctuaire de la sainte Vierge, vous faites une ou deux bonnes communions ; au bout de quelque temps, et le plus souvent sans que vous le sachiez, peut-être même après votre mort, voici que ce jeune homme revient à Dieu, se consacre aux bonnes œuvres, soigne les pauvres, va plus loin encore, se fait prêtre ou missionnaire, convertit une foule d'âmes, fait durant une longue vie un bien immense. Tout cela,

n'est-ce point le fruit de votre prière, dont vous n'avez pu cependant voir les effets et que vous aurez peut-être été tenté de croire inutile? C'est à vous, c'est à votre prière que ce jeune homme doit sa conversion ; vous en serez certainement récompensé avec lui. Quelle perte, si vous n'aviez point prié, ou si vous aviez mal prié!

Mères de famille, vous avez demandé au bon Dieu, dans vos prières de chaque jour, la persévérance de votre fils, de votre fille, dans la bonne voie. Les voici devenus grands, mariés, à leur tour père et mère de famille. Ils élèvent chrétiennement leurs enfants qui plus tard seront, eux aussi, le centre de familles chrétiennes, et ainsi de suite. Voyez la puissance de votre prière qui s'étend à de nombreuses générations.

Parfois Dieu semble refuser ce que nous lui demandons. Patience! viendra le jour où nous verrons, où nous recueillerons les fruits cachés de nos efforts, fruits de grande sanctification pour nous-mêmes, car cette longue prière, stérile en apparence, nous aura fait persévérer et avancer dans la piété; d'un autre côté, qui peut savoir dans combien de péchés nous aurons empêché de tomber celui ou celle qui était l'objet de nos prières, bien que sa mauvaise volonté ait mis obstacle à une conversion complète.

Quand nous demandons pour le prochain des biens temporels, la santé, la richesse, la cessation d' : fléau, etc.; la chose est bien plus frappante encore.

Cette maladie, cette vie de privation, ce chagrin, c'est précisément le moyen dont le bon DIEU veut se servir pour sauver l'âme de la personne pour laquelle vous priez. Son vrai bien, connu de DIEU mieux que de vous-même, n'exige-t-il pas que vous n'obteniez pas ce que vous demandez? Vos prières seront-elles perdues pour cela? Point du tout; elles sont, pour vous d'abord, puis pour votre prochain, une source abondante de grâces bien supérieures aux bénédictions temporelles que vous demandiez.

On pourrait ici multiplier les exemples. Ce peu que nous venons de dire suffira, je l'espère, pour ranimer en vous la foi dans la prière. Priez avec confiance, élargissez votre cœur, et souvenez-vous des petits conseils que nous vous donnons aujourd'hui, toutes les fois que vous prierez le bon DIEU.

LA GRANDE MISSION DE LA PRIÈRE

Lorsque JÉSUS voulut établir son Église dans le monde, il choisit douze pauvres pêcheurs, et c'est par des instruments aussi misérables, aussi nuls en apparence, qu'il voulut convertir les hommes et qu'il les convertit en effet.

Or, ce que JÉSUS fit au commencement, il le fait encore chaque jour, et il nous donne à tous, quelque faibles, quelque petits que nous soyons, une mission divine au milieu de son Église.

Il nous charge de ses intérêts, il veut que nous travaillions tous à sa gloire, en procurant le salut de nos frères. Il est vrai que nous ne sommes nous-mêmes que des pécheurs bien indignes, et que nos propres misères semblent devoir nous empêcher de nous occuper du salut des autres. Dieu veut cependant que nous sauvions nos frères. Que ferons-nous pour cela? Irons-nous prêcher sur les places publiques? si nous sommes ouvriers, serviteurs, cultivateurs, quitterons-nous nos ateliers, notre travail pour aller engager les pécheurs à faire pénitence? Nullement, et ce n'est pas là ce que Dieu attend de nous. Que ferons-nous donc? je le répète, nous prierons. C'est par la prière que nous accomplirons notre œuvre.

Nous devons prier les uns pour les autres, c'est l'ordre de Dieu et la parole de l'apôtre saint Paul. On ne pense guère à cela de nos jours, et l'égoïsme que nous portons partout est bien souvent la cause de notre peu de progrès dans le service de Dieu. Beaucoup de fidèles se plaignent de ce qu'ils n'avancent pas dans la vertu, de ce qu'ils ne gagnent rien sur leurs passions, sur leur penchant au mal, sur leur amour-propre. Ils en sont aujourd'hui au même point que l'année dernière, et ils tombent dans le découragement. Cela n'arrive que parce qu'ils sont égoïstes et qu'ils ne pensent qu'à eux-mêmes en priant. On dirait qu'en dehors d'eux il n'y a rien qui intéresse la gloire de JÉSUS-CHRIST. Ils ne prient jamais pour le prochain, et ce manque de charité leur resserre le cœur et les

empêche de recevoir de plus grandes grâces du bon DIEU.

Si nous faisons attention aux premières paroles de notre prière de chaque jour : *NOTRE PÈRE*, cela suffirait pour nous rappeler que nous ne faisons tous qu'une grande famille, et que de véritables frères doivent s'intéresser au bien de leurs frères comme à leur bien propre. Nous ne disons pas : *Mon Père*, qui êtes dans les cieux... *donnez-moi mon pain quotidien... pardonnez-moi mes offenses...* Mais, par l'ordre de DIEU même, nous disons : *Notre Père*, *donnez-nous... pardonnez-nous...* N'est-il pas évident que le bon DIEU, en nous faisant prier de la sorte, veut que nous prenions à cœur les intérêts de tous les hommes, qui sont ses enfants et nos frères ?

Quelquefois nous ne savons que dire à DIEU quand nous nous mettons en prière. Cependant, ce n'est pas la matière qui manque. Voyez plutôt : Notre Saint-Père le Pape, chargé par JÉSUS-CHRIST, dont il est le vicaire et le représentant, de gouverner toute l'Église, de nommer les Évêques, de décider les grandes questions qui intéressent la gloire de DIEU, n'a-t-il pas bien besoin d'assistance ? Et cette assistance, d'où viendrait-elle, sinon de nos prières, à nous qui sommes sa grande famille religieuse ? Un bon fils ne doit-il pas chercher à soulager son père ?

J'en dirai tout autant des Évêques, des prêtres, des missionnaires, et en particulier de l'Évêque dans le diocèse duquel vous êtes, et du prêtre qui est chargé

par votre Évêque de vous enseigner le service de DIEU, de vous faire éviter le péché, et de sauver votre âme en faisant de vous un bon chrétien. Si les vrais fidèles de chaque diocèse et de chaque paroisse avaient plus de charité et plus de cœur, s'ils priaient chaque jour pour la conversion des impies, pour la persévérance de leurs frères dans la foi, croyez-vous que les efforts de nos prêtres ne seraient pas couronnés de plus de succès et que le bon DIEU ne serait pas mieux servi ? « *La prière assidue du juste a une grande valeur devant DIEU,* » disent les livres saints.

Donc priez, priez beaucoup et priez souvent pour le Pape, pour les Évêques, pour les prêtres, pour la conversion des pécheurs, pour la sanctification des justes, et spécialement de ceux de votre pays, de votre paroisse, de votre famille. Priez pour vos parents, pour chacun d'eux en particulier. Qui sait si le salut de votre père, de votre mère, de votre mari ou de votre femme, de votre enfant, de votre ami, n'est pas attaché à cette prière que vous êtes tenté de négliger ? Nous verrons un jour avec une grande confusion et une grande douleur combien nous aurions pu sauver d'âmes par les moyens les plus simples, par les prières les plus faciles : il ne sera plus temps alors. Maintenant que vous le pouvez encore, mettez-vous à l'œuvre et réparez le temps perdu. Prenez la bonne résolution de joindre chaque jour à votre prière du matin et du soir quelque bonne prière pour le prochain ; un *Souvenez-vous*, par exemple, ou bien une petite dizaine de

chapelet, pour le Pape, pour votre Évêque, pour votre curé et votre confesseur ; pour le succès des prédications des missionnaires par toute la terre, pour la conversion des pauvres protestants qui ne connaissent pas la vraie religion ; priez pour votre pays et pour tous ceux qui le gouvernent, afin que le bon DIEU les guide dans la bonne voie et leur donne la force nécessaire pour procurer le bien public.

Croyez-moi, priez ainsi, vous connaîtrez bientôt par expérience qu'il est bon et utile de penser aux autres, d'avoir de la générosité dans le cœur ; le bon DIEU vous bénira et vous fera de grandes grâces, que vous n'obtiendriez point si, par un égoïsme trop commun, vous ne vous occupiez que de vous-mêmes dans vos prières.

DEUXIÈME COMMANDEMENT DE DIEU

Le second commandement, que DIEU lui-même donna sur le mont Sinai, à Moïse, son serviteur, est conçu en ces termes : « *Tu ne prendras point en vain le nom du Seigneur ton Dieu, car le Seigneur tiendra pour coupable celui qui aura pris en vain le nom du Seigneur son Dieu.* » Et lorsqu'il vint habiter au milieu de nous, en prenant dans le sein de la Vierge MARIE un corps semblable au nôtre, ce grand DIEU nous renouvela la même loi : « *Je vous défends, dit-il dans l'Évangile, de jurer de quelque manière que ce soit, mais que votre parole soit oui ou non; ce que vous pourriez y*

ajouter viendrait d'un principe mauvais. » Et dans la belle prière qu'il a lui-même laissée au monde, Jésus ordonne, avant tout, de glorifier et de sanctifier le saint nom de DIEU : *« Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié ! »*

Il n'est pas nécessaire d'insister sur la raison de cette loi de DIEU. DIEU étant l'être infiniment parfait, adorable et respectable, c'est bien le moins que nous respections profondément son saint nom. Prononcer légèrement le nom de JÉSUS, c'est traiter légèrement DIEU même; insulter, blasphémer, maudire cet adorable nom, c'est maudire et insulter le Seigneur. Quoi de plus coupable? quoi de plus insensé? c'est le vase d'argile qui se révolte contre celui qui l'a pétri.

On pèche de diverses manières contre le second commandement de DIEU. La plus grave est celle que nous venons de dire : c'est l'outrage, la malédiction prononcée ouvertement contre le bon DIEU. Ce crime, pour lequel, dans l'ancienne loi, on était immédiatement condamné à mort et lapidé, est, DIEU merci, assez rare. Il est rare que ceux-là mêmes qui, dans leurs paroles, s'emportent à des blasphèmes, aient au fond du cœur la volonté de maudire DIEU. Si jamais, dans les rues, dans vos ateliers, au milieu des compagnies que vous fréquentez, vous venez à entendre quelques-unes de ces malédictions abominables, ayez soin, si vous ne pouvez faire taire le blasphémateur, d'adresser au bon DIEU, du fond de votre cœur, une prière de réparation, par exemple : Mon DIEU, que votre saint

nom soit béni, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!

Il y a une différence considérable entre *blasphémer* et *jurer* le nom de DIEU. Le blasphème est beaucoup plus coupable que le juron, quoique ce dernier ne soit rien moins qu'innocent. Le juron consiste à prendre *en vain* le nom de DIEU; le blasphème contient de plus un outrage, une insulte directe, à moins qu'il n'y ait pas vraiment de volonté mauvaise; le vrai blasphème est toujours un péché grave, tandis que le juron arrive rarement à ce même degré de gravité. Les ouvriers de notre temps ont presque tous de bien mauvaises habitudes sous ce rapport. Ils mêlent le nom de DIEU à tous leurs propos, comme si cette parole défendue donnait du piquant ou de la force à leurs discours. Il en est chez qui cette mauvaise coutume est tellement enracinée, qu'ils ne peuvent, pour ainsi dire, pas prononcer une phrase sans y joindre le nom de DIEU. Les parents et les maîtres qui laissent les enfants prendre ce langage grossier et impie, sont grandement coupables et en répondront devant DIEU. Si vous êtes du nombre de ceux qui ont contracté cette habitude, efforcez-vous de vous en corriger. Chaque jour, en faisant votre prière du matin, renouvelez la résolution de ne pas jurer; et si par malheur vous venez à vous oublier, demandez pardon au bon DIEU aussitôt que vous vous apercevrez de votre faute. Avec un peu de volonté et de persévérance, vous arriverez promptement à ne plus jurer du tout.

On peut se rendre coupable de blasphème sans outrager directement le saint nom de DIEU. Ainsi, ce serait un blasphème que d'accuser DIEU de cruauté ou d'injustice, ou bien encore de dire que DIEU ne s'occupe pas de nous, et qu'il nous abandonne. Quelquefois l'excès de la douleur fait sortir de nos lèvres des paroles de ce genre; elles seraient des péchés très-graves, si la violence du chagrin ne les excusait en partie. Ce serait encore un véritable blasphème que de dire, dans un moment de passion, à une créature, qu'on l'aime plus que DIEU, qu'elle tient lieu de DIEU, et autres folies de ce genre qu'on apprend dans les mauvais romans.

On blasphème quand on outrage en parole les choses de DIEU et de la religion; quand on se raille, par exemple, du Saint-Sacrement, ou du culte de la sainte Vierge, ou des images et des reliques des saints; quand on tourne en dérision les paroles de la sainte Écriture, les croyances de la religion, les cérémonies du culte divin. Le blasphème est un péché plus ou moins grave, selon les circonstances qui l'accompagnent et la sainteté de l'objet du blasphème. Ce n'est pas un blasphème, mais simplement une grossièreté et une inconvenance, que de joindre le mot *sacré* à un autre mot. Il en est de même de quelques autres locutions familières aux gens mal élevés, et que chacun sait. Bien que ce ne soit point toujours un péché, les chrétiens ne doivent point se permettre un pareil langage.

Retenez bien et pratiquez ces règles. Respectez de toute votre âme tout ce qui a rapport au Seigneur votre Dieu, et ne perdez jamais de vue le second commandement de la loi divine :

DIEU EN VAIN TU NE JURERAS,
NI AUTRE CHOSE PAREILLEMENT.

En 1849, deux habitués du cabaret sortaient, au commencement d'un orage, de la ville de Toulouse. Après de copieuses libations avec leurs camarades, ils s'entretenaient de questions religieuses. Ils étaient *esprits forts*, et les menaces du tonnerre qui grondait sans interruption sur leurs têtes semblaient exciter en eux une sorte de rage. Après des blasphèmes de tout genre, l'un d'eux osa lever le poing contre le ciel : « Je me moque de toi, s'écria-t-il, frappe-moi si tu peux. » Il n'avait pas achevé ces odieuses paroles, que la foudre éclatait et l'étendait à terre sans mouvement. Son compagnon éperdu se jeta à genoux et demanda miséricorde; et, lorsque la terreur lui eut permis de se reconnaître, il chargea sur ses épaules le blasphémateur foudroyé. Il le porta dans une maison peu éloignée, où celui-ci reprit ses sens après plusieurs heures. L'histoire ne dit pas s'il profita de la leçon. Il faut avouer qu'il était difficile au bon Dieu de la donner plus prompte et plus significative.

LE BLASPÊME

Encore un mot sur le blasphème, sur ce scandale désolant dont vous êtes peut-être témoin tous les jours, presque à toutes les heures du jour...

Blasphémer, c'est injurier DIEU, c'est s'insurger en paroles contre DIEU.

On blasphème contre DIEU directement et indirectement : *directement*, quand on outrage DIEU lui-même et Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ; *indirectement*, quand on outrage la Religion et les choses de DIEU. Tout cela, hélas ! est à l'ordre du jour, dans nos ateliers, dans nos maisons, dans nos rues, sur nos places publiques!...

I. On blasphème contre DIEU de plusieurs manières : 1° en attaquant ses perfections adorables ; en disant, par exemple, il n'y a pas de bon Dieu, ou bien : DIEU est injuste, cruel ; — il m'en veut plus qu'à un autre ; il ne s'occupe pas de moi ; il n'y a pas de Providence, etc. ; ce qui attaque, comme on voit, l'existence, la justice, la bonté, la sagesse de DIEU.

2° En faisant des imprécations contre DIEU, en le maudissant en quelque sorte.

C'est encore un blasphème direct contre DIEU que de nier la divinité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ; de dire de lui, par exemple, qu'il est un homme comme les autres ; qu'il n'est qu'un grand philosophe ; qu'il

n'est pas ressuscité; qu'il n'est pas réellement présent dans le Saint-Sacrement, etc., et autres propos semblables.

Mais, dans les divers blasphèmes, le plus commun, et même celui que l'on entend le plus ordinairement désigner seul quand on parle du blasphème, est cette parole, devenue malheureusement si familière aujourd'hui, où le nom adorable du Sauveur, le nom de Dieu, du Tout-Puissant, est prononcé avec imprécation, avec haine, avec mépris; parole si odieuse que nous ne voulons pas la reproduire ici, et que nous conjurons le lecteur de n'en jamais souiller ses lèvres.

Pour comprendre l'énormité de ce blasphème, il faut savoir ce que signifie le mot *sacré*, employé dans le sens de l'emportement que dicte le blasphème : il veut dire, *que le nom de Dieu soit maudit, soit exécré, que Dieu soit maudit.*

Vous ne le saviez pas, n'est-ce pas, chrétiens, qui avez le malheur de blasphémer? Sans cela, vous n'auriez jamais laissé échapper de vos lèvres une aussi affreuse parole.

Le péché que l'on commet quand on prononce d'autres jurements moins caractérisés, moins complets, est moins grave que le précédent, sans doute; mais l'emportement qui fait dire de semblables paroles, joint au scandale que l'on donne aux assistants, peut bien facilement en faire une faute très-grave.

Blasphémer de la sorte, c'est tenir le langage de l'enfer, c'est servir d'organe au démon, le prince

des blasphémateurs et le chef des révoltés contre DIEU.

Et qu'on ne dise pas qu'en prononçant ainsi le nom de DIEU, on n'a pas l'intention d'outrager DIEU, ni de lui souhaiter du mal; que ce n'est pas contre lui qu'on crie, mais contre des hommes, des bêtes, contre l'ouvrage, etc.; que ce sont là de simples paroles sans signification, et de purs mouvements de colère. Pour se rendre coupable de blasphème, il n'est pas nécessaire du tout d'avoir l'intention formelle d'outrager DIEU et de l'attaquer; il suffit de dire des paroles de blasphème dont on peut comprendre le sens, et que l'on sait fort bien être des impiétés. D'ailleurs, ces habitudes abominables se perpétuent et passent de bouche en bouche, des pères aux enfants, des maîtres à leurs apprentis, des camarades aux camarades, quelquefois même aux femmes, aux jeunes filles. Peut-on imaginer un plus grand mal?

Or, qui ne sait que ces paroles affreuses sont injurieuses à DIEU? Qui ne sait qu'elles sont strictement défendues? Qui ne sait qu'elles offensent DIEU gravement? Et quel est le blasphémateur qui omettra de s'en accuser en confession comme d'un péché grave, lorsque, revenu à de meilleurs sentiments, il pensera à se réconcilier avec son père, avec son DIEU?

II. On blasphème *indirectement* contre DIEU en outrageant la Religion et en parlant des choses saintes avec mépris, ou haine, ou dérision; — en disant, par exemple (quand même on ne le penserait pas au fond

du cœur), « que la Religion est une invention des prêtres; qu'elle n'est bonne à rien; que la confession n'est bonne que pour les femmes ou les enfants; — qu'on n'a pas besoin de se confesser à un prêtre, mais qu'on se confesse à DIEU; — que la religion protestante est aussi bonne ou meilleure que la Religion catholique; — que toutes les religions sont bonnes, » etc.

Ce serait également blasphémer contre la Religion que de parler avec mépris des lois de l'Église, du Pape, des Évêques, des Prêtres; — des cérémonies saintes de la Religion, de ses usages reçus, et de les traiter de superstitions; — de prétendre que l'Évangile contient des choses absurdes ou impossibles, etc. Tous ces propos outragent la majesté du vrai DIEU, en outrageant la Religion chrétienne, qui est son plus admirable ouvrage, en attaquant des vérités qu'il a révélées lui-même au monde, lui qui ne peut ni errer ni mentir!

III. Le blasphème est, de sa nature, le plus énorme des péchés. C'est l'outrage direct à DIEU.

Dans la loi de Moïse, révélée par le Seigneur lui-même sur le mont Sinai, le blasphème était immédiatement puni de mort. On entraînait le blasphémateur hors du camp ou de la ville, et on le lapidait. — Sennachérib, roi d'Assyrie, ayant blasphémé en présence de son armée, DIEU, pour montrer au peuple nèbreu la grandeur de ce crime, envoya un ange qui extermina le coupable avec toute son armée, composée de cent quatre-vingt-six mille hommes.

Saint Louis, roi de France, malgré sa douceur et son indulgence, avait porté une loi qui condamnait les blasphémateurs à avoir la langue percée avec un fer chaud. — Depuis longtemps les hommes, devenus moins soucieux des intérêts de la gloire de Dieu que de la leur propre, ne punissent plus le blasphème. Mais le crime est toujours le même devant Dieu, qui ne change point comme nous, et qui, tôt ou tard, vengera la sainteté de son nom indignement outragé. Il est patient, parce qu'il est éternel...

Vous tous, qui lisez ces lignes, détestez le blasphème. Combattez-le chez vous et chez les autres. Si vous en avez l'affreuse habitude, attaquez-la, et avec l'énergie d'une âme honnête ; avec de la volonté, vous en viendrez à bout plus vite et plus aisément que vous ne pensez.

Voulez-vous que je vous dise un facile remède, qui a guéri bien des malades comme vous, entre autres un brave sapeur de trente-cinq ans, qui n'avait pas encore fait sa première communion, et qui jurait....
comme un sapeur ?

1° Toutes les fois que vous blasphémerez, et toutes les fois aussi que vous entendrez quelqu'un blasphémer, dites au moins de cœur : « *Mon Dieu, pardonnez-moi (ou pardonnez-lui) ; que votre saint nom soit béni !* » et renouvelez la résolution de ne plus blasphémer.

2° Allez vous confesser ; la confession est la grande pharmacie où le médecin des âmes, qui est le prêtre

de JÉSUS-CHRIST, tient en réserve et donne gratis tous les remèdes qui guérissent *infailliblement* tous les malades qui VEULENT guérir.

Apprenez par cœur ces deux derniers petits alinéa ; ils valent leur pesant d'argent ; et, si vous les pratiquez fidèlement, ils vaudront leur pesant d'or.

REMÈDE INFAILLIBLE CONTRE L'HABITUDE DU BLASPHEME

Vous savez tous, sinon par votre expérience personnelle, du moins par celle de tant de gens qui vous entourent, ce que c'est que le blasphème.

Ce vice déplorable, ce péché si grave, n'est, hélas ! que trop répandu dans notre pauvre France. Voici, sous forme d'histoire, une recette infaillible pour vous corriger de la fatale habitude de blasphémer, si, par malheur, vous l'avez contractée.

Il ne manque pas de gens, en effet, qui disent, en soupirant, quand on leur parle de blasphème :

« Oui, vous avez raison, c'est mal, c'est très-mal de jurer ! c'est outrager le bon Dieu, et l'outrager gratuitement ; mais, que voulez-vous ! c'est plus fort que moi ; l'habitude en est prise maintenant, et je ne puis plus m'en corriger. Je voudrais bien ne plus jurer, mais je ne peux pas. »

A ceux-là je répondrai : Écoutez mon histoire, et vous me direz après, la main sur la conscience, si l'on ne

peut pas se corriger du blasphème comme de tous les autres vices.

Il y avait à Paris un brave général, qui n'avait jamais reculé devant l'ennemi, mais qui n'avait jamais reculé non plus devant un juron. Et quels jurons ! grand Dieu ! non pas à faire reculer une procession, mais presque à faire reculer un régiment. Ce général se fit vieux ; il perdit la santé, la force, l'activité du jeune âge, mais il garda l'habitude de jurer. Et cela le tourmentait, le digne homme, car il avait conservé dans le fond du cœur des sentiments chrétiens, que l'âge et la souffrance avaient ranimés ; il voulait revenir à la pratique de la religion, et cette malheureuse habitude de blasphémer était un dernier obstacle qui le séparait encore du bon Dieu.

Sur ces entrefaites, il fut atteint d'une violente attaque de goutte qui le fit cruellement souffrir, et qui l'obligea à des soins continuels pendant quelques jours. Il se décida donc à demander une de ces saintes religieuses qui se consacrent avec un si admirable dévouement au soin des malades, et, le soir même, une Sœur de Bon-Secours était installée près du fauteuil du vieux général.

Celui-ci ne tarda pas, selon son habitude, à lâcher un gros juron des mieux conditionnés. La bonne Sœur faillit en tomber à la renverse. En fait de casernes, elle n'avait habité que son couvent, et, dans ces casernes-là, on parle au bon Dieu d'une manière un peu plus respectueuse.

Néanmoins, comme c'était une femme de tête, elle se remit à l'instant même, et gronda le brave général comme ces saintes Filles savent gronder.

— Que voulez-vous, ma bonne Sœur ! dit le général un peu confus, je ne puis m'empêcher de jurer ! C'est une habitude de trente ans, et, j'ai beau faire, je ne puis m'en débarrasser.

— Allons donc ! reprit la Sœur en souriant, j'ai entendu dire, je crois, que le mot *impossible* n'était pas français. En tous cas, ce n'est pas un mot chrétien quand il s'agit d'un devoir à accomplir. Et, tenez, général, si vous voulez, mais, là, sérieusement, vous corriger de votre vilaine habitude de jurer, je vous assure, moi, que vous y parviendrez. Voyons, le voulez-vous ?

— Eh ! certainement, je le veux.

— Me promettez-vous de vous soumettre aux prescriptions que je vous imposerai pour vous guérir ?

— Je vous le promets !

— Foi de général ?

— Foi de soldat !

— Eh bien ! voici ce que je vous ordonne, comme seul et unique remède. Chaque fois qu'il vous arrivera de jurer ou de blasphémer, vous me donnerez cent sous pour mes pauvres.

— Cent sous par juron ! s'écria le général en bondissant sur son fauteuil ; mais vous voulez me ruiner, ma Sœur !

— Vous m'avez donné votre parole, général, ré-

pondit la Sœur en riant, et je ne vous la rends pas. D'ailleurs, cela dépend de vous seul; ne jurez pas, et vous n'aurez rien à payer.

— Ne jurez pas, ne jurez pas ! cela vous est facile à dire. Ces religieuses, ça ne doute de rien. Un joli remède que vous avez trouvé là ! Vous verrez que, grâce à votre invention, il me faudra mourir à l'hôpital.

Le général en dit encore davantage, mais il avait promis, foi de soldat ! et il n'y avait plus qu'à tenir sa promesse.

A la première douleur aiguë que lui causa sa goutte il lâcha un gros juron selon son habitude.

— C'est cent sous que vous me devez, général, lui dit tranquillement la Sœur. Où mettez-vous votre argent ?

Le pauvre général lui montra la clef de son secrétaire, et, tandis que la Sœur prenait la pièce de cinq francs qui lui revenait pour ses pauvres, il se grattait la tête et murmurait entre ses dents :

« Diable ! j'avais déjà oublié la convention. Il faudra que j'y fasse plus attention une autre fois. »

Une demi-heure après, seconde douleur, second juron; mais, cette fois, le général n'alla pas jusqu'au bout et s'arrêta tout court à moitié chemin, en pensant aux cent sous qu'il allait encore perdre.

Néanmoins, comme le plus gros était dit, il fallut, cette fois encore, payer les cinq francs convenus.

A la troisième douleur, le général, qui trouvait que

dix francs perdus étaient assez pour ce soir-là, se contenta si bien, qu'il commença à peine la première syllabe du fatal juron.

A la quatrième atteinte, il ne dit plus rien du tout, et se contenta de joindre les mains en gémissant.

Le lendemain et le surlendemain, il lui arriva bien encore de s'oublier de temps en temps ; mais, comme chaque fois il payait cher son oubli, les jurons s'éloignèrent de plus en plus, et le quatrième jour il ne jurait plus du tout. Il avait perdu quarante ou cinquante francs, que la bonne Sœur avait gagnés pour ses pauvres, mais il était guéri de sa déplorable habitude.

Quelque temps après il se confessa en brave soldat qu'il était, et depuis ce moment il ne jura plus de sa vie, ou du moins, si rarement et si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler.

Ce qui prouve que l'on peut ce que l'on veut, en fait de devoirs à remplir et de vices à corriger ; que l'on peut, entre autres, se déshabituer de jurer et de blasphémer comme de tout autre vice, et que, pour y parvenir, il ne faut qu'une chose, avoir aussi peur d'offenser Dieu que de perdre une pièce de cent sous.

LE TROISIÈME COMMANDEMENT DE DIEU

DIEU, voulant conserver dans le monde de plus en plus corrompu la religion véritable, se choisit un peuple auquel il donna des commandements particuliers.

Entre ces commandements, il en était un qui dominait tous les autres, et dont l'observance était destinée à rappeler à l'homme sa dépendance de DIEU. Quiconque le violait était puni de mort ; on l'entraînait comme un maudit hors de la ville, et, par l'ordre de DIEU même, on le faisait mourir écrasé sous des pierres.

Ce grand commandement était la sanctification du septième jour de la semaine. Ce jour-là, il était défendu aux fidèles de s'occuper à aucun travail manuel, et ils devaient consacrer tout spécialement cette journée de repos corporel à la prière, au culte de DIEU, à la lecture et à la méditation de la parole divine.

Dans l'ancienne loi, le jour de ce repos religieux, le jour du Seigneur, était le samedi, et non pas, comme chez nous, le dimanche. Le samedi avait été choisi par le bon DIEU, en souvenir de la création du monde, laquelle avait été opérée en six jours ; au septième jour, qui répond au samedi, l'œuvre divine avait cessé, et c'est la mémoire de ce repos du Seigneur que les Juifs devaient célébrer le samedi.

Dans la loi nouvelle, le dimanche a été substitué au samedi, comme l'Église chrétienne a été substituée à l'Église juive. Le dimanche est, en effet, un jour bien plus grand encore et plus saint que le samedi, et les mystères qu'il rappelle sont encore plus dignes de reconnaissance que l'auguste mystère de la création.

JÉSUS-CHRIST, notre divin Rédempteur, est ressuscité le dimanche, triomphant, par ce grand miracle, de la

mort, du péché et du démon ; et c'est aussi le dimanche qu'il a solennellement institué son Église, en lui envoyant le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte. Par la sanctification du dimanche, les chrétiens consacrent à DIEU, selon la loi primitive, un jour par semaine, et ravivent continuellement dans leurs cœurs le souvenir des mystères d'amour que DIEU fait homme a opérés pour les conduire au ciel.

On observe le dimanche, ainsi que les fêtes d'obligation, en pratiquant deux règles principales, savoir : 1° l'assistance à la messe, et 2° l'abstention des œuvres serviles.

I. — L'assistance à la messe le dimanche et les fêtes d'obligation, sous peine de péché grave. La messe, qui est le sacrifice non sanglant de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, est, en effet, l'action principale, et comme le centre de tout le culte divin. C'est la grande prière de la religion chrétienne, c'est la grande adoration et l'action de grâces par excellence, que nous rendons au Seigneur par JÉSUS-CHRIST son fils.

Dans les paroisses où il y a plusieurs prêtres, et par conséquent plusieurs messes, il suffit à la rigueur d'entendre une messe basse. Cependant la grand'messe de paroisse étant pour ainsi dire la réunion de famille aux pieds du bon DIEU, on doit y assister quand on n'en est point empêché par quelque bonne raison, d'autant plus que cette messe est dite pour les fidèles de la paroisse, et que c'est là seulement que se font les recommandations, prières publiques, annonces et pu-

blications, ainsi qu'une instruction du curé pour expliquer l'Évangile du jour.

On est obligé à entendre la messe tout entière, depuis le commencement jusqu'à la fin. Si l'on arrivait à la messe après la lecture de l'Évangile, on ne satisferait pas au précepte, et on serait tenu d'entendre une autre messe. Si l'on arrivait après la messe commencée, mais avant l'Évangile, on aurait, il est vrai, accompli le précepte de l'assistance de la messe, mais on aurait commis une faute, à moins que ce retard n'eût pas été volontaire.

Pour observer véritablement le précepte de la messe, il faut se tenir convenablement durant le saint sacrifice, prier le bon DIEU, en un mot faire un acte sérieux de religion. Il est d'ailleurs défendu de rire, de se dissiper et même de parler sans nécessité dans l'église. Celui qui bavarderait ou dormirait pendant toute la messe ou pendant une partie notable de la messe, n'accomplirait certainement pas la loi, et serait obligé d'assister plus religieusement à une autre messe.

Les vêpres, le salut du saint sacrement, le sermon et les autres exercices publics de piété, ne sont pas d'obligation rigoureuse. On fait très-bien de n'y pas manquer, et c'est le meilleur moyen de sanctifier les dimanches et les fêtes. Rien n'est plus édifiant que de voir une église remplie de fidèles chantant de tout leur cœur les louanges du bon DIEU, et appelant par cette union de prières les bénédictions divines sur toute la paroisse. Les parents et les maîtres doivent habituer

leurs enfants dès leur jeunesse à assister aux offices et à se bien tenir à l'église. Dans les pays où il y a de la religion, c'est une chose charmante que d'entendre les petits enfants élever vers Dieu leurs voix fraîches et pures dans le beau chant des psaumes.

II. — Il ne suffit pas, pour sanctifier les dimanches et les fêtes, d'aller à la messe, même d'aller à la messe et aux vêpres ; il faut en outre s'abstenir des *œuvres serviles*. Par *œuvres serviles* on entend surtout les travaux auxquels s'appliquent les ouvriers, les journaliers et les marchands, et qui sont incompatibles avec le repos religieux du dimanche. Les ouvrages qui n'occupent que l'esprit, tels que la lecture, etc., ne sont pas des œuvres serviles, et on peut s'y livrer le dimanche.

Dans les travaux défendus le dimanche, il ne faut pas comprendre ceux qui sont nécessaires à l'entretien de la vie ou bien aux soins matériels du culte divin. Ainsi, une servante peut, en toute conscience, faire la cuisine, préparer la table, ranger l'appartement de ses maîtres et autres choses semblables. Également les employés de l'église peuvent nettoyer et préparer l'église, orner les autels, sonner les cloches, etc.

Hormis les choses nécessaires de la vie, il est également défendu d'acheter et de vendre les dimanches et fêtes d'obligation. Toutes les boutiques doivent être fermées, excepté les pharmacies, les auberges, les boucheries, les épiceries, les boulangeries, et, en général, les magasins de comestibles : et encore serait-il à désirer que ces boutiques ne fussent point ouvertes pendant

le temps des offices divins, et que les fidèles eussent soin d'acheter à l'avance tout ce qui leur sera nécessaire le dimanche ; il faut que tout le monde puisse aller à l'église. On excuse néanmoins la personne qui garde la maison.

Du reste, comme il est impossible de prévoir tous les cas, et que la pratique de ces règles peut varier selon les pays et les circonstances, il faut, dans le doute, aller consulter son curé ou son confesseur

Les maîtres ou maîtresses qui empêchent, sans nécessité véritable, leurs employés ou serviteurs d'aller à la messe le dimanche, et qui les obligent à travailler, commettent un péché très-grave et sont responsables devant Dieu de l'omission, aussi bien que du scandale dont ils sont la cause.

L'inobservation de la loi du dimanche est un des fléaux de notre temps, et si nous ne nous corrigeons pas de ces abus détestables, la justice de Dieu s'appesantira certainement sur nous. Le Seigneur ne condamne plus les prévaricateurs à être lapidés, mais il leur prépare un terrible jugement et les punitions éternelles de l'enfer. On ne se moque pas impunément de Dieu, et tôt ou tard il se montre le maître.

Observez de votre mieux, la sainte et grande loi du dimanche, et gravez religieusement dans votre souvenir le troisième commandement de Dieu :

**LES DIMANCHES TU GARDERAS
EN SERVANT DIEU DÉVOTEMENT.**

QUATRIÈME COMMANDEMENT DE DIEU

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST nous a dit à tous la veille de sa Passion : « Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez aussi. » Il n'est pas seulement notre Seigneur et notre Sauveur ; il est en outre notre parfait modèle. Entre toutes les vertus saintes dont il nous a laissé l'exemple, il en est une qu'il a pratiquée pendant toute sa vie, et dont l'imitation est par là même imposée à tous les chrétiens, c'est son respect et son obéissance envers sa Mère et son Père adoptif. Durant son enfance, son adolescence et jusque dans sa virilité, il a été humblement soumis à MARIE et à Joseph, et pendant les trente années que JÉSUS passe à Nazareth, l'Évangile ne dit autre chose de lui, sinon qu'il était soumis à ses parents. « *Et erat subditus illis.* »

Notre-Seigneur pratiquait ainsi le quatrième commandement de la loi de DIEU son Père : « *Tu honoreras ton père et ta mère.* »

Comme lui nous devons *honorer* nos parents, c'est-à-dire les respecter, leur obéir, les assister dans leurs besoins, les entourer de soins et d'affection.

Respectons nos parents, respectons-les toujours, et sous aucun prétexte ne perdons de vue qu'ils sont les auteurs de notre vie, les dépositaires de l'autorité paternelle, de DIEU lui-même. Un père et une mère sont des

personnes sacrées, revêtues vis-à-vis de leurs enfants d'un caractère inviolable et véritablement religieux, des représentants de la paternité et de la providence du Seigneur. Dans l'ancienne loi, celui qui frappait ou maudissait son père ou sa mère, était considéré comme un sacrilège, et par l'ordre de Dieu, était puni de mort.

Lors même que nos parents ne sont pas ce qu'ils doivent être, nous devons les respecter, et la raison en est fort simple : Bon ou méchant, aimant ou dénaturé, un père demeure toujours un père ; or, c'est parce qu'il est père, et non parce qu'il est bon qu'il a droit au *respect* de ses enfants.

Je sais qu'en pratique il est fort difficile de voir dans un père, dans une mère, indignes de ce beau titre, les représentants de l'autorité de Dieu dans la famille ; mais alors la foi doit venir au secours de la nature, et c'est pour obéir à Dieu qu'il faut rendre à ce père ou à cette mère les respects et les devoirs que commande le Seigneur.

Combien ce respect est rare dans notre temps ! Par suite d'une éducation peu chrétienne et peu sérieuse, presque partout les enfants prennent vis-à-vis de leurs parents l'habitude d'une déplorable familiarité. Ils les tutoient comme ils tutoient leurs camarades ; ils ne tiennent aucun compte de leurs directions ; bien souvent ils se permettent des scènes, des résistances pleines d'inconvenance, et ne se gênent pas pour plaisanter avec leurs amis sur le compte de leur père et de leur mère.

Respecter ses parents est un devoir strict; mais le quatrième commandement de DIEU nous oblige en outre à leur obéir. L'autorité de notre père et de notre mère est en effet une autorité véritable, une autorité de droit divin, c'est-à-dire voulue de DIEU même, qui est l'auteur de la famille. En tout ce qui n'est point évidemment péché, un fils doit donc obéir à ses parents dans les choses qui regardent la famille, l'éducation, le choix d'un état. Cette obéissance doit être d'autant plus absolue, que l'enfant est plus jeune; à mesure qu'il avance dans la vie, elle devient une sorte de déférence respectueuse, qui doit toujours accompagner les rapports d'un fils avec son père dans quelque position ou quelque circonstance que ce soit. Il va sans dire que si nos parents, oubliant leurs devoirs, nous commandaient de commettre un péché, d'offenser le bon DIEU, ils n'auraient plus droit à notre obéissance, parce qu'ils ne seraient plus pour nous les organes de la volonté divine.

Donc, *respect* et *obéissance*, premier devoir de tout bon fils envers son père et sa mère.

Est-ce tout? Pas encore. Nous devons *aimer* nos parents, c'est-à-dire les entourer de notre tendresse filiale, de notre dévouement, leur témoigner dans leurs épreuves que nous partageons leurs douleurs, et que notre cœur est touché de ce qui les touche. Si un père, si une mère sont la providence visible de leurs enfants, ceux-ci doivent à leur tour être la consolation

de leurs parents et leur rendre soins pour soins, amour pour amour.

Quel touchant spectacle qu'un fils tendre et respectueux pour son vieux père, attentif au moindre désir de sa mère, préférant leur société à la compagnie des jeunes gens de son âge, et mettant le bonheur de famille au-dessus de l'attrait du plaisir ! *c'est un bon fils* ; n'est-ce pas là le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un jeune homme ?

Est-il nécessaire d'ajouter que les enfants sont *obligés* d'assister leurs parents dans leurs nécessités, et de les empêcher autant que possible d'endurer des privations ? Pendant de longues années ils ont reçu d'eux la nourriture, le vêtement, le nécessaire et quelquefois même le superflu ; souvent un dur travail a seul pu fournir à ce pauvre père, à cette mère dévouée, des ressources suffisantes pour élever sa famille ; n'est-il pas bien juste qu'à leur tour tous leurs enfants les nourrissent, les recueillent, en un mot leur rendent ce qu'ils ont reçu d'eux ? Malheur aux mauvais fils, malheur aux ingrats qui rejettent et oublient leurs vieux parents, et qui ferment leurs cœurs aux premiers sentiments de la nature, aussi bien que de la religion !

Donc, respect inviolable, obéissance parfaite et religieuse, affection et dévouement sans bornes à ceux de qui nous avons reçu le jour. Telle est la loi de DIEU. N'oublions pas de prier pour eux chaque jour, afin que Notre-Seigneur les réunisse à nous dans son Paradis

bienheureux. DIEU s'est servi de notre père et de notre mère pour nous créer et pour nous mettre au monde, et il ne nous a créés et mis au monde que pour nous donner le bonheur éternel des cieux. C'est là, c'est dans son sein qu'il veut voir arriver, après le travail de la vie, la famille tout entière; c'est là qu'il veut nous réunir à nos ancêtres; c'est là surtout qu'il veut nous donner cette vie, non-seulement longue, mais éternelle, qu'il nous promet dans son quatrième commandement :

TES PÈRE ET MÈRE HONORERAS,
AFIN DE VIVRE LONGUEMENT.

AUX PÈRES ET MÈRES

Pères et mères, vous êtes les dieux visibles de vos enfants. Ils ne voient rien de plus grand que vous; ils ne voient rien si souvent que vous; ils n'aiment rien autant que vous. Ils entendent bien parler de DIEU, du Pape, de l'Empereur, mais ils ne les voient pas; au lieu qu'ils vous ont tous les jours devant les yeux, comme les modèles vivants de leurs actions. Vous êtes tout pour eux : la vie qu'ils tiennent de vous, ils ne la conservent que par vos soins, et vous êtes toute leur espérance pour l'avenir.

L'enfant est *singe* de sa nature; il imite, il répète tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend. Cela est surtout

vrai à l'égard de son père et de sa mère. Il se fait gloire de les imiter en tout. De là découle pour les pères et mères, une obligation rigoureuse d'être excellents eux-mêmes, afin que leurs enfants suivent une bonne voie.

Le cœur d'un enfant est une cire molle, prête à recevoir toutes les impressions bonnes ou mauvaises : c'est une toile sur laquelle rien n'est imprimé encore, capable de recevoir toutes les couleurs que l'on y déposera. C'est aux parents que Dieu a confié le soin d'imprimer en ces jeunes cœurs, tout neufs encore, des sentiments purs et profonds de vertu, impressions premières qui ne s'effacent jamais complètement. S'ils ont soin d'inculquer de bonne heure à leurs enfants le sentiment du devoir, l'amour et la crainte de Dieu, l'horreur du péché, l'excellence de la religion, ils posent la base du bonheur de ces pauvres petites créatures dont la providence de Dieu leur a confié le soin. S'ils ne le font pas, leurs enfants deviendront comme une terre qui n'est ni labourée ni ensemencée, qui n'aurait pas mieux demandé que d'être fertile, mais qui, faute de labour et de soin, ne produit que des épines et des ronces.

Et combien la providence de Dieu se montre admirable en cela ! L'enfant devient ainsi, à son tour et sans le savoir, la cause du salut de ses parents. Obligés, en effet, de lui prêcher le bien, non-seulement par les paroles, mais encore par les exemples, ils se trouvent souvent entraînés à faire, en vue de leur enfant, un bien qu'ils auraient négligé sans cela, et à

éviter mille fautes qui pourraient mettre en danger son innocence.

✚ Durant une persécution violente qui s'éleva contre la religion dans l'empire du Japon, deux chrétiens, un père et une mère de famille s'attendaient chaque jour au martyre et s'y disposaient par des prières ferventes. Ils n'avaient qu'un enfant, à peine âgé de cinq ans. La jeunesse de leur fils, qu'ils seraient sans doute obligés de laisser sur la terre seul et sans soutien, était le plus vif objet de leur peine. Parlant un jour de ce triste sujet, ils se disaient l'un à l'autre : « Avec la grâce de DIEU, nous aurons la force de souffrir et même de mourir pour notre foi ; mais ce pauvre petit, que deviendra-t-il ? Ignorant encore des choses de DIEU, de la sainteté de la religion de JÉSUS-CHRIST, n'y renoncera-t-il point à la première menace, à la première demande ? » Durant leur entretien, l'enfant faisait semblant de s'amuser et de ne pas les écouter. Il jouait avec un fer, et remuait les charbons de la cheminée. Quand le fer fut rouge, il le retira, et, se retournant vers ses parents sans leur rien dire, il se l'appliqua sur la main et l'y laissa. La mère effrayée poussa un cri, et lui demanda ce qu'il faisait : « Ce que je fais ? leur dit l'enfant avec fermeté, je veux vous montrer qu'avec le secours du bon DIEU je pourrai souffrir aussi bien que vous, plutôt que de renoncer à la religion que vous pratiquez. » Le père et la mère, dans l'admiration, l'embrassent tendrement, fondant en larmes de joie, et rendant grâces à DIEU de leur avoir

donné un tel fils. Ayant été saisis peu de jours après par les persécuteurs, ils eurent, en effet, le bonheur de persévérer tous les trois dans leur martyre.

Heureuse récompense des soins, de la bonne éducation, que les parents avaient donnés à ce saint enfant, et du fruit salutaire qu'il avait retiré de ces soins !

La veuve d'un mandarin de la Chine, convertie par les soins de nos missionnaires, avait une fille unique dans un âge encore tendre. Elle la conduisit un jour dans son oratoire, devant un crucifix, et, ayant achevé sa prière, elle se retourna vers son enfant, agenouillée à ses côtés, et lui dit : « DIEU seul sait combien je t'aime, ma chère fille, tu es mon unique bien sur la terre, et le seul gage que ton père en mourant m'ait laissé de sa tendresse ; cependant, si je croyais que tu dusses jamais abandonner JÉSUS-CHRIST, ou perdre ton innocence, je prierais le Seigneur de te prendre à lui et de te retirer aussitôt de ce monde. Bien loin de te pleurer, je me parerais de mes habits de fête, et j'estimerai ta mort une grande grâce de la bonté de DIEU. »

Ces paroles rappellent celles que la reine Blanche répétait à saint Louis, son fils, pendant son enfance .

« J'aimerais mieux te voir mourir sous mes yeux, que de te voir commettre un seul péché. » Toutes les mères chrétiennes devraient sans cesse les répéter à leurs enfants.

Ce sont les pères et les mères qui perdent et qui sauvent leurs enfants. En les perdant, ils se perdent eux-mêmes; en les sauvant, ils se sauvent.

Nous le répétons, *tel père, tel fils*; et plus encore, *telle mère, tel enfant*. Si vous aimez vos enfants, pères et mères, si ce n'est point pour vous-mêmes, au moins pour l'amour d'eux, soyez bons chrétiens, observez exactement les lois de Dieu et celles de son Église; évitez le péché; réprimez vos passions; veillez avec soin sur vos paroles; faites chaque jour vos prières avec exactitude et respect; ne jurez jamais; ne vous disputez point; gardez-vous de la colère; respectez les choses de Dieu, ses ministres et ses temples; et vivez de telle sorte que votre enfant n'ait besoin pour bien faire, maintenant, que de regarder comment vous faites vous-mêmes; plus tard, qu'il n'ait besoin que de se souvenir.

LA PREMIÈRE ÉDUCATION

Lorsque les petits oursons viennent au monde, ils ressemblent, dit-on, à une masse informe; on ne distingue ni leur tête ni leurs yeux; le père et la mère, poussés par un instinct que le bon Dieu leur donne, se mettent à lécher leur enfant avec leur langue, ils façonnent, pour ainsi dire, ce corps imparfait, et grâce à leurs soins et à leur patience, peu à peu la tête de l'ourson se dégage, ses yeux apparaissent, ses pattes

se détachent ; en un mot, il commence à prendre sa figure naturelle.

Sauf comparaison, nous proposerons cet exemple à tous les pères et mères. Lorsque DIEU leur donne un enfant, il leur donne en même temps la mission de le façonner à la vertu, de le former au bien et d'en faire un enfant honnête et chrétien. Chez les ours, c'est la langue qui fait ce travail de formation ; chez les hommes c'est aussi la langue qui doit être l'instrument de ce grand travail, non en léchant, mais en parlant. Que ne peuvent en effet les paroles, les conseils d'un père et d'une mère ! l'esprit de leur enfant est, entre leurs mains, prêt à recevoir toutes les impressions ; si ces impressions sont bonnes, sont chrétiennes, le cœur de ce petit enfant se formera selon la volonté de DIEU ; il sera pur, aimant, compatissant, droit et religieux ; si, au contraire, la première direction est faussée, un germe de mal sera déposé dans son âme, et ce pauvre enfant s'élèvera avec des défauts qui le déformeront et plus tard le perdront.

Pères et mères, soyez bien attentifs à ce premier travail, à cette première influence sur l'esprit de vos enfants ; jamais les impressions d'enfance ne s'effacent complètement. L'éducation commence dès le berceau, sur les genoux de la mère.

Apprenez avant tout à votre enfant à connaître, à aimer et à servir le bon DIEU : apprenez-lui à bégayer le nom sacré de JÉSUS et le saint nom de MARIE ; conduisez sa petite main innocente pour lui faire tracer sur

lui le signe de la croix, avant même qu'il en puisse comprendre la sainteté ; apprenez-lui de bonne heure ses prières, et dans les petites histoires que vous lui racontez pour former son esprit, ramenez sans cesse les traits de l'histoire du Sauveur et de la vie des Saints. Une petite fille de quatre ou cinq ans était un jour sur les genoux de son père, qu'elle caressait tendrement : « Tu m'aimes donc bien ? lui demanda celui-ci. » Oh oui ! répondit l'enfant, mais après le bon Dieu.

Ne *gâtez* jamais vos enfants par une tendresse aveugle et inintelligente. Cette parole est bien profonde : — *gâter* un enfant. Gâter un travail, c'est le déformer, c'est le rendre inutile, c'est le perdre ; — ainsi sont les parents faibles et peu consciencieux qui gâtent leurs enfants, c'est-à-dire qui ne les habituent pas à respecter et à aimer le devoir, qui cèdent à tous leurs caprices, qui les soignent outre mesure, leur laissent prendre des habitudes d'impertinence, de mauvais caractère, d'humeur bizarre, de gourmandise, de curiosité ; en un mot les caressent quand ils devraient les punir et en font d'insupportables petits personnages.

Dans notre siècle, à la campagne comme à la ville, chez le paysan comme chez le riche seigneur, l'*usage* presque général, c'est que les enfants soient les maîtres au logis, et voient leurs père et mère à leurs genoux. C'est le monde renversé : des enfants gâtés ne seront jamais que des hommes médiocres, s'ils ne sont pas des hommes pervers ; quelle importance donc n'a pas la première éducation !

Avis aux parents qui aiment leurs enfants et qui veulent travailler sérieusement à leur bonheur !

LA SECONDE ÉDUCATION

Les devoirs d'un père et d'une mère vis-à-vis de leur enfant grandissent à mesure que l'enfant grandit en raison. C'est aux parents qu'il appartient surtout de donner à leur enfant des notions justes et chrétiennes, et de former ainsi son esprit et son cœur. Une bonne mère est, sinon le premier *confesseur*, du moins la première *confidente* de la conscience naissante de son fils et de sa fille, et lorsque les années rendent insuffisant ce ministère d'affection, c'est à elle encore qu'il appartient d'initier l'enfant à une *confiance* plus grave et de le préparer à s'approcher utilement et religieusement du confesseur.

Des parents vraiment chrétiens doivent veiller attentivement sur les premiers pas de leur enfant dans la vie ; ils ne doivent pas le laisser s'aventurer seul, sans guide et sans appui, au milieu des dangers sans nombre qu'il rencontre à chaque pas ; il doivent choisir eux-mêmes et avec le plus grand soin les compagnons de jeu de leur enfant, écarter de lui les camarades suspects, mal élevés, trop libres dans leurs paroles ou dans leurs allures, et en général ceux dont les parents n'ont pas une moralité parfaite. Combien de pauvres enfants connaissent le vice et perdent l'innocence faute

de cette surveillance préservatrice ! Sur dix enfants corrompus, il y en a neuf qui ont été perdus par de mauvais camarades.

A douze ou treize ans, lorsque la première communion est faite, les parents doivent redoubler de soins pour faire persévérer leur enfant dans la bonne voie de sa jeunesse. Il arrive en effet aux années les plus dangereuses peut-être et les plus difficiles de la vie. Cet âge est semblable au *cap des tempêtes* célèbre par tant de naufrages ; seuls les vaisseaux bien montés et bien gouvernés échappent au péril. Cet âge redoutable de l'adolescence, si charmant quand il reste pur, si désastreux lorsqu'il ne l'est plus, s'étend de treize à dix-sept ans et doit fixer toute la sollicitude d'un bon père et d'une bonne mère. S'il faut placer l'enfant en apprentissage, ou bien le confier à des mains étrangères, on doit *avant tout* sauvegarder les intérêts sacrés de son âme, le placer dans un bon milieu, où la pratique du bien, non-seulement ne lui soit pas impossible, mais au contraire lui reste douce et facile : ainsi, point d'états incompatibles avec l'observation du dimanche ; point d'états, point d'écoles, point de collèges où le jeune homme ne puisse facilement, s'il le veut, remplir ses devoirs religieux, se confesser, communier, assister aux offices, et assurer ainsi sa persévérance chrétienne. Les parents, qu'ils en soient bien convaincus, seront récompensés largement des soins qu'ils prendront dans ce sens ; leurs enfants, en restant chrétiens, resteront bons et dociles ; ils éviteront les vices qui bien souvent

déshonorent les familles, et changent en larmes amères l'espérance des premières années. Combien de fois les douleurs cruelles qui accablent les pères et mères dans leur vieillesse ne sont-elles pas une peine méritée ! ils recueillent ce qu'ils ont semé par leur insouciance, par leur peu de foi et par le peu de bons exemples dont ils ont entouré l'adolescence de leur fils ou de leur fille ! Quelle belle et douce vieillesse, au contraire, que celle d'un père et d'une mère qui se sont appliqués toute leur vie à faire de leurs enfants des chrétiens véritables ! eux aussi recueillent ce qu'ils ont semé, des fruits de paix, de joie et d'affection, dont la mort elle-même ne pourra les priver et qui les suivront jusque dans le sein de Dieu.

CINQUIÈME COMMANDEMENT DE DIEU

La vie est, pour nous, le plus précieux et le plus fondamental des dons de Dieu.

Tous les autres bienfaits de la Providence supposent ce bienfait premier. Vivre, tel est donc notre premier droit à tous.

Celui qui osa pour la première fois violer ce droit sacré et attenter à la vie d'un autre homme, fut le détestable Caïn, fils aîné d'Adam. Il avait un frère, un seul, plus jeune que lui et aussi plus saint, plus doux, plus aimable et par conséquent plus aimé.

L'envie et l'orgueil entrèrent dans le cœur de Caïn ;

le démon, qui par le péché originel, avait enlevé à l'homme la vie spirituelle, voulut porter plus loin ses ravages et détruire jusqu'à la vie du corps. Il inspira à Caïn l'affreux dessein de tuer Abel; et, un jour qu'ils étaient allés tous deux offrir un sacrifice au Seigneur, Caïn se jeta sur son frère et lui donna la mort. Caïn (et Satan avec lui) fut ainsi le premier homicide.

La fureur des mauvaises passions a renouvelé bien souvent ce crime abominable, dont Caïn disait : « Mon péché est trop grand pour que Dieu me le pardonne jamais. » Les hommes qui s'en rendent coupables, sont appelés **HOMICIDES**.

On nomme **PARRICIDE**, le fils dénaturé qui commet sur la personne de son père ou de sa mère le crime du meurtre; **INFANTICIDE**, le père ou la mère qui le commettent sur la personne de leur enfant; **RÉGICIDE**, l'homme qui ose attenter à la vie de son souverain; enfin, on appelle **SUICIDE** l'action de l'homme qui se tue lui-même.

Il y a eu cependant un homicide plus coupable, plus épouvantable encore que tous ceux-là : c'est celui qui fut commis le Vendredi saint au Calvaire, par les Juifs **DÉICIDES**, sur la personne adorable de Notre-Seigneur **JÉSUS-CHRIST**.

L'homicide est défendu par le cinquième commandement.

Le bon Dieu, auteur de toute vie, s'en constitue lui-même le gardien, et défend à tout homme d'ôter injustement la vie à son prochain. Nous disons **INJUSTE-**

MENT, car il est des circonstances où il est permis ou même quelquefois ordonné d'ôter la vie à un homme ; par exemple, vis-à-vis d'un assassin qui veut nous tuer, vis-à-vis d'un ennemi à la guerre.

Les souverains ont aussi le droit et le devoir, et cela par l'ordre de DIEU même, de frapper de mort les grands criminels, non-seulement pour en purger la société, mais encore pour les punir et les faire servir d'exemple aux autres.

Mais, sauf ces cas exceptionnels, il est défendu, nous le répétons, d'attenter à la vie de personne, sous quelque prétexte que ce soit.

Il est même défendu de s'exposer à un danger certain de tuer quelqu'un ; par exemple, en faisant une expérience scientifique ou industrielle ; en faisant des paris insensés et dangereux ; en se battant en duel, et autres choses semblables.

Tuer quelqu'un par accident et sans volonté, n'est pas un crime, c'est un malheur.

Ces homicides seraient cependant coupables, si les personnes qui les commettent avaient pu les éviter en prenant des précautions ordinaires.

S'il est défendu d'ôter la vie à son prochain, il l'est tout autant de se la ravir à soi-même. Notre vie ne nous appartient pas plus que celle de nos frères. Elle appartient à DIEU seul, et DIEU seul peut en disposer. Le SUICIDE est le crime sans rémission ; c'est le seul qui ne puisse être pardonné, parce qu'il est le seul qui enlève la possibilité du repentir. C'est par excel-

lence le péché contre le Saint-Esprit, auteur de toute vie. Si jamais un malheureux, dans un moment de crise et de misère, était tenté de désespoir, qu'il se roidisse contre l'affreuse pensée que le démon lui inspirera peut-être de se détruire, et qu'il se souvienne qu'en échange de peines passagères et toujours supportables, il se condamnerait au feu éternel de l'enfer et à l'incompréhensible douleur de la damnation!

Le cinquième commandement nous défend de tuer nos frères et de nous tuer nous-mêmes; mais il va plus loin. Il nous défend, en outre, de rien faire qui puisse injustement nuire à la vie, à la santé, au bien-être et à la réputation de notre prochain.

Ainsi, celui-là pécherait contre ce commandement, qui abuserait de la pauvreté d'un de ses semblables pour lui imposer du travail au-dessus de ses forces. La loi civile elle-même prend, en ce cas, les intérêts des pauvres ouvriers et des apprentis; elle fixe les heures de travail qu'il est défendu d'outre-passer, et impose des lois sévères aux chefs d'atelier, aux patrons inhumains. Mais, bien souvent, ces sages règlements demeurent sans exécution, et la faute de celui qui les viole reste sans punition sur la terre. DIEU se chargera de la justice, lui qui aime les pauvres, les enfants et les petits.

Ainsi, encore, pèchent contre le cinquième commandement, les parents ou les maîtres qui refusent à leurs enfants ou à leurs subordonnés, le nécessaire de la vie. Cela se rencontre parfois chez des gens durs et avides,

qui ne cherchent qu'à s'enrichir et ne tiennent aucun compte de la santé et du bien-être de ceux qu'ils emploient. Or, on en a vu qui ont laissé languir et mourir ceux dont ils étaient chargés, plutôt que d'appeler un médecin et de leur donner quelques soins. Ces hommes ne sont-ils pas vraiment homicides ?

Il l'est aussi, bien que d'une autre manière, le *médisant* qui enlève la réputation de son prochain, réputation sans laquelle la vie devient souvent insupportable. La réputation est un bien précieux, et nul n'a le droit de nous le ravir injustement. Donc, détruire, sans une véritable nécessité, la réputation d'un homme, c'est l'assassiner moralement. On l'a dit déjà : « Un coup de langue tue aussi bien qu'un coup de lance. » La médisance est un grand mal, et, de plus, c'est un mal irréparable. Le médisant n'a pas même la ressource du calomniateur, qui peut, en se désavouant et en s'accusant lui-même, réparer le mal qu'il a fait.

Comme la médisance consiste à dire ce qu'un autre a réellement fait de mal, il n'est pas possible de se rétracter, puisque se rétracter serait mentir. La médisance, nous le répétons, est aussi irrémédiable que l'assassinat. Ajoutons cependant, qu'elle n'est un péché grave que lorsqu'elle porte sur des choses importantes.

Enfin, le cinquième commandement défend les haines, les colères, les rixes, les coups et les blessures ; il défend l'esprit de vengeance, et tout ce qui

peut porter atteinte au corps ou à la vie de nos semblables.

Il y aurait encore bien des choses à dire pour compléter cette petite instruction ; il y aurait de bien belles histoires à raconter à l'appui. Le peu que nous venons de dire suffira, je l'espère, pour augmenter en votre cœur le respect de votre prochain, pour vous éclairer sur vos principaux devoirs à l'égard de sa vie, de son bien-être et de sa réputation, et pour vous faire pratiquer plus fidèlement, à l'avenir, le grand commandement du Seigneur :

**HOMICIDE POINT NE SERAS
DE FAIT NI VOLONTAIREMENT.**

LE SUICIDE

Deux soldats, l'un nommé Méthol, l'autre Urutty, tous deux sergents dans un de nos régiments de ligne, avaient un jour passé une après-midi de congé à visiter un *pays*, un Basque, malade à l'hôpital militaire de Paris. A côté du lit de leur ami était un autre malade ; son visage faisait mal à voir, son nez, ses lèvres et son menton étaient informes et couturés de cicatrices fraîches encore.

« Qui a pu, demande tout bas Méthol, mettre ce pauvre garçon dans cet état ? En voilà une maladie qu'on ne doit pas aider un homme à se ~~mari~~ »

— C'est lui-même, répondit l'ami malade à demi-voix; il a voulu se tuer; heureusement il a manqué son coup, et il s'est arrangé la figure comme tu vois! Maintenant il bénit le bon DIEU de l'avoir laissé sur la terre malgré lui, et il m'a juré que le diable serait bien fin s'il l'y rattrapait. Il avait des chagrins! — qui n'a pas de chagrins? — Sa tête partit, il s'imagina ne pouvoir supporter la vie et il se trouve trop heureux à présent de vivre avec les souffrances que lui causent ses affreuses blessures! »

La conversation se prolongea quelque temps encore et les deux sergents quittèrent leur ami. Avant de partir, ils ne purent s'empêcher de jeter un regard de compassion sur le pauvre voisin, et quittèrent l'hôpital tout impressionnés de ce pénible spectacle.

« Faut-il être bête pour se tuer! dit Urutty à Méthol. On veut fuir un chagrin, une douleur qu'on croit ne pouvoir supporter; comme s'il y avait des chagrins éternels, comme si le beau temps ne venait pas toujours après la pluie, et les jours de bonheur après les jours de tristesse. Chaque jour, on voit un homme désespéré la veille et le lendemain consolé et joyeux. On se tue par amour pour une créature sans cœur qui rit des tourments qu'elle cause, et qui tirera vanité de ce qu'un homme s'est tué pour elle. Si on avait eu la patience de vivre quinze jours seulement, l'amour et le chagrin se seraient envolés d'eux-mêmes. On se tue pour une dette qu'on ne peut payer, pour une honte qu'on ne croit pouvoir éviter; et peut-être un ami, un

secours inattendu de la Providence, frappe-t-il à votre porte pour vous apporter l'argent qui payera votre dette, ou détourner de votre tête l'humiliation redoutée.

— Ma foi, tu dis vrai, interrompit le bon Méthol, et nous en avons eu dernièrement un exemple bien frappant sous les yeux. Un sergent-major du régiment, qui aimait trop à s'amuser, a anticipé de cinquante francs sur la caisse. Sur le point d'être découvert, il écrit à ses parents, qui ne lui répondent pas assez vite selon son désir ; il s'adresse alors à un officier qu'il connaissait intimement ; un jour se passe, et l'officier garde le silence. Voilà mon homme qui perd la tête ; il se voit déjà condamné, déshonoré, perdu, et s'imaginant, le malheureux, qu'il échappera au déshonneur par le suicide (comme si le déshonneur était attaché au châtiment et non pas à la faute, et comme si le suicide n'était pas un déshonneur de plus), il s'enferme dans sa chambre et se fait sauter la cervelle!!!

« Une heure ne s'était pas écoulée et son cadavre n'était pas encore froid, que l'officier auquel il avait écrit entrait dans sa chambre, lui apportant la somme qu'il lui avait demandée ; son service l'avait empêché de venir plus tôt, et, pour n'avoir pas su attendre quelques heures, le malheureux sergent-major avait perdu, d'un seul coup, la vie de son corps... et quelque chose qui vaut encore mieux. »

Ces deux soldats étaient de bons chrétiens. DIEU merci, le nombre des chrétiens augmente de jour en

jour dans notre pauvre pays dévasté par le voltairisme ; et sur tous les points de la France, comme aux jours du printemps, on voit poindre l'espérance de générations solidement religieuses. L'armée, sous ce rapport, donne aux gens de bien les plus consolantes espérances.

Nos deux sergents étaient du nombre des braves gens dont nous parlons. Fidèles à la prière, attentifs à éviter les cabarets, les cafés, les lieux de débauche et les mauvaises compagnies ; courageux contre les railleries de quelques camarades qui ne les valaient pas, ils avaient conservé au régiment les habitudes chrétiennes du village. Le secret de leur persévérance était, du reste, bien simple : ils ne passaient jamais un mois sans approcher des sacrements.

« Quelle folie ! continua Méthol avec animation ; mais aussi quel égoïsme ! sacrifier tous les devoirs, toutes les affections, au désir de fuir la souffrance ! Tu veux te suicider, malheureux ; mais tu as une mère qui a besoin de toi pour soutenir ses vieux jours et pour fermer ses yeux, une mère qui pleurera ta mort jusqu'à son dernier soupir. — Que ma mère pleure, qu'elle meure de faim ou de chagrin, qu'elle vieillisse dans la solitude et la misère, peu m'importe ; la vie m'est à charge et je n'en veux plus ! — Mais tu as une sœur, une femme qui t'aime, des amis auxquels tu es cher, des êtres que ta mort fera souffrir, etc., etc. — Tant pis pour eux s'ils souffrent ; moi, je ne souffrirai plus. — Mais que deviendrait la patrie si tous ses en-

fants faisaient comme toi? — Ma patrie fera comme elle pourra ; une fois mort, je me moque de tout. »

Voilà ce que dit en action celui qui se tue ; n'est-ce pas un ignoble égoïsme ?

Et puis c'est une lâcheté. On se tue parce qu'on n'a pas le courage de vivre. Pour un homme de cœur, et surtout pour un chrétien, il n'y a pas de souffrances insupportables. Les trois quarts du temps, les peines sont la suite de nos fautes, de nos passions, de nos vices. Quand on a eu le courage du crime, il faut avoir celui de l'expiation. En vain dit-on qu'il est des positions où l'on ne sert plus à rien en ce monde, où l'on doit se faire justice à soi-même en se privant d'une existence dont on est indigne, et autres semblables balivernes ; on est toujours utile quand on fait son devoir et quand on donne l'exemple de la résignation, du courage et du repentir ; et quant à se faire justice à soi-même, ce n'est qu'attenter une fois de plus à la justice véritable, à celle des hommes et à celle de Dieu ! On dira tout ce que l'on voudra, mais il n'y a d'expiation véritable que dans la soumission au châtement qu'on a mérité et dans le repentir. L'expérience prouve que, si honteux qu'ait été un crime, la grâce du repentir peut toujours l'effacer et relever le coupable, non-seulement devant Dieu, mais même aux yeux des hommes. Est-ce que le bon larron n'est pas un saint ? Qu'un assassin meure sur l'échafaud, et qu'en mourant il accepte sa peine, qu'il s'humilie sous la main qui le frappe, qu'il bénisse sa mort comme une juste expia-

tion de sa vie, à l'instant la haine et le mépris tombent et font place à la pitié, à la sympathie, je dirais presque au respect, et cet assassin mourra absous et pardonné des hommes eux-mêmes, sous la main du bourreau. Là où le repentir a passé, qui pense encore à la faute?

« Ma foi, tu parles comme un livre, répliqua le camarade, et encore comme un bon livre. Pour moi, les gens qui se suicident m'ont toujours fait l'effet de déserteurs. Mais il ne s'agit pas seulement de désertier et d'éviter les ennuis du service, il faut aussi éviter le Conseil de guerre. Si l'on parvient quelquefois à l'éviter, il n'en est pas de même quand il s'agit là-haut du grand Conseil de guerre. Quel moment, que celui où l'on paraît devant le tribunal du grand DIEU qu'on a bravé dans sa mort après l'avoir bravé dans sa vie, et qui demande un compte terrible et de la vie et de la mort ! Il faut avoir l'esprit singulièrement fait, ou plutôt il faut l'avoir perdu, pour préférer l'enfer à des peines qui trouvent toujours des consolations, quelque amères qu'elles soient, ne serait-ce que dans la certitude qu'elles passeront bien vite.

— C'est comme Gribouille, dit en riant Urutty : pour ne pas être mouillé par la pluie, il se mettait dans la rivière jusqu'au cou. Mon pauvre Méthol, il vaut mieux encore tout souffrir sur la terre que de souffrir dans l'autre vie ! Nous sommes fièrement heureux d'avoir de la foi. »

En causant ainsi les deux militaires s'étaient rap-

prochés de leurs casernes et nous les laisserons y rentrer.

Mettez-vous à leur école. Je souhaite du fond du cœur que toujours vous soyez heureux en ce bas monde; mais l'avenir n'est connu que de Dieu seul; et sans être prophète, je puis vous dire qu'il vous enverra des épreuves. Quelque cruelles qu'elles soient, ne vous découragez pas, ne vous abandonnez jamais au désespoir; rappelez-vous toujours que les souffrances de ce monde n'ont qu'un temps; que le ciel, avec toutes ses joies, attend celui qui les aura supportées chrétiennement; et si jamais l'affreuse tentation du suicide se présentait à votre cœur, souvenez-vous des paroles de nos deux sergents, rejetez avec horreur cette tentation détestable. Le suicide est le crime sans pardon, puisqu'il est le seul qui soit sans repentir!

LE DUEL

En 1849, il y avait à Lyon, dans les régiments qui formaient la garnison, un jeune soldat nommé Julien L....., dont le temps de service était sur le point d'expirer. Julien était le fils unique d'une pauvre veuve, qu'il aimait tendrement, et dont il était tendrement aimé. Elle lui écrivait souvent, et l'on voyait dans ses lettres qu'à mesure que le temps du retour approchait, son impatience maternelle augmentait en proportion. Comme dans un grand voyage, à mesure que l'on ap-

proche du terme, les dernières étapes paraissent plus longues que le reste de la route.

Julien de son côté voyait arriver avec bonheur le jour du départ, non que la vie du régiment lui fût à charge, il aimait au contraire et comprenait ce métier ; mais il y avait sept ans qu'il était loin du pays et qu'il n'avait embrassé sa vieille mère !

Le moment si attendu, si désiré arriva enfin. Julien reçut son congé, dit adieu à ses camarades, à ses chefs, dont il était aimé, et ne put s'empêcher, en s'éloignant du quartier, de pousser un soupir et de jeter sur ce glorieux passé militaire qu'il abandonnait un regard de regret. Il n'est point de bonheur sans mélange sur la terre, et toujours, dans nos plus grandes joies il y a une place pour les larmes.

Quelques camarades de Julien avec lesquels il était plus particulièrement lié avaient demandé une permission de minuit pour l'accompagner à quelque distance de la ville. Au nombre de ces amis qui lui faisaient la conduite se trouvait un de ses cousins, nommé Jean, bon sujet comme lui, étranger aux vices ordinaires du régiment, et dont la compagnie lui avait été plusieurs fois utile pour demeurer ferme dans la pratique fidèle de ses devoirs. A mesure que la petite troupe s'éloignait de la caserne, l'ex-militaire, oubliant insensiblement ce qu'il quittait pour ne plus songer qu'à ce qu'il allait retrouver, marchait d'un pas leste et content, ne faisait que parler de sa mère,

de ses sœurs, du village, du pays ; jamais il n'avait été ni si animé ni si joyeux.

« Il y a des moments où je crois rêver, disait-il à son cousin. Je ne puis me figurer que je ne suis plus « soldat, que ce soir je ne devrai pas répondre à l'appel, et que dans quelques jours je serai dans les bras « de ma mère ! Je me tâte pour savoir si je ne dors pas tout debout. Que de fois en Afrique j'ai désespéré de voir jamais se lever ce jour où nous « sommes ! Quand nous étions engagés dans quelque « expédition dangereuse, quand nous faisions le « coup de fusil avec les Kabiles, et que je recevais, « comme ça m'est arrivé plus d'une fois, des balles « dans mon schako et dans ma capote, je me disais « en moi-même, après avoir fait un acte de contrition : Allons, mon garçon, voilà qui est dit, ton « tour va venir, et tu ne retourneras pas au pays. Faut « dire adieu de loin à ta bonne femme de mère ; tu « ne l'embrasseras plus, et c'est en vain qu'elle t'attend là-bas à la chaumière du village. — Voilà ce « que je me disais, et, tout en essuyant une larme, « je rechargeais justement mon fusil et le déchargeais « sur l'ennemi qui n'en perdait pas une balle. Eh « bien ! mes pressentiments me trompaient ; je n'ai « pas attrapé une seule égratignure. J'ai dit à l'Africain : — Au plaisir de ne pas vous revoir ! — J'ai « fini mon congé, et ma mère n'a plus que quelques « jours à m'attendre ! »

Hélas ! la pauvre femme l'attend encore, ou plutôt

elle ne l'attend plus ; et c'est lui qui l'attend....., mais autre part qu'au village.

Le jour baissait ; nos troupiers avaient déjà fait un bon bout de chemin, et il fallait songer à se dire adieu. Ils étaient arrivés près d'un petit village qu'on apercevait à quelque distance de la grand'route. En avant des autres habitations s'élevait une maison, qu'à sa grande enseigne dorée on reconnaissait pour une auberge. Devant la maison, sur le bord de la route et séparée par une haie, il y avait une treille et sous la treille une table et des bancs. — « Avant de nous séparer, il faut boire un coup et vider la bouteille des adieux, s'écria un des camarades de Julien ; qu'en dis-tu, mon vieux ?

— « Je dis que tu as une bonne idée, répondit gaïement Julien ; voilà justement une auberge avec un jardin et des tables qui ont l'air de nous attendre. Entrons donc et trinquons une fois encore avant de nous dire adieu. Aussi bien ma bourse est trop lourde à porter, et ça me gênerait en route pour la marche. Allons, les amis, en avant, c'est moi qui paye ! »

Ils entrèrent dans l'auberge, et un instant après ils étaient installés sous la treille, autour d'une table de bois, que la servante recouvrit bientôt de verres et de bouteilles.

Ils burent d'abord sans rien dire. Le moment d'une séparation est toujours triste ; mais après qu'on eut vidé quelques bouteilles, le vin opéra comme d'habitude, et la conversation s'anima, puis devint si

bruyante que bientôt il n'y eut plus moyen de s'entendre. Les rires et les calembours allaient leur train, les verres se remplissaient et se vidaient avec rapidité, les yeux des camarades s'enflammaient, leur teint et leurs têtes commençaient à s'échauffer, et plus d'un touchait à la limite de l'ivresse. Quoique sobre d'habitude, Julien buvait comme les autres.

Cependant il fallait songer à partir, lui d'un côté, les amis de l'autre; car l'heure s'avavançait et le soleil était tout près de disparaître à l'horizon. — « Allons, mes amis, dit Julien en se levant de table, voici le moment de nous séparer; la nuit tombe et j'ai encore du chemin à faire pour finir mon étape. Embrassons-nous, et puis en route.

— « Comment! comment! s'écria le camarade de Julien, qui était assis auprès de lui, et dont la voix et la physionomie indiquaient qu'il n'avait plus toute sa tête, est-ce ainsi qu'on se quitte? Tu as plus de temps qu'il ne t'en faut, et nous aussi; et je ne te laisse pas partir avant que nous ayions encore vidé quelques santés. » — Et le tirant brusquement par le bras, il le força de se rasseoir près de lui.

— « Je te dis qu'il est temps et plus que temps de partir, répondit Julien impatienté; je n'ai pas envie de passer la nuit à la belle étoile, et d'ailleurs nous n'avons déjà que trop bu.

— « Nous avons trop bu? Qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce que tu nous prends pour des ivrognes! ou bien n'est-ce pas plutôt que tu as peur que nous ne te fas-

sions dépenser trop d'argent? Eh! morbleu! ne débourse pas, si ça te chagraine tant; on n'est pas sans avoir quelques sous dans sa poche! — Garçon! encore six bouteilles de vin, mais vous ne les mettrez pas au compte de Monsieur, c'est moi qui les payerai! »

En même temps, il tira violemment par le bras Julien, qui s'était levé de nouveau pour partir, et le fit rasseoir une seconde fois, ou plutôt tomber sur le banc à ses côtés. La chute fut si brusque que le banc faillit rouler par terre. Les camarades se mirent à rire aux éclats. Leurs rires devaient bientôt se changer en douleur; un grand malheur se préparait.

Julien se releva pâle de colère.

« Si c'était un autre que toi, s'écria-t-il d'une voix frémissante, ça ne se passerait pas comme ça!

— Qu'est-ce que c'est? reprit l'autre furieux; des menaces maintenant! Prends garde à toi, car on ne m'en a jamais fait impunément. »

Et mettant son poing presque sous le nez de Julien, il lui tira insolemment la moustache. Julien saisit une bouteille pour la lui lancer à la tête; mais l'autre lui arrêta le bras, et, lui, tirant son sabre :

« Si tu n'es pas un lâche, ce n'est pas à coups de « bouteilles, mais à coups de sabre que nous nous « battons! »

Julien, égaré par la colère et l'ivresse, se précipita sur l'arme d'un camarade qui était posée sur la table près de lui. En vain on s'efforça de les arrêter; en une seconde ils avaient sauté par-dessus une mauvaise

charmille qui les séparait d'un bois voisin, et s'étaient déjà mis en garde sans se donner même le temps d'ôter leurs habits.

« Julien, lui cria son cousin d'un ton suppliant, « Julien, as-tu donc oublié ta mère ? »

A ce mot, il s'arrêta, parut hésiter un instant, et fit un geste comme pour jeter son sabre loin de lui.

— « Est-ce que tu as peur ? lui demanda son adversaire d'un ton méprisant. »

Aussitôt Julien se remit en garde, et le duel recommença acharné et furieux. Qui eût pu penser, à les voir ainsi aux prises, que c'étaient deux bons camarades qui, un quart d'heure auparavant, se serraient la main et trinquaient ensemble !

La lutte ne fut pas longue. Au bout d'un instant, Julien laissa tomber son arme ; il pâlit affreusement, porta la main à son cœur et chancela. Le fer de son adversaire lui avait traversé la poitrine ; il était blessé mortellement.

Jean et ses autres camarades, qui n'avaient pu approcher jusque-là, coururent aussitôt à lui. Il tomba entre leurs bras ne pouvant plus se soutenir. Autour de lui étaient aussi les hommes et les femmes de l'auberge, accourus au bruit des armes. Il régnait une confusion inexprimable. — Cependant Julien perdait tout son sang ; il était pâle comme la mort ; ses yeux étaient à demi fermés : on eût dit qu'il allait passer entre les bras de ses amis. Quant à son adversaire, rien ne saurait peindre son désespoir. Il était là, debout,

muet, immobile, les bras pendants, le front couvert d'une sueur froide, contemplant d'un œil fixe, presque hébété, le malheureux camarade qu'il venait de blesser à mort....

On porta le pauvre Julien dans une chambre de la maison et on l'étendit sur un lit. Il répétait de temps en temps ces seuls mots : « Ma mère!... un prêtre!... ma mère!... » On courut chercher le curé du village, et pendant ce temps on déshabilla le mourant. Au moment où on lui ôta sa tunique, divers objets qu'il portait entre son habit et sa chemise tombèrent à terre : c'étaient les dernières lettres de sa mère, un foulard de soie et d'autres petits cadeaux qu'il rapportait à ses sœurs. Le foulard, les lettres, tout était couvert de sang : c'était à fendre le cœur!

Le curé du village arriva bientôt : heureusement il était encore temps. Julien ne pouvait presque plus parler, mais il avait toute sa connaissance et pouvait répondre aux interrogations du prêtre par des mouvements de tête et des monosyllabes. Il reçut l'absolution et l'extrême-onction avec recueillement ; puis, sentant sa fin venir, il appela du regard son cousin près de lui, et lui dit avec effort :

« Écris... à ma mère ; dis-lui que je meurs... en
« chrétien... et que je lui demande de me pardonner...
« comme je pardonne au camarade qui m'a tué...
« Priez tous pour moi... Adieu ! »

Un instant après, Julien rendit le dernier soupir.

On l'enterra le lendemain. Tout le village assista à ses funérailles...

Quant à ses camarades, ils revinrent au quartier, bien tristes, bien désolés. — Le désespoir du malheureux qui avait tué Julien était effrayant. « Je suis un misérable, un assassin ! » disait-il de temps en temps d'une voix sourde. On ne pouvait tirer de lui d'autres paroles. — Depuis ce temps, il vit à part, ne buvant jamais, ne riant jamais, passant tout son temps à prier dans les églises. Il met tout l'argent de son prêt de côté et fait dire des messes pour l'âme de celui dont il a causé la mort....

Détestable duel, quelles sont tes suites ! et comment un homme qui a entendu parler de toi a-t-il le courage de ne point te fuir ?

LE SCANDALE

Tromper, voler, n'est certes pas charitable : en le faisant, nous manquons à Dieu, au prochain, à nous-mêmes ; mais scandaliser les autres est encore pis, et c'est un des plus grands dangers qui puissent menacer notre âme.

Le scandale est le mal que nous faisons aux autres par le mauvais exemple que nous leur donnons.

Un homme fait le mal, personne ne le sait ; il est coupable devant Dieu ; il se perdra s'il ne change, cela

est certain et très-regrettable, mais du moins son exemple n'aura perverti personne.

Tout à coup un homme ne cache plus son inconduite, ses désordres sont publics, on en parle, on les voit, il en parle lui-même, il s'en vante, il en est glorieux... D'autres, attirés d'abord par la curiosité, lui font un entourage; ils l'écoutent, ils l'envient : « Est-il heureux de s'amuser ainsi ! » disent-ils.

Les pauvres gens, ce mal qu'ils regardent si imprudemment les atteint, l'exemple les gagne; les voilà, eux aussi, heureux à la façon de leur modèle; ils l'imitent, et bientôt ils veulent le dépasser!

Voilà le scandale!

Un seul offensait DIEU; ils sont à cette heure dix, cent, mille... La mort frappe l'auteur de ces scandales; il va devant le Souverain Juge rendre compte de ces mille âmes perdues par son exemple!

Vous le voyez, le mauvais exemple a des effets incalculables.

Comment réparer complètement un scandale? Nous le voudrions, que souvent nous ne le pouvons plus.

Aussi Notre-Seigneur disait : « Malheur à celui par qui le scandale arrive! Il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mit au cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans la mer!... »

Il savait bien, lui qui sait tout, combien celui qui scandalise ses frères est près de sa perte éternelle!

Le bon exemple, au contraire, est si doux à donner! C'est travailler, de concert avec DIEU, au salut des

âmes. Et quelle puissance n'a-t-on pas ! — Quand bien même un jeune homme aurait eu le malheur de scandaliser les autres en leur donnant l'exemple de l'inconduite, s'il se regarde, s'il réfléchit, s'il sait le compte terrible qu'il aura à rendre, il change, il se convertit ; il était publiquement impie, le voilà publiquement chrétien ! Ses camarades le raillent, il les plaint, il leur conseille de l'imiter dans son changement, il donne l'exemple de la douceur, de la tempérance, du travail, des bonnes mœurs, et finit par sauver une partie de ceux qu'il aurait infailliblement perdus.

On ne saurait imaginer l'influence de l'exemple. C'est cette influence qui perd ou qui sauve les familles, les paroisses, les pensions, les communautés, les sociétés entières. J'ai connu une famille nombreuse, plus qu'indifférente, qui est devenue un modèle de religion et de ferveur, grâce à la sainte influence d'un seul de ses membres qui s'était converti de tout son cœur au bon DIEU et avait fait rayonner, par la seule force de l'exemple, sur tous ceux qui l'entouraient, la lumière de sa foi et l'ardeur de sa piété. J'en connais une autre où l'apostasie d'un fils aîné entraîna dans l'hérésie une partie de ses frères et sœurs... Combien de paroisses ont été perverties, corrompues jusqu'à la moelle par le scandale d'un mauvais prêtre ! Dans un collège, dans une pension, il suffit d'un seul enfant corrompu pour entraîner au mal la masse de ses condisciples, et si les supérieurs n'arrêtent cette contagion dès son début,

en chassant bien vite la brebis galeuse, tout le troupeau sera infailliblement perdu. Enfin, dans un État, quels maux incalculables ne produisent pas, par une nécessité, pour ainsi dire fatale, les mauvaises mœurs d'un souverain, ou son irrégion!

Que conclure de là? C'est que le scandale est un mal immense.

Celui qui l'a donné n'a qu'une chance de salut, c'est de changer, d'édifier en tout ceux qu'il avait scandalisés.

Souvent le respect humain nous arrête. Eh bien! il faut redoubler de courage : on a osé être coupable, il faut oser être repentant à la face de tous.

SIXIÈME COMMANDEMENT DE DIEU

Par le sixième commandement, le bon DIEU nous défend de souiller par le vice la sainteté de nos corps. Notre corps, temple vivant de notre âme, est par là même le temple de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et ce temple doit être saint. L'*impureté* est le vice odieux par lequel Satan, ennemi de JÉSUS-CHRIST et le nôtre, veut salir ce sanctuaire de DIEU.

Notre corps ne nous appartient pas ; DIEU ne nous le donne pas, il nous le prête, afin que nous en fassions, non pas ce que nous voulons, mais ce qu'il veut. Lui seul en demeure le maître ; notre âme possède notre corps, non comme une propriété, mais comme un dé-

pôt dont elle doit rendre compte. Nous ne sommes donc pas libres de faire de notre corps ce que nous voulons, et nous sommes obligés, en stricte justice, de le soumettre, bon gré, mal gré, à la volonté de son vrai maître.

La *pureté* ou *chasteté* est la belle vertu qui accomplit en notre chair les desseins et les volontés de DIEU. Par elle, nos sens demeurent soumis à notre âme, laquelle est elle-même soumise à JÉSUS-CHRIST; et ainsi, tout est dans l'ordre. Aussi, Satan déteste-t-il la pureté, et tâche-t-il par des attaques incessantes, que l'on nomme *tentations*, de troubler cet ordre; et, soulevant notre chair contre notre esprit, il essaye d'ébranler jusqu'à l'âme elle-même et de la séparer de JÉSUS-CHRIST par le péché. Lorsque le Tentateur s'approche de nous de la sorte, recourons de suite au bon DIEU par la prière, et ne consentons jamais volontairement à la tentation. Il n'y a point de péché, quand il n'y a point de volonté, et il faut beaucoup mépriser ces ignobles tentations. Outre la prière, le grand moyen de conserver la pureté et de vaincre les attaques du vice impur, est le travail assidu, la fréquente communion et la piété envers la sainte Vierge.

Nous ne voulons ni ne pouvons entrer ici dans de grands détails. Qu'il suffise de dire que le sixième commandement défend toutes les actions, toutes les paroles, tous les regards, en un mot, tous les actes contraires à la pureté. Il nous ordonne d'être chastes et modestes, d'éviter tout ce qui peut exciter nos sens, et, comme dit

la Sainte-Écriture . « ouvrir la porte au démon. » Nous devons donc, si nous voulons demeurer fidèle à DIEU, éviter avec soin ce que l'on appelle les occasions du péché, c'est-à-dire les mauvaises compagnies, les mauvaises lectures, les plaisirs dangereux et trop mondains ; et, comme ceci varie infiniment suivant les circonstances, suivant l'âge, la position, le caractère de chacun, il n'y a d'autre règle à donner sur ce point que de s'en rapporter à la pratique des bons chrétiens et au conseil d'un bon confesseur.

L'impureté est un fléau pour la santé du corps aussi bien que pour la sainteté de l'âme. On en meurt. La religion, nous aidant à éviter ses fatales atteintes, est ainsi notre bienfaitrice temporelle en même temps que la mère de nos âmes et la gardienne de notre salut. Combien souvent de pauvres enfants ont vu leur jeunesse, leur beauté, leur santé, leur vie, se flétrir dans l'ignominie, par le seul fait de l'impureté !

Et dans combien d'âmes elle a tari la source de la vraie joie, de la paix, des affections pures, du véritable bonheur ! Elle est détestable, elle est l'ennemie des hommes aussi bien que l'ennemie de DIEU, l'ennemie du corps aussi bien que l'ennemie de l'âme ; elle devrait être haïe de la terre comme elle l'est du ciel. Et, cependant, voyez la corruption du monde ! l'impureté est accueillie partout comme une joyeuse compagne de la vie ; elle se couvre de fleurs ; elle cache son infection sous le masque du plaisir et du bonheur ; elle usurpe le nom saint et tout divin de l'amour, et abaisse vers

ce qu'il y a de plus bas cet amour qui est le premier, le plus sublime des sentiments de notre âme.

Aussi le Seigneur tout-puissant réserve-t-il tout spécialement aux impudiques l'épouvantable châtiment du feu éternel de l'enfer, de ce feu dont il dit lui-même dans son Évangile, qu'il ne s'éteindra jamais : « *Ignis eorum non exstinguetur.* » Quand nous sommes tentés contre la pureté, pensons à l'enfer. Tu prétends ne pouvoir vaincre tes passions, dirions-nous à notre corps, tu dis que la tentation est irrésistible? Comment pourras-tu donc supporter des flammes dévorantes et demeurer éternellement dans le feu avec Satan?

Nous trouvons dans la Sainte-Écriture un exemple terrible de la haine du Seigneur contre le vice impur; c'est le châtiment de la ville de Sodome. Livrée tout entière, et plus qu'aucune autre, aux excès de la débauche, cette ville infâme fut consumée avec tous ses habitants par un feu miraculeux de soufre et de bitume embrasés, qui la vint envelopper par l'ordre de Dieu. Réduite en cendres, et visible encore au fond de la mer Morte, elle demeure à tout jamais dans la mémoire humaine, comme un témoignage de la vengeance céleste, comme un avertissement aux impudiques, comme une manifestation terrestre du châtiment de l'impureté par le feu éternel, et enfin comme la grande confirmation du sixième commandement du Seigneur.

LUXURIEUX POINT NE SERAS

DE CORPS NI DE CONSENTEMENT.

L'IVROGNERIE

Il y a par le monde une affreuse maladie qui le dévaste et le ravage. On la rencontre partout en France comme en Angleterre, en Europe comme en Amérique, au Midi comme au Nord, chez les peuples soi-disant civilisés comme chez les peuples sauvages. Voilà de longs siècles qu'elle décime les générations humaines, voilà surtout de longs siècles qu'elle ruine les pauvres ouvriers....

Vous croyez peut-être que je parle ici de la peste, du choléra, de la dyssenterie ou de quelque autre mal de ce genre ? Oh ! non, la maladie que j'entends est plus cruelle et plus redoutable !... Elle tue plus d'hommes ; et, ce qui est horrible, elle ne tue pas seulement leurs corps, mais encore elle étend ses ravages jusqu'à leurs âmes, et sa lamentable influence s'étend ainsi jusqu'au delà du tombeau !

Elle s'appelle l'IVROGNERIE. C'est elle qui déshonore, qui abrutit, qui rend animal le malheureux ouvrier qui s'abandonne à sa tyrannie ! C'est elle qui ruine les familles et qui cause le plus souvent ces affreux excès de misère dont on est témoin dans nos grandes villes.

L'ivrognerie est l'usage immodéré de la boisson. Son effet se nomme *ivresse*. L'ivrognerie est l'*habitude de l'ivresse*.

L'ivresse, lorsqu'elle est involontaire, n'est pas un pé-

ché. Elle est un péché plus ou moins grave selon le degré de volonté de celui qui s'enivre, et selon qu'il tombe dans un excès plus ou moins notable. Il y a toujours *faute grave* à perdre volontairement l'usage de sa raison.

« Ne vous y trompez pas, dit l'Écriture, les ivrognes n'entreront pas dans le royaume de Dieu. »

1° L'ivrognerie avilit l'homme et le dégrade.

Qu'est-ce qui distingue l'homme de la brute ? N'est-ce pas la raison ? La raison n'est-elle pas son plus bel apanage ? Or que fait l'ivrogne ? que fait-il de son intelligence ? ne se réduit-il point à un état de stupidité où il ne sait plus ce qu'il dit ni ce qu'il fait ? Ses pieds chancellent, ses yeux ne voient plus, sa langue ne sait plus proférer qu'un ignoble bégayement ; au lieu de marcher, il bat les murailles et souille ses vêtements dans les immondices au milieu desquelles il s'endort ! Le chien qui passe auprès de lui ne lui est-il pas supérieur ? Quelle honte pour l'humanité !

Jadis les magistrats de Sparte avaient exposé en public un esclave ivre mort pour inspirer l'horreur de ce vice à la jeunesse : « D'où est sorti un tel monstre ? » s'écria la foule. Il a la figure d'un homme, mais il a « moins de sentiment qu'une bête !

2° L'ivrognerie affaiblit la santé et abrège la vie.

L'ivresse épuise les forces et la vigueur, même chez les hommes les plus robustes. L'expérience est là pour le prouver. L'effet ordinaire du vin, de l'eau-de-vie et des boissons enivrantes, est de faire porter violemment le sang à la tête ; de sorte que, puni par où

il pèche, l'apoplexie foudroyante, les coups de sang, en un mot, les morts subites sont d'ordinaire le châtiment qui attend l'ivrogne. Un malheureux soldat, ayant un jour bu de l'eau-de-vie avec excès, tomba dans un état d'ivresse tel qu'une fièvre chaude enflamma son cerveau et le laissa pour toujours privé de raison. Quel état, grand Dieu ! pour paraître devant le Tribunal Suprême !...

3° L'ivrognerie allume toutes les passions, et met le désordre dans les familles.

Malheur à la famille où se trouve un ivrogne ! malheur à la femme qui a un ivrogne pour mari ! Et plus encore, malheur au mari, malheur aux enfants d'une femme qui s'enivre ! Sans parler des mauvaises mœurs qui accompagnent presque toujours cette affreuse habitude, quoi de plus brutal qu'un homme pris de vin ? Lorsqu'il rentre au logis, après avoir bu le gain de la semaine nécessaire aux besoins de sa famille, il se trouve en face d'une femme désespérée ou exaspérée. Si elle lui fait de justes reproches, échauffé par la boisson, privé de sa raison, il entre d'ordinaire en fureur, vomit des imprécations, donne à ses malheureux enfants les plus horribles exemples, les maltraite ainsi que leur mère ! quel infâme spectacle ! Les larmes d'un côté ; les jurements, les violences de l'autre ; de tels ménages ne sont-ils pas l'image de l'Enfer ?

Saint Augustin, évêque d'Hippone, en Afrique, rapporte qu'un jeune homme de la ville, appelé Cyrille, qui passait sa vie dans l'ivresse, avec des compagnons

de débauche, s'étant un jour livré à tous les excès de l'intempérance, retourna dans sa maison et tua d'un coup de couteau une de ses sœurs qui lui reprochait son état. Aux cris de la victime, le père accourt aussitôt, et Cyrille ose lever la main sur celui qui lui a donné le jour, et l'égorge comme sa sœur. Saint Augustin, aussitôt informé de cet exécrationnel attentat, rassembla son peuple dans l'église, monta en chaire, et quoiqu'il eût déjà prêché deux fois ce jour-là, il fit part à ses auditeurs de l'horrible excès où l'ivrognerie venait de conduire un de leurs concitoyens. Ses sanglots et son émotion parlèrent plus haut que ses discours. Toute l'assemblée poussa des cris, et chacun s'efforça, par ses prières, de détourner les coups de la justice divine, que la ville d'Hippone semblait avoir mérités pour avoir produit un tel monstre.

Pauvres femmes, qui avez le malheur d'être unies à des maris ivrognes, gardez-vous de leur faire des reproches quand vous les voyez dans l'ivresse. Quel profit peut tirer de vos paroles un homme qui n'est capable ni de sentiment ni de réflexion? Adressez-vous au bon DIEU, seul consolateur de toutes nos misères. Priez et priez encore pour la conversion de votre mari. Dans la prière seule vous trouverez le moyen d'adoucir vos peines et d'éviter d'offenser DIEU!

Enfants, qui êtes témoins des désordres de votre père, gardez-vous de suivre son exemple, et, instruits par une affreuse expérience, promettez à DIEU de suivre une voie tout opposée.

Quant à vous, ivrognes, mes pauvres amis, si la providence de Dieu permet que cette petite page tombe sous vos yeux, prenez votre courage à deux mains, et fallût-il renoncer absolument au vin qui vous perd, changez de vie, convertissez-vous, devenez honnêtes gens, devenez chrétiens !

Réveillez-vous aux plaintes et aux gémissements d'une épouse que vous rendez malheureuse ! Réveillez-vous aux cris et aux larmes de vos pauvres enfants que vous réduisez à la mendicité ! Réveillez-vous au bruit du tonnerre de la colère divine ! Voyez l'Enfer ouvert devant vous ; vous y tomberez infailliblement si vous ne vous corrigez de votre débauche. Du reste, confiance en Dieu, qui pardonne tout et toujours à celui qui se repent ! Hâtez-vous de recourir à la divine miséricorde, et profitez du temps, bien court peut-être, qui vous reste, pour obtenir, par une véritable pénitence, le pardon de tous vos excès !

SEPTIÈME COMMANDEMENT DE DIEU

Sauf les filous de profession, tout le monde est d'accord pour reconnaître la culpabilité et l'infamie du vol. En ce point, les gens les moins religieux sont d'accord avec les chrétiens.

Le septième commandement de Dieu condamne le vol, et c'est ce commandement que je viens vous expliquer ici avec quelques détails. Ces détails, soyez en

persuadé, sont loin d'être superflus ; tout en accordant le principe, une foule de personnes n'en comprennent pas les conséquences, et ceux-là mêmes qui accordent le plus volontiers qu'il est défendu de voler, ont parfois une habileté surprenante pour s'aveugler sur tels et tels profits défendus, qui, en bon français, devraient s'appeler des vols.

Voler, c'est prendre ce qui ne nous appartient pas, sans en avoir le droit ; c'est faire tort au prochain dans sa propriété légitime. Il n'est pas nécessaire de démontrer ici que l'on ne doit pas voler. « *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même,* » dit la loi de DIEU. Or, voudriez-vous que l'on vous prit vos vêtements, votre argent, votre maison, votre champ, en un mot, ce qui est à vous ? Ne blâmeriez-vous pas, avec autant de force que de justice, l'homme qui se permettrait vis-à-vis de vous une action semblable ?

Donc, le vol est *injuste et coupable*.

Il y a bien des manières de voler.

La plus connue de toutes et la plus impudente, c'est le vol sur les grands chemins, le vol à main armée, le vol de profession, le vol que pourchassent les gendarmes, ces dignes gardiens de la propriété et de l'ordre public. Cartouche et Mandrin sont les patrons de cette première catégorie de voleurs qui finissent en ce monde par la prison et le bagne, et dans l'autre monde par l'enfer, s'ils ne font pénitence.

Après ces voleurs *pur sang*, arrive une autre caté-

gorie tout aussi voleuse, mais dont les œuvres demandent plus de mystère. Ce sont les *escrocs*, les *filous*, les *escamoteurs* de montres, de tabatières, de mouchoirs, les *crocheteurs de serrures*, etc., en un mot, les habitués de la police correctionnelle ou des assises. Pour ceux-là encore, personne ne demande grâce, et chacun les rejette et les méprise comme ils le méritent.

Voici une troisième classe plus difficile à reconnaître. Ce sont les gens qui, sous prétexte de vous rendre service, font passer votre argent dans leur bourse par des calculs si habilement combinés, qu'ils sembleraient irréprochables. Ils vous prêtent charitablement de l'argent à un *modeste* intérêt de 20, 25, 50, quelquefois même 100 et 200 pour 100; ou bien, quand ils sont plus adroits, ils vous prêtent tout bonnement à 8 ou 10 pour 100, mais à la petite semaine, en accumulant les intérêts et le principal, jusqu'à ce qu'ils aient épuisé votre pauvre petit avoir.

Les *usuriers* sont la plaie des ouvriers, des petits fermiers, du petit commerce, des jeunes gens de famille. La police les pourchasse tant qu'elle peut, mais l'usure sait se rendre invisible, et souvent se cache si bien, qu'on ne peut la constater assez clairement pour la punir. Le bon DIEU, plus habile et plus puissant que toutes les polices du monde, se chargera un jour de ce soin.

Quatrième manière de voler, sur laquelle il est très-facile de se faire illusion à soi-même, et qui,

pour cette raison, est très-fréquente, surtout dans les grandes villes.

Un marchand vend comme étant de première qualité ce qu'il sait être de qualité inférieure ; il pèse, il mesure toujours à son avantage et sait merveilleusement donner le coup de pouce au mètre ou à la balance, sans que le pauvre acheteur y puisse rien voir. Sur une pièce d'étoffe de douze ou quinze mètres, il trouve moyen de gagner ainsi un bon demi-mètre. Sur quinze ou vingt livres de marchandise, une livre ou une livre et demie.

C'est un vol, mon cher, c'est un vol !

Une cuisinière va au marché, elle marchande, elle achète pour trois francs cette volaille, ce poisson, ces primeurs que chez la fruitière, sa voisine, elle aurait au moins payé cinq francs ; elle porte tranquillement cinq francs sur le livre de dépenses, grâce à ce raisonnement, fort à l'usage des servantes et domestiques : « J'aurais pu aller chez la fruitière et j'aurais dépensé cinq francs ; si j'ai pris la peine d'aller au marché, d'user mes souliers, de débattre mes prix, il est bien juste que ce soit moi qui en profite, et non pas mes maîtres.

C'est un vol, ma chère, c'est un vol ! vous devez prendre les intérêts de vos maîtres comme les vôtres, et ces deux francs-là, vous les volez.

Un domestique demande et obtient d'un fournisseur le cinq pour cent, sur tous les mémoires ; rien de plus légitime en apparence : « En allant chez ce fournisseur

plutôt que chez un autre, se dit-il, je lui fais gagner chaque année des sommes d'argent fort rondes; il reconnaît, par un petit impôt, le service que je lui rends; je puis donc, en parfaite conscience, toucher mon *sou pour livre*. » Oui, mais à la condition, rarement observée, que le petit impôt soit pris sur le gain du marchand et non pas aux dépens du maître, ou bien que ce dernier y consente. Il est tel commerce où le gain du fournisseur est si réduit, qu'il est impossible d'en distraire le cinq pour cent. Qu'arrive-t-il alors? le marchand donne des pesées inexactes, augmente ses prix, et le domestique, aveuglé par l'intérêt, fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Et cependant, il fait tort au maître qui le paye et qui l'emploie, puisqu'il le fait payer plus cher. Sa conscience est-elle donc en sûreté?

Il faudrait ajouter bien d'autres exemples. Parler entre autres des enfants qui prennent des petites sommes dans le tiroir de leur mère, sous le spécieux prétexte que ce qui est aux parents est aux enfants, des employés qui exigent illicitement des pots-de-vin, etc.; mais on ne peut pas tout dire, et la conscience suppléera à ce qui manque ici.

Le vol est un péché mortel, lorsqu'il est de quelque importance, et cette importance s'évalue par les circonstances ou par la valeur de l'objet volé. Ainsi, voler *quelques sous* ou un *vieux vêtement* à un pauvre peut être un péché mortel. Quelle que soit cependant la fortune de celui que l'on vole, il est certain qu'en lui

dérobant une valeur de 4 à 5 francs, on commet un péché grave.

S'il est défendu de prendre le bien d'autrui, il est également défendu de le retenir.

Si vous venez à vous apercevoir que vous avez en votre possession quelque chose qui m'appartient, il est bien évident que vous devez me le rendre, et cela le plus tôt possible. C'est de toute justice.

Retenir le bien d'autrui, c'est ne pas rendre ce que l'on sait appartenir à d'autres.

Restituer, c'est rendre aux autres ce qui leur appartient.

On est obligé à *restituer*, sous peine de péché grave, lorsqu'il s'agit d'un objet de quelque valeur, selon ce que nous venons de dire à propos du vol. On n'est pas obligé, en restituant, d'aller dire aux gens qu'on les a volés; il faut même éviter de le faire. On peut envoyer de l'argent sans se nommer, ou bien remettre au curé ou à une personne de confiance la somme due, afin de la faire parvenir secrètement et sûrement à sa destination. Si on a volé de telle sorte *qu'il soit impossible* de rendre aux gens ce qu'on leur a pris, il faut le donner aux pauvres ou l'employer à quelque œuvre de piété. En tout cela il y a, du reste, une règle pratique à indiquer : consultez votre confesseur et faites ce qu'il vous dira.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'un homme qui ne paye pas ses dettes, alors qu'il peut les payer, fait tort à son prochain et pèche contre le septième comman-

dement de DIEU. En cela, comme en tout ce qui touche la probité, soyons d'une excessive délicatesse. C'est le seul point sur lequel il soit bon d'être *scrupuleux*. Que de misères, que de crimes de moins dans le monde, si tous les hommes écoutaient et pratiquaient fidèlement l'enseignement du catéchisme :

LE BIEN D'AUTRUI TU NE PRENDRAS
NI RETIENDRAS A TON ESCIENT.

LE VOL

LE VOL ! Quelle parole sinistre ! Elle fait monter le rouge au visage, et soulève, au fond du cœur, je ne sais quelle indignation profonde, quel indicible mépris !

VOLER, c'est prendre volontairement ce qui appartient à un autre, malgré cet autre.

Prendre le bien d'autrui par erreur, croyant que c'est le nôtre propre, ce n'est pas *voler*, c'est *se tromper*. Les plus honnêtes gens peuvent se tromper ainsi. La différence qu'il y a entre eux et les coquins, c'est que les coquins gardent la chose usurpée, et que les honnêtes gens la restituent quand ils s'aperçoivent de leur erreur.

On raconte que saint Éloi, ministre de Dagobert, roi de France, si fameux dans notre histoire, voulant bâtir un monastère à Paris, demanda au roi, son maître, un terrain à cet effet.

Quand les bâtiments furent achevés, Éloi s'aperçut

que les architectes avaient pris *un pied de terrain* de plus que Dagobert n'avait accordé. Aussitôt, il court au palais, il se jette, comme un coupable, aux pieds du roi et lui demande pardon de son infidélité. Surpris et touché de cette admirable délicatesse de conscience, le prince le releva avec bonté et le punit en doublant sa première donation.

Après qu'Éloi se fut retiré : « Voyez, dit le roi à ceux qui l'entouraient, combien sont fidèles et exacts ceux qui servent JÉSUS-CHRIST. Mes officiers et mes gouverneurs m'enlèvent sans scrupule des provinces entières, et Éloi tremble d'avoir un pouce de terre qui m'appartienne ! »

Le vol le plus *complet* (dont nous n'avons point, grâce au ciel, à parler ici) est l'enlèvement du bien d'autrui par violence, tel que le pratiquent les brigands et voleurs de profession. Ces misérables, qui escaladent les murs, enfoncent les portes et les meubles, ou qui arrêtent les passants et leur demandent la bourse ou la vie, ne sont conduits à ces excès que par l'oubli de Dieu et l'abandon de la religion.

Mais ce qui est, hélas ! plus commun, et beaucoup trop commun, c'est le vol fait secrètement, par adresse, en détail, souvent même en tâchant de couvrir de quelque spécieux prétexte la mauvaise action dont on se rend coupable.

Ainsi ; quoiqu'il en dise, il *vole*, cet enfant qui prend en secret à ses parents. Il *vole*, ce domestique qui, sous prétexte de l'insuffisance de ses gages, retient

quelques sous sur les marchés qu'il conclut avec les marchands fournisseurs de la maison, ou qui donne du pain, du vin, etc., sans la permission de ses maîtres.

Il *vole*, cet ouvrier qui, sous prétexte qu'il ne gagne point assez, se paye de ses propres mains, et s'ingénie à tromper son patron en mille petites manières.

Il *vole*, ce marchand qui vend pour bonne, et sans en diminuer le prix, une marchandise qu'il sait être de qualité mauvaise; qui altère ce qu'il vend, le vin, par exemple, ou le lait, en y mêlant de l'eau, pour en augmenter la quantité; qui a recours à certaines *habiletés* pour donner aux objets plus de poids qu'ils n'en ont de leur nature.

Prendre le bien d'autrui par un de ces moyens si communs dans le monde, ou par quelque ruse semblable, c'est pécher, et quelquefois pécher très-grièvement, selon que le tort fait au prochain est plus ou moins grave; et il y a obligation de le réparer autant que cela est possible.

Il y a encore d'autres moyens de prendre injustement le bien d'autrui. La cupidité de l'homme est si inventive! Ainsi, pour n'en citer que quelques-uns : intenter un procès injuste; profiter d'une sentence judiciaire que l'on sait certainement rendue à faux; prêter de l'argent à usure; par fainéantise ou négligence, ne remplir son devoir, comme font les ouvriers et les domestiques qui ne travaillent que lorsque le maître les surveille; ne pas payer ses dettes quand on le peut; retenir aux domestiques ou aux ouvriers le salaire qui

leur est dû ; tricher au jeu ; quand on trouve un objet perdu, le garder sans chercher à en découvrir le propriétaire ; ne pas tenir ses promesses, etc., tout cela c'est voler bel et bien ; et quiconque se reconnaît dans quelques-unes de ces étiquettes, doit être sûr d'aller en enfer ou en purgatoire, s'il ne répare pas, de son mieux, le tort qu'il a fait à autrui.

Quand on a volé, il faut rendre ; il n'y a pas à dire. « Rendez à César ce qui est à César, » dit l'Évangile. Les voleurs n'entreront point au royaume des cieux. « Pas de restitution, s'écriait jadis le grand évêque saint Augustin, pas de restitution, pas d'absolution. » — Et ici, la loi de DIEU est sanctionnée par toutes les lois humaines ; dans tous les pays civilisés, on punit les voleurs et on les oblige à restituer ce qu'ils ont pris ou à réparer les dommages qu'ils ont causés.

Quand *on ne peut pas* restituer, il faut du moins se repentir et être sincèrement disposé à restituer quand on le pourra.

Et quand on dit qu'il faut restituer, on parle, bien entendu, de restituer au maître de la chose volée, et non pas à un autre. Il y a des gens qui croient qu'il suffit de donner cette valeur aux pauvres, ils se trompent.

Si j'ai volé cinq francs à Pierre, j'aurais beau en donner dix, vingt et cent aux indigents, le tort que j'ai fait à Pierre n'en subsistera pas moins. C'est à *César* qu'il faut rendre ce qui a été pris à *César*. Et cela, notez-le bien, sans distinction de richesse ou de pauvreté, de

probité ou de non-probité. On n'a pas plus le droit de prendre un sou à un riche qu'à un pauvre; le sou du riche n'est-il pas tout aussi bien *le bien d'autrui* que le sou du pauvre? Si le vol fait à un pauvre est plus grave que le vol fait à un riche, c'est en raison du tort qui en résulte, et non point parce qu'il est permis de prendre aux riches même leur superflu.

Hélas! hélas! que la cupidité a fait de mal dans le monde! et que d'âmes le bien mal acquis a jetées et jettera en enfer! Combien n'ont pas le courage de réparer le tort fait à leur prochain! Combien même n'ont pas le courage de s'avouer voleurs au tribunal de la pénitence! Et cependant, c'est le tribunal du pardon et de la bonté!

L'argent volé endurecit le cœur. Il est rare de voir des voleurs se repentir. Un misérable usurier mourut sans sacrements, il y a quelques années, en Normandie, pour une somme de *huit francs* qu'il ne voulut jamais restituer!!.. Se perdre éternellement pour huit francs! Comprend-on une pareille folie?

Ah! soyons des honnêtes gens! Ce n'est pas tout que d'être un honnête homme, mais c'est beaucoup.

Gardons-nous de la passion de l'argent; portons nos prétentions sur des biens plus dignes de nous. « *Heureux*, a dit notre divin Maître, *ceux qui sont pauvres par l'esprit* (c'est-à-dire qui ont le cœur dégagé des biens passagers de la terre), *parce que LE ROYAUME DU CIEL est à eux!* »

HUITIÈME COMMANDEMENT DE DIEU

Le huitième commandement de Dieu défend plusieurs péchés aussi nuisibles à notre prochain qu'à nous-mêmes : le mensonge, le faux témoignage et la calomnie. Il faudrait un gros livre pour tout dire sur un sujet si important et si pratique; mais peu vaut mieux que rien, et ce peu nous allons tâcher de le donner, clair, simple et pratique.

Mentir, c'est parler contre sa pensée avec l'intention de tromper; c'est affirmer comme vrai ce que l'on croit faux, ou comme faux ce que l'on croit vrai, dans le dessein d'induire en erreur ceux à qui l'on parle. Il est évident que le mensonge est un mal, Dieu étant la vérité même.

Il y a plusieurs espèces de mensonges. Le moins grave de tous est le mensonge qui se dit par manière de jeu, de divertissement, par exemple, pour attraper quelqu'un. Il peut même se faire que ces plaisanteries ne soient point coupables, lorsqu'elles sont de purs jeux.

Les mensonges officieux étant commis plus sérieusement ont plus d'importance; on appelle ainsi les mensonges faits pour rendre service aux autres, par exemple, pour empêcher un camarade d'être puni, pour lui faire obtenir quelque bonne aubaine; malgré l'intention charitable, le mensonge officieux est défendu. Il n'est jamais permis de mentir sous aucun prétexte, même pour rendre service au prochain.

Si vous mentez pour vous excuser vous-même, votre faute a un caractère d'amour-propre ou de lâcheté qui lui donne plus de gravité. A plus forte raison, si vous mentez pour vous vanter ; et à bien plus forte raison encore, si c'est pour nuire à quelqu'un. Dans ces diverses circonstances, le mensonge peut devenir un péché grave, lorsqu'il s'agit de choses fort importantes, ou lorsqu'il est accompagné de circonstances qui enlèvent toute excuse. Le mensonge peut arriver jusqu'au degré du *sacrilège* ; par exemple, le mensonge grave fait en confession.

Du reste, quelle que soit la gravité du mensonge suivant les cas particuliers, il faut l'éviter toujours avec grand soin ; celui qui est infidèle dans les petites choses deviendra facilement infidèle dans les choses importantes.

Le *faux témoignage* est un mensonge solennel qui renferme toujours le parjure, ce qui est ordinairement non-seulement une faute, mais un crime. DIEU, par la bouche de saint Pierre, nous montre, dans les Actes des Apôtres, l'énormité de ce péché, dans le récit si tragique de la mort d'Ananie et de Saphire.

Ananie et Saphire, son épouse, étaient juifs et s'étaient faits chrétiens. C'était au temps des Apôtres, à Jérusalem, et les premiers fidèles, tous remplis de l'Esprit-Saint, tous détachés des choses de ce monde, faisaient volontairement l'abandon de leurs biens et en apportaient le prix aux saints Apôtres pour qu'ils le distribuassent aux pauvres. Ananie et Saphire, moins

fervents et cependant ne voulant pas paraître moins parfaits que les autres, apportèrent seulement une partie de leur fortune, affirmant à l'apôtre saint Pierre, qui le leur demanda solennellement, que c'était là tout leur avoir.

« Comment vous êtes-vous entendus ainsi pour tenter l'esprit de Dieu? leur dit alors saint Pierre surnaturellement éclairé par le Seigneur. Pourquoi vous êtes-vous laissé tenter par Satan? Ne pouviez-vous garder votre bien? personne ne vous obligeait à nous l'apporter. Ce n'est point aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu. »

Et Ananie et Saphire tombèrent frappés de mort.

Si les parjures et les faux témoins ne sont pas toujours punis d'une manière aussi immédiate, leur faute n'en est pas moins grave, et la justice de Dieu saura les retrouver dans l'éternité, s'ils ne se hâtent de faire pénitence.

Une autre manière, fort grave aussi, de violer le huitième commandement de Dieu, c'est la *calomnie*. La calomnie consiste à faire tort au prochain en lui imputant sciemment un mal qu'il n'a point commis. S'il s'agit d'une chose très-grave, la calomnie est un péché mortel. Il est bien entendu que, pour qu'il y ait péché de calomnie, il faut qu'il y ait mauvaise intention et que l'on sache bien que l'on ment. Autrement il y aurait simplement erreur ou médisance. Le calomniateur est nécessairement un menteur qui ment dans l'intention de nuire.

Quand nous avons eu le malheur de commettre ce péché, et d'enlever ainsi à quelqu'un sa réputation, nous sommes tenus en conscience à réparer, autant que possible, le mal que nous avons fait. En cela, comme en matière de vol, la réparation est un devoir rigoureux et une des conditions essentielles du vrai repentir et du pardon que nous demandons au bon DIEU. Il faut être très-scrupuleux sur la facilité avec laquelle on parle du prochain ; il est bien peu de conversations où la médisance et la calomnie ne jouent un grand rôle, et quel que soit l'esprit dont on assaisonne ces conversations, elles n'en sont pas moins fort coupables et dangereuses. Tel qui aurait horreur de tuer son prochain d'un coup de couteau, le tue sans pitié et sans remords d'un coup de langue.

Veillons donc sur notre langue, bon lecteur. Ne soyons ni inconsidérés, ni *cancaniers*, ni bavards. Soyons, au contraire, indulgents et réservés. Aimons la vérité, et aimons ainsi Notre-Seigneur, qui nous dit dans son Évangile : « JE SUIS LA VÉRITÉ. » Soyons droits et sincères ; quand nous nous sommes trompés, ayons le courage de reconnaître notre erreur, et, si l'on nous interroge, d'avouer notre faiblesse. Celui qui s'abaisse ainsi se relève devant les hommes et devant DIEU. Ne mentons jamais, sous aucun prétexte, et portons un respect tout spécial au huitième commandement du Seigneur :

FAUX TÉMOIGNAGE NE DIRAS

NI MENTIRAS AUCUNEMENT.

NEUVIÈME COMMANDEMENT DE DIEU

Si le sixième commandement de DIEU nous défend toute espèce d'actes contraires à la pureté, le neuvième va plus loin encore, et nous défend toute pensée, tout désir contraire à cette vertu si délicate.

Une pensée deshonnête, un mauvais désir, sont des péchés graves, lorsqu'ils sont pleinement volontaires. Quand ils ne sont pas volontaires, ce ne sont pas des péchés mais des *tentations*. Le démon, qui depuis le péché originel exerce sur nous son influence désastreuse, tâche, par toutes sortes de moyens, d'ébranler notre volonté, et de la détourner de l'obéissance due à Notre-Seigneur.

Il se sert surtout, pour nous *tenter*, de notre imagination, et au moment où nous y pensons le moins, il nous tourmente par des pensées mauvaises qu'il sait rendre séduisantes. Il fait passer devant notre esprit une foule de vilaines images, espérant par là nous faire tomber dans ses pièges.

La fable nous raconte que les navigateurs rencontraient parfois au milieu des mers des êtres étrangers appelés *sirènes*, moitié femmes et moitié serpents, dont le beau visage et la voix délicieuse charmaient si bien les imprudents qui s'arrêtaient à les écouter, que les malheureux, éblouis et fascinés, se laissaient tomber dans l'eau où les sirènes les dévoraient.

Le démon réalise cette fable, et chaque jour, hélas ! il séduit et dévore bien des victimes. Il cache sous des

attraits perfides et menteurs le mal qu'il veut nous faire commettre. Ne l'écoutons pas ; c'est un traître. Ne le croyons pas, il ment, il nous trompe ; le bonheur n'est pas, ne peut pas être là où il nous le montre. C'est la mort et non la vie qu'il nous propose.

Les plus grands saints ont eu comme nous des tentations mauvaises. Ils les ont repoussées avec une énergie invincible, et leur sainteté n'a fait que s'augmenter dans ce combat. Saint François de Sales, le grand et admirable évêque de Genève, qui mourut sans avoir jamais commis un péché mortel, avouait à l'un de ses amis, dans l'épanchement de l'intimité, que la chasteté était, avec la douceur, la vertu chrétienne qui avait exigé de lui le plus de vigilance. Sainte Catherine de Sienne, qui était un ange de sainteté et d'innocence, qui passait une partie de sa vie en extase, fut une fois si rudement attaquée par le démon, que, pendant deux mois de suite, elle n'eut aucun répit ; après cette affreuse tentation à laquelle elle avait résisté courageusement, Notre-Seigneur Jésus-Christ parut tout à coup visiblement devant elle, et comme sainte Catherine, se prosternant à ses pieds, le remerciait humblement de sa délivrance et lui disait : « O mon Sauveur, où étiez-vous durant toute cette tempête ? » Jésus lui répondit avec bonté : « Ma fille, j'étais dans ton cœur, et jamais tu n'as été plus près de moi. »

Si les saints ont été tentés de la sorte, ne nous étonnons pas de l'être nous aussi : imitons leur fermeté, et quand Satan frappera à la porte de notre

cœur, il faut bien nous garder de lui ouvrir ; il ne faut pas même faire trop attention au tapage qu'il fait à la porte. Il faut lui dire nettement et sans tergiverser : *Vade retro, Satana*. Retire-toi, maudit ; je te connais et tu ne me tromperas point. Je suis à Dieu en ce monde et pour toujours.

Un des meilleurs moyens d'amortir les tentations, c'est de les beaucoup mépriser. Il ne faut pas y faire attention, et dès que l'on en a conscience, il faut se distraire l'esprit en s'occupant, en chantant, en pensant à autre chose. Si l'attaque continue, prions alors, employons les grands moyens, recourons à la sainte Vierge, Reine des anges et protectrice spéciale de la pureté. Faisons avec respect le signe de la croix, si redouté du démon, et évitons avec soin tout ce qui pourrait réveiller ou développer la tentation. Mais, je le répète, il n'y a de péché dans les pensées que lorsqu'elles sont volontaires, c'est-à-dire provoquées ou acceptées librement par la volonté ; conservons-nous purs au milieu des imaginations et des tentations suscitées par Satan.

Dans quelque état que nous soyons, gardons le trésor de la chasteté chrétienne. Que les jeunes gens suivent les admirables exemples de saint Louis de Gonzague, de saint Stanislas de Kostka et de tant d'autres jeunes hommes purs et vertueux. Que les jeunes filles marchent sur les traces de cette foule innombrable de vierges chrétiennes qui forment, sur la terre et dans le ciel, sous la conduite de la Vierge des vierges, de Marie Immaculée, le cortège de l'Agneau sans tache.

Que les époux et les épouses se souviennent toujours de la sainteté du mariage, se respectent mutuellement, et qu'à l'imitation du jeune Tobie et de Sara, ils sanctifient leur amour par le saint amour de Dieu ; et qu'ils appellent sans cesse les bénédictions de Dieu sur leur union, par la prière et par la pudeur.

Combien les familles et les sociétés seraient facilement chrétiennes, paisibles et heureuses, si ce seul commandement était bien observé !

L'ŒUVRE DE CHAIR NE DÉSIRERAS
QU'EN MARIAGE SEULEMENT.

DIXIÈME COMMANDEMENT DE DIEU

Il y a plusieurs espèces de mauvais désirs. Après avoir, par son neuvième commandement, déclaré coupables et défendus tous les désirs illégitimes de la chair, le bon Dieu nous donne un dixième et dernier commandement pour proscrire tous les désirs illégitimes du bien d'autrui.

Notez-le bien, je dis « désirs *illégitimes*. » Ce qui est défendu, ce n'est pas le *désir* du bien d'autrui, c'est le *désir injuste* ; car on peut, sans pécher, désirer le bien d'autrui lorsqu'on ne le fait pas d'une manière illégitime. Par exemple, il ne m'est pas défendu le moins du monde, à moi pauvre ouvrier, pauvre mère de famille, de désirer une aisance semblable à celle dont jouit mon voisin et qui le met à même d'élever tout à son aise sa petite famille. Ce qui m'est défendu, c'est de désirer la possession de cette fortune par des moyens

injustes et à son détriment. En voyant mon camarade revêtu d'un bon habit, bien solide et tout neuf, je puis en toute conscience, moi pauvre homme, qui n'ai sur le dos qu'une méchante veste rapiécée ou qu'une pauvre blouse de vieille toile, pousser un gros soupir et me dire en moi-même : « Quand donc pourrai-je être habillé d'une manière bien chaude et bien solide ? Quand je vois passer un bel équipage, n'est-il pas tout simple et légitime que je jette un regard piteux sur mon vieux parapluie et sur mes vieux souliers qui me garantissent à leur manière, c'est-à-dire fort mal, de la pluie, de la fatigue et de la crotte.

Ces désirs du bien d'autrui ne sont pas en eux-mêmes injustes, ni coupables ; mais ils sont toujours inutiles et peuvent facilement devenir dangereux. Suis-je en effet plus riche par cela seul que j'ai désiré de la sorte de ne plus être pauvre ? Ai-je un bon habit sur le dos, parce que j'ai soupiré pour en posséder un ? Tous ces désirs ne me feront pas faire fortune, et l'homme vraiment sage doit s'en abstenir, parce que, loin de le rendre plus heureux, ils ne font que lui rendre plus amères les privations dont il souffre...

Mais de plus, ces désirs peuvent devenir dangereux, et même coupables. A force de voir le bien du voisin avec le désir de le posséder honnêtement, on peut se laisser aller, sans s'en apercevoir, à désirer de le posséder d'une manière illégitime, fût-ce même par la ruse ou par la violence. Ces sentiments mauvais de jalousie, d'envie, ne sont rien moins que la violation

directe du dixième commandement du Seigneur ; et c'est sur eux, que j'appelle toute votre attention.

Il y a en effet dans notre nature une pente instinctive à jouir, et lorsque nous sommes dans la privation, nous ne sommes que trop portés à nous irriter, à nous indigner de ce que d'autres jouissent. De là des antipathies, des haines, souvent même les actions les plus criminelles ; bien des vols et des assassinats n'ont pris leur source que dans ce sentiment si subtil de l'envie, que dans cette basse jalousie qui nous fait regarder avec fiel le bien du voisin, son habit et son champ, ses chevaux et sa maison. De là, enfin, le *socialisme*, qui n'est au fond qu'une doctrine d'envie et de rage, un programme de colères injustes de celui qui n'a rien contre celui qui possède, ou pour mieux dire de celui qui a moins contre celui qui a plus.

Il est difficile de dire combien cette passion est funeste à ceux qui en sont atteints. D'abord, elle les rend malheureux, parce qu'elle les fait souffrir, non pas seulement de leurs propres douleurs, mais de tout ce qui arrive d'heureux à leurs camarades, à leurs amis, à leurs parents. Puis, elle les paralyse trop souvent pour le travail, parce qu'elle les décourage en leur représentant toujours des richesses qu'ils n'obtiendront jamais, et en leur faisant dédaigner tout ce qui n'est pas cette vie facile qu'ils envient.

Combien ces hommes seraient plus heureux et combien tout irait mieux, même au point de vue de leur bonheur temporel, s'ils écoutaient la voix bienfaisante

et pacifique de la religion ! La foi leur permet, nous l'avons dit, de désirer une existence plus douce ; elle leur fait même un devoir du travail et de la bonne conduite, sans lesquels il est impossible à un ouvrier de sortir de la misère et d'acquérir une petite aisance, mais surtout elle les console au milieu de leurs peines, pénétrant jusqu'au fond de leur cœur pour y faire entrer les joies de l'espérance. La religion leur répète les douces paroles tombées jadis des lèvres divines de JÉSUS-CHRIST, son céleste fondateur : *« Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, et moi je vous soulagerai. Apprenez à devenir doux et humbles de cœur. Prenez sur vous mon joug ; c'est un joug suave et un fardeau léger. Alors seulement vous trouverez le repos de vos âmes. »* Elle leur montre le ciel, le grand repos, la joie sans fin, le bonheur sans mélange :

« Voilà, dit-elle, ce qui vous attend, si vous êtes fidèles durant l'épreuve, si, à l'exemple de votre Maître, vous portez chaque jour avec patience et amour la croix de la vie. »

Désirez donc beaucoup le ciel et peu la terre ; et si parfois la prospérité des autres hommes excite en vous quelques désirs, que ces désirs ne soient jamais injustes, et que jamais ils ne contreviennent au commandement divin :

BIENS D'AUTRUI NE CONVOITERAS
POUR LES AVOIR INJUSTEMENT.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

La vraie science.	3
Ce que c'est que la Religion.	7
Si tout finit à la mort.	11
L'âme et le corps.	14
La Religion.	17
Exposition sommaire de la Religion chrétienne.	22
Je crois.	24
S'il faut croire ce qu'on ne peut comprendre.	27
Existence de DIEU.	32
DIEU.	36
Un examen de catéchisme sur la Sainte-Trinité.	39
La divine Providence.	44
Un trait de Providence.	48
Le démon.	50
La Sainte Vierge.	54
MARIE Immaculée.	58
L'Annonciation et l'Incarnation.	63
Bethléem et l'enfant Jésus.	67
Nazareth.	72
JÉSUS-CHRIST.	77
Les miracles de JÉSUS-CHRIST.	80
Jésus crucifié.	93
La résurrection de JÉSUS-CHRIST.	97
L'ascension de Notre-Seigneur.	106
La Pentecôte et le Saint-Esprit.	108
L'Évangile.	112
L'assomption de la très-sainte Vierge.	118
L'Église.	122
L'Église catholique.	125
Organisation de l'Église.	129

Le Pape.	133
Quelle est la véritable Église de Jésus-Christ.	139
En quel sens l'Église est sainte.	141
Des miracles.	144
La vérité et l'erreur.	149
Catholique et protestant.	151
Encore un mot sur le protestantisme.	157
Les anges et les saints.	161
Les âmes du purgatoire.	167
Le Jugement.	172
La vie éternelle.	177

DEUXIÈME PARTIE

Les Sacrements.	182
Le Baptême.	187
La Confirmation.	191
L'Eucharistie.	194
Figures prophétiques de l'Eucharistie.	198
Institution de l'Eucharistie.	201
De la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie.	203
Le Saint-Sacrement.	209
La Pénitence.	212
Les deux tribunaux.	216
Lazzi sur la Confession.	220
La soupape.	225
Le pasteur Atger et la Confession.	229
L'Extrême-Onction.	232
La peur de l'Extrême-Onction.	235
L'Ordre.	242
Le prêtre.	245
La vocation ecclésiastique.	248
Le Mariage.	255
Avant le Mariage.	258
Le jour du Mariage.	265
Après le Mariage.	268

TROISIÈME PARTIE

Ce que c'est qu'être chrétien	273
Pourquoi beaucoup d'honnêtes gens ne remplissent pas leurs devoirs religieux.	276

TABLE DES MATIÈRES.

	433
La religion de l'honnête homme.	279
Le Respect humain.	284
La Négligence.	286
Je n'ai pas le temps.	288
Avant tout, le commerce	293
Il ne faut pas remettre au lendemain.	296
La Morale chrétienne.	300
Ce que c'est que la conscience	304
La grâce de DIEU.	307
Le meilleur des états.	309
La vie et les vertus chrétiennes.	313
Le péché et les vices.	316
Le Décalogue.	320
Les commandements de l'Église.	323
Moïse et les dix commandements de DIEU.	327
Premier commandement de DIEU.	331
La Prière.	335
Foi et patience dans la prière.	339
La grande mission de la prière.	342
Deuxième commandement de DIEU.	346
Le Blasphème.	351
Remède infailible contre l'habitude de blasphémer.	356
Troisième commandement de DIEU.	360
Quatrième commandement de DIEU.	366
Aux pères et aux mères.	370
La première éducation.	374
La seconde éducation.	377
Cinquième commandement de DIEU.	379
Le Suicide.	384
Le Duel.	390
Le Scandale.	398
Sixième commandement de DIEU.	401
L'Ivrognerie.	405
Septième commandement de DIEU.	409
Le Vol.	415
Huitième commandement de DIEU.	420
Neuvième commandement de DIEU.	427
Dixième commandement de DIEU.	424

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.